160320

F. A. Edwards

19 Dec. 1910

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b29328536_0002

L'ÉGYPTE

ET

LA NUBIE

Imprimerie L. Toinon et Ce, à Saint-Germain.

L'ÉGYPTE

ET

LA NUBIE

PAR

MM. ED. DE CADALVÈNE ET J. DE BREUVERY

Avec Cartes et Planches

TOME DEUXIÈME

PARIS

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

ÉDITEUR DES ANNALES DES VOYAGES

23, RUE HAUTEFEUILLE, 23

—

1841

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

ÉGYPTE ET NUBIE.

CHAPITRE XI.

Départ d'Assouan. — Ses Carrières. — Philæ. — Ses Temples. — Les Barabrahs. — Leur origine. — Histoire de la Nubie Inférieure. — Déboud. — Gartass. — Teffah. — Christianisme en Nubie. — El-Kalabcheh. — Beït-el-Oualy. — Talmis.

Le nazir d'Assouan se trouvant en tournée lors de notre passage, nous allâmes présenter nos firmans à son *Vékil* (subdélégué) afin d'obtenir les ordres nécessaires pour faire remonter la cataracte à nos barques. Après quelques difficultés qu'aplanit promptement un Turc, Mahmoud-Effendi, que nous avions déjà rencontré à Thèbes, et qui parlait assez bien le français, nous réussîmes à conclure notre mar-

ché, et nous fîmes placer nos effets sur des chameaux qui devaient les transporter par terre jusqu'à Philæ; nous-mêmes, montés sur des ânes, nous nous disposâmes à leur servir d'escorte, pendant qu'une centaine de Nubiens travaillaient à remorquer les canges. Celle de MM. Robinson et Maltass, ayant été jugée trop grande pour pouvoir franchir sûrement la cataracte, ces amis voulurent bien accepter passage à bord de la nôtre.

Deux routes conduisent d'Assouan à Philæ. L'une, tracée en ligne droite, au travers du désert, était la voie antique dont on retrouve les vestiges en plusieurs endroits. Cette route traverse les carrières de granit d'où les Égyptiens ont extrait ces blocs énormes que leurs architectes employaient avec tant de profusion. En pénétrant au milieu de ces immenses exploitations qui couvrent un espace de plus d'une lieue carrée, on reconnaît de toutes parts les traces des travaux des anciens. Partout on marche sur des monceaux d'éclats de granit détachés à la pointe du ciseau; partout les flancs des rochers sont taillés à pic ou présentent un travail ébauché où l'on cherche à deviner la pensée de l'artiste; de tous côtés on remarque les traces des coins qui servaient à faire éclater les blocs, ou les trous préparés pour les rece-

voir (1). Les arêtes vives des rochers exploités par les Égyptiens conservent encore, après trois mille ans, toute leur pureté, toute la fraîcheur de leur couleur d'un rose clair, tandis que les parties voisines ont reçu du temps des formes arrondies et une teinte d'un brun foncé qui permet d'apprécier pendant quelle succession de siècles leur surface a dû être exposée à l'action de l'air pour prendre ce ton noirâtre. D'immenses bancs de granit gris et noir, qui portent également des traces d'exploitation, bordent les bancs de granit rose avec lesquels ils ne forment qu'une seule masse où la séparation des couleurs est marquée avec une netteté incroyable. Des colonnes, de vastes bassins, plusieurs pièces inachevées, gisent, encore au milieu de ces carrières. La plus remarquable est un obélisque taillé obliquement et à demi

(1) Le système adopté par les Égyptiens pour les travaux des carrières d'Assouan, paraît être celui qu'on emploie encore dans quelques endroits pour l'exploitation des meules de moulin : on commence par creuser autour du bloc qu'on veut détacher une rainure étroite, dans laquelle on enfonce de force des coins de bois blanc séchés au four. On arrose ensuite à plusieurs reprises ces coins, qui, gonflés par l'humidité, font éclater régulièrement la pierre et la séparent de la masse du rocher.

enfoui dans le sable ; sa partie visible peut avoir vingt mètres de longueur.

Quelques tombeaux musulmans épars dans la plaine, et les ruines de plusieurs mosquées fort anciennes qui couronnent les hauteurs voisines, donnent à ce paysage de pierres une physionomie pittoresque et originale. Sur la même route on rencontre, à une heure environ d'Assouan, une colonne renversée et portant une inscription latine qui atteste que les carrières de cette ville furent également exploitées par les Romains.

La seconde route de Philæ, plus longue que celle que nous venons de décrire, suit à peu de distance le cours du fleuve. Au-delà des ruines du vieil Assouan on rencontre sur la hauteur près du chemin une quantité de pierres sépulcrales gravées en caractères coufiques, et élevées en l'honneur des soldats de Khaled-ibn-el-Oualed, surnommé Seif-ullah *(l'épée de Dieu)*, qui, sous le Khalifat d'Omar, s'empara d'Assouan, qu'il détruisit, après avoir perdu, sous ses murs, la plus grande partie de son armée. Plus loin on aperçoit quelques constructions musulmanes éparses çà et là, et des traces du mur qui séparait au moyen-âge l'Égypte de la Nubie. Une marche d'une heure et demie nous con-

duisit de nouveau sur le bord du fleuve près d'un petit village nommé El-Chellâl, bâti au milieu des rochers, et entouré de quelques dattiers.

Peut-être faut-il reconnaître dans ce village le bourg appelé *El-Kasr* par les historiens arabes. Ce bourg, situé à cinq milles d'Assouan, fut long-temps la dernière place appartenant aux musulmans, qui y entretenaient une garnison pour la défense de la porte par laquelle on entrait en Nubie.

Bientôt, en suivant la rive du Nil, nous aperçûmes l'île de Philæ, et le paysage si pittoresque dans lequel elle est encadrée. Une demi-heure après, campés près de quelques cabanes nubiennes en face de l'île, nous jouissions à loisir du délicieux aspect qu'elle offrait à nos regards.

Vers le nord, notre vue était bornée par l'angle que forme le Nil, qui disparaît entre les rochers, tandis que du côté du sud nos yeux suivaient, pendant plus d'une lieue, le cours du fleuve, qui serpente aux pieds des rocs de granit taillés à pic à quatre-vingts mètres de hauteur. Ces rochers se prolongent à l'ouest sur l'île de Suem, plus vaste que celle de Philæ où l'on aperçoit, au milieu d'énormes blocs gra-

nitiques, les ruines élégantes d'un temple. Une plaine sablonneuse flanquée des montagnes d'El-Djanieh s'étend à l'orient. Dans cette plaine s'élèvent, de distance en distance, quelques pyramides de rochers qui semblent prêtes à s'écrouler. La plus remarquable, l'Abaton des anciens, connu des Arabes sous le nom de *Ferch-el-Faraoun* (lit de Pharaon), présente un amas de rocs de granit détachés, surmonté d'un énorme bloc qui semble soutenu par enchantement, et sur lequel sont gravées deux tables hiéroglyphiques.

Au milieu de ce paysage aride est un beau lac formé par les eaux tranquilles du fleuve, du sein desquelles sort, brillante de verdure et de fraîcheur, une île enchantée couverte de palmiers et de temples. Tout ce que l'imagination peut se figurer du site d'une île sacrée, choisie à plaisir par les prêtres, est dépassé par la vue de Philæ. Rien ne peut rendre l'effet de ces pylones majestueux, de ces colonnades éblouissantes de blancheur qui se dessinent au milieu des groupes d'arbres qui les entourent; de l'ensemble de ce site si gracieux auquel l'opposition de la nature désolée qui l'environne, ajoute encore un charme nouveau.

Un peu avant Philæ, le Nil cesse d'être dé-

chiré par les rescifs dont son cours est hérissé depuis Assouan. C'est donc là que nous attendîmes que nos canges eussent remonté les cataractes. Une petite barque nubienne vint en attendant leur arrivée nous transporter à l'île de Suem, la plus vaste et la plus escarpée de celles de la première cataracte. Suem fut consacrée au culte long-temps avant Philæ, et la foule se pressait dans le parvis de ses temples, lorsque son heureuse rivale n'était encore qu'un îlot sans nom; mais les sanctuaires de Philæ, plus adroitement exploités sans doute, réussirent bientôt à fixer la vogue, et le temple de Suem était oublié quand ceux de Philæ jouissaient encore d'une faveur qui résista, jusque sous le règne de Justinien, aux empiétemens du christianisme naissant. On voit encore debout à Suem quelques colonnes du temple de Cnouphis et d'Hathôr, élevé par Ptolémée Philométor sur les ruines de celui qu'Amonotph II avait consacré à ces divinités.

Bientôt nous débarquâmes à Philæ, sur laquelle, s'il faut en croire Strabon, s'élevait jadis une ville, assertion que semblerait devoir contredire son titre d'île sacrée. Quoi qu'il en soit, le peu de surface de l'île, qui n'a que 1300 pieds environ de longueur sur 600 de large,

et surtout le peu d'espace que durent laisser, aux habitations des profanes, les édifices religieux, dont elle est presque entièrement couverte, ne permettent guère de penser que cette ville ait jamais pu être considérable.

Philæ doit, comme Eléphantine, son existence à des brisans de granit sur lesquels les atterrissemens du Nil ont formé un sol d'alluvion. Pour la garantir du sort d'une quantité d'îlots, souvent plus considérables, que le Nil crée et détruit tour à tour chaque année, des quais ont été construits partout où le roc vif ne la défendait pas contre les eaux du fleuve. Ces quais agrandis et réparés à diverses époques, offrent aujourd'hui le résultat collectif des travaux des Égyptiens, des Grecs, des Romains et même des Arabes. On ne compte maintenant à Philæ que cinq ou six cabanes, séjour temporaire d'autant de familles nubiennes qui viennent chaque année s'y fixer avec quelques chèvres, dans la saison des basses eaux, pour cultiver, à l'est de l'île, du doura et des légumes, sur des bas-fonds que le fleuve laisse à sec durant quelques mois.

Parmi les monumens dont le sol de Philæ est couvert, on remarque des constructions des Pharaons, des Ptolémées et des Romains, et

même les restes d'un arc de triomphe de style grec (1). Mais deux édifices méritent surtout de fixer l'attention. Le premier est un petit temple inachevé, situé à l'est de l'île, et dont le plafond, aujourd'hui presque entièrement écroulé, était supporté par seize colonnes engagées jusqu'à moitié de leur hauteur dans un mur qui formait la seule clôture de l'édifice. L'élégance de ces colonnes et de leurs chapiteaux, et les belles proportions des frises qui règnent à l'entour, font de ce monument un modèle aussi gracieux qu'original de l'architecture égyptienne des derniers temps.

La façade du grand temple regarde le sud. Comme celui de la plupart des monumens, résultat des travaux de diverses époques, son plan général est irrégulier, mais ce défaut de régularité, habilement dissimulé, disparaît à la vue simple.

Deux galeries qui comptent encore plus de soixante colonnes debout, conduisent au pied de pylones de vastes dimensions et d'une su-

(1) Nectanèbe Ier, les Ptolémées Évergète Ier, Épiphane, Évergète II, Philométor et Philadelphe; enfin Auguste, Claude et Tibère, ont successivement travaillé aux monumens de Philæ.

perbe conservation, décorés sur toute leur hauteur de sculptures et d'hiéroglyphes dans d'énormes proportions. Un péristyle, fermé de galeries latérales, conduit à d'autres pylones entre lesquels s'ouvre la porte qui donne entrée dans le pronaos du temple. Dix colonnes dont les fûts sont semblables entre eux et dont les chapiteaux, tous variés, sont des modèles de goût et d'élégance, soutiennent ce portique. Là, tout ce qu'on aperçoit autour de soi, colonnes, murs, plafonds, est revêtu de sculptures ornées des plus riches couleurs, et peut-être plus qu'aucune autre, cette première salle du grand temple de Philæ peut donner une idée de l'aspect qu'offraient les temples de l'Égypte, au temps de leur splendeur. Quelques croix gravées sur les colonnes, des traces de plâtre et de nombreuses inscriptions, témoignent que les chrétiens ont voulu, dans les temps postérieurs, cacher aux regards des fidèles les images profanes d'un culte aboli. Ces inscriptions nous apprennent que ces demeures consacrées à Isis, furent, par les soins de l'évêque Théodore, dédiées au vrai Dieu et au Sauveur du monde.

Dans quelques endroits du temple, on remarque des pierres couvertes d'hiéroglyphes

tronqués ou renversés, et des matériaux enlevés à d'autres constructions aujourd'hui détruites. Ainsi ces mêmes pierres, ces mêmes hiéroglyphes, ont vécu deux fois comme monumens, et de combien de siècles ne faut-il pas remonter dans le passé, si on veut retrouver l'origine de la civilisation et des arts dont ils révèlent la perfection?

C'est à Philæ que nos vieux soldats d'Italie cessèrent de poursuivre les Mamlouks auxquels Desaix n'avait pas laissé un instant de relâche. Ils ne voulurent pas quitter ces lieux auxquels leurs victoires venaient de donner une nouvelle célébrité, sans y monumenter leurs noms, sans y consigner leurs succès. Une des faces intérieures de la porte des grands pylones n'avait pas reçu d'hiéroglyphes, et semblait une page laissée libre à dessein par les Ptolémées, pour ceux qui, à force de gloire, acquerraient le droit de la remplir. Ce droit, nos phalanges l'ont conquis après vingt siècles, et le grand pylone est chargé d'apprendre à la postérité que

L'AN 6 DE LA RÉPUBLIQUE,
LE 12 MESSIDOR,
UNE ARMÉE FRANÇAISE, COMMANDÉE
PAR BONAPARTE, EST DESCENDUE
A ALEXANDRIE.
L'ARMÉE AYANT MIS, VINGT JOURS
APRÈS, LES MAMELOUKS EN FUITE
AUX PYRAMIDES,
DESAIX, COMMANDANT LA
PREMIÈRE DIVISION, LES A
POURSUIVIS AU-DELA DES
CATARACTES, OÙ IL EST ARRIVÉ
LE 13 VENTOSE DE L'AN 7.

LES GÉNÉRAUX DE BRIGADE
DAVOUST, FRIANT ET BELLIARD,
DONZELOT, CHEF DE L'ÉTAT MAJOR,
LATOURNERIE, COMMANDANT L'ARTILLERIE,
EPPLER, CHEF DE LA 21me LÉGÈRE,
LE 13 VENTOSE AN 7 DE LA RÉPUBLIQUE,
3 MARS AN DE J^{s} Cst 1799.

Les savans de la commission d'Égypte ont aussi gravé sur un mur des terrasses du tem-

ple le nom de ceux d'entre eux qui parvinrent à ce terme le plus lointain de leurs explorations, et le résultat de leurs observations astronomiques (1).

Les cris de nos gens nous apprirent que nos canges approchaient. Il n'avait pas fallu moins de sept heures pour les remorquer au milieu des rescifs. Aussi chacun de vanter ses travaux, de faire valoir ses services et de réclamer des *bakhchich* (étrennes).

Nos préparatifs de départ terminés, et notre marché conclu avec un pilote nubien, dont nous étions forcés d'augmenter notre équipage, nous voulûmes aller encore une fois admirer les débris de Philæ. La lune, qui brillait dans un ciel d'une indicible pureté, jetait dans le paysage des effets d'une poésie ravissante. Assis en silence sur la plate-forme du grand pylone,

(1) R. F.

AN 7

BALZAC, COQUEBERT, CORABŒUF,
COSTAZ, COUTELLE, LACIPIERRE,
RIPAULT, LEPÈRE, MÉCHAIN, NOUET,
LENOIR, NECTOUX, S^T GENIS, VINCENT,
DUTERTRE, SAVIGNY.

—

LONGITUDE DEPUIS PARIS, 30° 15′ 22″.
LATITUDE BORÉALE, 24° 3′ 45″,

nous admirions ce désordre plein d'harmonie, cette destruction gracieuse à laquelle les brusques oppositions d'ombre et de lumière semblaient donner des formes et une existence nouvelle. Jadis, dans la ville des Césars, nous avions admiré les effets des rayons de la lune se jouant au travers des arcades du Colisée; mais à Rome, les fabriques modernes qui bornent l'horizon de toutes parts, le son des cloches, les bruits de la ville, viennent sans cesse distraire votre attention et vous rappeler que quelque chose a succédé aux monumens dont vous admirez les restes. A Philæ, tout est grave et immobile, autour des débris de la grandeur des Pharaons. Le silence du désert rend encore plus solennel le silence qui a succédé, sous ces voûtes, aux hymnes sacrés du culte. Rien ne trouble la majesté sublime de cette solitude, et si parfois le bruit lointain des cataractes, parvient affaibli jusqu'à votre oreille, c'est comme pour vous avertir qu'elles élèvent leur barrière entre le monde et vous, et que rien ne pourra venir altérer le calme délicieux dont vous jouissez.

La nuit était déjà bien avancée quand nous pûmes nous arracher à ce spectacle magique, pour retourner à nos canges et donner le signal du départ.

Après Philæ, le lit du fleuve est pendant quelques lieues entièrement dégagé d'îles et de rochers; mais les montagnes de granit qui bornent la vallée se rapprochent bientôt au point de laisser à peine sur chaque rive un demi-mille de terre cultivable. De petits villages ombragés de palmiers, et entourés de champs de doura et de cannes à sucre, forment des deux côtés une lisière de verdure entre le Nil et le désert. A l'aspect nouveau que nous offraient les bords du fleuve ainsi resserrés par les montagnes, venait se joindre celui d'une population nouvelle : nous étions dans le pays des Barabrahs (1), pauvre race abâtardie, mélange du sang de tous les conquérans qui se sont succédé dans ces contrées.

Les Barabrahs ou Kenous qu'on rencontre pour la première fois à Éléphantine, forment une nation à part; leurs mœurs, leurs traits, leur langage, les distinguent à la fois des Arabes du désert, des Fellahs avec lesquels ils sont en contact à Assouan, et des Noubas avec lesquels ils se mêlent sans se confondre, depuis Ibrym jusqu'à Ouady-Halfah. Les Barabrahs occupent la plus grande partie du pays qui s'étend le long des rives du fleuve, entre la première

(1) Ou *Barbarins* indifféremment.

et la seconde cataracte, ainsi qu'une assez vaste contrée du désert occidental, connue sous le nom de *Dar-el-Kourkour* (pays des tourterelles), et qui s'étend depuis Assouan jusqu'au-delà d'El-Kalabcheh. Sur quelques points de la Nubie Inférieure, la population sédentaire est composée d'Arabes qui ne se mêlent pas avec les Barabrahs, qu'ils affectent de mépriser; et malgré des siècles d'habitation commune dans les mêmes cantons, les usages comme la nourriture de ces deux races offrent de grandes différences. Bien que les Barabrahs soient presque noirs, leurs lèvres petites, leur nez fin, leurs cheveux longs et légèrement crépus sans être laineux, en un mot, toute l'habitude de leur corps les rapprochent plus des races arabes que des races nègres. Les Barabrahs ne font aucune difficulté de manger les lézards, les serpens, les sauterelles, les œufs et la chair du crocodile, que les Arabes au contraire affectent de repousser avec horreur. Leurs coutumes, dans les mariages, ne diffèrent pas moins de celles de leurs voisins. Chez les Barabrahs, le mari achète sa prétendue à son père, et celui-ci abandonne à sa fille une partie du prix qu'il a reçu. Cette somme devient ainsi, pour elle, une sorte de dot et lui appartient en propre. En cas de divorce, le père rend au mari la moitié de la

somme qu'il s'était réservée, mais la femme conserve en entier celle qui lui a été assignée pour sa part.

Les enfans des deux sexes restent nus jusqu'à l'âge de puberté; on laisse, le plus souvent, croître les cheveux des jeunes filles; ceux des garçons sont rasés, mais il leur en reste sur le front un bandeau large de deux doigts et une touffe au sommet de la tête. Les hommes faits sont, comme les fellahs, vêtus d'une chemise bleue. Quant aux femmes, elles se drapent en outre avec une ample pièce de toile *(malayeh)*, le plus souvent bleue, et, contrairement à l'usage mahométan, elles ne se couvrent point la figure et laissent voir leurs cheveux.

La population Barbarine peut être estimée en totalité de trente-cinq à quarante mille ames; elle ne s'étend pas au-delà de la seconde cataracte, après laquelle on commence à rencontrer presque exclusivement la race Nubienne ou Nouba.

Un grand nombre de Barabrahs partent fort jeunes de leur pays, pour aller en Égypte, se mettre au service des Turcs, et surtout des Francs qui les préfèrent aux Arabes, à cause de leur vieille réputation de probité, et qui les emploient généralement comme portiers ou palefreniers. Dès qu'ils ont amassé quelque pe-

tite somme, ils se hâtent de revenir au milieu de leur famille, consumer doucement le fruit de leur travail et de leur économie, puis partent pour gagner de nouveau quelque argent, et on les voit renouveler leurs voyages jusqu'à ce que l'âge et les infirmités les retiennent dans leur patrie.

Les moyens d'existence de ceux qui ne quittent pas leur pays sont assez bornés, et consistent, en grande partie, dans la culture des terrains fertiles qui s'étendent le long du fleuve. Ils tirent en outre, du pays de Kourkour, du sel, du henné (1) et une assez grande quantité de charbon de bois d'acacia qu'ils expédient au Caire et qu'ils échangent contre des céréales. La lisière du désert leur fournit aussi deux variétés de séné très communes dans ces parages; mais l'exportation de ce dernier produit a beaucoup diminué depuis quelques années.

La langue des Barabrahs est douce et n'a aucun des sons gutturaux de l'arabe. Leur littérature est d'une pauvreté extrême, et ne se compose que de quelques chansons. Leurs nombres ne vont que jusqu'à vingt, et pour

(1) Henné (*lawsonia inermis*). Les femmes emploient les feuilles de cet arbuste séchées et réduites en poudre fine, pour se teindre en rouge orangé, les ongles des pieds et des mains, et quelquefois les cheveux.

compter au-delà ils sont obligés d'avoir recours à l'arabe.

Les Barabrahs ne sont ni aussi féroces ni aussi obstinés que l'ont prétendu quelques voyageurs, et leurs vices paraissent être moins, chez eux, l'effet de leur caractère que celui de l'état de guerre et d'anarchie dans laquelle leur pays fut long-temps plongé. Ceux qui viennent servir en Égypte sont en général dociles, maniables et faciles à dresser à tous les arts de la civilisation. Leur fidélité, leur attachement, leur légèreté, la douceur de leur caractère sont proverbiales et indiquent chez eux les dispositions les plus favorables; mais ces qualités sont altérées par l'esclavage, chez la masse de la nation; et la crainte est encore le seul sentiment auquel on doive de pouvoir aujourd'hui parcourir leur pays en sûreté.

Nous avons dit que les Barabrahs étaient un mélange du sang de tous les peuples conquérans qui se sont succédé dans ces contrées, nous allons maintenant essayer de tracer en peu de mots l'histoire de leur pays et d'indiquer leur origine.

En remontant seulement jusqu'à l'époque de l'occupation de l'Égypte par les Romains, nous trouvons la Basse-Nubie divisée en deux parties dont l'une seulement reconnaissait leurs

lois. Cette partie, qui s'étendait de Syène à Hiéra Sycaminos *(d'Assouan à Méharrakah)*, était un pays mixte, peuplé de Grecs et d'Égyptiens; elle dépendait du Nome d'Ombos, et était défendue par des garnisons romaines. La partie supérieure appartenait aux souverains de l'Éthiopie. Cet état de choses dura jusqu'au IVe siècle, époque à laquelle l'histoire fait, pour la première fois, mention des Blémyes, peuple nomade et farouche, le même que les Bedjah des historiens musulmans. Ces Blémyes, habitans du désert situé au sud d'Assouan, entre le Nil et la mer Rouge, commencèrent dès-lors à menacer les Égyptiens et les Grecs, établis dans la Nubie-Inférieure. Bientôt, supérieurs en force aux garnisons romaines, ils les obligèrent, sous le règne de Dioclétien, à évacuer la Basse-Nubie, et réduisirent les gouverneurs de l'Égypte à acheter leur inaction par le paiement d'un tribut. Maîtres des bords du fleuve, depuis Talmis jusqu'à Primis *(d'El-Kalabcheh à Ibrym)*, les Blémyes se rendirent long-temps redoutables en inquiétant, par des incursions continuelles, leurs voisins que le paiement d'un tribut ne mettait pas toujours à l'abri de leurs audacieuses entreprises. L'abaissement de leur puissance paraît dater de la fin du VIe siècle, époque à laquelle Silco, roi de

Nubie, s'empara de Talmis, leur principal établissement, qu'il détruisit après les avoir chassés des bords du fleuve.

Le pays compris entre la première et la seconde cataracte, devint alors, sous le nom de province de Maris, une dépendance du royaume de Nubie.

Après l'établissement de l'islamisme en Égypte, la différence de religion s'opposa long-temps à ce que les musulmans pussent pénétrer dans la Nubie alors chrétienne; mais la province de Maris demeura une sorte de pays neutre que les sectateurs du prophète pouvaient librement parcourir pour y commercer sous la protection des rois nubiens. Cependant, bien que relégués au désert, les Blémyes étaient encore à craindre, et les premiers souverains musulmans de l'Égypte eurent à soutenir contre eux de longues et sanglantes luttes auxquelles donnèrent lieu, d'une part, d'interminables brigandages, et de l'autre, le désir d'exploiter librement les mines d'or du désert.

Enfin, l'an 859, le khalife Moutawakel parvint à réduire les Bedjahs (Blémyes) et à les soumettre à un tribut.

Presque à la même époque, parurent sur la scène de nouveaux occupans. Les enfans de Kenz (*Kenz-Oulad* ou *Kenous*), tribu belli-

queuse de l'Yémen, passèrent sur les terres des Bedjahs auxquels ils firent la guerre pendant quelque temps, puis s'allièrent avec eux et réussirent un siècle après à s'emparer de nouveau des rives du fleuve, et à faire d'El-Kalabcheh *(Talmis)* le point central d'établissemens qu'ils étendirent sur la rive gauche du Nil jusque dans le pays de Kourkour.

La puissance des Kenous était parvenue à son plus haut point vers l'an 1381. Cessant alors de se borner à des excursions sur le territoire égyptien, ils osèrent attaquer et prirent Assouan qui, dans l'espace de quarante ans, fut cinq fois ravagé par eux, et finit par demeurer ruiné pendant plusieurs années, laissant ainsi tout le Saïd exposé sans défense à leurs dévastations.

L'ordre qui succéda à l'état d'anarchie dans lequel l'extinction de la dynastie des Fathimites avait, pendant quelques années, laissé l'Égypte, rendit au gouvernement une force suffisante pour lui permettre de relever les débris d'Assouan et de repousser les Kenous. Leur voisinage n'exposait plus les Égyptiens qu'à quelques excursions de brigandages, lorsque Sultan Sélim I, en enlevant l'Égypte aux Mamlouks Baharites, vint changer encore une fois la face des choses.

Jaloux d'étendre sa puissance, le conquérant ottoman en trouva bientôt l'occasion dans une lutte survenue entre les Arabes El-Gharbyeh et Djowabere. Trop faibles pour résister à leurs ennemis, les premiers implorèrent l'assistance des Turcs. Sultan Sélim envoya à leur secours un corps d'Albanais et de Bosniaques, sous la conduite d'un certain Hassan-Cousy; mais comme il arrive le plus souvent en pareil cas, le résultat de l'expédition fut l'expulsion des deux parties contestantes, et l'occupation des bords du fleuve par les auxiliaires qu'ils avaient eu l'imprudence de mêler à leur querelle.

Les principaux établissemens de ces nouveaux venus étaient Derr, Ibrym et l'île de Says d'où leurs chefs gouvernaient tout le pays avec le titre de Kachefs. Ces kachefs d'abord exempts de tout impôt, furent laissés, par Sultan Sélim, maîtres absolus du pays pour lequel ils furent seulement ensuite assujettis au paiement d'un tribut. L'autorité de ces étrangers devint héréditaire, et se perpétua avec des chances diverses jusqu'à nos jours.

Tel était l'état de la Nubie-Inférieure lorsqu'en 1812 l'occupation passagère des Mamlouks, et bientôt après l'invasion de Méhémed-Ali, vinrent accabler les habitans de charges nouvelles, et leur faire regretter l'administra-

tion de leurs kachefs, dont la tyrannie leur paraît douce, quand ils la comparent aux vexations systématiques auxquelles ils sont exposés aujourd'hui. Toutefois les Barabrahs ont encore conservé, surtout pour le paiement des impôts (1), quelques priviléges dont les besoins sans cesse croissans du vice-roi ne leur permettront pas sans doute de jouir long-temps. Déjà la résidence au Caire qui était libre pour tous autrefois, ne leur est permise qu'autant qu'ils peuvent justifier d'un maître au service duquel ils sont employés, et on commence à exiger d'eux un impôt personnel de dix piastres.

Les Barabrahs se sont jusqu'à présent refusés avec persévérance à entrer dans l'armée, et le gouvernement n'a encore pris aucune mesure sévère pour les y contraindre, ce qui ne peut manquer d'arriver prochainement si l'exécution du système de recrutement est toujours poussée avec la même vigueur.

On peut évaluer à quarante mille piastres, les revenus annuels que le vice-roi retire de toute la contrée située entre Assouan et Ouady Halfah; mais les frais d'entretien des troupes et des kachefs absorbent plus des deux tiers de cette somme.

(1) La presque totalité de l'impôt porte sur les Sakies dont on compte environ 800 entre les deux premières cataractes.

Après une courte navigation nous arrivâmes au temple de Déboud (*Tébot*), situé sur la rive occidentale du Nil, à peu de distance du village de ce nom. La façade de l'édifice regarde le fleuve à cinq ou six cents pas duquel il est placé. Il est précédé par trois portes isolées et éloignées de cinquante pas environ l'une de l'autre, qui rappellent sur de moindres dimensions les portiques de Karnak. La première de ces portes donnait entrée dans une vaste enceinte dont on retrouve encore des traces. Trois salles successives et quelques petites salles latérales fort obscures composent le temple auquel a été annexée, vers le sud, une autre construction.

L'origine du monument de Déboud est fort ancienne, et remonte au règne de l'Ethiopien Atharramon, qui le dédia à la déesse Hathôr, mais la cella est la seule partie de l'édifice qui appartienne à cette époque reculée, et c'est aux règnes d'Auguste et de Tibère que doit être rapportée l'érection des autres salles du temple et sa dédicace, ainsi que celles des portes, à Isis et à Osiris.

L'état de dégradation de quelques parties de l'intérieur permet aujourd'hui d'apercevoir l'entrée des passages secrets qui règnent dans l'épaisseur des murs et qui furent sans doute destinés à dérober aux regards des profanes,

les fraudes pieuses des prêtres chargés de rendre les oracles. L'effet général de l'édifice est gracieux, mais les décorations de la partie moderne n'ont jamais été entièrement achevées.

Le cartouche de Tibère, gravé plusieurs fois sur les murs de ce temple, y offre cette singularité que les signes phonétiques synonymes sont indifféremment employés l'un pour l'autre, de sorte que le nom de ce prince y présente un grand nombre de variétés.

Nous avions à peine quitté Déboud depuis cinq heures quand nous aperçûmes les ruines de Gartass. A peu de distance du fleuve, sur une colline de grès s'élève un petit temple de la plus gracieuse architecture, et presque entièrement semblable au petit temple de Philæ. Il est sur de moindres dimensions et moins bien conservé que ce dernier sur lequel il l'emporte par le goût de ses chapiteaux et le fini de son travail. Des douze colonnes qui soutenaient ce petit édifice carré, six seulement sont encore debout. A partir de ce point tout le rocher de grès de la colline qu'on suit en remontant le fleuve, porte des traces de vastes exploitations, et c'est sans doute de ces carrières que sont sortis les monumens de Philæ et de Déboud.

A un quart d'heure environ du petit temple, au milieu de travaux confus et de rochers tail-

lés à pic par la main de l'homme, on remarque, dans un endroit écarté, une porte profilée sur le flanc du rocher. Cette porte, d'époque romaine comme le temple, est décorée de deux colonnes et surmontée d'une console d'un goût remarquable qui décore l'entrée d'une petite excavation en forme de niche. Les parois de cette niche sont encore revêtues d'un beau stuc jaune, mais on n'y distingue point d'hiéroglyphes. Sans pouvoir préciser à quel culte fut consacré dans l'origine ce petit sanctuaire, il est permis de présumer qu'il devint célèbre par la suite, car tout le rocher voisin est couvert d'inscriptions grecques ou latines, entourées, pour la plupart, d'un cadre à oreillons. Elles font connaître que tous les visiteurs qui ont inscrit leurs noms sont venus faire leurs dévotions et déposer des offrandes pour eux, leurs femmes, leurs enfans ou leurs amis (1).

Non loin de là on rencontre une vaste enceinte formée de murs épais, construits de pierres peu volumineuses, mais revêtus de grands blocs; deux portes sans ornemens donnaient entrée dans cette enceinte qui se prolonge

(1) M. Niebuhr pense que ces inscriptions curieuses et de plusieurs époques, mais toutes coïncidant avec celle de l'occupation romaine, ne peuvent pas être rapportées au-delà du règne de Philippe.

depuis le bord du fleuve jusqu'à un assez grand espace dans le désert sur une étendue d'environ deux milles. L'une de ces portes est presque entièrement ruinée, mais l'autre est d'une conservation à peu près intacte.

A mesure qu'on s'éloigne de Philæ, le granit qui formait d'abord toute la masse des montagnes devient insensiblement moins commun, et finit par céder entièrement la place au grès.

Deux heures après avoir quitté Gartass, nous arrivâmes à Teffah *(Taphys)*, autrefois partagée en deux parties par le Nil, dont les rives n'offrent pas, en cet endroit, plus d'un quart de mille de largeur de terre cultivable de chaque côté. Le village de Teffah, s'élève sur la rive gauche au milieu de ruines coupées de la manière la plus pittoresque par des bouquets de dattiers et de doums. Les habitans, qui se donnent le nom de *Oulad-el-Nasra* (fils du Nazaréen), se disent descendans des chrétiens de Taphys, qui furent contraints de se convertir à l'islamisme lors de la conquête de leur pays, par les sectateurs du prophète.

Placée entre l'Égypte devenue chrétienne, et l'Abyssinie, convertie à la foi par saint Frumentius, dès le règne de Constantin, la Nubie ne reçut que tardivement les lumières du christianisme. Le paganisme refoulé vers le sud par

les chrétiens d'Égypte, et les guerres continuelles causées par la rivalité des rois de Nubie et d'Abyssinie, entourèrent la Nubie d'une barrière que les apôtres du culte nouveau furent long-temps à franchir.

Suivant le témoignage d'Eutichès d'Alexandrie, c'est après l'envahissement de l'Égypte par les Arabes, que les habitans de la Nubie abjurèrent l'idolâtrie pour la religion du Christ. Mais s'il faut en croire la chronique plus probable des jacobites syriens, ce fut sous l'empereur Justinien, et par les soins d'un certain Julianus, que cette conversion eut lieu.

La religion chrétienne fut florissante dans la Basse-Nubie pendant trois siècles, mais elle dut bientôt faire place à celle des vainqueurs. Le dernier roi chrétien de Nubie dont il soit question dans les auteurs anciens, est Basile qui régnait vers l'an 1080; les chroniques musulmanes nous apprennent, il est vrai, que des rois chrétiens régnaient encore à Dongolah vers l'an 1256, mais trois siècles avant cette époque, les invasions des enfans de Kenz avaient anéanti la religion chrétienne dans la plus grande partie de la Nubie-Inférieure; et les expéditions continuelles des musulmans d'Égypte contre le Dongolah, y avaient tellement avili le christianisme que les évêques étaient obligés d'élever

eux-mêmes des temples au culte mahométan. Peu à peu le christianisme s'éteignit chez les Nubiens sédentaires, et bientôt il ne subsista plus que parmi quelques tribus qui menaient une vie errante dans le désert, et qui, un peu plus tard, embrassèrent elles-mêmes l'islamisme.

Les principales antiquités de Teffah consistent en deux petits temples égyptiens d'époque romaine, presque de la même grandeur et du même modèle. L'un est situé sur le bord du fleuve et presque ruiné; l'autre, placé au milieu du village et surmonté de murs de terre, paraît avoir autrefois servi de forteresse aux naturels : il est dans un bel état de conservation.

Aux deux extrémités de la plaine on rencontre les ruines d'un grand nombre de constructions de différentes dimensions et du style le plus bizarre. Elles sont formées de pierres qui ont appartenu à des monumens plus anciens, mais dans lesquels nous n'avons reconnu aucun débris qui parût remonter au-delà de l'époque des Ptolémées. L'architecte qui a élevé ces édifices, au lieu d'en placer les assises horizontalement comme à l'ordinaire, a imaginé de les disposer en creux, de telle sorte que les quatre angles du bâtiment sont plus élevés que les milieux de ses faces. Il est difficile de rien concevoir de moins gracieux que ces construc-

tions dont la plupart ne s'élèvent plus aujourd'hui que de quelques pieds au-dessus du sol.

C'est sans aucun doute aux premiers temps de l'établissement du christianisme à Taphys qu'il faut rapporter l'érection de ces grossiers monumens, et c'est parmi eux qu'il faudrait chercher les ruines du monastère d'Ansoun, l'un des plus renommés de la Nubie-Inférieure.

En face de Teffah, sur la rive orientale, s'étendent les débris peu intéressans de Contra-Taphys, dans lesquels on ne retrouve ni colonnes ni fragmens de sculpture d'aucune espèce.

A peu de distance au-dessus de ces ruines, le grès est de nouveau remplacé par le granit, et les montagnes se resserrent des deux côtés du fleuve, au point de ne laisser aucun passage le long de ses rives. Des rochers semés dans le lit même du Nil, pendant l'espace de plus d'une lieue, en rendent la navigation dangereuse et forment les rapides d'El-Kalabcheh. La montagne prend dans cet endroit le nom de *Djebel-Bahiti*. Cette montagne abrupte, ces rochers de granit à la surface rude et brune, jetés par la nature au milieu du Nil dont ils coupent le cours, donnent à cette partie du pays, aujourd'hui à peu près déserte, une physionomie pittoresque et toute particulière. Cependant un

château de terre, construit sur la rive orientale, et les ruines d'un autre château entouré de quelques habitations, qui s'élève sur une petite île, attestent que cette contrée n'était pas autrefois sans quelque importance, au moins sous le rapport militaire.

Le village d'El-Kalabcheh, au-delà duquel la plaine commence à s'ouvrir, est composé d'une soixantaine de huttes de terre, construites autour des ruines d'un des temples les plus vastes de la Nubie. Cette bourgade, la plus importante que l'on rencontre entre Assouan et Derr, s'élève sur l'emplacement de l'antique Talmis. Jusqu'en 1816, El-Kalabcheh se gouvernait par elle-même et n'était que tributaire du divan du Caire. Ses habitans, dont le nombre peut à peine être évalué à quatre cents, passent pour les plus méchans de la Nubie-Inférieure. « Vous ne vivriez pas une heure, et bien certainement nous ne vous laisserions pas emporter les trésors que vous venez prendre chez nous, si nous n'avions à redouter la colère du Grand-Pacha, nous disait l'un d'eux en nous servant de guide dans nos explorations, mais maintenant nous ne sommes libres de rien et nous ne pouvons pas nous faire justice. Dieu seul sait s'il viendra un temps meilleur. »

L'idée commune à tous les peuples de l'Orient

que les voyageurs européens ne recherchent les ruines antiques que pour y découvrir des trésors, est encore fortifiée chez les habitans d'El-Kalabcheh, par la découverte faite en 1816, dans les ruines du grand temple, d'une lampe d'or à laquelle était attaché un fragment de chaîne du même métal. Ce précieux reste d'antiquité, dont Ibrahim-Pacha s'empara, fut fondu au Caire et converti en monnaie.

Le grand temple d'El-Kalabcheh, s'élève sur la rive gauche à peu de distance du Nil. L'édifice, construit sur de vastes dimensions, est assis sur un roc de grès, autrefois incliné, mais nivelé aujourd'hui par l'enlèvement d'une partie des pierres qui ont servi à sa construction et à celle des temples qui l'avaient précédé; car ce monument, élevé sous Auguste, Néron et Caligula, l'a été sur les ruines d'un autre, fondé par les Ptolémées sur celles d'un troisième, dont la construction remontait au règne d'Aménophis II. Une large terrasse et une jetée qui s'étend jusqu'au fleuve précèdent les pylones derrière lesquels s'étend le pronaos. Les murs de ce péristyle se prolongent autour du temple qu'ils entourent complétement. Leur épaisseur a permis d'y pratiquer une suite de petites cellules séparées qui servirent sans doute d'habitation aux prêtres.

Une vaste salle ouverte, soutenue par douze colonnes et suivie de trois autres de moindres dimensions, forme l'intérieur du temple. De beaux escaliers conduisent dans les pylones et sur les combles de l'édifice, formés de pierres énormes, lancées comme des poutres d'un mur à l'autre, et qui sont en partie écroulés. On remarque, dans l'épaisseur des murailles, de nombreux passages secrets, pratiqués pour les prêtres, et sur les combles un cabinet décoré d'hiéroglyphes avec un soin tout particulier, qui semble avoir servi d'habitation à leur chef ou de sanctuaire privé pour les initiés.

Une seconde et une troisième enceinte de murs, qui partent toutes deux des pylones, achèvent d'entourer l'édifice d'une triple barrière dont on suit encore aujourd'hui les contours presque entiers. Les chapiteaux des colonnes de ce temple sont d'un fini précieux, aussi bien que le travail des hiéroglyphes qui, cependant, y sont en petit nombre, plusieurs parties n'ayant pas été entièrement achevées. La conservation des peintures est aussi très remarquable, dans les endroits où elles n'ont pas été altérées par d'autres peintures d'époque chrétienne dont elles furent revêtues quand le temple fut transformé en église. Malheureusement le style de l'édifice et celui des décora-

tions sont loin de répondre à la richesse de son travail, et le grand temple d'El-Kalabcheh offre un des exemples de l'art égyptien parvenu à son dernier degré de décadence.

Les ruines de ce vaste édifice ne sont pas les seuls restes de la magnificence de l'antique Talmis. A un peu moins d'un mille de distance, dans l'intérieur des terres, on rencontre un autre monument connu dans le pays sous le nom de *Beït-el-Oualy* (maison de justice) et creusé dans le roc vif. Ce *spéos*, qui consiste en une seule salle, remonte au règne de Ramsès-le-Grand; il est moins remarquable par ses dimensions que par la pureté de son style, et surtout par la beauté des bas-reliefs qui décorent les flancs du rocher coupés à pic pour former le pronaos qui le précède. Ces bas-reliefs représentent, d'un côté, les peuples de l'Asie, et de l'autre, ceux de l'Éthiopie apportant en offrande divers objets parmi lesquels on distingue des singes, des léopards, des lions, des autruches, une giraffe, des dents d'éléphant, etc.

La montagne qui domine le grand temple d'El-Kalabcheh est couverte des ruines d'une vaste forteresse construite en pierres sèches et de quantité de tombeaux, d'époque récente, grossièrement formés de quelques éclats de grès joints avec de la terre. Dans d'autres en-

droits, le sol semble avoir été remué pour chercher des tombeaux anciens. Partout on rencontre une énorme quantité de fragmens de poterie, signe certain de l'existence d'une grande ville, dans ces mêmes lieux qui n'offrent plus aujourd'hui qu'un roc noirâtre dépouillé de terre et d'une affreuse stérilité. La plupart des poteries qu'on trouve à El-Kalabcheh sont de fabrique grecque.

L'antique Talmis conserva, long-temps encore après les Ptolémées, une importance qu'elle ne perdit qu'à la fin du sixième siècle, lors de la conquête de Silco et de l'expulsion des Blémyes. Cette ville jouissait d'une grande réputation de sainteté avant la chute du paganisme, dont elle fut un des derniers boulevarts, et elle est appelée *bourg sacré* dans un édit du Stratége d'Ombos qui date de l'an 248 de l'ère chrétienne.

Talmis fut le chef-lieu religieux des Blémyes, qui paraissent avoir attaché une grande importance à tout ce qui tenait au culte, comme l'atteste un traité rapporté par l'historien Priscus et conclu en 452 entre les chefs des Blémyes et Maximin, général de l'empereur. Il y est stipulé que les Blémyes pourront, chaque année, venir prendre, pour un certain temps, à Philæ la statue d'Isis. Le culte de cette déesse fut aboli

à Philæ un siècle environ après cette époque, sous le règne de Justinien, sans pour cela avoir été abandonné par les Blémyes, et l'inscription grecque, déposée cinquante ans plus tard dans le temple de Talmis, par le chrétien Silco, en témoignage de ses victoires sur les Blémyes les qualifie encore d'idolâtres.

CHAPITRE XII.

Aspect général de la Nubie-Inférieure. — Sakies nubiennes. — Abou- Hor. Dandour.— Nous sommes menacés par les naturels.— Kircheh, ou Kerch-Hussein. — Tombeaux de Santons. — Dekkeh. — Kobban. — Allaki. — Mines d'or du désert. — Leur exploitation à diverses époques.—Kortoum.—Méharrakah.—Séboua.—Arabes el-Légat. — Révolte d'un Reïs. — Coude du Nil. — Navigation. — Amada. — Derr.— Un sortilège. —Produits de la contrée. — Fécondation des dattiers femelles. — Château d'Ibrym.—Son histoire.—Influence des Santons. — Ebsamboul.— Ses temples. — Djebel Addeh. — Faras. — Arrivée à Ouady Halfah.

Le Nil, une plaine étroite et le désert, et quelquefois seulement le Nil et le désert, de misérables villages de terre clair-semés, et çà et là de riches vestiges des temps antiques, tel est l'aspect constant de la contrée qui s'étend entre la première et la seconde cataracte. Des ruines, voilà presque le seul objet susceptible de description qui s'offre au voyageur, dans ces lieux où une population chétive et dispersée trouve à peine aujourd'hui sa subsistance;

et le journal d'un voyage dans la Nubie-Inférieure, se réduit presque à la fastidieuse énumération des monumens dont les Pharaons ont décoré le pays.

Après El-Kalabcheh, la lisière de terre cultivable, qui s'étend sur les bords du Nil, est toujours fort rétrécie jusqu'à la cataracte d'Abou-Hor, qui n'est guère plus considérable que celle que nous avions franchie quelques lieues auparavant. En cet endroit, le fleuve extrêmement resserré et semé de rescifs, ne laisse de praticable, dans la saison des basses eaux, qu'un étroit passage où les canges peuvent naviguer sans danger en longeant la rive arabique. Ce passage était autrefois commandé par un château de construction arabe, maintenant en ruines.

Un peu au-dessous d'Abou-Hor, le grès fait de nouveau place au granit, qui forme toute la masse des montagnes, et le pays présente l'aspect le plus triste et le plus désolé. D'énormes blocs de rochers interrompent fréquemment l'étroite ligne de culture qui s'étend sur chaque rive, et de place en place on aperçoit les restes de jetées antiques, formées de grandes pierres brutes et destinées à rompre la force du courant et à empêcher que les hautes eaux n'enlèvent le peu de terre qui fournit aux na-

turels le doura nécessaire à leur subsistance.

Au-delà d'Abou-Hor, la vallée s'élargit, et les habitans, plus industrieux que leurs voisins, réussissent à fertiliser une assez vaste étendue de terrain, au moyen de sakies, en forme de tours, solidement construites en pierres, et qui reçoivent l'eau par de petits canaux souterrains. Les huttes de terre qu'on aperçoit éparses au milieu des doums et des dattiers, dont la plaine est semée, sont aussi bâties avec plus d'élégance que celles que nous avions jusque-là rencontrées en Nubie.

Deux heures environ après avoir dépassé les ruines d'Abou-Hor, nous vîmes s'élever, sur la rive gauche, le petit temple de Dandour, construit sur un sol incliné, à environ trois cents pas du fleuve et adossé aux rochers de la montagne. L'architecte a su profiter habilement de cette disposition du terrain pour ajouter à l'élégance de l'édifice. Un mur d'appui, construit de grands blocs et présentant une ligne un peu concave, de cent vingt pieds de développement, soutient le terre-plein sur lequel sont assis, dans la position la plus pittoresque, le temple et le propylone qui le précède.

Mieux conservé que celui de Déboud, auquel il est un peu inférieur sous le rapport des dimensions, le temple de Dandour le rappelle à

la fois par sa disposition générale, par le style de son architecture et par le fini de ses hiéroglyphes. Ce joli monument, dont la fondation ne paraît pas remonter au-delà du siècle d'Auguste, offre un des plus gracieux exemples de l'architecture égyptienne de cette époque; malheureusement il n'a pas reçu la dernière main, et une partie des riches sculptures dont ses murs devaient être partout revêtus est demeurée inachevée. Une particularité assez remarquable de sa construction, c'est qu'au fond de la troisième salle et derrière le mur adossé au rocher, est pratiqué un petit cabinet sans autre entrée apparente qu'une espèce de soupirail trop étroit pour qu'il soit possible d'y pénétrer. C'est, sans aucun doute, par ce soupirail que les prêtres firent parler l'oracle d'Osiris auquel le temple de Dandour était consacré; mais la supercherie au moyen de laquelle ils y parvenaient était si adroite, qu'il est encore aujourd'hui impossible de la découvrir. Dans le rocher de la montagne et au-dessus du temple, est une petite excavation, dont les parois sont revêtues de stuc. Cette excavation, autrefois précédée d'un vestibule d'une construction assez élégante, a été restaurée à plusieurs époques : elle paraît plus ancienne que le temple, et peut-être faudrait-il voir en elle

un sanctuaire, dont la célébrité aurait déterminé, par la suite, sa construction. Cette conjecture paraît d'autant plus probable que ce spéos ne ressemble en rien aux nombreuses excavations sépulcrales, dont on retrouve les restes aux environs.

Une inscription grecque, qu'on lisait encore il y a quelques années sur le temple de Dandour, indiquait qu'il avait été restauré par les Romains et consacré à Hermès.

A quelque distance du monument, sont groupées quelques misérables huttes en face desquelles le village de Dandour s'étend sur la rive opposée. Attirés sur cette rive par l'espoir de découvrir des ruines, nous allâmes, après une assez longue excursion, prendre quelques instans de repos dans une cabane où nos gens nous avaient préparé le café. Bientôt un groupe nombreux se réunit autour de nous; mais les visiteurs s'étant aperçus que nous étions occupés à faire leurs portraits, une terreur superstitieuse l'emporta sur leur curiosité, et nous les vîmes s'écarter peu à peu. Deux ou trois, plus hardis que les autres, demeurèrent cependant, et la promesse d'un bakhchich finit par les déterminer à se laisser *croquer*.

Le docteur Holt Yates désirait vivement pouvoir mesurer avec exactitude la tête de quel-

ques Barabrahs, pour déterminer à quelle race d'hommes ce petit peuple doit être rattaché par ses caractères physiologiques. Encouragé par le succès que nous venions d'obtenir, il crut le moment favorable et proposa à nos modèles de prêter leur tête à ses observations. Leur première réponse fut un refus formel, mais après de longs pourparlers, le docteur, ayant élevé ses offres de bakhchich jusqu'à la somme énorme d'une piastre forte (5 fr.), finit par triompher de la répugnance d'un jeune homme. Séduit par la perspective d'un pareil trésor, mais fort peu rassuré sur les conséquences de cette opération magique, le pauvre diable enleva son turban, et, marmotant dévotement quelque prière, il livra sa tête à l'observateur.

L'étrangeté de cette scène avait ramené bon nombre de curieux, qui, accroupis autour de nous, attendaient, dans un silence inquiet, le résultat des mesures du docteur. Il était temps qu'elles fussent terminées, car les forces du jeune homme étaient à bout, et depuis quelques instans il était pris d'une sorte de tremblement convulsif. Honteux de sa faiblesse et se soutenant à peine, il se levait sans mot dire et cherchait à échapper aux regards fixés sur lui, lorsqu'un vieillard à barbe blanche, qui se

trouvait parmi les spectateurs, vint encore augmenter ses alarmes. « Chien de mécréant, lui dit-il, penses-tu que nous te laisserons maintenant venir dans nos maisons, souillé comme tu l'es par le contact impur de ces démons? Ne comprends-tu pas que, par la force du sort qu'ils viennent de jeter sur toi, tu es maintenant sous le pouvoir de ces chrétiens? Arrière l'infidèle! — Arrière l'infidèle, reprirent tous les assistans en se levant en tumulte. — Malédiction sur les magiciens, reprit le vieillard. Nous eûmes à peine le temps de tirer nos sabres et de nous mettre en défense contre des assaillans sans armes, il est vrai, mais que l'exaltation de leur fanatisme pouvait rendre dangereux.

Nous accédâmes d'abord à la demande, faite par le vieillard, du cordon qui avait servi à mesurer la tête du jeune homme et qu'il mit en pièces d'un air de triomphe; mais cette concession n'avait eu pour résultat que d'accroître son insolence, quand l'arrivée d'un sergent et de deux soldats égyptiens, cantonnés dans le village, vint changer la face des choses. Les coups de courbach commencèrent à pleuvoir sur les épaules des assaillans, et en quelques minutes ils avaient disparu, à l'exception du

vieillard, cause de la bagarre, que les soldats n'avaient pas osé frapper et qui continuait à nous charger d'imprécations.

« Vous le voyez, nous dit le sergent, c'est avec peine que je puis maintenir ici l'autorité de notre maître le Grand-Pacha, mais grâce à Dieu, je sais faire respecter les Francs qu'il protége, et j'espère que vous ne négligerez pas de le reconnaître. » Nous glissâmes quelques piastres dans la main du sergent et de ses hommes, pour payer le service qu'ils nous avaient rendu, et nous nous hâtâmes de partir, car malgré les bienveillantes intentions de nos protecteurs, les naturels s'étaient de nouveau réunis en assez grand nombre, et leurs murmures, accompagnés de quelques pierres, nous escortèrent jusqu'à notre cange.

Trois heures au-delà de Dandour, sur les limites de la plaine de Kircheh (1), dont la largeur est à peine d'un demi-mille, on rencontre un temple du plus haut intérêt.

Ce monument, de l'espèce de ceux que les Grecs désignaient sous le nom d'*Hémi-Spéos*, est en partie construit en avant des rochers.

Quoique peu éloigné du fleuve, le temple de Kircheh est élevé de plusieurs mètres au-dessus

(1) On donne aussi à ce lieu le nom de Kerch-Hussein.

du niveau des hautes eaux. On y arrivait par un large escalier, décoré de statues et de sphinx de grès, dont on ne retrouve plus aujourd'hui que les fragmens épars. Cet escalier conduisait à une plate-forme sur laquelle sont les ruines des galeries qui entouraient trois des faces du pronaos; le rocher de la montagne, taillé à pic, formait le quatrième côté. Une large porte, taillée dans le roc, donne entrée dans la salle principale du temple. Six colosses d'environ vingt-cinq pieds de proportion, adossés à des pilastres carrés et reposant sur des dés, supportent le plafond de cette salle; sur ses parois latérales sont creusés quatre grands cadres contenant chacun trois figures en relief. Une seconde salle sans ornemens conduit dans une troisième plus petite, qui formait le sanctuaire et au fond de laquelle sont sculptées quatre divinités assises, de grandeur naturelle. Enfin, quatre petites chambres latérales, peu intéressantes, complètent l'ensemble de ce monument consacré au dieu Phta, par Ramsès-le-Grand, dont les cartouches s'y retrouvent partout répétés. Le style des colosses de la première salle est lourd et massif, tandis que les hiéroglyphes, et surtout les sculptures des huit cadres latéraux, sont de l'exécution la plus remarquable. Cependant aucun autre signe

n'indique que le travail des diverses parties du temple doive être rapporté à des époques différentes.

Les dégradations commises par les Perses qui ont ruiné le monument de Kircheh, comme la plupart de ceux qui existaient alors entre la première et la seconde cataracte, et la fumée dont il est souillé, ont rendu indéchiffrable une partie des hiéroglyphes dont ses murs sont couverts; cependant, malgré cet état de délabrement, malgré les mutilations qu'il a souffertes, ce temple mérite encore un rang distingué parmi les productions si majestueuses de l'art égyptien, et peut-être serait-il vrai de dire qu'il l'emporte sur toutes, par la sévérité de son style et le caractère imposant et sombre de son architecture.

Non loin du temple s'élèvent quelques tombeaux de santons, surmontés de dômes, dont l'aspect rappelle les tombeaux des Mamlouks à Syout. Chaque dôme est précédé d'une petite salle ornée de nattes, qui sert de lieu de prière.

Dans une de ces sépultures où nous pénétrâmes, la tombe du saint, élevée de deux ou trois pieds au-dessus du sol, était recouverte d'une étoffe de damas cramoisi, ornée de galons jaunes. Au-dessus du cénotaphe, quatre cor-

dons attachés à la voûte, soutenaient une espèce de dais fait d'une légère étoffe de soie brodée en rouge, et dans un des coins était suspendu l'étendard vert des *hadjis* (pèlerins), surmonté de deux boules de fer-blanc. De nombreux versets du Coran, tracés en couleur rouge sur les murs blanchis à la chaux, et la peinture des briques des arceaux du dôme en assises, alternativement rouges et noires, achevaient la décoration de ce petit édifice pour lequel les naturels paraissaient avoir un respect particulier.

Plusieurs lieux où reposent ainsi les restes de quelques santons révérés, jouissent, en Nubie, d'une grande réputation de sainteté, et il est rare que les caravanes les traversent sans y déposer quelques offrandes que recueille un Faky chargé de l'entretien de ces chapelles.

Sur la croupe de la montagne qui domine le temple de Kircheh, sont les ruines d'une forteresse de terre, et en face, sur la rive arabique, dans un lieu appelé Semagora, celles d'un autre fort plus vaste, construit de pierres. Autour de ces ruines s'étendent les restes peu remarquables de Contra-Tzutzis, si toutefois on doit, comme le supposent quelques auteurs, voir dans Kircheh l'antique Tzutzis que d'autres croient retrouver à Dandour.

Cette division des villes anciennes en deux

parties séparées par le fleuve, est générale dans la Basse-Nubie, où l'exiguité des ressources agricoles obligeait sans doute les habitans à se diviser pour subsister, et il est bien rare qu'en face des ruines d'un monument antique on ne rencontre pas d'autres ruines sur le bord opposé.

A peu de distance au-dessus de Kircheh sont quelques écueils, dangereux seulement pendant la saison des basses eaux. La contrée qu'on traverse est aujourd'hui presque entièrement déserte. Elle fut dévastée en 1812 par les Mamlouks qui cherchaient, au-delà des cataractes, un asile contre les vengeances de Méhémed-Ali, et par les troupes envoyées à leur poursuite. Les habitans qui échappèrent à cette double invasion furent obligés de se soustraire, par l'émigration, à la famine qui les menaçait. Ils se retirèrent en Égypte, dans les villages entre Assouan et Esné, où la petite-vérole, qui ravage de temps en temps le pays, les décima cruellement. C'est seulement depuis quelques années qu'un petit nombre de familles ont, après tant de vicissitudes, revu leur terre natale où elles commencent à cultiver de nouveau une partie des champs que le Nil féconde annuellement.

Nous aperçûmes bientôt les ruines d'une

ville nubienne du moyen-âge, construite en terre et en petites pierres. Les naturels assurent qu'elle fut autrefois la résidence d'un roi puissant auquel ils donnent le nom de Dabagora.

Le sol est, dans ces parages, peu élevé au-dessus du niveau du fleuve, et l'inondation qui l'atteint rend quelques plaines assez étendues susceptibles de culture. De nombreuses sakies, construites le long de la berge, et pour la plupart couvertes de nattes destinées à garantir des ardeurs du soleil les bœufs et leurs conducteurs, attestent que les habitans savent tirer parti de cette disposition favorable du terrain.

Le district de Ouady Koustamné suit celui de Ouady Kircheh. Là, vous ne trouvez presque plus de terrains fertiles que sur la rive orientale. Sur le bord opposé, bien que les montagnes soient assez éloignées, le sol de la plaine s'élève au-dessus du niveau des inondations, et le rivage est seulement bordé de quelques palmiers. Un mille environ à l'ouest du Nil, le terrain s'abaisse de nouveau et forme une vallée où de nombreuses sakies de peu de profondeur entretiennent une belle végétation. Cette vallée, dont la ligne verdoyante se dessine avec grâce au milieu des sables dorés qui l'environnent, a plusieurs lieues de longueur

et paraît être un ancien lit du fleuve. Sur la ligne de stérilité qui l'en sépare s'élève, entouré de débris, le temple de Dekkeh, la *Pselcis* des Grecs, l'antique *Pselk* des Pharaons.

La façade du monument regarde le nord; il est, aussi bien que les propylones qui le précèdent, remarquable par son élégance, et tire un intérêt particulier de son état de conservation presque intact.

L'enceinte sacrée où l'on pénétrait par une porte placée entre les propylones et au milieu de laquelle le temple s'élevait, est la seule partie que le temps, ou plutôt que la main des hommes n'ait pas épargnée.

Le temple de Dekkeh rappelle, par sa grandeur et par sa disposition, ceux de Déboud et de Dandour. La seule particularité remarquable dans sa construction, est l'isolement du pronaos séparé du reste de l'édifice par une espèce de couloir étroit, percé de deux portes latérales. Cette première salle a, par la suite, servi d'église, et des figures de saints se trouvent sur ses murs, étrangement confondues avec des inscriptions et des symboles païens.

Le cartouche le plus ancien du temple de Dekkeh, est celui d'Erkamen, roi d'Éthiopie, qui le consacra au dieu Toth. Les Ptolémées, Évergète Ier, Philopator et Évergète II, y tra-

vaillèrent successivement, ainsi qu'Auguste, sans qu'il ait jamais été achevé; plusieurs parties ont attendu vainement les hiéroglyphes qui devaient les décorer. En revanche, nombre d'inscriptions grecques et égyptiennes, tracées par les visiteurs, figurent sur le temple et sur les propylones.

La destruction de Pselcis ne paraît pas remonter à une époque très ancienne, et quelques tombeaux recouverts d'inscriptions coufiques et semblables à ceux d'Assouan, qu'on rencontre au milieu des décombres, semblent indiquer que cette ville était encore habitée dans les premiers siècles de l'islamisme.

Vis-à-vis Dekkeh, les Nubiens ont construit le village de Kobban, auprès duquel nous reconnûmes les ruines de l'antique Contra-Pselcis (1), encore entourées d'un mur de briques crues. Parmi quelques cabanes qui s'élèvent dans cette enceinte, nous trouvâmes plusieurs jolis chapiteaux et les débris d'un petit sanctuaire d'un style assez médiocre, dans les fondations duquel gisent, dispersés, quelques fragmens couverts de caractères hiéroglyphiques.

Une heure au-delà de Kobban est le village d'Allaki, ainsi nommé à cause de sa position à

(1) Ptolémée appelle cette ville *Tachompso*.

l'extrémité de la chaîne de montagnes du même nom, qui court à l'est, à travers le désert, jusqu'à la mer Rouge.

C'est dans cette chaîne que furent exploitées les principales mines d'or qui donnèrent, jusque vers le douzième siècle, une si grande importance au désert situé entre le Nil et la mer Rouge, depuis Assouan jusqu'au grand coude du Nil à Abou-Hammed, vers le 19e degré. Ce pays, dit Makrizy, offre des mines d'améthyste, d'asbeste, d'amiante, d'argent, de cuivre, de plomb, d'émeraudes, d'aimant, de marcassite et d'or. Ce dernier métal est le seul exploité, et il est plus pur à mesure que le terrain dans lequel on le trouve est plus élevé.

Dès les temps antiques, le besoin d'exploiter ces mines détermina souvent les Pharaons à traiter avec les Bedjahs (Blémyes), habitants de ce désert.

Les Grecs, devenus maîtres de l'Égypte, furent forcés d'adopter la même politique. On voit encore à la mine, dit toujours Makrizy, des traces de leur séjour, et plusieurs s'y trouvaient lors de la conquête de l'Égypte par les Musulmans. Le désir de pénétrer jusqu'aux mines d'or engagea également ceux-ci à faire alliance avec les Bedjahs, dont une partie embrassa l'islamisme. Malgré cette communauté

de croyances religieuses, la bonne intelligence cessa bientôt de régner entre les deux peuples. Les Bedjahs firent des incursions en Égypte, sous le règne du khalife Mamoun, qui les battit et conclut la paix avec eux. Vers l'an 859, sous le kalifat de Moutawakel, de nouvelles déprédations des Bedjahs donnèrent lieu à une autre expédition, dont le résultat, pour les Égyptiens, fut de soumettre leurs adversaires à un tribut et d'obtenir d'eux la liberté d'exploiter les mines.

Quelques années plus tard, sous le khalife Ahmed-Ben-Toloun, un Arabe, né à Médine et qui avait long-temps professé les sciences à Fostat, Abou-Abd-er-Rahman-al-Omary, attiré par la facilité qu'avaient les Égyptiens d'arriver aux mines, vint habiter Assouan. Ayant réussi à acquérir de l'influence sur quelques tribus voisines, Al-Omary alla, en 865, se fixer au désert, où il exploita successivement plusieurs mines d'or; la plus méridionale est celle de Schaukah, à quelques heures seulement d'Abou-Hammed.

Le succès des opérations d'Al-Omary, attira près de lui un grand nombre de compagnons, et le mit à la tête de nombreuses tribus. En peu de temps sa puissance devint si redoutable qu'il se trouva en état de lutter, à force égale,

contre les rois de Nubie qui l'avaient injustement attaqué. Battu ensuite et conduit, par les chances de la guerre, à Artalma (probablement *Talmis* El-Kalabcheh), à une journée seulement d'Assouan, Al-Omary inspira des craintes sérieuses à Ahmed-Ben-Toloun, qui fit marcher contre lui le gouverneur de cette ville. Après avoir inutilement protesté contre cette injuste agression en se proclamant le plus humble et le plus fidèle des sujets du khalife, Al-Omary, forcé au combat, battit les troupes égyptiennes, pénétra en vainqueur jusqu'à Edfou et retourna ensuite exploiter ses mines sans être inquiété dans sa retraite. Le désert était alors tellement peuplé, que soixante mille bêtes de somme étaient employées à y transporter, d'Assouan, les provisions nécessaires, sans compter celles que les barques de Kolzoun apportaient d'Arabie au port d'Aidab.

Des rivalités de tribus mirent fin à cet empire éphémère des mineurs du désert de la mer Rouge, ainsi fondé par le génie d'un seul homme. Al-Omary périt dans une embuscade que lui dressa un cheïkh ennemi, et sa tête fut portée, par deux esclaves, aux pieds d'Ahmed-Ben-Toloun.

Peu de temps après sa mort, les enfans de Kenz (*Kenous*) s'allièrent aux Bedjahs et s'em-

parèrent, avec eux, des mines d'or d'Allaky; mais elles ne tardèrent pas sans doute à être abandonnées, puisque aucun historien n'en fait mention depuis cette époque.

Méhémed-Ali, devenu, par la conquête de la Nubie et du Sennâr, maître du désert où sont situées ces mines, fit quelques tentatives, en 1831, pour les découvrir de nouveau. Un Français, M. Linant (1), chargé par lui de diriger ces recherches, rapporta de Ouady Allaki quelques échantillons qui donnèrent à l'analyse

Quartz.	884
Fer.	112
Mica et or.	4
	1000

La quantité d'or dépassait à peine un cent millième du poids total. Découragé par le peu de succès de ce premier essai, le Pacha donna ordre de suspendre des explorations qui, suivies avec persévérance, eussent peut-être fini par donner des résultats avantageux.

Plusieurs îles divisent le cours du fleuve au-

(1) En récompense des services éminens qu'il a rendus au vice-roi pendant plusieurs années, M. Linant vient d'être nommé *Bey*.

dessus d'Allaki; celle de Derar est la plus remarquable par son étendue, aussi bien que par la manière dont elle est cultivée. Sur la rive orientale, vis-à-vis de l'île et non loin du village de Kortoum, on rencontre les ruines d'un petit temple fort dégradé qui n'a rien de remarquable que l'exiguité de ses proportions.

Nous étions à peine entrés dans le district appelé Ouady Méharrakah, lorsque les débris que nous apercevions à l'est du fleuve fixèrent notre attention. Ces débris étaient ceux d'un temple presque entièrement ruiné, dont la construction paraît remonter à une époque fort reculée. Il serait aujourd'hui difficile, dans l'état de dégradation où se trouve le monument, de pouvoir en apprécier le plan ni les dimensions, qui paraissent cependant avoir été considérables. A quelques pas de là, est un autre temple, dont l'ensemble présente un carré de douze mètres environ de façade, sur quinze de profondeur. La porte principale est tournée vers le fleuve, et ses quatre côtés offrent tous, extérieurement, un mur plein sans ornemens. A l'intérieur, des galeries de style différent régnaient sur trois des faces de l'édifice, dont le milieu a toujours été découvert. Un des angles de la façade est occupé par la cage d'un bel escalier en spirale de vingt-cinq marches, qui

conduit sur les terrasses des galeries : aujourd'hui cette façade et le mur qui regarde le sud, sont presque entièrement écroulés ; les autres sont à peu près intacts; mais sapés par leur base, ils menacent d'une ruine prochaine.

Bien différent de la plupart des temples de l'Égypte qui disparaissent engloutis sous le sable ou sous les décombres, celui de Méharrakah périt parce que ses fondations se déchaussent à tel point qu'elles sont aujourd'hui, dans certaines parties, isolées du sol de plus de deux mètres. Le travail non achevé des chapiteaux de ce monument et l'absence totale d'hiéroglyphes, attestent qu'il n'a jamais reçu la dernière main. Quelques sculptures qu'on aperçoit sur les parties qui se sont écroulées, ont évidemment été comprises entre les assises, et indiquent que les matériaux employés à sa construction ont appartenu à des édifices plus anciens, et sans doute à celui dont les débris sont voisins.

Tout le style du temple et surtout son escalier en spirale, (le seul exemple de ce genre qu'offrent les monumens égyptiens), prouvent suffisamment, à défaut d'hiéroglyphes, que sa fondation ne peut remonter au-delà du règne des derniers Ptolémées, et doit même, suivant toute probabilité, être attribuée aux Romains.

Nombre d'inscriptions, en partie recouvertes d'images grossières des saints du christianisme, ont été, soit gravées, soit tracées en couleur rouge sur les murs du temple de Méharrakah. Ces inscriptions, qui coïncident toutes avec l'époque de l'occupation romaine, sont, pour la plupart, relatives à des actes d'adoration adressés à Isis et à Sérapis, divinités auxquelles il paraît avoir été consacré. Les adorans sont en majeure partie des Romains, parmi lesquels on voit figurer des officiers et des soldats des cohortes qui occupaient le pays au-dessus de Syène.

Méharrakah (l'antique *Hiéra - Sycaminos*) est la dernière ville dont fassent mention les itinéraires romains. Elle paraît aussi être la dernière que les légions du peuple-roi aient occupée d'une manière fixe, ou du moins où elles aient laissé des traces de leur passage, car si ce n'est peut-être le soubassement d'un temple à Ibrym, on ne rencontre plus, au-delà de Méharrakah, de monumens qui portent le cachet de l'architecture romaine.

Avant d'arriver au village de Barédah et d'entrer dans le Ouady Narrallab, nous trouvâmes, sur la rive gauche, les ruines d'une bourgade arabe, et au-delà, sur des rochers, des restes de constructions assez soignées, parmi lesquels

nous remarquâmes ceux de plusieurs églises, tristes et muets témoignages d'une religion éteinte et d'une population anéantie. Bientôt après, la partie fertile du rivage commence à se rétrécir. Les montagnes couvertes de sable, qu'on aperçoit sur la rive occidentale, s'abaissent peu à peu en se rapprochant du fleuve, dont elles ne sont souvent séparées que par un espace de quelques toises, sur lequel croissent de nombreux acacias et quelques dattiers.

Entre Ouady Narrallab et Ouady Médyk, le Nil baigne sur les deux rives le pied des montagnes. Un sable aride et des rochers d'un grès rougeâtre sont presque les seuls objets que découvre l'œil attristé du voyageur. Nulle trace de verdure, nulle trace d'êtres vivans n'apparaissent dans cette région désolée; seulement de loin, sur les îles de sables que le Nil laisse à découvert, d'immenses troupes de grues et de cigognes s'enlevaient à notre approche et tournoyaient long-temps dans les airs.

Une heure au-delà de Ouady Médyk, commence Ouady Séboua *(la vallée des lions)*, ainsi nommée sans doute des figures de sphynx qu'on aperçoit au-devant du temple antique et que les naturels auront pris pour des lions. Une avenue bordée de statues et de sphynx en partie enfouis ou mutilés, précède l'édifice qui est

adossé à la montagne. La porte s'ouvre entre deux pylones et donne entrée dans le pronaos qui fut entouré de galeries soutenues, comme le plafond de la salle suivante, par des piliers cariatides. L'entrée d'une troisième salle, creusée dans le roc, est tellement obstruée par le sable, qu'il serait aujourd'hui impossible d'y pénétrer sans des déblais considérables. Tout l'édifice est construit de pierres assez grandes, mais taillées grossièrement. Sur la surface inégale des murs et des pylones, sont gravés des hiéroglyphes d'un style détestable. Çà et là on retrouve quelques restes d'un stuc grossier, mais aucune trace de peintures.

A la vue de cette construction si imparfaite, de ces sculptures barbares, on serait tenté de faire remonter la fondation du temple de Séboua à l'enfance de l'art, et cependant c'est à l'époque où l'Égypte était parvenue au plus haut point de gloire, c'est au règne de Sésostris qu'il faut rapporter ce monument. L'inspection des quatre colosses de l'avenue, qui représentent ce prince, et les légendes royales gravées en divers endroits, ne peuvent laisser aucun doute à cet égard; mais on peut s'étonner qu'un siècle, dans lequel ont été élevés tant d'admirables édifices, ait légué à la postérité une œuvre aussi médiocre.

Le temple de Séboua était, comme la plupart des grands temples situés entre la première et la seconde cataracte, consacré aux dieux Phré et Phta. La quantité de fragmens de briques et de poteries qu'on rencontre principalement sur le bord du fleuve, annonce qu'une ville de quelque importance exista autrefois aux environs. On compte aujourd'hui peu d'habitations modernes parmi ces débris, mais sur la rive opposée s'élève un village assez considérable qui porte aussi le nom de Séboua.

Ce village, point de réunion habituel des caravanes qui arrivent de Berber ou qui s'y rendent en traversant le désert des Chaykyés, doit son importance à l'activité que ce passage y entretient.

Les habitans du district de Séboua, aussi bien que ceux du district voisin de Ouady el-Arab, sont des Arabes El-Légat, originaires du Hedjaz et descendans d'une tribu dont les principaux établissemens sont aujourd'hui aux environs du mont Sinaï. Ces deux vallées forment, vers le sud, la limite du pays des Barabrahs proprement dit, et le pays qui s'étend ensuite jusqu'à Ouady Halfah est habité par un mélange de Barabrahs et de Noubas.

A quelque distance de Séboua, un incident, dont les suites pouvaient être des plus graves,

arrêta notre marche pendant quelques heures. M. Bradford, né sur les bords de l'Orénoque, avait sucé, avec le lait, cette idée de supériorité impérieuse que nourrissent les blancs américains contre les noirs et les hommes de couleur. Le reïs de sa cange ayant insolemment refusé de lui obéir, M. Bradford employa, pour vaincre sa résistance, le moyen auquel tout cède ordinairement en Égypte, et se jeta sur lui le bâton à la main.

Le Barabrah frappé pousse un cri de rage et appelle à son aide ses matelots qui se saisissent aussitôt de notre compagnon de voyage, envers lequel ils se disposaient à exercer de cruelles représailles. La sage prudence du docteur Yates et l'approche de notre cange qui naviguait de conserve, suffirent heureusement pour imposer à l'équipage mutiné et pour ramener le calme. M. Bradford promit de ne pas porter ses plaintes aux autorités, à son retour à Assouan, et à cette condition tout rentra dans l'ordre.

Le plus grave inconvénient de cette imprudence fut de montrer à nos matelots que la supériorité, qui, dans leur esprit, était l'apanage des Européens, pouvait disparaître devant le nombre. Elle leur fit comprendre combien nous étions à leur merci, dans ces contrées sau-

vages; aussi, depuis ce moment, nous éprouvâmes sans cesse, de leur part, une résistance, triste avant-coureur de la révolte dont nous faillîmes, par la suite, devenir les victimes.

Malgré le retard occasioné par cette rixe, qui avait un instant menacé de devenir sanglante, nous pûmes arriver avant la fin du jour à Korosko, bourg où viennent aboutir les caravanes qui arrivent directement du Sennâr. Ces caravanes emploient, à traverser le désert de sable qui s'étend entre Abou-Hammed et Korosko, neuf journées d'une marche citée comme une des plus pénibles que puissent offrir ces contrées, tant à cause du manque d'eau qu'à cause de la nature du sol.

A partir de Korosko, le fleuve fait un coude considérable, et court au nord-ouest et à l'ouest pendant un espace de dix ou quinze milles, après quoi il reprend sa direction vers le sud-ouest jusqu'à Ouady Halfah. Ce coude du Nil est un malheur pour les habitans de cette partie de ses rives; les barques se trouvant dans l'impossibilité de profiter des vents du nord et du nord-ouest, presque les seuls qui soufflent dans ces parages, les riverains sont assujettis à quitter leurs travaux à leur approche et à venir, gratuitement, tirer la cordelle pour les remorquer.

Ils se relayent ainsi de sakie en sakie jusqu'à Derr, où l'on commence de nouveau à pouvoir naviguer à la voile.

Après Korosko, on dépasse quelques bancs de sable et plusieurs rochers granitiques à fleur d'eau; on voit ensuite la plaine s'élargir, principalement sur la rive droite, et la culture y devient beaucoup plus soignée. Dès que le Nil se retire, les habitans se hâtent d'utiliser la terre qu'il a laissée à découvert, en y semant des pastèques, des haricots et plusieurs autres espèces de plantes auxquelles le court espace de quelques semaines suffit pour arriver à maturité. A mesure qu'on avance, les villages deviennent plus multipliés, et un grand nombre de sakies ajoute beaucoup à la facilité de la navigation, en fournissant aux barques des relais fréquens. Les dattiers et les acacias forment, sur les bords du fleuve, de gracieux bouquets de verdure, plus nombreux à mesure qu'on approche du bourg d'Amada, où les sables libyques couvrent un riche terrain d'alluvion, dont la surface est aujourd'hui au-dessus du niveau des plus hautes crues.

Nous avons eu plus d'une fois l'occasion d'observer ainsi, en Nubie, des terrains dont la formation doit évidemment être attribuée aux dépôts du limon du Nil, et qui sont main-

tenant placés au-dessus du plus haut point des inondations. C'est sans doute à la longue et constante action des eaux du fleuve contre l'obstacle que les rochers des cataractes opposent à son cours, que doit être attribué cet abaissement de niveau, dont nous n'avons pas remarqué de traces au-dessus d'Assouan.

A quelque distance d'Amada, et à trois cents pas environ du Nil, s'élève, sur la rive gauche, un temple antique à demi englouti sous le sable. L'édifice peut avoir dix mètres de façade, sur vingt-quatre de profondeur. Le pronaos, espèce de porche ouvert, est, comme le temple lui-même, recouvert de grandes dalles; il est supporté par douze piliers carrés et par quatre autres taillés à vingt faces, qui forment le dernier rang vers le fond.

Tout porte à reconnaître, dans la forme de ces quatre piliers, le type imité par les Grecs dans leur colonne dorique primitive; et ce qui donne plus de poids encore à cette conjecture, c'est que les piliers de cette forme ne se rencontrent jamais en Égypte que dans les monumens les plus anciens, dans ceux qui appartiennent à l'époque classique de l'art. Un des hypogées de Beny-Hassan et le temple d'Amada en offrent les deux exemples les plus remarquables. Sous un vestibule étroit qui suit le

pronaos, s'ouvrent les portes du sanctuaire et de deux salles latérales, suivies chacune d'une salle plus petite. Cette disposition, différente de celle des monumens que nous avions jusque-là rencontrés en Nubie, est commune au temple d'Amada avec plusieurs de ceux que nous aurons occasion de décrire par la suite. D'étroites meurtrières, pratiquées entre les dalles du plafond, sont les seules ouvertures par lesquelles l'air et la lumière pénètrent dans l'intérieur. Ces dalles et toutes les parois étaient chargées d'une profusion d'hiéroglyphes du style le plus remarquable, et d'une grande finesse d'exécution. Une figure de Christ, qui occupe le fond de la salle principale, et quelques images de saints, les ont en partie remplacées. Les chrétiens ont aussi brisé quelques-unes des dalles qui recouvraient le milieu du pronaos, pour élever au-dessus une sorte de clocher en briques crues, de forme conique et assez semblable aux dômes des tombeaux de santon.

Le temple d'Amada est dans un état de conservation presque intact, et il est du petit nombre de ceux qui ont échappé aux ravages de l'armée dévastatrice de Cambyse. C'est aux Pharaons Thotmosis III (*Mœris*) et Amonotph II, son successeur, que doit être attribuée sa fondation et sa dédicace au dieu Phré. Thotmo-

sis IV, successeur d'Amonotph, dont le cartouche est plus fréquemment répété que les autres sur les pilastres du pronaos, paraît avoir achevé la construction de cette partie de l'édifice.

Il était nuit quand nous arrivâmes à la hauteur de Derr. Le Nil semble avoir changé de cours devant ce bourg, dont il est, pendant la saison des basses eaux, éloigné de quelques minutes de chemin; il tend chaque jour à se rapprocher davantage du bord des montagnes de la chaîne Libyque.

Une bourgade étroite, composée de huttes de terre éparses au milieu de bouquets de dattiers, et dont la population ne s'élève pas à plus de douze cents ames; dans cette bourgade, une maison de briques crues, servant d'habitation au kachef, et une mosquée, la première que nous eussions rencontrée depuis Assouan; voilà quel est Derr, voilà quelle est la capitale moderne de la Nubie-Inférieure.

Notre premier soin, en débarquant, fut d'aller faire notre visite au kachef. Quand nous arrivâmes chez ce fonctionnaire, il achevait de faire administrer des coups de bâton à une demi-douzaine de pauvres diables que nous reconnûmes ensuite pour ses domestiques. Mahmoud, qui nous avait précédés, nous apprit la cause de cette exécution.

Le kachef avait rançonné la veille quelques Arabes, conducteurs d'une petite caravane chargée de tamarin, qui se rendait en Égypte, et un coffre de bois mal fermé avait reçu les soixante piastres environ (18 fr.) qu'il avait trouvé moyen d'extorquer à ces pauvres gens. Malheureusement pour lui, quelqu'un, à qui sa position ne permettait sans doute pas de s'approprier le bien d'autrui aussi ouvertement que le faisait le kachef, avait jugé convenable d'ouvrir le coffre pendant la nuit et d'en enlever les soixante piastres. Furieux de se voir dérober le fruit de son exaction, le kachef avait fait bâtonner ses domestiques, mais sans réussir à découvrir le coupable. Fort mécontent du mauvais succès de son opération, il prit place à notre arrivée dans son divan où il nous fit asseoir près de lui sur une cage de branches de dattier recouverte des restes d'un tapis.

« Vous savez sans doute mon malheur, nous dit-il après une échange de quelques complimens sur notre bonne venue, une somme considérable m'a été volée la nuit dernière. Elle ne peut avoir été soustraite que par un homme de ma maison, et cependant, malgré la correction à laquelle je viens d'avoir recours, je n'ai pu trouver le coupable. Vous autres Francs, reprit-il après quelques instans de réflexion,

vous connaissez la magie; ne pourriez-vous pas m'indiquer un moyen?... »

Le sourire par lequel nous répondîmes à sa question lui prouva qu'il n'avait rien à attendre de nous. « Je sais bien, reprit-il, que vous n'employez vos sortiléges que pour vous emparer des trésors cachés dans les vieilles ruines; mais heureusement j'ai fait appeler des Cheïkhs aussi habiles que vous, et qui pourront me satisfaire... Ah! pourquoi, ajouta-il entre ses dents, pourquoi ai-je oublié de mettre, dans mon coffre, des plumes ou des grains de corail pour écarter l'œil de l'envieux? »

Malgré son affliction, le kachef nous avait fait servir du café et des pipes que nous fumions tranquillement tandis que, le regard incessamment tourné vers l'entrée de la maison, il épiait l'arrivée des cheïkhs qu'il avait mandés.

Ces deux graves personnages arrivèrent enfin et s'accroupirent, sans mot dire, dans un coin de la salle. L'un, vieillard à barbe blanche, était coiffé d'un bonnet de derviche: il était vêtu de quelques haillons que recouvrait une peau de lion jetée sur ses épaules, et portait une demi-pique à la main; l'autre, encore dans la force de l'âge, était entièrement nu; sa longue chevelure, en désordre, retombait sur ses épaules et tout son mobilier se compo-

sait d'un chapelet à gros grains et de la moitié d'un coco à laquelle une anse de ficelle était adaptée et qu'il portait à la main en guise de panier, pour recueillir les aumônes des croyans.

Après quelques minutes d'attente, le vieux cheïkh se décida à articuler, d'une voix solennelle, le *sélam-aleikoum*, que le kachef lui rendit avec la même emphase. — « Mon père ! un chien (que la malédiction de Dieu soit sur sa tête !) m'a dérobé, cette nuit, une somme que j'avais dans mon coffre : vous qui savez les choses cachées, dites-moi sur-le-champ quel est l'auteur de ce vol ; que j'aie le plaisir de le faire mourir sous le bâton. — Mon fils, le sage ne précipite rien et il invoque le nom de Dieu avant toute chose. Laissez-moi me recueillir un instant et faites apporter le coffre. »

Cette pièce de conviction fut présentée sur-le-champ ; c'était une grande caisse de bois blanc, fermée, comme les portes le sont le plus souvent en Égypte, par une serrure également de bois (1).

(1) Ces serrures, dont l'emploi remonte à une haute antiquité, sont composées d'un pêne grossier percé de plusieurs trous et glissant sous une pièce de bois dans l'épaisseur de laquelle sont plusieurs chevilles mobiles, qui retombent dans ces trous, et maintiennent le pêne en place quand la porte est fermée. La clef consiste dans un morceau de bois armé de chevilles saillantes

Le cheïkh avait fini ses *fattha* (prières). Il examina long-temps le coffre avec une attention grave et recueillie, sans y remarquer aucune trace d'effraction. Il promena ensuite, sur les assistans, des regards investigateurs, et après les avoir reportés sur nous, avec une sorte de curiosité dédaigneuse, pour connaître sans doute quelle impression produiraient sur nous ces préparatifs : — « Qu'on apporte, dit-il, un grand plat rempli d'eau. »

Une foule assez nombreuse s'était peu à peu introduite dans la salle, pour connaître l'issue de cette espèce de jugement de Dieu. Les domestiques surtout suivaient avec anxiété les mouvemens du cheïkh, qui, après avoir prononcé quelques paroles inintelligibles, ordonna à chacun des individus soupçonnés de venir se mirer dans l'eau. Soit que le coupable ne se trouvât pas parmi eux, soit qu'il n'ajoutât pas foi à cette jonglerie, tous se mirèrent paisiblement et aucun ne laissa percer la plus légère émotion, signe délateur sur lequel le pauvre magicien avait compté.

Rien de grotesque comme le désappointement du vieux cheïkh, qui semblait accuser le ciel

et correspondant également aux trous du pêne, de telle sorte qu'appliquées au-dessous, elles soulèvent les chevilles supérieures et rendent au pêne la facilité de glisser.

du peu de succès de son opération, et murmurait avec véhémence quelques prières qu'il accompagnait des gestes et des contorsions les plus bizarres.

Cependant le mécontentement des spectateurs était visible, et chacun commençait à regarder d'un mauvais œil le magicien malencontreux ; il ne se déconcerta pas encore. Tous les prévenus avaient subi, sans résultat, l'épreuve fatale. Il leur fallut la subir encore, mais cette fois leur contenance, rassurée par le premier succès, n'indiqua rien qui pût faire espérer davantage d'arriver à la découverte de la vérité. Le kachef, que la solennité des apprêts du cheïkh avait convaincu que ses piastres allaient lui revenir, interrogeait du regard son regard un peu décontenancé. L'indignation des assistans commença à éclater en murmures : « Dieu soit loué! s'écria une voix du milieu de la foule, il ne sera pas dit que nous aurons commencé la journée par voir réussir la magie. — Qu'on saisisse cet animal, s'écria le kachef furieux, et qu'on lui administre vingt coups de courbach.

— Arrêtez, dit alors en se levant le second cheïkh, jusque-là spectateur impassible de toute cette scène, mais qui vit que le moment de jouer son rôle de compère était arrivé ; arrêtez! les paroles de cet homme viennent de m'éclairer...

Frère, vous l'avez entendu, ajouta-t-il en se tournant vers son compagnon; Dieu est puissant! en refusant de vous manifester la vérité, il a voulu vous punir de vous occuper d'intérêts humains dans une heure consacrée à la prière; venez à la mosquée, allons prier, et nous pourrons une autre fois invoquer les lumières du ciel, pour découvrir l'impie qui a dérobé le bien du kachef. — Dieu est grand, et ses décrets sont impénétrables, reprit le premier cheïkh, mais sa justice est terrible et elle sait toujours atteindre le coupable. » Puis se levant gravement, il traversa la foule qui s'ouvrit pour le laisser passer, et sortit, suivi de son compagnon, en marmottant, à demi-voix, quelques prières.

« Eh bien! que pensez-vous de tout ceci? nous demanda le kachef après un moment de silence. — Mais vous l'avez entendu : les décrets de Dieu sont impénétrables. — Oui, je le sais, reprit-il; mais ces bons cheïkhs ne sont que des maladroits, avec leur plat rempli d'eau; moi, j'ai un moyen qui, j'en suis sûr, aura plus de succès; je vais faire remettre mes domestiques en prison, je les ferai bâtonner tous les jours, et je suis sûr que je retrouverai mon argent. » Nous essayâmes en vain de décider le kachef à renoncer à ce système de justice distributive,

en lui remontrant combien ce procédé, pour découvrir le coupable, allait faire torturer d'innocens. « Vous autres Francs, nous dit-il, vous ne connaissez pas les bonnes méthodes; vous ne découvririez pas un voleur en dix ans, et dans deux jours je suis sûr d'avoir le mien. »

Nous prîmes congé du kachef, en le laissant si bien persuadé de l'efficacité de son procédé, que nous chargeâmes Mahmoud de distribuer aux pauvres domestiques une soixantaine de piastres, pour qu'ils pussent, en se cotisant, satisfaire leur maître.

Derr est le premier point de la Nubie où on rencontre, sur la rive droite du fleuve, un monument antique de quelque importance, singularité d'autant plus difficile à expliquer, que cette rive est beaucoup plus favorable à la culture, par l'étendue de ses plaines, et, par conséquent, beaucoup plus peuplée que la rive gauche. De ce côté, le pied des montagnes est, dans beaucoup d'endroits, baigné par le fleuve, et les vents de nord et de nord-ouest qui soufflent constamment, pendant l'hiver, couvrent de sable le peu de terres cultivables qui s'y trouvent.

Le temple de Derr est, comme celui d'Amada, consacré à Amon-Ra et à Phré. Il date du règne de Sésostris et n'offre rien d'intéres-

sant que les figures des fils et des filles de ce prince, gravées sur des piliers taillés dans le roc. Du reste, ni ses sculptures ni son travail ne sont dignes du temps où il fut creusé, et après le monument de Séboua, celui de Derr est le plus mauvais ouvrage de cette époque.

Quelques fragmens de piliers carrés, taillés dans le roc, auxquels étaient adossées des cariatides et des représentations de batailles, gravées sur les flancs du rocher, sont tout ce qui reste des parties antérieures du temple. Une salle, soutenue par huit piliers, du travail le plus grossier, est aujourd'hui la seule qui, par l'état de sa conservation, puisse permettre d'apprécier les médiocres sculptures dont ses parois sont couvertes, et d'apercevoir quelques restes de couleur qui ont résisté au temps. Sur le revers de la montagne, à peu de distance du temple, on rencontre, vers le sud, quelques tombeaux d'époque chrétienne.

Bien que le nom de Derr *(couvent)* semble indiquer une origine chrétienne, le spéos que nous venons de décrire atteste que jadis il exista, dans ces lieux, une ville dans laquelle M. Letronne pense qu'on pourrait peut-être reconnaître *Phœnicon*, l'un des quatres principaux établissemens des Blémyes. Le manque d'itinéraires antiques au-dessus de Méharrakah

(*Hiera-Sycaminos*), ne permet pas de se fixer d'une manière précise sur la valeur de cette conjecture.

Les habitans actuels de Derr descendent, en grande partie, des Bosniaques, qui, après la conquête du Sultan Sélim, furent envoyés en Nubie et finirent par demeurer maîtres du pays.

Le doura, le dokn (espèce de millet), l'orge, le henné, le tabac, le coton, le sené, le ricin et plusieurs variétés de pois et de haricots, sont, avec les dattes, les produits principaux du district de Derr, comme de tout le pays qui s'étend entre les deux premières cataractes. Les naturels élèvent quelques chameaux et beaucoup de bœufs, de moutons, de chèvres et de volailles. Le doura, le dokn, le lait aigre et les haricots forment la base de leur nourriture. Ils mangent en général peu de viande, si ce n'est quelquefois de la viande de chameau. Les sauterelles grillées sont aussi de leur goût, quand ils peuvent s'en procurer. L'usage de fumer du tabac n'est pas général chez eux; ils substituent le plus souvent à la pipe, le tabac mâché, qu'ils enveloppent d'un linge, et auquel ils ajoutent, d'ordinaire, un petit morceau de natron. La principale exportation de Derr est celle de ses dattes, qui, comme celles d'Ibrym,

jouissent, en Égypte, de quelque réputation.

Le seul soin qu'entraîne la culture des dattiers est la fécondation qu'on opère chaque année dans ces parages, pendant les mois de février et de mars, quand la fleur de l'arbre est bien développée.

Un homme monte sur les dattiers femelles, au moyen d'une corde lâche passée autour de l'arbre et sur laquelle il appuie ses reins, tandis que ses pieds reposent sur les écailles du tronc. Ayant, de cette manière, le libre usage de ses deux mains, il attache quelques fleurs mâles à chaque régime de fleurs femelles épanouies, et ne cesse ce travail que lorsque tous les régimes femelles ont été fécondés à mesure de leur floraison. Par cette méthode, un dattier mâle suffit à la fécondation de plus de cinquante arbres femelles, et l'on obtient, sur la même étendue de terrain, une récolte plus que double de celle qu'on obtiendrait par l'action seule de la nature.

C'est à Derr que le voyageur Norden fut obligé de retourner sur ses pas, après avoir été l'objet de mille vexations de la part d'un certain Baram, kachef qui y commandait à cette époque. Plus heureux que lui, nous pûmes continuer tranquillement notre route, et bientôt nous vîmes se dérouler devant nous les plaines du

Ouady Ibrym, canton populeux, dont les habitans recueillent une assez grande quantité de coton, fort estimé avant l'introduction, en Égypte, du coton Maho.

Le besoin de renouveler nos provisions nous obligea de prendre terre auprès du village de Guetteh, près duquel nous visitâmes quelques hypogées d'assez petites dimensions, creusés dans un rocher isolé, et dont les couleurs ont conservé une fraîcheur et un éclat admirables. Bientôt après, nous aperçûmes de très loin le château d'Ibrym, construit au haut d'une montagne de grès, qui s'élève à pic à plus de deux cents pieds au-dessus du fleuve.

Deux sentiers tracés sur les versans nord et sud, et en partie taillés dans le roc, conduisent à cette forteresse, dont la position a cessé d'être redoutable depuis la découverte de la poudre; il serait facile de placer du canon sur quelques sommets voisins qui dominent le fort.

Ibrym, l'antique *Primis* ou *Premnis*, figure pour la première fois dans l'histoire, sous le règne d'Auguste. Les Éthiopiens ayant profité, pour faire une incursion dans la Thébaïde, de l'absence d'Ælius-Gallus, qui était allé porter la guerre en Arabie, Petronius marcha avec dix mille hommes contre leur armée trois fois plus nombreuse et les força, après une pre-

mière bataille, à reculer jusqu'à Pselcis (*Dekkeh*), où ils se retranchèrent. Chassés de cette ville et mis dans un état de déroute complète, les Éthiopiens se réfugièrent à Premnis, *ville dans une situation forte*, dit Strabon, ce qui n'empêcha pas Petronius de l'emporter d'emblée. Ayant ensuite poursuivi sa marche jusqu'à Napata, qu'il détruisit de fond en comble, ce général revint à Premnis, dont il augmenta les fortifications et où il laissa quatre cents hommes de garnison avec des vivres pour deux ans. Petronius victorieux retournait à Alexandrie, lorsque Candace, reine d'Éthiopie, ayant rassemblé de nouveau des forces considérables, s'avança contre la garnison de Premnis; mais le général romain, prévenu à temps, accourut au secours de la place et pourvut à sa sûreté par de nouveaux moyens de défense.

On retrouve ensuite, au moyen-âge, Ibrym tenant, soit comme siége d'un évêché, soit comme position militaire, le premier rang parmi les villes de la Nubie-Inférieure et servant de place frontière aux rois de Dongolah, dont elle protégeait les possessions contre les entreprises des Blémyes. Ibrym fut pris par les musulmans, et ses habitans furent réduits en esclavage, à la suite d'une incursion que les Nubiens avaient faite sur le territoire d'Assouan,

en 957. Malgré ce désastre, cette ville ne tarda pas à acquérir une importance nouvelle, entre les mains des rois de Nubie, qui y préparaient alors leurs expéditions contre l'Égypte. Deux siècles après, en 1174, à la suite d'une de ses expéditions dirigées contre le Saïd, Sultan Salah-ed-Din, fit marcher, contre Ibrym, son frère Schems-ed-Doulan, qui s'en rendit maître en trois jours, et la livra au pillage. On voyait alors à Ibrym, dit l'historien de Nubie, une église sous l'invocation de la Vierge Marie. Cette église était couverte d'un dôme, surmonté d'une croix. Schems-ed-Doulan brûla la croix, mit l'évêque à la torture et fit appeler, du haut du dôme, les musulmans à la prière; après quoi il concéda la ville à Ibrahim le Kurde, qui l'occupa avec ses compagnons, faisant la course contre les Nubiens. Deux ans après, Ibrahim se noya en traversant le Nil, et ses compagnons évacuèrent la place, dont les Nubiens reprirent possession. Ibrym partagea, dès-lors, le sort du royaume de Nubie jusqu'au moment de la conquête du Sultan Sélim, où elle fut prise par un parti de Bosniaques. Ceux-ci, ne reconnaissant d'autre autorité que celle d'un Aga et d'un Cadi héréditaires, s'y maintinrent, jusqu'à nos jours, indépendans des

kachefs qui gouvernèrent, pendant trois siècles, la Nubie-Inférieure.

Depuis 1812, le château d'Ibrym est abandonné. Les Mamlouks, chassés d'Égypte, y soutinrent, à cette époque, un siége contre les troupes de Méhémed-Ali, et vinrent, bientôt après, y assiéger à son tour Ibrahim-Bey, qui les en avait débusqués. Pendant ces siéges, les murs de la forteresse et les habitations qu'elle renfermait furent en grande partie détruits. Pour comble de malheur, les Mamlouks, obligés de battre en retraite, égorgèrent l'Aga et frappèrent sur le district une contribution de douze cents bœufs, d'un plus grand nombre de moutons et de chèvres, et de plus de cent mille piastres. Épuisés par ces réquisitions, les derniers habitans d'Ibrym abandonnèrent les tombeaux de leurs pères et se réfugièrent à Derr, pour se soustraire à la famine, dont ils seraient inévitablement devenus les victimes.

L'aspect de cette ville déserte n'est aujourd'hui que trop en harmonie avec ces tristes souvenirs de l'histoire; des ossemens blanchis et quelques débris d'armures rongées par la rouille, sont les seules traces d'habitation récente qu'on rencontre parmi ces ruines; et le lugubre silence de la solitude n'est interrompu que par

les cris du chakal qui vient y chercher une retraite au milieu des décombres.

Une seule porte située vers le nord-est, donnait entrée dans le château que défendait un système de tours carrées, liées entre elles par des murs en pierres sèches et divisées dans leur hauteur par plusieurs assises formées de pièces de bois ou de fûts de colonnes disposés horizontalement. Les restes d'une église d'une architecture assez remarquable, occupent à peu près le milieu d'Ibrym.

La fondation de cet édifice, qui fut sans doute la cathédrale détruite par Schems-ed-Doulan, paraît remonter à la fin du sixième siècle du christianisme ou au commencement du septième. Quelques uns de ces arceaux encore debout sont d'un beau cintre, et son plan général est bien ordonné. La pierre employée à sa construction est un grès couleur de rose, dont la nuance éclatante contraste vivement avec celle des ruines de terre qui l'entourent.

On remarque aussi vers les extrémités nord et sud de la ville, les traces de deux monumens antiques. Il ne reste du premier qu'un pylone à demi écroulé qui décorait l'entrée d'une enceinte presque rasée au niveau du sol, et de l'autre, qu'un mur soutenant un terre-plein semblable à celui qui supporte le temple de

Dandour. Ces deux vestiges anciens, sur lesquels nous ne pûmes découvrir aucune trace d'hiéroglyphes, paraissent appartenir tous deux à la dernière période de l'art égyptien, et probablement à l'époque romaine.

Sur les sommets voisins d'Ibrym, on n'aperçoit que quelques ruines chrétiennes et de petits tombeaux de santon de peu d'intérêt. On jouit, du haut du château, de la vue la plus étendue sur le désert et sur le fleuve. La double ligne de verdure qui règne tout le long du Nil, forme le contraste le plus pittoresque avec les plaines de sable qui s'étendent sur la rive gauche, et les rochers arides qui occupent à l'est tout l'espace que l'œil peut embrasser.

Quatre petits sanctuaires sont creusés dans la base du rocher sur lequel Ibrym est construit. Champollion rapporte l'origine du plus ancien au règne de Thotmosis Ier, et celle du plus récent à celui de Ramsès le Grand.

Nous mesurâmes, sur la base du rocher, la hauteur des crues du Nil, qui s'élève en cet endroit, de huit à neuf mètres au-dessus du niveau des basses eaux.

Poussés par un vent favorable, nous vîmes rapidement disparaître Ouady Ermineh, district duquel dépend l'île d'Hogos, qui s'élève au milieu du fleuve, couronnée des restes d'une tour

antique; Ouady Forkondy, où l'on rencontre des ruines chrétiennes peu remarquables; et Ouady Ferek, où sont plusieurs hypogées d'une admirable conservation.

En passant près d'une cabane de ce dernier canton, nos mariniers s'emparèrent de quelques bois qui y avaient été amassés, et qu'ils emportèrent dans la barque, malgré les cris des propriétaires, familiarisés d'ailleurs avec ces sortes d'accidens.

Malgré ce méfait, nous avions continué à voguer doucement, quand tout à coup, en passant à la hauteur du tombeau du cheïkh Abd-er-Rahim, un grain du sud vint, sans que la sérénité du ciel fût troublée, déchirer notre grande voile, et sans la promptitude que mit le Reïs à serrer la seconde, nous eussions inévitablement chaviré. Pendant que nous nous occupions à réparer de notre mieux le désordre des manœuvres, un de nos matelots s'avisa de dire que ce coup de vent ne pouvait être qu'une punition du santon, pour le vol de bois commis quelques heures auparavant. A ces mots, dont chacun admira la justesse, il fallut les voir se jeter avec une sorte de fureur sur les morceaux de bois qu'ils lançaient dans le fleuve en les accablant d'imprécations, et en invoquant l'intervention du bienheureux Abd-er-Rahim et leur par-

don, de Dieu et de son prophète. Après cette espèce de transaction avec leur conscience qui, sans rendre au pauvre Nubien le bois dont ils l'avaient dépouillé, ne les laissait plus eux-mêmes possesseurs de l'objet volé, nos hommes parfaitement tranquilles, nous assurèrent que le mauvais temps allait cesser; en effet, les plus fortes rafales du grain étaient déjà passées, et nous pûmes poursuivre sans accident, jusqu'à Ebsamboul, notre voyage, charmés par le récit des nombreux miracles opérés chaque jour par la sainteté des santons.

L'absence de végétation sur la rive gauche, et le rapprochement des montagnes dont le pied est souvent baigné par les eaux, semblaient nous interdire l'espoir de rencontrer sur cette rive stérile et désolée, aucun vestige de l'habitation des hommes, quand tout à coup, au milieu des rochers qui s'élevaient sourcilleux au-dessus du Nil, les merveilles de l'antique architecture égyptienne vinrent s'offrir à nos regards avec toute la magie de grandeur et de magnificence qui leur est propre.

Deux temples sont creusés dans le roc de la montagne d'Ebsamboul; le premier, dédié à la déesse Hathôr par la reine, épouse de Sésostris, est tourné vers le fleuve. Six colosses d'environ trente-cinq pieds de proportion, représentant

Sésostris et sa femme Nofré-Ari ayant leurs enfans à leurs pieds, ornent la façade de ce monument qui tire un intérêt particulier de la représentation de cette princesse qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Six piliers couronnés de chapiteaux à tête d'Isis, offrant quelque ressemblance avec ceux du pronaos du temple de Dendérah, soutiennent la première salle du petit temple d'Ebsamboul; toutes ses parois, aussi bien que celles du sanctuaire et des petites salles adjacentes, sont ornées de sculptures peintes du plus beau style. Malheureusement, ces hiéroglyphes ont subi de graves détériorations, et leurs couleurs ont entièrement disparu sous une épaisse couche de suie; chaque année, en effet, des feux y étaient allumés par les habitans de Balyane et des autres villages voisins, obligés d'y chercher un refuge contre les incursions périodiques des Bédouins qui occupaient le désert au sud de Syout et de la grande Oasis.

C'est également aux incursions de ces Bédouins, qu'il faut attribuer l'état d'abandon et de stérilité dans lequel les naturels ont le plus souvent laissé le peu de terre cultivable qu'offre la rive gauche du Nil, depuis Dekkeh jusqu'à l'île d'Argo. Chaque année, ces enfans du désert arrivaient à l'improviste, parcouraient les bords du fleuve avec environ cent cinquante

chevaux et autant de dromadaires; ils pillaient les provinces de Maris, de Batn-el-Hadjar, de Sokkot et de Mahass, et fuyaient avec leur butin. Il paraît au surplus qu'en tous temps les tribus nomades du désert libyque sont venues inquiéter les cultivateurs de la rive occidentale du Nil; car on lit sur un tableau hiéroglyphique gravé dans le roc, à peu de distance du temple :

« Le royal fils d'Éthiopie a dit : Ton père « Amon-Ra t'a doté, ô Ramsés, d'une vie stable et « pure; qu'il t'accorde de longs jours pour gou- « verner le monde, et pour contenir les Lybiens « à toujours. »

A quelques pas au sud du spéos que nous venons de décrire, est situé l'un des monumens les plus remarquables que l'art égyptien nous ait légués, le grand temple d'Ebsamboul auquel les rives du Nil n'offrent rien de comparable dans son genre. Burckhardt est le premier des voyageurs modernes qui ait signalé l'existence de ce monument, mais il ne réussit pas à y pénétrer. Plus heureux que lui, Belzoni, sans se laisser décourager par le peu de succès d'une première tentative, parvint enfin à y entrer le 1er août 1817.

Qu'on se représente, sur le flanc d'une montagne taillée à pic, une façade de quarante mètres de longueur sur trente d'élévation, décorée de

quatre colosses assis, taillés dans le rocher même et hauts de plus de vingt mètres, et l'on aura une bien faible idée de l'imposant aspect du temple d'Ebsamboul. Une ligne horizontale d'hiéroglyphes d'une exécution parfaite, surmontée d'une corniche composée de vingt-deux figures de singes accroupis, d'environ trois mètres de proportion, et une figure symbolique de Phré, gravée au-dessus de la porte, complètent ce magnifique frontispice, encore aujourd'hui presque intact. Quelques-unes des figures de singe de la corniche et la partie supérieure d'un des colosses ont seuls été mutilés par l'éboulement d'un rocher. La parfaite conservation des autres permet d'apprécier encore maintenant toute la pureté et toute la simplicité de leur travail.

La physionomie de ces colosses exprime la jeunesse; malgré l'absence de mouvement, systématiquement imposée aux artistes égyptiens, elle se rapproche beaucoup de la grâce des modèles grecs, et tout dans ces immenses statues, jusqu'à leur pose droite et symétrique, est empreint d'un calme et d'une majesté indicibles. Les quatre colosses, parfaitement semblables entre eux, représentent le même personnage, Sésostris, dont les traits sont encore reproduits par les cariatides de l'intérieur.

Les sables du désert, poussés peu à peu par

les vents, ont formé, sur le flanc de la montagne d'Ebsamboul, un large éboulement qui, en enveloppant la partie inférieure de trois des colosses, a entièrement obstrué la porte du temple. Nous fûmes forcés de donner nous-mêmes l'exemple, et de travailler les premiers à la déblayer, pour encourager notre équipage à qui la peur des serpens servait de motif ou du moins de prétexte, pour refuser de se mettre à l'ouvrage.

Après quelques heures péniblement employées à écarter le sable, nous commençâmes à découvrir la corniche qui surmonte la porte, et bientôt l'ouverture fut assez large pour nous permettre de nous glisser, armés de torches, dans ce séjour ténébreux.

L'intérieur du temple répond admirablement au grandiose de sa façade. Quatre salles successives, offrant ensemble une profondeur de cinquante mètres, composent, avec dix chambres latérales moins remarquables, cette vaste excavation. La première salle, qui présente quelque analogie avec celle du temple de Kircheh, est soutenue par un double rang de huit pilastres, auxquels sont adossées des statues de dix mètres de proportion. Bien que familiarisés depuis long-temps avec la majesté des temples égyptiens, nous demeurâmes muets d'admiration à

la vue de ces énormes cariatides qui impriment au monument un caractère de grandeur indéfinissable, et semblent placées là, gardiens éternels et silencieux, pour rappeler aux mortels le recueillement et le respect que l'on doit apporter en pénétrant dans les temples des dieux.

Toutes les parois sont revêtues d'un stuc très fin et couvertes d'hiéroglyphes d'un travail comparable à celui des plus beaux monumens de Thèbes. L'éclat seul des peintures est un peu altéré; mais ce qui en existe encore peut donner une idée de leur antique magnificence. Parmi les grandes compositions figurent surtout des combats; on voit le monarque égyptien assiégeant une forteresse ou terrassant ses ennemis; son armée, rangée en bataille, s'avance contre celle des Nègres et des Nubiens, et les deux partis engagent l'action. Plus loin, le Pharaon vainqueur, monté sur un char de triomphe, conduit des prisonniers et les présente aux dieux.

Ainsi tout ce qu'ont de prestiges l'amour de la patrie et celui de la gloire se réunissait à l'empire des idées religieuses, pour attacher les Égyptiens à un culte dans les sanctuaires duquel ils retrouvaient, à côté des images sacrées des dieux, celle des forts qu'ils avaient enlevés à l'ennemi, des nations qu'ils avaient

subjuguées, des princes dont ils avaient partagé les travaux, les dangers et les victoires. Certes l'architecture d'aucun peuple n'a de monumens plus capables de graver profondément dans l'esprit, de nationaliser davantage le souvenir des faits éclatans que les temples de l'antique Égypte immortalisaient, en les associant à l'existence des dieux eux-mêmes.

Au fond du sanctuaire sont quatre statues assises, plus grandes que nature, et représentant les dieux Amon-Ra, Phré et Phtah, et le roi Sésostris. Devant elles est une pierre cubique sans ornemens, qui fut probablement un autel.

C'est sans doute du fond de ce sanctuaire impénétrable aux regards du vulgaire, que, forts de l'empire que leur donnait la superstition, les prêtres se faisaient les interprètes du ciel, et rendaient des oracles, auxquels la mystérieuse obscurité du temple ajoutait encore une impression profonde de respect et de terreur. Oh ! si quelque puissance magique pouvait, après tant de siècles, rappeler à la vie un de ces vieux Égyptiens, et le ramener sous ces mêmes voûtes, où sa foi fut si entière, sa piété si naïve, combien ses souvenirs seraient confondus en voyant ces parvis sacrés qu'il frappa tant de fois de son front, foulés par des pieds

profanes; ce sanctuaire, où sa pensée même n'eut jamais la témérité de pénétrer, souillé par la curiosité sacrilége de voyageurs, auxquels l'idée du culte sacré de Phtah n'arrache qu'un sourire de dédain. Ainsi, en traversant les siècles, les empires s'écroulent, les institutions s'effacent, tout périt, et les croyances religieuses elles-mêmes, dont la durée devait, aux yeux de leurs adeptes, égaler celle de l'éternité, disparaissent à leur tour inconnues au milieu même des sanctuaires qu'elles avaient élevés, ne laissant après elles d'autres traces de leurs dogmes que le principe sublime de l'existence d'un dieu, autour duquel les cultes nouveaux viennent tour à tour grouper quelques idées en harmonie avec le siècle où ils prennent naissance, et les hommes qu'ils doivent régir.

Fondés, ou plutôt creusés par Sésostris, les temples d'Ebsamboul sont au nombre des types les plus saillans de la dernière époque du style égyptien primitif, de celle où l'art, parvenu à son plus haut degré de perfection, ne pouvait plus que décroître. Les monumens pharaoniques anciens, produits de siècles où l'Égypte, jouissant en paix du bienfait de ses lois, n'avait pas encore cherché à s'agrandir par les armes, offrent les exemples d'un style de plus en plus gracieux, à mesure que leur

fondation remonte à une époque moins reculée. Cette première période de l'art égyptien dure jusqu'au temps où Sésostris, aspirant à la fois à tous les genres de gloire, étendit au loin, par la guerre, les limites de l'empire de ses pères. Du règne de ce prince date pour l'Égypte une ère d'illustration militaire, pendant laquelle les arts, devenus stationnaires, cessèrent de tendre vers la perfection. Bientôt les peuples humiliés par Sésostris vinrent à leur tour menacer l'Égypte. Obligés de pourvoir avant tout à la défense du pays, les Pharaons n'eurent, pendant cette période presque nulle pour les arts, qui, déjà, commençaient à déchoir, que peu de temps à consacrer à l'érection de nouveaux monumens. Alors vint Cambyse avec ses hordes dévastatrices, qui, portant le dernier coup à l'empire des Égyptiens, déjà affaibli par les conquêtes de Sabacon, roi d'Éthiopie, confondit dans une ruine commune leurs institutions et les temples mutilés par sa main sacrilége. Alexandre arracha l'Égypte à la tyrannie brutale des Perses; mais si ce généreux conquérant ne porta pas comme eux une main impie sur les chefs-d'œuvre des arts, il continua cependant d'altérer le type égyptien primitif, et le génie des Grecs s'infiltrant insensiblement dans toutes les parties de l'ordre social, donna au pays une

physionomie nouvelle. L'art reprit, il est vrai, un brillant essor sous l'empire des Ptolémées, mais déjà cet art n'était plus celui des Pharaons. Je ne sais quelle élégance étrangère, empruntée à l'art grec, en avait altéré le style sévère, qui, s'abâtardissant peu à peu, acheva enfin de disparaître entièrement sous l'empire des Césars,

Nous nous disposions à remettre à la voile, lorsque des habitans du village d'Ebsamboul situé à environ un quart de lieue au sud du temple, vinrent, au nombre d'une vingtaine, pour exiger de nous un bakhchich, prétendant qu'ils avaient seuls le droit de déblayer le temple des sables qui en obstruent l'entrée. Nous refusâmes de reconnaître la légalité de cette réclamation; mais leur demande ayant bientôt pris le ton de la prière, et leur misère intercédant pour eux, nous leur donnâmes quelques piastres qui nous valurent mille bénédictions.

Nous arrivâmes bientôt au château d'Addeh, plus ruiné que celui d'Ibrym, avec lequel il offre quelque ressemblance par sa situation. Le rocher de Djebel-Addeh est percé de quelques hypogées d'une belle conservation. Un peu plus loin est une autre excavation plus considérable; ce temple, car c'en est un, fut, dans l'origine, dédié au dieu Thot par Horus, fils d'Aménophis-Memnon; les murs ont ensuite été revêtus par

les chrétiens d'une couche de stuc; sur ce stuc, des figures, parmi lesquelles on distingue le Christ et saint Georges, patron des braves, ont remplacé les dieux égyptiens; des niches taillées dans plusieurs endroits et destinées sans doute à recevoir les objets nécessaires à l'exercice du culte chrétien, sont du reste les seules dégradations qu'ait subies ce monument; les antiques hiéroglyphes existent intacts sous l'enduit dont on les a couverts.

A quelque distance au sud de Djebel-Addeh est un petit sanctuaire également creusé dans le roc, et dédié à la Vesta égyptienne, la déesse Anoukis, par un prince éthiopien du nom de Pohi; le lieu où ce sanctuaire est situé se nomme Maschakit.

Nous dépassâmes ce jour-là le village de Faras et l'île qui porte le même nom; en passant, nous avions aperçu quelques colonnes de granit soutenant une mosquée en ruines et plusieurs tombeaux creusés dans la montagne.

La plaine s'élargissait de plus en plus, surtout sur la rive droite; au milieu de bouquets de dattiers, de doums et d'acacias, nous voyions s'élever de nombreuses cabanes entremêlées de champs de doura et de coton; les sakies se succédaient à de très petites distances et indiquaient par leur rapprochement l'existence

d'un territoire plus riche que les plaines que nous avions rencontrées depuis Assouan. Vers le soir, quelques rochers de granit, avant-coureurs de ceux de la seconde cataracte, commencèrent à se montrer çà et là, dans le lit du fleuve, comme pour nous annoncer le voisinage de Ouady Halfah; cependant, notre reïs s'étant refusé à naviguer de nuit, dans la crainte des écueils, ce ne fut que le lendemain, 10 avril, que nous pûmes atteindre ce bourg, le dernier que rencontrent, avant la seconde cataracte, les voyageurs qui remontent le Nil.

Ouady Halfah (*la vallée des joncs*) doit son nom à la quantité de joncs qu'offrent les plaines qui l'avoisinent, et qu'on y recueillait avant l'invasion égyptienne pour faire de belles nattes fort estimées, dont la fabrication donnait quelque activité au pays. Le monopole a étouffé cette pauvre industrie dont Méhémed-Ali n'a pas dédaigné de s'emparer, et le commerce de Ouady Halfah se borne aujourd'hui à quelques dattes et à un peu de nitre que les Arabes recueillent dans le désert de la rive gauche et qu'ils expédient à Assouan. Les caravanes d'esclaves qui arrivent du Kordofal y donnent également lieu à quelques échanges. Une compagnie de cent hommes de troupes régulières, destinée à contenir les Bédouins qui viennent de temps en

temps exiger des habitans quelques contributions, forme la garnison de cette bourgade, dont la population ne s'élève pas maintenant au dessus de cinq cents ames.

CHAPITRE XIII.

Cataracte de Ouady Halfah.—Chûtes principales.—Rocher d'Haffyr. — Béhéni. — Méhemét-Aga. — Achat d'un esclave. — Dromadaires. — Dar-el-Hadjar. — Iles fortifiées.—Sokkot.—Sulleh.—Cheïkh Regheb. — Hyènes.— Samneh. — Takht-el-Kénissé. — Caravane d'esclaves.— Sakie-el-Abd.—Fuite des habitans.—Maisons du district de Sokkot.— Sédenga.— Djebel-Doche.— Solib.—Gorguia.— Fakir-Bint. — Sépultures Nubiennes. — Once.— Benneh.—Arabes Kababych.

Une barque du pays, plus facile à manœuvrer que nos canges, nous conduisit de Ouady Halfah, au pied de la cataracte éloignée de ce bourg, de deux lieues environ. Nous dépassâmes d'abord quatre îles assez grandes (1) qui conservent quelques traces d'une ancienne culture. La dernière, nommée Guégnessab, est couverte des

(1) Les îles les plus importantes, parmi celles de la cataracte de Ouady Halfah, sont : — Syouah, —Ména, — Mouri, —Nobé, — Moulé, —Foudé, — Abkeh, — Sakdeh.

ruines d'une ville, jadis entourée de murs de briques (1). A partir de cet endroit, commencent les écueils; on les voit bientôt se multiplier au point d'obstruer entièrement le lit du fleuve, qui se trouve comme changé en une multitude de torrens écumeux, bondissant entre les rochers.

Rien de lugubre et de majestueux à la fois, comme l'aspect de ces rocs de basalte (2), noirs et polis par le long frottement des eaux, surtout lorsque, dans un frêle esquif, et ballotté sur l'abîme, au gré des tourbillons, le voyageur n'aperçoit autour de lui que ces rocs déchirés qui interceptent la vue de toutes parts et semblent le séparer de la nature entière.

Au milieu des mille cascades que forme le Nil sur un espace d'environ dix milles, au milieu de ce fracas des eaux qui fuient avec vitesse ou reviennent dans de rapides remous, on remarque plusieurs chutes principales, dont l'eau se précipite avec une extrême impétuosité, sans que cependant elle tombe nulle part, d'une hau-

(1) Peut-être faudrait-il, malgré la dissemblance de nom, voir dans Guégnessab l'île *Mikaïl*, forteresse importante, aujourd'hui inconnue des naturels, et dont l'histoire de Nubie fixe la place au pied de la seconde cataracte.

(2) Nous conservons ici le nom de basalte, donné par les antiquaires à cette pierre, qui n'est cependant pas d'origine volcanique.

teur de plus de huit ou dix mètres ; peut-être ne s'écarterait-on guère de la vérité, en évaluant seulement de trente à quarante mètres l'abaissement du niveau du fleuve dans toute l'étendue de ce banc de rescifs.

Il était autrefois entièrement impossible de faire traverser aux barques, la seconde cataracte, et aujourd'hui encore, elle est impraticable pendant toute la saison des basses eaux ; mais grâce aux travaux exécutés par ordre de Méhémed-Ali, lors de l'expédition de son fils Ismaïl au Sennâr, les embarcations peuvent maintenant, bien qu'avec les plus grands dangers, franchir ce passage pendant quelques mois de l'année, en se faisant remorquer à force de bras.

Les rapides de Ouady Halfah sont les plus considérables de tous ceux auxquels on a donné le nom commun de seconde cataracte. Les autres s'étendent vers le sud, sur un espace d'environ trente lieues, jusqu'au village de Dâl. Ces rapides sont en grand nombre et séparés entre eux par des espaces plus ou moins étendus, où le Nil reprend pour quelques instans son cours ordinaire. Les plus violens sont ceux de Samneh, de Guellé, d'Ombokol, de Tangour, d'Allamoulé, d'Akkaché et de Dâl.

Une chaîne de collines de grès, qu'on voit se

prolonger dans l'ouest et dont la couleur rougeâtre contraste avec le noir brillant des masses basaltiques qui encombrent le lit du fleuve, borde, sur la rive gauche, la cataracte de Ouady Halfah. Le rocher d'Haffyr, qui termine cette chaîne, s'élève à pic au-dessus des eaux à plus de cent mètres de hauteur, et domine tout le pays environnant (1). Du sommet de ce roc élevé, se déroule aux regards un immense tableau dans lequel la nature africaine semble avoir déployé à plaisir la majesté sauvage qui la caractérise.

A vos pieds, le Nil divisé en mille canaux se brise en mugissant ; d'innombrables rochers déchirent de toutes parts le sein du fleuve, les uns blanchis d'une écume jaillissante, les autres s'élevant d'aplomb comme des tours, la cime couronnée de quelques acacias au feuillage découpé, ou bien n'offrant qu'une surface noire et brûlée, parfois couverte à demi de quelques grains d'un sable doré. Vers le sud, l'horizon est borné à peu de distance par des montagnes élevées qui présentent, comme les collines de la rive gauche, l'image de la plus complète stérilité. Sur le bord opposé règne une épaisse

(1) Un grand nombre de voyageurs ont gravé leur nom au sommet de ce rocher, aujourd'hui limite ordinaire des promenades des *touristes* en Égypte ; plusieurs de ces inscriptions remontent jusqu'au temps des Pharaons.

bordure d'acacias, au-delà desquels s'étendent, à perte de vue, les plaines de sable du désert, bornées au nord par les palmiers lointains de Ouady Halfah; quelques gazelles qui viennent s'abreuver au fleuve animent seules ce tableau sauvage, et des huttes en ruines, séjour temporaire des pêcheurs, ou bien, quelque pan de mur, reste d'une forteresse nubienne du moyen-âge, isolée sur un rocher, témoignent seuls que l'homme a pu fixer son séjour au milieu de cette région désolée.

Le 11 avril, nous traversâmes le fleuve pour aller visiter, en face de Ouady Halfah, les ruines de l'antique Béhéni. L'importance de cette ville est suffisamment attestée par l'immense quantité de fragmens de poteries dont le sol est couvert sur un espace considérable. Trois temples presque entièrement détruits, et dont la construction remonte aux règnes de Thotmosis III et de son fils Aménophis II, sont les seuls édifices dont on retrouve maintenant les vestiges distincts. Un vaste monastère chrétien, sous l'invocation de saint Safanouf, roi de Nubie, s'éleva dans le moyen-âge près des ruines de Béhéni; mais la main du temps l'a détruit à son tour, et ce lieu est aujourd'hui entièrement inhabité.

Le nazir d'Assouan, Méhémet-Aga, était ar-

rivé à Ouady Halfah peu de jours avant nous. Nous trouvâmes cet officier assis à l'ombre de quelques palmiers, et entouré d'un groupe d'Albanais, d'Arabes et de Nubiens, dont les costumes variés formaient le coup d'œil le plus pittoresque. Méhémet-Aga était occupé à terminer des différends survenus entre les riverains du fleuve et les Arabes Gararych, habitans du désert voisin, qui ne renoncent que difficilement à leur antique habitude de venir de temps à autre exercer quelques rapines sur les bords du Nil. Le nazir nous accueillit de la manière la plus amicale, et s'empressa de nous fournir les moyens de continuer notre voyage. Par ses ordres, une tente des magasins du gouvernement fut mise à notre disposition et des dromadaires de choix nous furent fournis par les Arabes, pour nous conduire jusqu'à Dongolah, au même prix qu'aux courriers du Vice-roi (1). Nous recommandâmes à la bienveillance de Méhémet-Aga l'équipage de notre cange qui restait à Ouady Halfah, pour attendre notre retour; et le soir, tout fut disposé pour notre départ.

La dernière caravane du Kordofal avait laissé à son passage à Ouady Halfah, quelques esclaves des deux sexes, que les fatigues qu'ils

(1) Pour 11 fr. l'un.

avaient éprouvées ne permettaient pas de conduire en Égypte, sans danger de les voir périr en route (1). M. Holt Yates désirant en acheter un qu'il se proposait de faire élever en Angleterre, nous nous empressâmes de nous rendre à l'invitation du marchand qui était venu nous les offrir, et nous le suivîmes à son habitation. Les femmes en occupaient la première salle, si toutefois on peut donner ce nom au petit espace entouré de cloisons de paille, où on les avait renfermées. Elles étaient là confondues pêle-mêle.... Nous en vîmes sept ou huit étendues par terre, les unes complètement nues, les autres couvertes encore de quelques lambeaux de toile. A notre vue elles se serrèrent l'une contre l'autre, en fixant sur nous des regards d'étonnement et de crainte.

Nous passâmes de là dans un réduit obscur et infect où étaient renfermés les garçons. Un

(1) La principale maladie que les Djellabs ont à craindre pour les esclaves, est la petite vérole; aussi leur prix augmente considérablement quand ils en ont guéri. C'est à la couleur de leur langue qu'on reconnaît leur plus ou moins de santé. Mais quelque soin qu'on prenne pour acheter un esclave sain, on risque toujours de le voir attaquer, à son arrivée au Caire ou à Alexandrie, d'une espèce de gale fort difficile à guérir. Ce n'est qu'après une année de séjour en Égypte que les esclaves peuvent être considérés comme affranchis de ce dernier risque.

enfant de six ans, aux formes élégantes, attira l'attention de M. Holt Yates, et le marché fut bientôt conclu moyennant soixante francs environ. Après qu'on eut bien lavé l'enfant en notre présence, en nous le garantissant exempt de tous vices et défauts, nous nous disposions à l'emmener, lorsque lui, ne prévoyant pas sans doute l'heureux sort qui l'attendait, prit la main de chacun de ses compagnons et la porta à sa bouche et à son front, en leur adressant tour à tour quelques mots. C'étaient sans doute ses adieux, les adieux de l'esclave, cette dernière et touchante parole adressée à des oreilles amies, entre le souvenir du sol natal et un avenir inconnu.

Le lendemain nos compagnons de voyage, dont l'intention n'était pas de poursuivre plus avant, nous quittèrent pour retourner au Caire. Bien que notre connaissance fût encore de fraîche date, l'intimité la plus franche s'était établie entre nous, et nous ne pûmes nous séparer d'eux sans un véritable chagrin. L'incertitude du sort qui nous attendait dans nos courses lointaines, ajoutait encore au regret que nous éprouvions de les quitter, comme si quelque chose nous eût dit que parmi eux, il en était que nous ne devions plus revoir : triste pressentiment si tôt et si cruellement réalisé !

Nos yeux suivaient encore de loin la cange de nos amis, prête à disparaître, lorsque l'arrivée de nos dromadaires vint faire diversion aux pensées qui nous occupaient.

Ce n'est pas sans une certaine inquiétude que nous nous essayâmes d'abord sur ces animaux, dont la hauteur et l'allure inaccoutumées nous faisaient craindre des chutes dangereuses. Une selle fort élevée dans laquelle la bosse du dromadaire est comme enchâssée, et que maintiennent deux sangles passées sous le poitrail et sous le ventre, sert au cavalier pour s'asseoir, les jambes croisées, sur le cou de sa bête ; une corde de crin, attachée à un anneau fixé dans la narine de l'animal, tient lieu de bride et sert à le conduire.

Nos guides, poussant un son rauque et guttural, firent accroupir les dromadaires, et après nous être de notre mieux établis sur la selle, nous dûmes supporter les trois brusques secousses d'avant en arrière que ces animaux font éprouver à leur cavalier en se relevant. Nous réussîmes à grand' peine à résister à la rudesse de ces mouvemens, sans être désarçonnés. Cependant, malgré ce début peu encourageant, nous fûmes bientôt habitués à cette manière de voyager, et l'allure de nos

montures finit par nous paraître agréable (1).

Sept journées de marche nous séparaient du nouveau Dongolah (2). La route que nous avions à parcourir s'éloigne généralement peu du fleuve, et seulement autant qu'il le faut pour éviter ses détours. Cette route traverse, avant d'arriver dans les plaines du Dongolah, trois provinces, dont la nature semble avoir elle-même fixé éternellement les limites.

La première, le *Dar* ou *Batn-el-Hadjar* (pays de pierres), s'étend de Ouady Halfah jus-

(1) C'est ici le lieu de faire observer la différence qui existe entre les animaux connus par les Orientaux sous les dénominations de chameau et de dromadaire, et ceux qu'on désigne communément chez nous par les mêmes noms. Les Arabes appellent chameau (*djemel*) le chameau à une seule bosse lorsque la nature robuste de ses formes massives le rend propre à porter de lourds fardeaux, et dromadaire (*hadjin*), le même animal, lorsque son allure élancée le rend propre à la course. C'est la même différence qui existe chez nous entre un cheval de trait et un cheval de selle.

Le chameau à deux bosses est inconnu dans la plus grande partie de l'Orient, et nous-mêmes, après un séjour de cinq années en Égypte, en Syrie et dans l'Asie mineure, nous n'avons eu occasion de voir que deux seuls individus de cette race.

Le chameau à deux bosses est originaire du Turkestan; il est, dit-on, commun en Perse et dans la Haute-Asie; du reste cette espèce est toujours, à cause de son extrême lenteur, classée au nombre des chameaux (*djemel*).

(2) Près de cent lieues. Les caravanes mettent dix à douze jours pour faire le même trajet.

qu'à Dâl, c'est-à-dire sur toute la longueur de la seconde cataracte. Ainsi que l'indique son nom, cette contrée n'offre qu'un sol de pierres; des rocs amoncelés et des sables arides l'occupent tout entière, et c'est à peine si l'on y rencontre, de loin en loin, quelques champs cultivés ou des dattiers épars. Burckhardt, qui visita le pays en 1813, n'estime pas à plus de deux cents le nombre de ses habitans, et cette évaluation doit être encore aujourd'hui peu éloignée de la vérité. Ces Nubiens, pauvres, timides, et sans cesse exposés à toutes sortes de vexations, vivent par familles isolées, les uns sur les bords du fleuve, les autres sur les îles escarpées dont son lit est semé. Ils cultivent, sur le limon que le Nil dépose entre les rochers, un peu de doura et de lupin (*tourmous*), qui, joints au produit de leur pêche et au lait de quelques chèvres, forment leurs seuls moyens d'existence. La plupart de ces insulaires sortent à peine de leur retraite deux ou trois fois dans le cours de leur vie, et tous sont dans un état presque sauvage, et dans une complète ignorance du monde entier. L'absence de toute uniformité dans leurs traits indique le mélange de plusieurs races, mais le type dominant est celui des fellahs arabes.

Malgré l'état misérable où elle est réduite

aujourd'hui, la province de Dar-el-Hadjar a joui, dès les temps les plus reculés, d'une importance qu'elle a conservée jusque dans le moyen-âge. Frontière de deux puissans royaumes, la force de sa position militaires la rendit le théâtre de luttes sanglantes, et les forteresses de toutes les époques, dont elle est partout hérissée, attestent le prix qu'ont attaché à sa possession les divers souverains qui se sont succédé en Égypte et dans l'Éthiopie, depuis le temps des Pharaons jusqu'à celui des Khalifes (1).

Au sud de ce district est le pays de Sokkot *(Dar-Sokkot)*, séparé par la montagne de Doche, du pays de Mahass *(Dar-Mahass)*, qui s'étend jusqu'à la troisième cataracte. Ces deux provinces peuvent, sous quelques rapports, être comparées à la Basse-Nubie, et offrent, comme elle, sur les rives du Nil, une étroite ligne de culture qui s'élargit ensuite dans le Dongolah, où elle atteint quelquefois plus d'une lieue d'étendue.

La base de toute la contrée est un roc de granit rose sur lequel reposent plusieurs lits d'un

(1) C'est sans aucun doute aux îles fortifiées du Dar-el-Hadjar qu'il faut rapporter les représentations de forteresses entourées d'eau, qu'on remarque parmi les tableaux de batailles gravés sur les édifices de Karnak, de Médinet-Abou et d'Ebsamboul.

grès le plus souvent noirâtre et ferrugineux. C'est de cette dernière pierre que sont formées la plupart des montagnes. Parfois vous rencontrez des plaines entières de schistes d'un bleu cendré et d'un vert clair, bizarrement sillonnés par de larges veines de quartz d'une blancheur éblouissante. Au fond des vallées, se rassemble, en petite quantité, un sable d'un jaune éclatant. Peu de cantons offrent des traces de terre ailleurs que près du fleuve, mais partout où l'on en trouve, on est presque sûr de découvrir, à peu de profondeur, des couches, plus ou moins abondantes, de sel marin.

Après quatre heures de route, nous fîmes halte pour la première fois à Sulleh, près des débris de quelques huttes dans l'une desquelles habitait, solitaire, un pauvre Nubien, vivant du produit de quelques herbes sèches qu'il rassemblait dans un petit enclos de terre, et qu'il vendait aux caravanes pour la nourriture des chameaux.

Notre petite troupe était composée seulement de cinq dromadaires. Deux Arabes Gararych, Ali et Chaÿn, nous servaient de guides, et nous avions pu nous dispenser de prendre une escorte, grâce à la tranquillité dont jouissait cette partie du désert, depuis la destruction d'une bande d'Arabes qui avaient longtemps intercepté les communications.

Placé entre la résistance à main armée et la nécessité de se soumettre à une avanie du gouverneur de Ouady Halfah, le cheïkh Regheb avait osé, avec moins de deux cents des siens, lever l'étendard de la révolte, et les obstacles que la nature du pays apporte à une expédition militaire sont tels, qu'il était parvenu à se maintenir, près de deux ans, contre les soldats égyptiens envoyés pour le détruire. Pris au bout de ce terme, avec une partie de ses compagnons, ce cheïkh fut mis à mort avec eux. Sa fille seule, bien qu'elle se fût fait toujours remarquer par son audace, à la tête des plus hardis de la troupe, n'eut à essuyer aucun mauvais traitement et fut presque aussitôt mise en liberté.

Il faut avoir franchi la seconde cataracte et quitté les rives du Nil, pour commencer à se faire une idée des tableaux qu'offre l'intérieur de l'Afrique. Jusque-là c'est, en quelque sorte, toujours l'Égypte; ce sont toujours ses habitans chez lesquels toute empreinte native achève, chaque jour, de s'effacer, pour céder la place aux informes essais d'une civilisation bâtarde. Après Ouady Halfah, la scène change entièrement : vous vous trouvez au milieu de populations que n'a pas encore défigurées le contact des Européens, et dont, aujourd'hui comme

autrefois, les vices, comme les vertus, sont à elles : c'est une nature à part, c'est l'homme inculte avec sa physionomie primitive, avec sa libre et rude allure. Aux dattiers, élégante mais monotone parure des bords du Nil en Égypte, se mêlent des arbres nouveaux. Les gommiers (*acacia gummifera*), au port élégant, au feuillage dentelé, les palmiers doum, dont les branches nues et bizarement partagées sont couronnées d'un bouquet de feuilles en éventail, l'ochar au large feuillage, à la fraîche verdure, dont les graines sont enveloppées d'une si belle soie (1), le tamarix, l'osier et une foule de végé-

(1) *Asclepias gigantea.* Linn. *Asclepias procera.* Willd. Ses graines sont enveloppées de longs filamens soyeux qui n'ont, jusqu'ici, reçu aucun usage en Nubie. Depuis 1834 les naturels ont réussi à faire des cordes très solides avec des filamens semblables à ceux du chanvre, qu'ils détachent de cet arbrisseau. Ils sont même parvenus à faire, avec le bois de l'ochar, un charbon propre à la fabrication de la poudre, et supérieur, assure-t-on, au charbon du saule et du nerprun.

L'ochar paraît être le même que l'*ascheyr*, arbre à soie, dont parle Burckhardt, et que ce voyageur a trouvé dans la plaine de Gohr, à l'extrémité sud de la Terre-Sainte. Dans ces parages les Arabes en recueillent la soie pour faire des mèches de fusil qui prennent feu plus vite que les mèches ordinaires. Ils conservent aussi le suc laiteux qui découle des jeunes branches pour le vendre aux droguistes de Jérusalem. Cette substance est, au rapport de Burckhardt, employée avec succès contre les catarrhes opiniâtres. Dans quelques districts de Nubie, l'ochar porte le nom d'*Abouk*.

taux rares ou inconnus en Égypte, viennent varier l'aspect du paysage. Au-dessous de la seconde cataracte, tant que vous suivez les bords du fleuve, vous avez toujours sous les yeux une vallée ombragée de palmiers et couverte de riches moissons; une vallée revêtue de verdure, où tout rappelle à l'esprit des idées de fertilité et d'abondance. Mais pénétrez plus avant, éloignez-vous pour quelques heures de ce Nil bienfaisant, tout change, tout se décolore. Nulle trace de culture, nul vestige d'habitation; jamais d'ombrage; de tous côtés, en avant, en arrière, se déroule, à vos regards, un sol aride, dévoré par les feux d'un soleil brûlant. Là, point de sentiers tracés, point de bornes milliaires qui annoncent au voyageur le chemin qu'il a parcouru ou celui qui lui reste à parcourir. C'est d'après le nombre de jours de marche qui séparent le lieu d'arrivée de celui du départ qu'il faut évaluer les distances. Quelques arbustes rabougris, quelques puits, placés à de longs intervalles, sont les seuls signes de reconnaissance de la route. Là, nulles traces de la présence de l'homme, si ce n'est de temps en temps de petits tas de pierres de forme pyramidale, qui signalent aux voyageurs la sépulture de quelque infortuné que la mort a surpris en route, et qui sollicite, de

leur piété, quelques prières utiles à son salut.

A mesure que vous avancez, votre œil inquiet cherche au loin quelques terres moins désolées; mais c'est en vain qu'il parcourt l'étendue de cet horizon de feu, il ne rencontre, de toutes parts, que le tableau d'une éternelle stérilité. N'allez point y chercher cependant ces immenses plaines de sable, qui sont, pour nos imaginations européennes, l'unique image du désert. Tantôt, vous trouverez d'immenses amas de pierres, que la végétation a pour jamais abandonnées; tantôt, vous verrez s'élever devant vous des montagnes aux flancs inaccessibles, agglomération informe de rochers dépouillés de terre, surmontés par un banc de grès horizontal, dont la partie supérieure offre presque toujours une surface plane. Çà et là des blocs isolés, restes d'autres montagnes écroulées, gisent épars sur le sol et servent d'appui aux dunes de sable que le vent amoncelle derrière eux.

C'est au milieu de cette nature désolée, qu'après une route de huit ou dix heures et lorsque le soleil commence à darder d'aplomb ses rayons sur vos têtes, vous plantez votre tente, pendant que se prépare votre modeste repas; isolés du monde entier, vous attendez, dans les bras du sommeil, que la fraîcheur du soir vous permette de continuer votre voyage.

Dès que le jour commença à baisser, nous montâmes sur nos dromadaires. Bientôt le ciel fut parsemé d'étoiles : les hurlemens prolongés des chakals, qui retentissaient parfois au loin, et les cris lugubres de quelques oiseaux de proie, troublaient seuls, à de longs intervalles, le silence de la nuit. Un de nos guides se mit à chanter une chanson du Dongolah, en s'accompagnant de la *kisirka* (1). Dans les rues du Caire, au milieu du tumulte d'une cité populeuse, ce frêle instrument, avec ses notes tristes et peu sonores, eût à peine attiré notre attention ; mais au milieu des solitudes du désert, ces sons monotones, qu'accompagnait une voix plus monotone encore, charmaient doucement notre oreille et, réveillant de vagues souvenirs, ils nous avaient insensiblement plongés dans les plus douces rêveries.

Cependant l'aurore commençait à poindre ; le ciel se colorait d'une teinte de pourpre, déjà nous pouvions distinguer les objets; çà et là nous apercevions quelques coins de terre cultivée, que l'industrie du Nubien a su disputer aux sables du désert, et sur lesquels il a bâti sa cabane isolée. Tout à coup les mouvemens singuliers de nos dromadaires vinrent distraire

(1) Espèce de lyre.

notre attention du spectacle qui l'occupait. Ceux qui marchaient les derniers accoururent brusquement se presser contre les autres, et tous commencèrent à trembler, en refusant d'avancer et en donnant les signes de l'effroi le plus violent. Nos guides ayant en vain essayé de les faire accroupir, nous nous décidâmes à nous laisser glisser à terre pour être prêts à nous défendre contre les bêtes féroces, dont cette terreur soudaine nous annonçait l'approche. Deux énormes hyènes parurent en effet à peu de distance; mais quelques coups de fusils suffirent pour les effrayer et nous les vîmes bientôt s'éloigner.

Ali venait de mettre fin à ses chants. La chaleur avait étouffé sa voix. Le soleil, qui s'élevait à l'horizon, avait embrasé l'atmosphère. Déjà, depuis long-temps, le bruit lointain des cataractes et l'allure plus rapide de nos dromadaires, tourmentés par la soif, nous annonçaient l'approche du Nil, lorsque nous nous trouvâmes de nouveau sur ses rives, en vue de plusieurs îles fortifiées (1). Enfin nous vînmes nous reposer près de Samneh, l'antique *Tasitia*.

Un large fossé, dont l'escarpement est revêtu

(1) Près de l'île Guimmeh, sur le sommet nord d'un grand rocher de granit, ont été gravés des tableaux hiéroglyphiques et quelques animaux, parmi lesquels on distingue une giraffe.

de pierres, entoure la colline sur laquelle fut construite Tasitia. De grands murs de terre, et les restes nombreux d'édifices de même nature, dont quelques-uns remontent à une haute antiquité, entourent un petit temple, seul monument qu'offrent les ruines de cette ville. Six pilastres, les uns carrés, les autres de ce style dorique primitif dont l'Égypte a fourni le type, soutiennent les galeries extérieures qui règnent des deux côtés de l'édifice. L'intérieur forme une seule salle, ornée d'hiéroglyphes d'un bon style, parmi lesquels sont fréquemment répétés les cartouches d'Osortasen III et de Thotmosis IV, Pharaons des XVIIe et XVIIIe dynasties, auxquels on doit sans doute la fondation et l'embellissement de ce temple; car, bien que toute la décoration appartienne à une seule époque, la différence de l'échantillon des pierres dont il est construit, atteste qu'il a été élevé en deux fois. La façade du monument est défigurée par une table hiéroglyphique du plus détestable travail, gravée en creux, aux dépens des premières sculptures.

En face de Samneh, sur la rive arabique, est un autre temple, que l'impossibilité de traverser le Nil nous empêcha de visiter.

Un Khawass du Pacha nous joignit à peu de distance de Samneh. Il était à la recherche d'un

Mâlem qui s'était égaré la veille, et qui appartenait à une caravane à laquelle il était lui-même attaché. Emporté par l'ardeur de la chasse, le malheureux écrivain copte s'était laissé entraîner à la poursuite de quelques gazelles, et n'avait pas reparu.

Le 14 nous nous arrêtâmes quelques instans à *Takht-el-Kénissé* (sous l'église), hameau de quelques maisons, situé à peu de distance du fleuve. Sur la colline au pied de laquelle il est construit, on aperçoit encore les ruines d'une ville nubienne du moyen-âge (1).

Nous venions de nous mettre en route le lendemain, lorsque nous rencontrâmes une caravane d'une centaine d'esclaves qui se dirigeait vers l'Égypte. Les femmes, à demi nues, se pressaient, encore accroupies, autour des feux qu'on avait allumés pour passer la nuit, pendant qu'une vingtaine d'enfans couraient çà et là pour rassembler les ânes, monture qu'un intérêt sordide, prenant un instant l'apparence de l'humanité, accorde à ceux que la fatigue ou la maladie, plus puissantes que les mauvais

(1) Les restes d'une assez grande église ont fait donner à ces ruines le nom de *Kénissé* (église). On distingue encore sur les murs de celle-ci, quelques figures de saints et des inscriptions arabes ; mais nous ne découvrîmes dans ce lieu aucun vestige d'antiquité.

traitemens, mettent hors d'état de suivre les traces de leurs compagnons d'infortune. Aussi, comme par une dérision cruelle, et pour reconnaître les bons soins qu'ils leur accordent, les djellabs exigent-ils que leurs esclaves leur donnent le doux nom de père (*abou*), car ils les soignent en effet comme ils soignent au retour les marchandises qu'ils rapportent, c'est-à-dire tant qu'ils espèrent en tirer profit; sinon ils les abandonnent à leur sort. En cet instant celui qui conduisait la troupe était partout, activant le départ et distribuant force coups de courbach à ceux qui ne se hâtaient pas assez à son gré. Quelques-uns sellaient des chameaux sur lesquels d'autres étaient occupés à charger d'énormes ballots de séné et de tamarin. Bientôt le triste convoi fut en marche. Nous vîmes défiler ces malheureux mornes, silencieux et comme absorbés dans le sentiment de leur misère. A quelques pas de là deux cadavres recouverts d'un peu de sable, promettaient aux animaux féroces du désert une pâture qu'ils sont toujours sûrs de rencontrer à la suite des caravanes d'esclaves (1).

(1) Les *djellabs* (marchands d'esclaves) abrégent en général autant que possible leurs voyages du désert, auxquels ils préfèrent le mode de transport par eau. *La marchandise donnant alors*

Une construction en terre assez élevée, percée de meurtrières et flanquée de deux tours carrées en forme de pylones, nous annonça de loin le bourg de *Sakie-el-Abd* (la sakie de l'esclave), l'un des plus considérables du district de Sokkot. Ces espèces de forteresses, habitations des anciens chefs du pays, sont communes dans toute cette partie de la Nubie. Leur architecture a évidemment été imitée des pylones des temples égyptiens; et elles offrent de loin avec eux, une ressemblance si complète, que nous y étions trompés chaque jour, et que quelquefois l'illusion ne se dissipait pour ainsi dire qu'en les touchant.

Sakie-el-Abd était presque abandonné quand nous y arrivâmes. La plus grande partie des habitans s'était enfuie au désert depuis peu de jours, pour échapper à la perception de l'impôt qu'ils étaient hors d'état d'acquitter. Les fugitifs reviennent le plus souvent au bout de quelques mois, lorsqu'ils espèrent n'être plus inquiétés; mais plusieurs finissent par embrasser la vie nomade, et chaque année voit ainsi se dépeupler quelques villages.

En l'absence des propriétaires, nous portâmes

beaucoup moins de déchet, ils se trouvent couverts, et au-delà, des frais de location des barques.

au bord du fleuve quelques lits pris dans les maisons voisines, sur lesquels nous nous établîmes pour éviter les fourmis blanches, et surtout les scorpions, qui, pendant la nuit, sortent par milliers de leurs retraites. Ces lits (*engareb*), qui sont d'un usage général en Nubie, consistent en un châssis de bois porté sur quatre pieds, et sur lequel on tend des lanières du cuir d'un animal fraîchement écorché. Ces lanières sont employées par les naturels toutes les fois qu'ils ont besoin de liens d'une grande solidité : comme, par exemple, pour joindre entre elles les diverses pièces des roues dentées des sakies. Nous avons nous-mêmes conservé pendant plusieurs mois, un jeune tigre enfermé dans une cage dont les barreaux de bois étaient réunis par les mêmes liens, sans qu'il ait pu réussir à les briser.

La force de tension que ces bandes de cuir prennent en se desséchant est telle que les anciens habitans du pays en avaient fait l'instrument d'un épouvantable supplice. On lit dans l'histoire de Nubie, qu'en 1310 le neveu du roi David, placé sur le trône de Dongolah par Kelaoun, sultan d'Égypte, ayant été vaincu et fait prisonnier par Schemamoun, son compétiteur, fut attaché à un poteau exposé au soleil, le corps entouré des lanières de la peau d'un taureau

fraîchement écorché. Le malheureux périt, les membres brisés par ces liens, qui l'étouffèrent en se desséchant.

Le plus grand nombre des maisons du pays de Sokkot est formé de nattes en paille de doura, dressées autour de quatre grands pieux fixés en terre et couverts d'une natte semblable, placée horizontalement. Deux ou trois autres nattes forment les cloisons intérieures et complètent ces misérables cabanes, habitables seulement dans un pays où le froid et la pluie sont, pour ainsi dire, inconnus. Cette espèce de construction, dont on commence à rencontrer quelques exemples aussitôt qu'on a dépassé la première cataracte, devient plus commune à mesure qu'on s'avance davantage vers le sud. Devant chaque habitation s'élève une espèce d'estrade : c'est là que sont placés d'énormes vases de terre préparée avec de la paille hachée, et où on dépose les grains, les bamiés séchés au soleil, et le coton, etc. Les femmes construisent sur place, avec beaucoup de soin, ces vases, qui ont souvent plus de deux mètres d'élévation, et qui acquièrent, en se desséchant au soleil, une dureté suffisante pour préserver les provisions qu'ils renferment, des insectes et des souris.

La terreur qui régnait à Sakie-el-Abd avait

éloigné de nous le peu d'habitans restés dans le village. Cependant, vers la nuit, une vieille femme nous apporta des dattes, un peu de farine de doura et du lait contenu dans une corbeille d'un tissu fort serré, tressé en paille de diverses couleurs. Cette farine lui servit à préparer pour nous quelques pains à la manière du pays. Une large pierre plate (*dokka*), destinée à cet usage, fut placée dans le feu que nous avions allumé ; alors la vieille versant dessus une bouillie liquide d'eau et de farine, en forma des galettes minces comme une feuille de carton, que la pierre échauffée desséchait en un instant. C'est là la seule espèce de pain connue en Nubie ; mais cette nourriture est extrêmement indigeste, et il nous fallut une longue habitude, et l'impossibilité de nous en procurer d'autre, pour pouvoir nous y accoutumer.

Nous avions à peine quitté Sakie-el-Abd depuis deux heures, lorsque, au-delà des bouquets de palmiers qui bordaient le Nil, nous aperçûmes à peu de distance le temple de Sédenga, amas de ruines entassées au-dessus desquelles s'élève encore une seule colonne d'environ huit mètres de proportion, surmontée d'un chapiteau orné d'une tête de femme à oreilles de chakal. A quelques pas de ce monument, on voit une statue de granit mutilée, d'un

assez beau travail, et plus loin les ruines d'une ville nubienne, dans l'église de laquelle sont deux colonnes et un autel de granit tiré des débris du temple.

A une heure de Sédenga, la route traverse le Djebel-Doche, chaîne de collines assez élevée qui sépare le pays de Sokkot, de celui de Mahass. Un rocher de granit dont le pied est baigné par le fleuve, termine brusquement cette chaîne vers l'est. Une salle sépulcrale, à peine accessible du côté du sud, est creusée dans la partie de la montagne qui domine le Nil. Cette excavation, qui paraît avoir été habitée postérieurement, présente à peine aujourd'hui quelques traces de sculpture. Près de la porte, sont gravées, sur la partie extérieure du rocher, plusieurs tables hiéroglyphiques également très dégradées.

De belles cultures et un grand bois de palmiers dans lequel est situé le village de Solib, occupent l'espace qui s'étend entre Doche et le hameau de Gorguia, où nous fîmes halte près d'un grand quai semblable à celui d'El-Kalabcheh, à peu de distance des ruines du temple de l'antique *Phtur*, le plus remarquable de la Nubie.

L'édifice est situé à environ cinq cents pas du fleuve, vers lequel sa façade est tournée; on

remarque à peu de distance, avant d'y arriver, des traces d'une enceinte presque entièrement détruite. Quatre sphinx de granit mutilés marquent la place de l'avenue qui, de l'entrée de la première enceinte, conduisait au pied des degrés, au haut desquels s'ouvrait la porte du temple, flanquée de deux pylones aujourd'hui à demi écroulés.

L'intérieur du monument était divisé en trois vastes salles offrant ensemble une profondeur d'environ soixante mètres. Les colonnes de divers styles, de la forme la plus élégante et de quatorze mètres de proportion, décoraient le monument au nombre de plus de soixante (1). Dix d'entre elles ont survécu à la destruction de toutes les autres dont les débris entassés à

(1) Le massif sur lequel s'élève la façade du temple a environ dix mètres d'élévation. Le développement de cette façade est de trente mètres, et la largeur de l'escalier de dix-huit. La première salle a trente-trois mètres de large sur vingt-huit de profondeur. Elle contenait trente colonnes disposées sur un seul rang autour de trois de ses faces. La quatrième, celle du fond, était décorée d'un double rang. Ces colonnes étaient réunies par des architraves, et supportaient des galeries, mais le milieu de la salle a toujours été découvert. La seconde salle, plus étroite que la première, n'avait que vingt-un mètres de largeur. Un seul rang de colonnes régnait dans son pourtour. Il serait difficile, à cause de l'entier éboulement des murs, de déterminer les dimensions de la troisième salle, qui a contenu douze colonnes. Quelques constructions latérales étaient annexées au temple, du côté du sud.

leurs pieds, avec ceux des murs et des plafonds, forment d'énormes monceaux de décombres.

Toutes ces constructions reposaient sur un massif de briques crues, et cette circonstance explique l'écroulement total des murs et d'une partie des colonnes, tandis que celles qui restent encore debout sont d'une conservation aussi parfaite que si elles venaient seulement d'être achevées. Le long frottement des sables du désert poussés par le vent a sapé peu à peu la base de l'édifice et renversé toute sa partie extérieure, sans pouvoir agir contre celles que protégent désormais les ruines écroulées autour d'elles. Un tremblement de terre ou la main des hommes eût tout renversé ou tout mutilé à la fois.

Bien que quelques-uns des hiéroglyphes du temple de Gorguia n'aient pas été entièrement achevés, ce monument pourrait fournir à l'histoire des documens précieux. La base de chacune de ses colonnes est entourée d'un rang de figures de captifs, les mains liées derrière le dos, dont le corps est à demi caché par un cartouche, et dans ces cartouches sont inscrits les noms d'autant de villes ou de provinces conquises par Sésostris; car c'est encore au règne de Sésostris, si fécond en grandes choses, qu'il faut rapporter la fondation du temple de

Phtur, où tout révèle l'art égyptien parvenu à son plus haut degré de perfection. Il règne encore aujourd'hui dans ses proportions tant de justesse et d'harmonie; le hasard a disposé ces ruines avec tant de goût; ces fûts, ces frises, ces chapiteaux renversés et brisés, conservent dans leur ensemble un agencement si original, que ce temple antique, tout ruiné qu'il est, arrache encore au voyageur un cri de surprise et d'admiration.

Après Gorguia, la route quitte le fleuve pour éviter un détour qu'il fait vers l'est. Une marche de quatorze heures à travers le désert, nous conduisit de nouveau sur ses rives près de Fakir-Bint, petit hameau situé dans la position la plus riante, et dont les habitans s'empressèrent de venir nous offrir quelques provisions.

Une mosquée de terre et une maison destinée à servir d'asile aux étrangers s'élèvent près des cabanes des naturels. Ces deux établissemens furent créés, il y a peu d'années, par le Mémour de Dongolah. Nous cherchâmes en vain à découvrir le nom de cet administrateur bienfaisant, sur l'édifice élevé par ses soins en faveur du voyageur; sa modestie s'est contentée d'y faire inscrire le chiffre de l'année où il a été construit. Une famille qui jouit de certains priviléges est chargée de l'entretien de cette

fondation pieuse ainsi que de celle de deux huttes de paille, que nous rencontrâmes ensuite à quelques lieues dans le désert, et dans lesquelles on a soin de tenir des jarres toujours remplies d'eau, pour les besoins des voyageurs.

Près de ces huttes isolées sont quelques sépultures nubiennes, les premières de ce genre que nous ayons rencontrées : deux pierres peu élevées sont placées à la tête et aux pieds de la tombe, dont toute la surface est couverte d'une espèce de mosaïque de cailloux blancs rangés avec beaucoup de soin et de régularité.

De gracieuses superstitions, de bizarres croyances, restes des traditions antiques, se mêlent chez les Nubiens à la pratique de l'islamisme. Ainsi, à la mort d'un des leurs, les cailloux blancs qui doivent recouvrir sa tombe, sont apportés dans sa maison, où se trouvent réunis ses parens et quelques Fakys (1) qui récitent ensemble plusieurs prières, en arrosant ces cailloux à diverses reprises pour les purifier. Bien que cette pratique ne soit pas prescrite par le Coran, ils la regardent comme un acte méritoire, persuadés que l'ame du défunt, lorsqu'elle vient visiter sa tombe, est bien aise

(1) *Homme lettré.* Les Nubiens ont la plus grande vénération pour les fakys.

de trouver ces cailloux pour s'en servir, en guise de grains de chapelet, dans les prières qu'elle adresse au Créateur.

Deux vases remplis, l'un d'eau, l'autre d'un peu de grain, sont placés au-dessus de la tête du défunt, afin de forcer jusqu'aux oiseaux du ciel à bénir sa mémoire. Les parens viennent de temps en temps renouveler ces provisions ainsi que des branches de palmiers qu'ils plantent en terre autour de la fosse, comme pour l'abriter. S'ils trouvent les vases vides, la famille n'a aucun danger à redouter; mais si au contraire le grain est intact, ou si le vase qui le contient se trouve renversé, malheur..... car quelque funeste évènement menace un des parens.

Dans une de nos excursions de chasse auprès de Fakir-Bint, au milieu d'épais buissons d'ochar, nous nous trouvâmes inopinément en face d'une once occupée à dévorer une gazelle qu'elle venait de surprendre. A notre aspect, le farouche animal fit un bond vers nous, comme s'il avait voulu nous attaquer; puis il prit la fuite et disparut rapidement. C'est le seul individu de cette espèce que nous ayons eu occasion de voir d'aussi près, durant le cours de notre voyage. Pourtant, à en juger par les pas empreints sur le sable, ces rencontres doivent être

fréquentes dans cette partie du pays; mais la sécurité des habitans prouve qu'elles sont rarement dangereuses.

Le 18 nous commençâmes à traverser des cantons où les terres cultivables, s'élargissant peu à peu, annoncaient l'approche des plaines du Dongolah. Au-delà de ces terres le désert lui-même était moins stérile : des acacias clairsemés formaient de place en place de petites oasis de verdure, peuplées d'innombrables tourterelles et dont l'ombrage offrait un asile aux gazelles, aux pasans et à plusieurs autres variétés d'antilopes (1) que nous voyions fuir par troupes devant nous. Les villages devenaient plus nombreux; enfin partout une nature plus riante commençait à succéder aux rochers arides et aux sables brûlans que nous venions de traverser.

L'île de Benneh, s'élève riche de végétation et de culture, en face du village du même nom, qu'entourent des bosquets de palmiers et d'acacias. C'est là que nous vînmes dresser notre tente près de quelques tisserands qui, sans autre métier que des pieux plantés en terre, travaillaient à fabriquer des toiles de coton grossières, seul produit de l'industrie du pays. Des souy-

(1) Les espèces les plus communes sont les antilopes Dorcas, Bubalis (*Bubal*), Gazella (*el-Ghazel*), Dorix (*Pasan*).

mangas nuancés d'or et d'azur, des cardinaux incarnats, des bengalis et des guêpiers à face bleue voltigeaient sans crainte autour de nous parmi les cabanes éparses des habitans.

Des femmes portant leurs enfans sur la hanche venaient nous offrir du lait dans des corbeilles (*gada*), tandis que les hommes, groupés autour de nous, s'empressaient de nous rendre tous les petits services dont nous pouvions avoir besoin. Ces femmes presque entièrement nues avaient la figure couverte d'un morceau de toile; car la pudeur d'une fille nubienne consiste surtout à cacher ses traits, qui seuls la distinguent des autres femmes.

Cette réception contrastait d'une manière trop sensible avec celle dont nous avions déjà été l'objet dans quelques autres villages pour ne pas nous frapper vivement, et cependant les habitans étaient partout aussi hospitaliers; mais là on nous avait pris pour des Turcs et la terreur nous y avait précédés, tandis que, à Benneh, nous avions pu nous faire reconnaître pour Européens. En butte à des avanies continuelles, les Nubiens évitent l'approche des voyageurs à peau blanche, par la crainte des mauvais traitemens, car il est bien rare qu'un Turc, après s'être emparé, sans les payer, de toutes les provisions qui peuvent lui convenir, ne mal-

traite pas encore ceux qui les lui ont fournies.

La chaleur avait été accablante pendant toute la journée : le thermomètre de Réaumur s'était élevé à 38° sous notre tente placée près du fleuve, à l'ombre des arbres. Cependant vers le soir, il s'éleva un vent de nord si frais que nous éprouvions un véritable froid, quand nous nous remîmes en route : nous arrivâmes, au milieu de la nuit, à un campement de quelques familles d'Arabes Kababych, que signalaient de loin des feux allumés de distance en distance, sous un bois d'acacias, habité par cette petite tribu demi-nomade. Paisibles et hospitaliers, ces Arabes accueillent à toute heure du jour ou de la nuit, l'étranger qui se présente à leur foyer, sans lui demander ni d'où il vient, ni où il va, et ils sont toujours prêts à partager avec lui leur modeste repas.

Au bruit de nos dromadaires un des anciens de la tribu vint nous donner, suivant l'usage nubien, ce salut de bienveillance et d'amitié qui consiste à se toucher plusieurs fois la main droite et à la ramener autant de fois sur sa poitrine, en disant : *Êtes-vous bien, Dieu vous garde!* et autres complimens semblables qu'on répète jusqu'à satiété. Pendant que nous étions occupés à descendre de nos montures, on alluma

pour nous un grand feu autour duquel nous nous hâtâmes d'aller nous reposer. Bientôt on nous apporta, avec quelques herbages, du lait, des dattes et un grand plat d'*assida*, espèce de pâte faite de pois chiches, de bamiés (1) et de farine de doura assaisonnés d'oignons et de poivrons et cuite dans l'eau mise en ébullition, au moyen de cailloux rougis au feu et projetés l'un après l'autre dans le vase de bois qui la contient. Cette singulière préparation qui paraissait faire la base ordinaire de la nourriture de nos hôtes, nous parut si mauvaise que nous y renonçâmes, après en avoir goûté quelques bouchées; mais nos gens et deux Arabes, que l'espoir d'avoir part à nos provisions avait décidés à nous accompagner depuis Fakir-Bint, se chargèrent volontiers d'achever l'énorme quantité de ce ragoût qui nous avait été offerte.

Après nous avoir vu terminer notre souper auquel il refusa de prendre part, afin de nous le laisser tout entier, le cheïkh alla rejoindre les siens, établis sous un arbre à quelques pas de nous. Nous distinguions à la lueur de la flamme, ses cheveux hérissés, sa barbe blanche et le manteau de peau de chèvre dont il venait

(1) *Hibiscus esculentus.*

de se couvrir, pour se garantir de la rosée qui tombait en abondance. La famille, accroupie autour du feu, écoutait avec curiosité les récits du vieillard, qui leur répétait les nouvelles de Ouady Halfah, qu'il venait d'apprendre de nos gens, car Ouady Halfah était déjà, pour eux, un pays lointain. Quelques têtes de chameaux et de vaches qui s'avançaient au milieu des branches et se dessinaient dans l'ombre, achevaient de donner à ce groupe le caractère le plus original et le plus pittoresque.

Il y avait le sujet d'un curieux tableau dans cette scène d'intérieur à demi éclairée par la flamme vacillante du foyer. Des lueurs blanches et fugitives inondaient, par intervalles, ce groupe de figures; puis, passant à un ton rouge plus prononcé, s'éteignaient par degrés et les replongeaint peu à peu dans l'obscurité.

Un énorme acacia, sur lequel étaient perchées quelques douzaines de poules, formait le centre de la demeure de nos hôtes. A ses branches étaient suspendus, pêle-mêle, des outres contenant les provisions de grains et de dattes, de longs sabres à deux tranchans, des boucliers, des lances, des pièces d'étoffe, des paniers de jonc et mille autres petits objets. Des selles de chameaux et des branches épineuses

accumulées, formaient, autour de l'arbre, une espèce de clôture, et entouraient l'habitation, en la séparant d'une autre enceinte de branchages, dans laquelle était renfermé un troupeau de chèvres.

Nous témoignâmes le désir d'examiner de près l'intérieur de cette demeure patriarcale; les femmes s'enfuirent à notre approche; les vieilles seules consentirent peu à peu à reparaître, mais malgré toutes les protestations de notre Mahmoud, les jeunes refusèrent obstinément de se montrer.

Les Arabes chez lesquels nous nous trouvions, habitent, pendant la plus grande partie de l'année, les bords du Nil qu'ils quittent seulement quelques semaines pour aller faire la récolte des dattes, dans l'oasis d'El-Gab.

Nous fûmes tenus éveillés presque toute la nuit par les chiens dont les aboiemens continuels écartaient les bêtes féroces, fort communes dans la contrée. Mais ce n'est pas sans plaisir que nous entendions ces cris auxquels nos oreilles n'étaient plus habituées, car depuis Assouan et surtout depuis la seconde cataracte, les chiens, comme les chats, sont extrêmement rares en Nubie.

Nous n'étions plus qu'à deux heures de Dongolah. Le 19 avril, au point du jour, après

avoir laissé à nos hôtes des témoignages de re-
reconnaissance pour leur hospitalité, nous mon-
tâmes sur nos dromadaires.

CHAPITRE XIV.

Arrivée à Maraka. — Maraka. — Mahmoud-Bey.—Son jardin.—Nazir du Kordofal.—Chasseurs.—Chevaux.—Commerce. — Mœurs de Dongolah. — Infibulation. — Maladies. — Productions. — Impôts. — Rareté du numéraire. — Départ de Dongolah.—Barques nubiennes.—Hannak.—Convoi d'esclaves. — Riverains. —Handak.—Basleyn.

La plaine que nous traversions était couverte de grandes herbes et de buissons. Çà et là paissaient de nombreux troupeaux de chèvres, de buffles, et des chameaux, sur le dos desquels des hérons d'une blancheur éclatante venaient familièrement se percher. De place en place quelques grands acacias couvraient de leur ombre des huttes de paille semées au hasard. Bientôt le son du tambour et les baïonnettes des soldats égyptiens étincelant aux premiers rayons du soleil, vinrent, au milieu des solitudes de l'Afrique, réveiller en nous les souvenirs de la patrie !... nous étions arrivés à Maraka, la nouvelle capitale du Dongolah.

Notre petite caravane s'arrêta à peu de distance de la ville, à l'ombre d'un grand acacia. Nous avions à peine planté notre tente, que nous vîmes accourir un grand nombre de naturels. Sensibles à cet empressement dont nous nous croyions l'objet, nous ne savions comment les remercier, lorsque nous en apprîmes la véritable cause. L'arbre sous lequel nous nous étions arrêtés, servait ordinairement de potence pour les condamnés, et le désir de voir une exécution avait seul attiré tant de gens autour de nous. Avertis de notre méprise, nous allâmes camper un peu plus loin, et la foule se dissipa.

Maraka, auquel les naturels donnent aussi le nom d'Ourdy, est situé à six cents pas environ du lit du fleuve ; à l'époque de l'inondation, l'eau approche de ses portes, mais pas assez, toutefois, pour remplir les fossés qui l'entourent. Cette ville était, lors de l'invasion des Mamlouks, une bourgade de peu d'importance (1). Devenue à cette époque le chef-lieu de la province, elle commença à prendre le nom de Dongolah et à s'agrandir chaque jour de constructions nouvelles.

(1) Maraka paraît avoir eu quelque célébrité dans le moyen-âge, car, parmi les trois provinces qui formaient la division de la Nubie, Vansleb cite celle de Maraka, dont la position paraît répondre à la partie nord du Dongolah.

La ville se compose aujourd'hui de deux parties. L'une, exclusivement réservée aux troupes et aux employés du Gouvernement, est une espèce de forteresse dont les murs de terre sont entourés de fossés d'environ neuf mètres de largeur sur quatre ou cinq de profondeur. Six bastions, ou plutôt six grosses tours, également construites en terre, flanquent cette enceinte fermée de mauvaises portes de bois, et défendue par une douzaine de pièces de canon. Ces fortifications misérables, mais suffisantes pour résister aux attaques des naturels, sont l'ouvrage de l'ancien gouverneur de la province, Cassim-Aga, qui les fit élever en 1819, dans l'espace de six semaines. La forteresse pourrait contenir environ quatre mille habitans, mais n'en a pas aujourd'hui la moitié. Toutes les maisons appartiennent au Gouvernement, et sont, pour la plupart, occupées par le bataillon de troupes régulières.

La maison du Bey, à laquelle est jointe un jardin assez vaste, occupe une partie de l'enceinte; une autre partie devait former place d'armes et servir aux manœuvres des troupes; mais elle a été rendue presque impraticable par une quantité d'excavations qui augmentent chaque jour; car c'est là qu'avec une inconcevable incurie on vient prendre la terre

nécessaire aux constructions voisines. La même insouciance préside aux travaux qu'on exécute sans cesse sans observer aucun ordre. On ruine une maison pour en élever une autre, qu'on abandonne presque aussitôt, sans que jamais aucun plan régulier préside à l'ensemble; de sorte qu'il est impossible de prévoir l'époque où cette série de constructions et de destructions successives devra s'arrêter.

A quelques pas au sud de la forteresse est un autre groupe de maisons non fermé de murs. C'est là que se trouvent, avec le bazar, la plupart des habitations des naturels, dont on peut évaluer le nombre à quinze cents; un nombre au moins égal est réparti dans les maisons de paille éparses dans la campagne, à peu de distance de la ville. Ces maisons, qui consistent en un treillage de bois recouvert de paille ou de tiges de doura, peuvent se transporter facilement d'un lieu dans un autre.

Après quelques heures de repos nous allâmes porter à MM. Germain et Fissuro, attachés, le premier comme médecin et l'autre comme instructeur, au bataillon de troupes régulières, les lettres dont on nous avait chargés pour eux au Caire. Ces messieurs nous accueillirent avec le plus affectueux empressement, et ne voulurent pas permettre que nous nous établissions

ailleurs que chez eux. Chacun d'eux avait fait construire une maison de terre assez commode, où ils vivaient dans la retraite la plus absolue, consacrant à la culture d'un petit jardin tout le temps que ne réclamait pas leur service, et ils étaient parvenus à se créer à Dongolah une existence qui n'était pas sans quelque douceur.

M. Germain nous présenta à Mahmoud-Bey, Moudir de la province, que nous trouvâmes majestueusement assis sur un large divan, et fumant un riche narguilé. C'était un gros Turc d'une quarantaine d'années et d'une figure calme et apathique, et qui ne pouvait faire un mouvement sur son sofa, sans soupirer comme s'il éprouvait une douleur. Il était coiffé d'un mouchoir de la Mecque (*keffieh*), distinction accordée par Méhémed-Ali à tous les militaires qui ont fait la guerre du Hedjaz.

Mahmoud-Bey, aujourd'hui chef de bataillon, avait fait les campagnes d'Arabie comme colonel; mais accusé d'avoir, par sa négligence, sacrifié quelques compagnies massacrées presque sous ses yeux par les Wéhabites, il fut destitué. Ce n'était que depuis peu de temps qu'il avait réussi à obtenir, par faveur, le grade de chef de bataillon, et avec ce grade le gouvernement du Dongolah, c'est-à-dire de tout le pays qui s'étend sur les deux rives du fleuve, depuis Ouady

Halfah jusques au-delà de Méraouy, vers le sud.

L'administration douce et bienveillante de Mahmoud-Bey lui avait conquis l'affection des habitans. Depuis son arrivée dans le pays le nombre des terres cultivées s'était considérablement accru, grâce au grand nombre de sakies élevées sur les puits qu'il avait fait creuser dans les terrains privés de l'inondation du Nil. Ces puits, dont la profondeur n'excède pas d'ordinaire quatre ou cinq mètres, donnent en abondance une eau souvent un peu saumâtre, mais excellente pour les irrigations, et ils permettront, à mesure de l'accroissement de la population, de rendre à la culture des milliers de feddans (1) qui semblaient condamnés à une éternelle stérilité.

Par une exception bien rare chez les autorités turques, le Moudir de Dongolah savait lire et écrire, et pouvait verifier par lui-même les comptes de ses mâlem, tandis que la plupart des autres gouverneurs sont réduits à appliquer de confiance leur *muhur* (cachet) au bas de pièces dont ils ne connaissent pas le contenu. Cette ignorance n'est pas une des moindres causes du désordre épouvantable qui

(1) Le feddan vaut deux arpens.

règne dans toutes les branches de l'administration. Chargés à la fois de recevoir les impôts et d'en contrôler la perception, les gouverneurs, dans leur intérêt particulier, trompent le Gouvernement sur les revenus de la douane, sur le nombre d'esclaves et de chameaux qui passent dans leur province, sur le nombre des habitans, sur celui des sakies et des dattiers, sur tout enfin; mais ces dilapidations ne sont rien en comparaison de celles que commettent les Mâlem, qui, forts de l'ignorance de leurs maîtres, volent impunément sous leur égide et leur font approuver des comptes que ceux-ci sont hors d'état de vérifier. Aussi, dans ces comptes, se trouve-t-il souvent d'énormes déficits, que les gouverneurs en défaut remboursent du produit de leurs déprédations, s'ils ne l'ont pas déjà dévoré, ou qu'ils paient de leur destitution, et quelquefois de leur tête, quand ils n'ont pas assez d'or pour la racheter.

Nous trouvâmes, chez le Moudir, un Nazir du Kordofal qui se trouvait dans cette position difficile. Il se rendait le plus lentement possible au Caire où il était mandé pour s'expliquer sur un déficit de 9,000 bourses (1,200,000 fr.), qui avait été reconnu dans ses comptes. A l'entendre, son secrétaire était le seul coupable; aussi se

promettait-il bien de le faire pendre à son retour, s'il était assez heureux pour pouvoir lui-même se tirer d'affaire.

Après avoir pris connaissance des firmans dont nous étions porteurs, Mahmoud-Bey nous offrit ses services et sa protection auprès des Kachefs de son gouvernement. Il s'entretint long-temps avec nous des ameliorations qu'il avait introduites dans le pays; et les éloges que nous lui adressâmes à ce sujet parurent le flatter infiniment. Son jardin, qu'il avait fait, tant bien que mal, arranger à l'européenne, était en grande partie consacré à la culture des végétaux, soit de l'Égypte, soit de l'intérieur de l'Afrique, qu'il cherchait à acclimater dans le pays. Nous y remarquâmes un *Abegali* nouvellement importé du Kordofal et auquel les Arabes donnent le nom de *Marackh* (1). La croissance de cet arbre est rapide et son port semblable à celui du genêt; son fruit, de la grosseur d'une noisette, contient une amande d'un goût d'abord fort amer qui se change en une saveur sucrée lorsqu'on boit de l'eau en la mâchant. Cette propriété la fait rechercher par les habitans du Kordofal et du Dar-Four qui l'emploient en guise de sucre. On cultivait aussi avec

(1) Problablement le *moringa arabica*.

succès, dans le jardin du Bey, le *Foul-abou-deïn* (1), plante dont les bulbes contiennent une grande quantité d'huile. Elle avait été nouvellement importée du Dar-Four, et nous avons appris depuis qu'on avait proposé au Vice-roi d'en favoriser la culture en Égypte, pour employer l'huile à la fabrication du savon. Mais ce projet n'a, jusqu'ici, reçu aucune exécution.

Mahmoud-Bey avait eu l'heureuse idée de former une troupe de chasseurs (*aggar*) (2), entretenus à ses frais et destinés à se porter à l'instant sur les points où était signalé quelque animal dévastateur. Lors de notre arrivée, ils étaient occupés à poursuivre, au-dessous d'Argo, quelques hippopotames qui détruisaient les récoltes. Ces amphibies, assez rares depuis quelques années dans le Dongolah, y sont devenus beaucoup plus communs depuis la grande inondation de 1828. Le Bey conservait aussi quelques animaux vivans; malheureusement cette ménagerie, qu'il serait si facile, dans ce pays, de peupler d'espèces rares, était peu nombreuse et mal choisie. Nous y remarquâmes deux lions du Sennâr, sans crinière, un moufflon à manchettes d'une force et d'une agilité incroyables,

(1) *L'arachis hypogæa.* La culture de cette plante a pleinement réussi, depuis quelques années, dans le midi de la France.

(2) Les Barabrahs leur donnent le nom d'*Haouaoui.*

un *ouébar* (marmotte d'Afrique) et deux jeunes giraffes prises dans une même chasse. Ces deux gracieux animaux étaient inséparables et ne fesaient jamais un pas l'un sans l'autre.

On nous fit voir aussi trois crocodiles de quinze à dix-huit pieds de longueur. Ils avaient été tués, peu de jours auparavant, à coups de lance, par les chasseurs du Bey qui les avait fait empailler tant bien que mal. Il se proposait de les envoyer au Caire, et ces amphibies contribueront probablement à l'ornement d'une des portes de la citadelle, où sont déjà appendus plusieurs trophées de ce genre.

Nous reçûmes, à notre retour chez nos hôtes, un présent de trois magnifiques moutons, de la part de Mahmoud-Bey. Ces animaux, d'une taille presque inconnue en Europe, mais dont la laine rude et grossière égalait presque la dureté du crin, étaient remarquables par leur tête busquée, type commun, du reste, aux bœufs, aux chèvres et aux chevaux de ce pays. Les bœufs sont de plus remarquables par la conformation de leur garrot, qui est d'une hauteur prodigieuse, et il est facile de reconnaître, dans cette espèce, le type constamment adopté par les artistes égyptiens, pour la représentation de cet animal sacré, qu'on rencontre si fréquemment dans les hiéroglyphes.

Quant aux chevaux, la belle race Dongolah, autrefois si célèbre en Égypte, est presque entièrement épuisée depuis les dernières guerres. Il n'en existait, de notre temps, dans le pays, que deux individus, dont la taille était plus élevée que ne l'est d'ordinaire celle des races arabes, et dont les formes rappelaient celles des chevaux normands. On nous a assuré qu'ils étaient plus communs dans le Berber.

Tous les habitans de Dongolah sont musulmans; mais l'absence presque totale de mosquées permet de croire qu'ils suivent leur religion avec peu de ferveur. Rien de plus rare que de trouver un Dongolaouy qui ait fait le pèlerinage de la Mecque. Habituellement ils négligent les ablutions et les prières prescrites par le Coran; et en général ils ne célèbrent d'autres fêtes que celle du Ramazan. Dans chaque village on trouve un Faky, c'est-à-dire un homme sachant lire et écrire, et connaissant à fond les lois et cérémonies de l'islamisme. Libre de tout travail manuel, il est nourri par les habitans et chargé d'enseigner aux garçons la lecture, l'écriture et la religion. La principale industrie de ce Faky consiste à écrire sur des bandes de papier ou de peau quelques sentences ou des formules magiques, dont les naturels font le plus grand cas et qu'ils portent sur eux, ou

qu'ils attachent au cou de leurs chevaux en guise de talismans, pour écarter le *mauvais-œil.*

Les Dongolaouy font, avec assez d'intelligence, un petit commerce qui consiste en quelques marchandises d'Europe ou du Caire, qu'ils échangent, avec un bénéfice de plus de cent pour cent, contre celles qu'apportent les caravanes du Dar-Four, du Sennâr et du Kordofal. Ceux à qui leurs moyens le permettent sont djellabs et vont eux-mêmes chercher les esclaves fort loin dans l'intérieur du pays. La durée de ces voyages est quelquefois de deux années; ils en rapportent de la poudre d'or et quelques autres articles. Cependant, bien que plusieurs de ces marchands possèdent un assez grand nombre d'esclaves, il en est peu qui jouissent d'une certaine aisance, surtout depuis que le commerce de la gomme arabique du Kordofal, érigé en monopole par le Pacha, a fait disparaître l'activité à laquelle donnait lieu, à Dongolah, le transit de cette marchandise.

La fidélité dans les transactions commerciales est une vertu à peu près inconnue aux habitans de Dongolah, et il est bien rare qu'ils exécutent sans difficultés un marché conclu. Presque toujours, au moment de livrer la marchandise, ils en demandent un prix supérieur à celui qui avait été convenu : souvent même

pour des objets de peu d'importance, la femme vend et reçoit l'argent, puis survient le mari qui refuse de reconnaître le marché sans pourtant vouloir restituer la somme reçue. Heureusement, sous le gouvernement actuel, le courbach est là pour mettre tout le monde d'accord, et il n'y a pas d'exemple que cet argument ait manqué son effet.

Deux races bien distinctes forment la population de Dongolah : les Dongolaouy proprement dits, descendant des anciens Éthiopiens, et les Arabes issus des tribus sorties du Hedjaz. Quoique les premiers se soient mélangés avec les Barabrahs et avec toutes les tribus qui, à différentes époques, les ont subjugués, un examen attentif fait cependant retrouver chez eux des traits que nous retracent constamment les monumens de l'antique Égypte. Une forme de visage ovale, un nez bien fait, légèrement rond à l'extrémité, des lèvres un peu épaisses, une barbe peu touffue, des yeux vifs, des cheveux crépus mais non laineux, une taille moyenne mais bien prise, et un teint couleur de bronze, voilà les traits du véritable Dongolaouy.

Les Arabes ont conservé purs les traits caractéristiques de leurs ancêtres ; ils se distinguent par un front saillant, un nez bien fait, une bouche proportionnée, des lèvres plus minces,

des yeux vifs mais un peu enfoncés, une barbe plus touffue, des cheveux plus lisses et un teint plus clair; ils vivent séparés des Dongolaouy comme des Barabrahs qu'ils méprisent et dont ils affectent de ne pas parler la langue, tandis que ceux-ci parlent l'arabe. On prétend que les uns et les autres exhalent, comme les nègres, quoique à un moindre degré, une odeur particulière. Nous n'avons jamais eu occasion de nous en apercevoir, mais il est permis de le croire si, comme ils le prétendent eux-mêmes, les crocodiles les attaquent de préférence, lorsqu'ils nagent dans le fleuve avec des blancs.

Une courte chemise de toile à larges manches, un caleçon ou seulement un morceau d'étoffe de coton roulé autour des reins, forment leur vêtement; ils portent d'ordinaire au bras droit et attachées au-dessus du coude avec des cordons de peau tressée, des amulettes roulées dans de petits cylindres de cuir, des pinces à épiler, et même quelquefois une petite corne creuse qui contient du musc de crocodile ou d'autres drogues odoriférantes. A leur bras gauche est suspendu de la même manière un poignard à deux tranchans, de la longueur de nos couteaux, dont il remplace pour eux l'usage dans l'habitude de la vie; quelques-uns portent un second poignard fixé de même au-dessus

du genou, pour en frapper au besoin l'ennemi qui aurait réussi à se saisir inopinément du premier. Ils ne marchaient guère autrefois sans être armés de boucliers de peau d'hippopotame ou de crocodile et de lances dont le fer avait jusqu'à trois pieds de longueur; mais dans le Dongolah, de même qu'en Égypte, le Vice-roi a défendu de porter ces armes et cet ordre est assez généralement exécuté.

La beauté des femmes est remarquable : partout on rencontre de grandes jeunes filles à la taille svelte, aux yeux noirs et veloutés, aux poses simples et gracieuses, aux cheveux nattés comme à la cour des Pharaons. Dans cette physionomie si naïve, si souriante, dans ce corps si souple et si élégant, dans cette gorge dont la forme est si pure que l'âge lui-même ne l'altère que tardivement et comme à regret, il est impossible de méconnaître le modèle que cherchaient à imiter les artistes de l'antique Égypte et dont ils ont souvent si heureusement approché.

L'épaisse chevelure des femmes du Dongolah est tressée avec beaucoup d'art et ornée de morceaux d'ambre, de corail et de cornaline. Quelques-unes y suspendent un anneau d'argent qui vient leur tomber sur le front : les deux sexes portent dans leurs cheveux une longue aiguille de bois ou de métal qui leur

sert à en arranger les nattes qu'ils défont au plus une fois chaque année; car c'est un travail de plusieurs jours que l'arrangement d'une semblable coiffure composée d'une infinité de petites tresses d'égale longueur et artistement travaillées. Les femmes laissent ces tresses retomber autour de leur cou que parent plusieurs rangs de colliers de verroterie; le plus souvent elles ajoutent à ces ornemens quelques grosses coquilles du genre des porcelaines, suspendues à des cordons de peau de gazelle, et des amulettes semblables à celles des hommes. La plupart d'entre elles ont les narines, le pourtour des oreilles et même les lèvres percées de trous dans lesquels sont passés de petits anneaux d'argent. Les plus riches portent des bracelets de même métal et d'autres cercles semblables au-dessus des chevilles. Les autres les remplacent par des cercles d'ivoire, de corne ou de verre coloré qu'on tire des verreries établies dès les temps antiques dans la vallée d'Hébron, au sud de Jérusalem. Comme moyen d'embellissement, elles se teignent en rouge, avec le henné, le creux de la main et les ongles, et se noircissent les paupières et les lèvres.

Les jeunes filles portent autour des reins une pagne (*Rahad*) en peau de gazelle découpée en lanières et toujours ornée de petits

coquillages univalves, symboles de leur virginité; c'est là leur unique vêtement. Mariées, elles l'échangent contre une pièce d'étoffe qu'elles roulent autour des hanches et qui ne descend pas au-dessous du genou. Quelques-unes ont en outre une autre pièce d'étoffe (*djouérieh*) qu'elles portent, le plus souvent pliée négligemment sur l'épaule et qui leur sert au besoin de voile pour se garantir des ardeurs du soleil ou pour cacher leur figure à l'approche d'un étranger. Ce serait au reste se tromper que de croire que cette nudité complète, si révoltante pour nous, entraîne de grands dérèglemens dans les mœurs; cet état qui nous choque ne les empêche pas d'avoir une pudeur qui, pour être différente de la nôtre, n'en est pas moins réelle et seulement relative. La Nubienne complètement nue se présente devant vous sans crainte, sans embarras, aussi bien défendue contre vos outrages que les autres femmes de l'Orient avec les voiles épais qui les dérobent à vos regards.

On marie les jeunes filles à l'âge de dix à onze ans; peut-être serait-il plus exact de dire que les mères les vendent pour un prix qui se paie moitié en argent, moitié en bestiaux et en bijoux ou ustensiles : cette dernière portion du prix d'achat constitue la dot de la nouvelle

mariée; quant à l'argent, c'est la mère qui le garde, à la charge par elle de reprendre sa fille et de la nourrir, s'il plaît au mari de s'en séparer, ce qui arrive fréquemment. Dans ce cas, la femme divorcée est tenue de garder ses enfans jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de sept ans; alors le père prend les garçons, les filles restent la propriété de la mère.

Les deux sexes sont dans l'habitude de se frotter la tête et le corps avec une pommade composée de beurre ou de graisse de mouton mêlée à l'huile du ricin et à certains aromates, ce qui donne du luisant à leur peau : le soleil ardent, auquel ils sont sans cesse exposés nus, rend nécessaire cet usage qui a d'ailleurs l'avantage d'éloigner d'eux les moustiques et toute espèce de vermine. C'est seulement dans le cas de mort d'un de leurs parens qu'ils cessent, en signe de deuil, la pratique de ces onctions, pendant un temps qui varie de sept à quarante jours, suivant le degré de parenté du défunt.

On pratique comme ornemens sur les joues, la poitrine et les épaules des enfans des deux sexes, des scarifications régulières dont la trace est ineffaçable. Cet usage est généralement adopté dans toute la Nubie et même chez les peuplades au delà du Sennâr. Nous avons eu occasion de voir quelques négresses esclaves

qui avaient les épaules ornées de plusieurs rangs de petits bourlets de chair dont les premiers étaient aussi gros que le bout du doigt, sans que nous ayons pu savoir comment elles parviennent à obtenir des cicatrices aussi saillantes.

Hommes et femmes ont d'ailleurs sur le dos et souvent sur les autres parties du corps un grand nombre de cicatrices irrégulières provenant, les unes de l'usage où sont les mères de faire quelques incisions sur le dos de leurs enfans dès que des cris inaccoutumés peuvent leur faire craindre une indisposition ; les autres, des saignées qu'ils ne manquent pas de pratiquer au moyen de petits coups de rasoir croisés dans tous les sens, sur l'endroit où ils ressentent quelque douleur ; souvent aussi ils appliquent sur la partie malade des pierres ou des ferremens rougis au feu.

Les Nubiennes, comme les Arabes et les Coptes, sont dans l'usage de se tatouer ; il n'est, pour ainsi dire, aucune partie de leur visage ou de leur corps qui soit exempte de cette étrange parure. Les Musulmanes mêlent des étoiles et des croissans aux autres figures qu'elles affectionnent ; les Coptes y substituent les images de la Croix.

Les Nubiens marchent en général sans chaussure, aussi leurs pieds sont-ils horriblement

crevassés par l'effet du sable brûlant. Cependant quelques-uns portent des sandales faites tantôt d'un seul morceau de cuir dont les bords adroitement découpés servent à former les attaches, tantôt des feuilles tressées du dattier ou du doum, et toutes semblables à celles qu'on retrouve encore dans les tombeaux égyptiens.

Pour garantir leur tête des ardeurs du soleil, ils portent souvent une coiffure formée d'un morceau de natte plié en deux qui fait pointe sur le sommet de la tête et dont les angles viennent retomber sur les deux oreilles; ou bien ils protégent leur visage par l'ombre d'un immense chapeau rond tressé en feuilles de palmier. Ce chapeau, dont la forme pointue se termine au sommet par une sorte de poignée, est rattaché sous le menton et fixé au sommet d'une espèce de cylindre également tressé en feuilles de palmier, et qui l'élève de huit à dix pouces au-dessus de la tête.

Les Dongolaouy sont plus cérémonieux qu'aucun peuple de l'Orient, et c'est un spectacle curieux que de voir s'aborder deux amis qui ne se sont pas vus depuis long-temps. Après s'être donné le *selam*, on les voit se placer vis-à-vis l'un de l'autre et mettre chacun la main gauche sur l'épaule droite de son ami; puis s'inclinant et se touchant à chaque fois la main

droite qu'ils portent ensuite à leur cœur, à leur bouche et à leur front, ils se demandent mutuellement des nouvelles de tout ce qui peut les intéresser, en commençant par les enfans, la maison, le bétail, et ainsi de suite jusqu'aux plus petits objets; il est presque inutile de dire que, suivant l'usage oriental, leur femme ne figure jamais dans cette longue énumération qui dure souvent plus d'un quart d'heure. Les Arabes Chaykyé, leurs voisins, sont beaucoup plus laconiques dans leurs civilités et s'adressent d'un seul mot vingt fois, cent fois le même compliment : « *Soyez vingt fois le bien venu.* « — *Cent fois bonjour.* »

C'est à Dongolah que nous eûmes, pour la première fois, l'occasion d'observer la pratique barbare usitée sur les femmes de ces contrées. On ne peut expliquer cet usage bizarre auquel a donné naissance la jalousie la plus effrénée, qu'en remarquant que, par une exception bien rare aux mœurs musulmanes, les femmes, comme les filles de Dongolah, jouissent de la plus grande liberté, se laissent voir et sortent quand bon leur semble. C'est à l'âge de huit ou neuf ans que les jeunes filles sont soumises à l'infibulation. Cette opération est toujours précédée par la circoncision, c'est-à-dire par l'excision de la partie exubérante des

nymphes. L'opération consiste dans le retranchement d'une portion des parties externes. On place ensuite la jeune fille sur le dos, les jambes pressées l'une contre l'autre, et on la tient dans un état d'immobilité complète jusqu'à ce que les deux plaies aient été réunies par la cicatrisation, ce qui a lieu au bout de deux semaines. Un tube très étroit sert à ménager l'ouverture indispensable aux écoulemens naturels. S'il survient, à la suite de l'infibulation, quelque symptôme fâcheux, on le fait disparaître par la cautérisation, à l'aide d'un fer rouge. Des matrones, préposées à cet usage, sont chargées de pratiquer la contre-opération, à l'époque du mariage. Ces matrones mettent ordinairement, à leurs soins, un prix élevé; aussi advient-il plus d'une fois que le nouveau marié ne peut, faute d'argent, faire subir à sa fiancée cette préparation essentielle; mais si, par hasard, il parvient, malgré cet obstacle, à la rendre féconde, les matrones sont obligées d'exercer gratis leur ministère, et de faire disparaître les entraves qui s'opposeraient au travail de l'enfantement.

Quelque douloureuse que cette opération puisse paraître, beaucoup de femmes sont exposées à la subir plusieurs fois. Il arrive rarement qu'un Nubien parte pour un long voyage sans

s'assurer, par ce moyen, de la vertu de sa moitié, pendant son absence, ce qui du reste n'empêche pas qu'à Dongolah, comme ailleurs, un mari absent ne puisse être trompé; la femme, lorsqu'elle apprend, par quelque caravane, la nouvelle du prochain retour de son époux, est alors obligée de se soumettre de nouveau à l'infibulation, et il en est sur lesquelles elle a été répétée jusqu'à six et huit fois.

Depuis Ouady Halfah jusqu'à Méraouy, l'usage de cette opération est général parmi les Nubiennes, aussi bien que parmi les femmes des Arabes Chaykyé, qui ont adopté la vie agricole, à l'opposé des Arabes Bédouines qui en sont exemptes et que l'on dit très chastes.

Le climat de Dongolah semble privilégié; il n'y pleut que rarement, et seulement de septembre en novembre. Les mois de mars, juin et juillet, y sont les plus chauds de l'année (1); la crue du Nil, qui commence à cette époque, amène, avec elle de l'Abyssinie, une fraîcheur bienfaisante, et le pays est parfaitement sain. Les fièvres qui, à la suite de la saison des

(1) Dans les mois de février et mars le thermomètre de Réaumur s'élève d'ordinaire, de midi à trois heures, à 28°. Mais en mai et juin il monte souvent, à la même heure, jusqu'à 38°.

pluies, exercent de si affreux ravages au Sennâr et au Kordofal, ne sont ni longues, ni dangereuses à Dongolah, et la petite vérole, qui décime, d'une manière si cruelle les habitans des contrées plus méridionales, y règne fort rarement. La peste n'y pénètre pas d'Égypte, non plus que dans le reste de la Nubie; la dyssenterie et l'ophtalmie y sont peu communes, et le carreau, dont il est si rare qu'un enfant égyptien soit exempt, y est entièrement inconnu. Au lieu de ces petits êtres hâves, chétifs, le ventre gonflé et les membres amaigris, dont la vue vous attriste en Égypte, vous ne rencontrez, dans le Dongolah, que des enfans qui respirent la force et la santé. La syphilis est le seul fléau qui exerce ses ravages dans le pays, encore y est-elle moins commune et moins dangereuse qu'en Égypte : on la guérit avec une terre qui vient du Kordofal; les malades font infuser cette terre dans de l'eau qu'ils boivent ensuite; et l'emploi de ce médicament est, dit-on, généralement suivi de succès (1).

(1) L'analyse de cette terre, soumise par l'Académie de médecine à l'examen de MM. Cullerier et Soubeiran, a montré que les matières qui sont dissoutes par l'eau, sont le sulfate, e carbonate et l'ulmate de soude, et une trace de sel marin. La proportion de ces matières est environ des quatre cinquièmes du poids total. Cette terre est un sol d'alluvion provenant de terrains anciens (quartz et mica), qui n'ont pu fournir la soude

Les remèdes le plus communément employés par les naturels, sont, comme nous l'avons dit, l'application du feu et les scarifications sur toutes les parties du corps et principalement au creux de l'estomac. C'est presque là, avec la diète, l'eau et quelques pratiques superstitieuses, leurs seuls moyens de guérison. Du reste, nul n'exerçant en titre la médecine ni la chirurgie, c'est dans l'expérience d'un parent ou d'un ami que les Nubiens placent leur confiance en cas de besoin.

On fait en général, dans le Dongolah, deux récoltes par an. Les premières semailles se font au mois de septembre, après que l'inondation a commencé à baisser, et la moisson a lieu dans le mois de janvier. Elle est suivie immédiatement de nouvelles semailles, et la seconde moisson arrive à maturité au mois de mai. Un grand nombre de productions nouvelles sont venues, depuis la conquête des Égyptiens, augmenter la richesse du pays. On y recueille du coton, du safranum, de l'opium et de l'indigo; on a fait quelques essais malheureux en cannes à sucre, mais avec du soin cette culture devra réussir comme les autres. Le long du ri-

qui s'y trouve actuellement. Il est évident qu'elle a été arrosée, postérieurement à sa formation, par des eaux chargées des sels de soude que l'analyse a fait reconnaître.

vage on plante des haricots qui n'ont pas besoin d'arrosement artificiel, et auprès de chaque sakie, une portion de terrain est destinée à une plantation de coton, de bamiés, d'oignons et de tabac. Les produits les plus importans sont les grains et les dattes, dont une partie est maintenant employée à fabriquer de l'eau-de-vie; plusieurs habitans font de cette liqueur un abus incroyable, sans en paraître incommodés. Nous avons vu quelques-uns d'entre eux en boire environ deux bouteilles, presque coup sur coup, sans tomber pour cela dans un état d'ivresse. Leur boisson de prédilection est le *bilbil*, espèce de bière épaisse et acide, préparée avec du doura qu'ils enfouissent, pendant quelques jours, dans le sable humide, sur les bords du fleuve; dès que les germes ont atteint cinq ou six pouces de longueur, ils le font fermenter dans l'eau, après l'avoir broyé. Le goût aigrelet de cette boisson nous parut fort peu agréable, mais les naturels en sont extrêmement avides, aussi bien que de la *méryse* (1), autre liqueur fermentée, qui diffère peu du bilbil, mais qui ne peut se conserver long-temps.

(1) Cette boisson est celle qu'on appelle en Égypte *bouza*. Abou-Selah l'appelle *marisi*, et dit qu'elle est ainsi nommée des Maris, peuples de la Nubie-Inférieure, qui en faisaient usage.

Pendant les premières années de l'occupation égyptienne, la province de Dongolah conserva quelque prospérité, ce qu'il n'est guère permis d'attribuer qu'à la crainte qu'éprouvait le Vice-roi de voir lui échapper une conquête nouvelle et encore mal affermie; mais des impôts onéreux n'ont pas tardé à écraser le pays, et la misère y est extrême. Faute de fourrages les laboureurs ne peuvent nourrir ni moutons ni chevaux. Ils n'ont d'autres bêtes de somme que des bœufs et des ânes d'une chétive apparence, et le petit nombre de chameaux que l'on voit dans le pays sont d'une espèce très inférieure; mais du moins la nature semble garantir à jamais aux peuples de cette contrée une nourriture abondante, par les obstacles qu'offrent aux communications les déserts et les cataractes, obstacles tels que les denrées de cette province rendues au Caire, reviendraient à un prix trop élevé pour pouvoir jamais y devenir un objet de commerce. Malgré leur condition malheureuse les Dongolaouy conservent un grand fond de gaieté, et ils oublient facilement leurs misères, pourvu qu'ils aient de l'eau-de-vie de dattes ou du bilbil. On les dit légers, perfides et paresseux, mais au moins ils ne sont ni fanatiques, ni vindicatifs, ni enclins au vol.

Le furdy-el-rass (*impôt personnel*) est en-

core inconnu en Nubie, et les habitans ont été jusqu'ici exempts du service militaire. Les gouverneurs exigent bien de temps à autre des subventions extraordinaires, mais en principe l'impôt ne porte que sur les sakies et les dattiers; il est fixé à 22 piastres fortes (115 fr.) pour les premiers (1), et de quinze paras à une piastre (de 12 à 35 c.) pour les seconds, suivant leur âge, c'est-à-dire suivant leur rapport, qui est, en général, très-considérable; car, sous cette latitude, ces arbres commencent à donner des fruits dès la seconde année, tandis qu'en Égypte ils sont entièrement improductifs pendant six ou sept ans.

Les impôts ont été de tout temps calculés et répartis, dans les provinces au-dessus de la première cataracte, d'après le nombre de sakies (2). On ne considérait pas plus la fortune du propriétaire que la quantité de terrain arrosé par ces machines; mais depuis l'invasion

(1) Cet impôt était autrefois de 25 fr.

(2) Pour maintenir en activité une sakie il faut trois paires de bœufs. Chaque paire travaille cinq heures par jour. Le travail du labourage consiste à remuer un peu le sol avec une houe, à diviser le terrain en carrés plus ou moins réguliers, que l'on entoure d'un petit rebord de terre, et à y faire arriver l'eau au moyen de rigoles. Avant les semailles il est d'usage de couvrir les champs d'une légère couche de terre grasse qu'on tire des parties basses du désert.

égyptienne, ce système a été sensiblement modifié : on a bien conservé la répartition par sakies, mais toutes ces terres ont été d'abord mesurées, et on a assigné à chaque roue une portion de terrain déterminée. L'excédant a servi à former de nouvelles portions sur lesquelles on a forcé les habitans à construire de nouvelles machines hydrauliques, et afin que le petit nombre des habitans ne pût devenir un prétexte pour éluder l'exécution de cette mesure, le Gouvernement a ordonné qu'à l'avenir chaque sakie ne serait servie que par quatre hommes adultes : le surplus a été enlevé de force et réparti dans les portions où il manquait des cultivateurs. Ce nouveau système a augmenté d'un cinquième le nombre des sakies dans la province de Dongolah. Il est inutile de dire qu'on n'a tenu compte ni de la différence de fertilité du sol ni de cette circonstance, que, dans plusieurs districts, les plaines cultivables sont beaucoup trop élevées pour pouvoir être arrosées par une seule sakie, en sorte qu'il en faut deux correspondantes placées l'une au-dessus de l'autre pour faire arriver l'eau à la hauteur nécessaire. On peut évaluer à sept mille le nombre de sakies établies depuis Ouady Halfah jusqu'à Méraouy, et la population à cent cinquante mille ames. Dans les provinces de Ma-

hass et de Sokkot, qui n'ont pas besoin d'arrosement artificiel, chaque étendue de terrain contenant deux cents dattiers, a été taxée comme si elle était arrosée par une sakie.

Outre la contribution en argent, chaque sakie est imposée pour une certaine quantité de moutons, de poules, de beurre, de tabac, de coton, de charbon, d'outres de cuir, de foin, etc. Ces mesures sont trop oppressives pour qu'il soit raisonnable de promettre une longue durée à un pareil régime, et la domination actuelle des Égyptiens doit d'autant plus être considérée comme une occupation temporaire, que les revenus de ces provinces sont presque nuls pour le trésor.

Les contributions sont perçues en nature, partie en fruits de la terre et partie en toiles de coton grossières qui se fabriquent dans le pays, où elles servent à l'habillement des troupes; on en expédie en Égypte (1) pour le même usage, une assez grande quantité. Ces toiles sont de plus pour le Gouvernement un objet de trafic; il les reçoit à raison de huit piastres la pièce et

(1) Les étoffes ont depuis plusieurs siècles été employées par les Nubiens comme signe monétaire. « Ils se servent, en « guise de monnaie, dit Makrizy, d'une étoffe qui se fabrique « chez eux, et qui porte le nom de *Wendy*. Chaque pièce est de « dix coudées; mais, pour la facilité des achats, on la partage « en morceaux d'un quart de coudée, et au-dessus. »

paie ses employés avec la même monnaie, mais au prix de dix piastres. Outre la perte réelle que cette espèce d'agiotage fait éprouver aux naturels, dont il augmente de fait les impositions d'un cinquième, il a l'inconvénient plus grave de rendre presque nulle la circulation de l'argent, dont la rareté est un des principaux obstacles à la prospérité du pays.

Cette rareté excessive de numéraire a fait descendre au prix le plus bas les objets de première nécessité. A Dongolah on achète, pour quatre paras (environ 3 centimes), une quantité d'excellent pain suffisante pour rassasier cinq personnes pendant une journée. Un autre grand obstacle au commerce est le peu d'habitude qu'ont encore les habitans des diverses monnaies en circulation ; ce qui les rend fort défians et les empêche d'accepter toutes celles dont le type ne leur est pas bien connu. Les vieilles piastres turques sont préférées par eux aux nouvelles piastres égyptiennes, qu'ils refusent le plus souvent. Parmi les monnaies européennes, les piastres fortes d'Espagne à l'effigie de Charles IV, avec quatre I, ont cours presque à l'exclusion de toutes les autres (1). Quant aux monnaies d'or, ils ne les prennent

(1) On les appelle *abou-arba*, père IIII (*quatre*), à cause du chiffre qui s'y trouve représenté.

qu'après s'être assurés qu'elles sont de bon aloi, en les faisant rougir au feu. Si la couleur de l'or n'est pas altérée par cette opération, ils ne font aucune difficulté pour les recevoir. Du reste les monnaies de ce métal sont fort rares dans le pays, et c'est à peine si on y rencontre par hasard, dans la circulation, quelques doublons d'Espagne ou quelques sequins de Venise ou de Hollande. Les *khairiés*, monnaie égyptienne, n'ont cours à aucun prix (1).

Une autre raison de la rareté du numéraire est l'inexactitude du Gouvernement à payer les troupes, dont le séjour devient ainsi, pour le pays, une charge accablante. Il y avait, lors de notre passage à Dongolah, plus de deux ans que le bataillon n'avait reçu de solde. Les soldats murmuraient hautement et les habitans menaçaient de s'insurger si cet état de choses se prolongeait davantage. Le Bey, réduit à pro-

(1) Il paraît que l'usage des monnaies était, à une époque encore peu ancienne, entièrement ignoré des Nubiens. « Passé « le Maks (*Mahass*), dit l'historien de Nubie, Abdallah-Ben- « Ahmed, les habitans ne connaissent ni vente, ni achat, mais « se procurent ce dont ils ont besoin, en donnant en échange « des troupeaux, des étoffes, etc. »

Dans ces dernières années encore, Belzoni, lorsqu'il voulut faire ouvrir le temple d'Ebsamboul, fut long-temps avant de pouvoir décider les habitans à recevoir, en paiement, de l'argent, dont ils paraissaient ignorer entièrement la valeur.

mettre sans cesse en vain, venait d'être obligé de prendre des mesures pour prévenir un mouvement. Plusieurs officiers, qui avaient contracté des dettes, avaient été mis sous le bâton, et pour ôter en même temps aux créanciers l'envie de réclamer davantage, le même châtiment leur avait été infligé. Grâce à l'emploi de ce moyen de conciliation, on n'entendait plus aucune plainte, et Mahmoud-Bey nous faisait, avec une complaisance toute naïve, l'éloge de l'ordre et de la bonne conduite de ses officiers.

C'est dans le bataillon de Dongolah que sont incorporés la plupart des esclaves mâles faits ou achetés pour le compte du Pacha, et destinés à l'armée. Ils ne sont dirigés sur l'Égypte qu'après avoir reçu un certain degré d'instruction, et seulement quand ils sont devenus capables de faire utilement partie des divers régimens.

Ce mélange continuel d'esclaves à demi sauvages, et plus encore peut-être l'isolement où ils se trouvent du reste de l'armée, ont contribué à enlever aux soldats tout le sentiment de leur dignité, et nous avions souvent peine à nous empêcher de sourire en voyant les deux factionnaires placés dans le divan du Bey, déposer leurs fusils dans le coin de la salle, pour nous servir le café ou pour aller faire une com-

mission et venir, avant de le reprendre, baiser respectueusement le bas du vêtement de leur maître.

De Dongolah, nous avions d'abord eu l'intention de poursuivre notre voyage en nous dirigeant sur Djebel-Barkal, par le désert de la rive droite, mais deux courriers du Bey qui avaient pris cette voie, ayant disparu et une caravane assez nombreuse ayant été quelques jours auparavant, obligée d'abandonner plusieurs chameaux à des lions, nous renonçâmes à ce projet dont le Bey nous avait d'ailleurs rendu l'exécution impossible. « Recommandés « comme vous l'êtes par mon glorieux maître « Mohammed-Aly, dont le ciel veuille conserver « les jours, mon devoir, nous dit-il, est de « vous protéger autant que je le puis; je vous « ferai donc donner une barque pour que votre « voyage ne soit pas arrêté, mais les accidens « qui viennent d'arriver m'imposent l'obliga- « tion de vous refuser des guides pour la « voie de terre. »

Il n'y avait pas à choisir; nous nous occupâmes donc de nous procurer une barque qui nous fut louée par le capitaine du port, Achmet Douchy; car, de la seconde à la quatrième cataracte, et sans doute au-delà, il n'existe point sur le Nil d'embarcations particulières; toutes

appartiennent au Vice-roi, et sur cet espace de plus de cent cinquante lieues, leur nombre s'élève au plus à une soixantaine. Ces barques n'en sont pas moins à la disposition du commerce; les gouverneurs de province les louent souvent à des particuliers pour le transport des marchandises. C'est à l'aide de troncs d'arbres que les Nubiens passent ordinairement d'une rive à l'autre; souvent aussi ils se tiennent attachés à la queue d'une vache, d'un buffle ou d'un chameau qu'ils forcent à nager devant eux, ou bien ils s'aident d'une botte de joncs, d'une outre à demi gonflée d'air, ou de deux ou trois calebasses vides jointes ensemble par quelques djerids; ils embrassent avec les jambes cette espèce de flotteur dont ils maintiennent d'une main l'extrémité contre la poitrine, tandis qu'ils nagent de l'autre.

Le 23 avril nous quittâmes Dongolah, et notre barque, montée de cinq hommes d'équipage, mit à la voile sous la direction du reïs Sélim.

Les barques nubiennes sont construites sans membrure et formées seulement d'un assemblage de planches épaisses de quatre ou cinq pouces, de forme irrégulière et jointes grossièrement à l'aide de clous. Des filamens de palmier enfoncés de force dans les jointures servent à les calfater sans le secours du goudron.

Ces embarcations ne sont pas pontées; elles ont seulement à l'avant et à l'arrière une espèce de retraite formée par une claie de branches de palmier. Une seule voile carrée fort élevée qui vire d'elle-même et se trouve ainsi sur le mât dans une des bordées, compose toute leur voilure; aussi est-il impossible avec ces barques de serrer le vent d'un peu près; elles sont lourdes et d'une mauvaise marche; mais en revanche elles ne courent jamais le risque de chavirer. Tous nos hommes étaient Barabrahs et trois d'entre eux naviguaient pour la première fois. Engagés au service de Mahmoud Bey pour tous les travaux indistinctement, ils recevaient dix piastres (3 fr.) de solde mensuelle, plus un taïm de doura, sorte de salaire qui permet au Gouvernement de tirer parti de l'impôt que la rareté du numéraire le force à percevoir en nature. L'emploi que recherchent de préférence ces Barabrahs est celui de batelier; car alors, éloignés de l'œil et du bâton du maître, ils trouvent moyen d'augmenter leur misérable solde en passant d'une rive à l'autre les naturels qui ont quelque bagage à porter avec eux et qui paient ce service en grains ou en provisions. C'était afin de jouir de cette condition que nos hommes s'étaient enfuis de leurs villages situés au-dessous de la seconde cata-

racte, pour venir se fixer dans le Dongolah, et malgré leurs plaintes, nous avons pu nous convaincre que leur sort y était infiniment plus heureux que dans leur pays.

Les nombreuses sakies qui s'élèvent de toutes parts sur les deux rives du Nil, annoncent combien la culture est soignée aux environs de Dongolah : plusieurs de ces machines sont entourées de nattes destinées à les garantir du vent qui répand l'eau des jarres en agitant les cordes. Il arrive souvent aussi qu'on est obligé de garnir également de nattes la partie du terrain sur laquelle l'eau peut retomber, pour éviter les éboulemens qui, sur ce sol de sable, sont presque partout le plus grand obstacle à leur établissement.

Nous arrivâmes bientôt en vue d'Hannak et du bois de palmiers qui l'entoure; la chaleur était étouffante et d'autant plus insupportable, que nous ne pouvions nous garantir des ardeurs du soleil qu'à l'aide d'une tente très basse que nous avions installée dans notre barque et sous laquelle nous nous trouvions privés d'air et comme dans une étuve. Heureusement nous étions déjà habitués à supporter les privations et la fatigue et à partager la vie dure et la nourriture des naturels, et c'est sans aucun doute à cette habitude, aussi bien qu'à l'observation

d'un régime sévère, que nous devons d'avoir échappé à l'ardeur de ce climat qui a moissonné tant de voyageurs.

Plusieurs barques chargées d'esclaves qui venaient du Sennâr et qu'on amenait à Dongolah, pour y être incorporés dans les troupes, passèrent près de nous. Ces malheureux presque nus et entassés les uns sur les autres, semblaient près d'expirer de fatigue et de misère, tandis que chargés de l'escorte de ce lugubre convoi, quelques soldats albanais fumaient, accroupis à l'avant et à l'arrière de chaque barque, avec l'air de la plus complète indifférence.

A peu de distance, nous rencontrâmes plusieurs cadavres flottans auxquels nous fîmes donner la sépulture, concluant de cette triste rencontre que les crocodiles doivent être peu communs dans ces parages, ainsi que déjà nous avions pu le soupçonner en voyant la hardiesse avec laquelle les naturels traversaient le fleuve à la nage.

Dès que la brise faiblissait ou devenait contraire, nos Barabrahs, peu jaloux de se fatiguer, ne manquaient pas d'aller relancer les habitans pour les forcer à venir remorquer notre barque.

Rien n'égale la paresse et l'arrogance de ces bateliers qui, sûrs d'être appuyés par l'autorité dans toutes les vexations qu'il leur plaît d'im-

poser au nom du service, sont un véritable fléau pour les riverains qu'ils maltraitent et auxquels ils prennent la plupart du temps leur pain sans le payer. Toute la journée les nôtres n'avaient d'autre occupation que de se promener sur le bord du fleuve pendant que les habitans tiraient la cordelle, et souvent la nuit même ils ne craignaient pas d'aller, le courbach à la main, chercher jusque dans leurs chaumières ces malheureux, dont toute la résistance se bornait à se tenir cachés un instant; mais quand nos matelots menaçaient d'emmener les femmes à leur place, ils se hâtaient de se montrer; souvent même alors ils apportaient avec eux quelques provisions qu'ils venaient nous offrir, demandant pour toute grâce de n'être pas battus.

Nous venions de dépasser l'île de Guertot. A partir du coude que le Nil forme dans cet endroit, vers l'est, les villages deviennent plus rares pendant un assez long espace de temps : nos mariniers se voyaient, à leur grand regret, obligés de ramer pour avancer, lorsque, au détour d'une pointe, nous aperçûmes près de nous une embarcation montée par une douzaine de naturels qui se disposaient à traverser le fleuve. Ces pirogues, destinées à passer d'une rive à l'autre dans les parages où le nombre

des crocodiles ne permet pas de traverser le Nil à la nage, ont la forme d'une ellipse alongée; elles sont sans voiles comme sans gouvernail. Leur fond est composé de trois épaisseurs d'écorce de palmier, dépouillée de ses filamens pour qu'elle soit moins spongieuse, et les bordages sont formés de planches réunies à l'aide de liens de peaux. Chaque extrémité de ces bateaux est terminée par une espèce de manche ou de poignée qui sert à les tirer dans les bas fonds et à les échouer sur le rivage. Le timonier, assis sur la poignée de derrière, emploie, en guise de gouvernail, un aviron, dont la forme se rapproche de celle d'une large bêche ou d'une spatule. Un autre aviron semblable, et à la pelle duquel est attachée une corde, sert à faire avancer l'embarcation. Un homme l'enfonce dans l'eau, qu'il bêche pour ainsi dire, et à chaque fois deux ou trois autres tirent la corde et rament. Quelques-unes de ces pirogues sont d'une forme plus alongée et faites d'un seul tronc d'acacia creusé.

En nous apercevant, les Nubiens cherchèrent à nous éviter et à regagner le rivage pour fuir; mais plus prompt que l'éclair, notre reïs, se jetant à la nage, alla aborder leur bateau et leur enjoignit insolemment de venir tirer la

corde, ajoutant, pour justifier cet ordre tyrannique, que notre barque portait deux courriers du Gouvernement. Cette assertion, confirmée par notre couleur blanche, qui nous fit prendre pour des Turcs, triompha de l'indécision de ces pauvres gens, qui abandonnèrent leur bagage et leur embarcation pour nous remorquer jusqu'au hameau le plus voisin.

De vastes plaines désertes s'étendaient à l'Ouest, et sur quelques îles basses que nous dépassâmes se montraient peu de traces de culture. Des troupes nombreuses de pélicans, d'oies, de canards et de grues, qui s'envolaient à notre approche en faisant retentir l'air de leurs cris d'effroi, animaient seules ce paysage désolé. La chaleur était accablante pendant la journée, tandis que le soir nous avions peine à nous garantir de la fraîcheur. Le thermomètre de Réaumur, qui, de midi à trois heures, s'élevait jusqu'à 36 et 38° à l'ombre, ne marquait plus que 16° à huit heures du soir, et baissait beaucoup plus dans la nuit.

Un grand château en briques crues, ouvrage des musulmans, domine le bourg d'Handak, qui s'élève en amphithéâtre sur le fleuve. Dans les environs nous apercevions parfois au loin de petits tombeaux de santons, construits le

plus souvent sur quelque rocher isolé. Bientôt nous arrivâmes sur la rive gauche, à Chabatout, où l'on voit encore un assez grand édifice bâti en terre, et habité autrefois par Mélek Chaouich, l'un des trois princes Chaykyé, qui, lors de l'invasion d'Ismaïl-Pacha, se soumirent à ce nouveau maître. Son fils, Mélek Achmet, reçut, en récompense de cette soumission, un emploi subalterne, qu'il occupe encore au Sennâr.

Nous vîmes, pour la première fois, à Chabatout, des chevets de bois absolument pareils à ceux qu'on trouve fréquemment sous la tête des momies dans les tombeaux égyptiens (1). Ces meubles, si simples, que la mollesse européenne n'envisagerait qu'avec dédain, semblent, aux habitans de ce pays, d'un usage commode pour reposer leur tête pendant leur sommeil. Leurs lits sont semblables à ceux dont se servent les Barabrahs dans la Basse-Nubie; seulement ils y ajoutent une peau de mouton bien graissée, sur laquelle ils s'étendent pour dormir; ils se couvrent ensuite de leurs vêtemens de toile, qui ne sont jamais plus estimés que lorsque la graisse les a rendus parfaitement souples.

(1) Ces chevets se composent d'un petit socle sur lequel s'élève une tige haute de quatre ou cinq pouces, à l'extrémité de laquelle est fixée, par le milieu, une troisième pièce de bois taillée en forme de croissant, qui supporte la tête de la momie.

Bien que les eaux fussent extrêmement basses, nous franchîmes sans accident la cataracte, ou plutôt les rapides qu'on rencontre à peu de distance de Basleyn, bourg dont les environs sont assez bien cultivés. Vis-à-vis de Basleyn est une île du même nom. Les montagnes d'Abd-Abah, qu'on aperçoit ensuite, disparurent à leur tour pour faire place au territoire inculte d'El-Keleh, désert de pierres d'une affreuse stérilité. On commence à retrouver des terrains cultivés à quelque distance des bourgs assez importans de Kodokol et d'Olok. M. Caillaud nomme ce dernier El-l'Eau, nom qui, pour le dire en passant, n'est guère dans l'euphonie arabe ou nubienne. Nous ne saurions cependant, à ce propos, nous dispenser de rendre hommage à l'exactitude minutieuse des documens pleins d'intérêt qu'est parvenu à recueillir ce voyageur sur un pays où il est si difficile d'en obtenir de satisfaisans, et où il est souvent impossible, parmi les cabanes de paille éparses partout où le sol est cultivé, de dire où finit un village et où commence le suivant : « Je n'ai pas assez de tête pour suffire à tant de demandes, » répondait notre reïs, que nous pressions de questions. Pour faire apprécier toute la difficulté qu'on éprouve à apprendre quelque chose de fixe sur les petites distances,

il suffit de dire que les naturels n'ont aucune idée de nos moyens de diviser le temps, en heures, minutes, etc.; de même que les Arabes, ils mesurent approximativement la durée du jour à la hauteur du soleil (1).

(1) Le commencement de l'aurore se nomme *el fedsjer;* le lever du soleil, *el soubhh*; leur repas du matin, qu'ils font d'ordinaire vers neuf heures, se nomme *el ghadda;* le midi, *el duhr;* les trois heures après midi, *el asr;* le moment où le soleil se couche, *el maggrib*; deux heures plus tard environ, *el ascha*; deux heures après, *el marfa;* et, enfin, minuit, *nousf-el-leil* (milieu de la nuit).

CHAPITRE XV.

Dongolah-el-Agouz. — Histoire des rois de Nubie. — Ile de Tangoss. — Esclaves Schelouks. — Chasse du crocodile. — Onyx. — Debbeh. — Histoire du Kordofal. — Conquête par les Égyptiens. — Produits du Kordofal.

Le 27 avril nous atteignîmes Dongolah-el-Agouz. Cette ville, bâtie sur un rocher d'environ cinq cents pas de long, qui s'élève à pic sur le fleuve, est à demi enterrée sous les sables du désert qui l'entoure des trois autres côtés. On y arrive par les extrémités sud-est et nord-ouest du rocher, en suivant un long chemin sablonneux et escarpé. Capitale d'un royaume chrétien puissant dans le moyen-âge, Dongolah, surnommé maintenant El-Agouz (*le vieux*), n'est presque plus qu'un amas de ruines.

L'origine du royaume de Dongolah paraît remonter à l'époque de l'introduction du christianisme en Nubie, puisque, dès les premières années de l'hégire, on le voit soutenir des

guerres contre les Musulmans établis en Égypte. On ignore quelles étaient, à cette époque, les limites du Dongolah; on sait seulement que son gouvernement était théocratique, et que treize vice-rois, qui étaient en même temps prêtres, administraient ses provinces sous l'autorité d'un souverain qui prenait le titre de *Kiriakous*. Il paraît que le caractère sacré dont les vice-rois nubiens étaient revêtus ne les empêchait pas de prendre part aux guerres dans lesquelles le pays se trouvait engagé; seulement, lorsque l'un d'eux avait tué un homme de sa propre main, il était déchu du droit de célébrer la messe, et l'exercice du service divin était suspendu dans la province tout le temps qu'il en conservait le gouvernement.

La lithurgie des Nubiens était grecque, et, comme les Abyssins, ils reconnaissaient la suprématie ecclésiastique du patriarche d'Alexandrie. C'est à l'observation de cette hiérarchie que doit être attribuée leur adhésion à l'hérésie des Jacobites; hérésie introduite par Dioscorus, vingt-cinquième patriarche d'Alexandrie, et qui se répandit en Nubie vers l'époque de la conquête de l'Égypte par les Arabes.

La première expédition des Musulmans contre le Dongolah fut entreprise sous le khalifat d'Omar, par Abdallah, lieutenant d'Amrou,

gouverneur de l'Égypte. Cette campagne fut sans résultat; mais, quelques années après, les Nubiens ayant fait des incursions dans le Saïd, Abdallah, alors Émir d'Égypte, assiégea Dongolah et conclut, en 651, avec le roi Kalidourot, un traité par lequel ce prince s'engagea à payer tribut au Khalife. Ce tribut, appelé *bakt*, consistait en quatre cents esclaves, que le roi de Nubie devait livrer chaque année au bourg d'El-Kasr, près d'Assouan. Il fut converti dans la suite en trois cent soixante eslaves et une giraffe. Abdallah obtint, de plus, pour les Musulmans, le libre exercice de leur religion, et bâtit dans le faubourg de Dongolah une mosquée dont le roi garantit la conservation. Le général égyptien promit aux Nubiens de leur envoyer en échange du bakt des grains dont ils manquaient, et il y joignit de riches présens.

Cet usage d'échanges annuels entre les khalifes et les rois de Nubie se maintint, et la magnificence des souverains musulmans ajoutant chaque année quelque chose aux présens qu'ils envoyaient en retour du bakt, ils égalèrent bientôt la valeur de ce tribut.

Sous le règne du roi Zacharie, les Nubiens s'étant trouvés dans l'impossibilité d'acquitter le bakt, ce prince envoya à Bagdad son fils Kirky réclamer du khalife Motasem une réduc-

tion du tribut qui lui était imposé. Kirky fut reçu avec les plus grands honneurs et obtint de ne plus acquitter le bakt que tous les trois ans.

Un motif religieux troubla la bonne intelligence qui régnait entre l'Égypte et la Nubie. Abd-El-Mélik ayant fait emprisonner Khaïl, patriarche d'Alexandrie, le roi de Dongolah envoya près de ce gouverneur un ambassadeur chargé de requérir la mise en liberté du patriarche. Abd-El-Mélik ayant, pour toute réponse, fait également jeter l'ambassadeur en prison, le roi de Nubie entra en Égypte à la tête de cent mille hommes et y commit d'horribles ravages; il s'avança jusqu'aux portes du Caire, et ne consentit à se retirer chargé de butin que lorsque Khaïl, remis en liberté, l'y eut lui-même engagé.

En 951, en 956, en 963, on retrouve les rois de Nubie en hostilité avec l'Égypte et dirigeant contre elle des expéditions tantôt infructueuses, tantôt couronnées de succès. A la suite de la dernière, Djewar, Émir d'Égypte pour le khalife Moëz, ayant envoyé une ambassade au roi Kirky pour réclamer le paiement du bakt et l'inviter à embrasser l'islamisme, il s'engagea, entre les prêtres chrétiens de Dongolah et les docteurs musulmans, une longue dispute théo-

logique dans laquelle, tout en protestant de son dévouement à l'Émir, Kirky lui adressa une lettre pour l'engager à se faire chrétien. Cette burlesque controverse n'eut pas d'autre suite.

Après une assez longue lacune occupée, sans doute, par des évènemens de peu d'importance, les historiens musulmans nous montrent les Nubiens faisant de nouveau, en 1173, une incursion dans le Saïd. Schems-ed-Doulan, frère du sultan Salah-ed-din, envoyé contre eux, les met en déroute et s'empare de la forteresse d'Ibrym. Deux ans après, en 1175, le gouverneur d'Assouan s'étant révolté, appela les Nubiens à son secours. Le mauvais succès de cette expédition, repoussée comme la précédente, ne suffit pas encore pour les décourager, et dès l'année suivante David, roi de Dongolah, vint mettre le siège devant Assouan.

Irrité de ces attaques continuelles, Bibbars, sultan d'Égypte, résolut enfin d'y mettre un terme. Il envoya contre David une armée formidable qui ravagea tout le pays jusqu'aux environs de Dongolah, et porta ainsi le premier coup à la puissance des rois de Nubie, puissance que leurs dissensions de famille devaient bientôt achever d'anéantir.

En 1276, Schékendah, neveu de David, vint implorer contre son oncle l'assistance du Sultan.

Celui-ci s'empressa de profiter de cette circonstance et des divisions qui régnaient en Nubie, où Schékendah avait de nombreux partisans, pour établir son autorité sur le pays. Par ses ordres, des troupes nombreuses marchèrent contre les Nubiens. A leur approche le gouverneur du Maris prêta serment de fidélité à Schékendah, et se soumit aux Musulmans, qui prirent dès-lors possession définitive de cette province. Poursuivant ensuite jusqu'à Dongolah leur marche victorieuse, ils s'emparèrent de la ville, détruisirent l'église de *Sous* (Jésus), et enlevèrent un immense butin. Schékendah, établi sur le trône de son oncle, concéda au Sultan la moitié des revenus du royaume, et des bureaux furent installés partout pour la perception des droits attribués aux Musulmans. Les résultats de cette expédition furent immenses pour les Sultans d'Égypte. Maîtres absolus de la Nubie-Inférieure et suzerains du reste du pays, ils exercèrent dès-lors sur le Dongolah une suprématie qu'ils réussirent à maintenir malgré les efforts des Nubiens pour secouer le joug.

La première de ces tentatives eut lieu en 1288, sous le règne du sultan Kélaoun. Le roi Schémamoun ayant voulu se soustraire au paiement du tribut, les troupes égyptiennes marchèrent contre lui, le battirent sous les

murs de Dongolah et le poursuivirent quinze journées au-delà sans réussir à s'emparer de sa personne. David, neveu de Schémamoun, fut installé à sa place. Mais, après le départ des Égyptiens, le prince déchu ressaisit l'autorité qu'une seconde campagne lui enleva de nouveau.

Toujours appelés par le parti le plus faible lorsque quelque dissension éclatait en Nubie, les Musulmans firent bientôt de fréquentes expéditions dont ils profitaient chaque fois pour asseoir plus solidement leur suzeraineté sur le pays (1).

Cet état de choses se prolongea avec des chances diverses jusques vers 1328. Les enfans de Kenz établis dans la Basse-Nubie parurent alors sur la scène et commencèrent à prendre une part active aux affaires du Dongolah. Favorisés par un parti de mécontens, ils s'emparèrent de la ville et résolurent de s'y maintenir.

Les Nubiens sentirent bientôt la faute qu'ils avaient commise en appelant à leur aide ces dangereux auxiliaires. Ils eurent recours à la trahison pour s'en délivrer, et les chefs des Arabes, brûlés vifs au milieu d'un festin, payèrent leur conquête de leur vie, comme le fils de

(1) Les principales de ces expéditions eurent lieu dans les années 1306, 1316 et 1324.

Méhémed-Ali devait, cinq siècles plus tard, payer de la sienne celle des mêmes contrées.

Cet assassinat ne suffit pas pour décider la retraite des Arabes. Déjà ils étaient trop solidement établis dans le pays pour pouvoir en être expulsés, et l'incendie de Dongolah n'eut d'autre résultat que de ruiner à jamais l'importance de cette ville. Les rebelles nubiens, réduits à reculer devant l'ennemi qu'ils avaient eux-mêmes appelé, vinrent se réunir à leur roi, réfugié à Daw, ville forte située entre Dongolah et Assouan.

Bientôt les Arabes accoururent assiéger les misérables restes de l'armée nubienne renfermée dans les murs de Daw. Le secours des troupes du Sultan d'Égypte sauva la place; mais cette expédition n'eut pas d'autre résultat. La destruction de la ville de Dongolah désormais trop exposée aux entreprises des Arabes, fit regarder comme impossible le rétablissement du roi sur le trône de ses ancêtres, et Daw devint la capitale du nouvel État, fondé sur les débris du royaume de Nubie.

On ignore quelle fut la fin de ce royaume chrétien, dont l'existence chancelante se soutenait encore en 1329, car on voit à cette époque Nasser-ed-din, roi de Nubie, venir implorer du Sultan d'Égypte un secours que celui-ci donna

ordre au gouverneur d'Assouan de lui fournir.

Un siècle plus tard les kachefs bosniaques, envoyés par Sultan-Sélim, conquérant de l'Égypte, prirent possession de la Nubie-Inférieure pendant que les rois du Sennâr étendaient leur domination sur la partie méridionale du pays.

La province de Dongolah fut dès-lors divisée en plusieurs fiefs tributaires du Sennâr, et c'est des Foungis, souverains de ce pays, que les Méleks recevaient l'investiture. Vers la fin du dix-huitième siècle les Arabes Chaykyés, qui faisaient de fréquentes invasions dans le Dongolah, détruisirent l'influence de la dynastie des Foungis et finirent par déposer et nommer les Méleks selon leur caprice; ils les choisissaient parmi eux et rançonnaient le pays sans que personne fût assez fort pour s'y opposer.

Lorsque les Mamlouks, chassés d'Égypte, se retirèrent dans le Dongolah, les habitans les accueillirent avec empressement, et conduits par ces nouveaux chefs contre les Chaykyés, ils réussirent à délivrer le pays de ces dominateurs turbulens. Pour prix de ce service les Mamlouks, se bornant à prélever des impôts modérés, laissèrent les anciens Méleks en possession de leurs fiefs, et leur domination ne fut point à charge aux indigènes. L'approche de l'armée égyptienne

fit, en 1820, émigrer dans le Dar-Four les faibles restes des Mamlouks, et le Dongolah est, depuis cette époque, soumis à l'autorité oppressive et aux déprédations systématiques des lieutenans de Méhémed-Ali.

La position de la ville de Dongolah sur un roc élevé entouré de sables stériles, la rend le point le plus susceptible de défense de toute la contrée. Des murs de terre, hauts de plus de vingt-cinq pieds, irrégulièrement flanqués de petites tours carrées, et assez bien entretenus il y a encore peu d'années, faisaient de cette ville une place importante, et offraient aux habitans un abri assuré contre les incursions de leurs voisins, les Arabes Chaykyés, qui, chaque fois qu'ils en trouvaient l'occasion, ne manquaient pas de venir mettre le pays à contribution. Fatigués de cet état presque continuel d'hostilités qui s'accommodait mal avec leurs mœurs douces et agricoles, les Dongolaouy n'ont pas cessé depuis soixante ans d'émigrer peu à peu soit vers le nord, soit vers les provinces de Berber ou de Chendy, et même jusques dans le Kordofal et dans le Dar-Four. On compte aujourd'hui, parmi les débris de Dongolah, environ cent cinquante ou deux cents habitans misérables, et retirant à peine de la terre ce qui est nécessaire à leur subsistance.

L'enceinte de la ville est remplie de maisons, abandonnées pour la plupart, et dont quelques-unes étaient bâties avec une solidité bien rare dans les constructions du pays. Celle qui fut le palais des derniers souverains se distingue au milieu de ce groupe de ruines par sa grandeur et sa forme semblable à celle des pylones des temples égyptiens. Un ancien couvent, depuis converti en mosquée, est le seul endroit où l'on retrouve quelques fragmens antiques.

Vis-à-vis de Dongolah-el-Agouz, la culture est beaucoup plus soignée et le sol paraît plus fertile : on découvre au loin, dans la plaine, de petits bois d'acacias qui s'étendent au-delà des champs cultivés, et de nombreux bouquets de doums et de dattiers.

Après avoir dépassé l'île populeuse d'Ammour, nous arrivâmes à celle de Tangoss, où une voie d'eau survenue à notre barque nous força de nous arrêter quelques heures. Cette île, qui a plus de trois lieues de long, passe pour une des plus riches de la Nubie ; elle est couverte de nombreux hameaux entourés de jardins, et la campagne y est admirable de fertilité et cultivée avec un soin extrême. Les tiges de doura y parviennent à une hauteur de douze pieds, et leurs épis, longs d'un pied, contiennent jusqu'à trois cents grains.

En général les naturels préfèrent à l'habitation des bords du Nil celle des îles, dans lesquelles ils se trouvent plus à l'abri des incursions d'un ennemi, en même temps qu'ils y sont moins exposés à voir les sables du désert envahir leurs champs et détruire l'espoir de leur récolte. Aussi nous remarquâmes à Tangoss un nombre d'esclaves plus considérable qu'ailleurs, signe certain d'une plus grande aisance. Ces esclaves, achetés fort jeunes, sont traités avec autant de douceur que s'ils appartenaient à la famille par les liens du sang. Devenus grands, ils aident leurs maîtres dans la culture des champs. Quelquefois ils partagent la succession de leur patron avec les enfans ; et à défaut d'enfans ils sont souvent reconnus comme héritiers du défunt, quoique celui-ci ait laissé de nombreux collatéraux. Ce sont, pour la plupart, des nègres Schelouks que l'on reconnaît aisément au manque de deux dents incisives, qu'ils sont, par principe religieux, dans l'usage de s'arracher à la mâchoire supérieure (1). Cette pratique remplace pour eux la circoncision.

(1) Makrizy dit, en parlant des Bedjahs arabes qui occupaient le désert situé entre le Nil la mer Rouge, au nord de l'Abyssinie : « Il y a parmi eux une race d'hommes qui s'arrachent « les dents de devant, ne voulant pas, disent-ils, ressembler à « des ânes. »

Au moment où nous allions nous rembarquer, nous eûmes le curieux spectacle de la chasse d'un crocodile de plus de dix pieds de long, qui venait de se prendre à l'hameçon. Pour cette chasse, qu'ils pratiquent fréquemment, les naturels emploient un petit bâton de sept ou huit pouces de longueur, terminé des deux côtés en pointe acérée, et fixé, par le milieu, au bout d'une longue corde, à l'autre extrémité de laquelle ils attachent quelques calebasses vides pour servir de bouée. La saison la plus favorable pour cette chasse est l'hiver, époque où les crocodiles s'endorment au soleil sur la plage, ou bien le printemps, lorsque la femelle vient surveiller ses œufs enfouis dans le sable du rivage.

On dispose sur le bord du Nil, tout près de l'eau, dans les endroits fréquentés par ces amphibies, plusieurs bâtons amorcés avec de la viande. Le crocodile avale gloutonnement l'appât et fuit dans le fleuve, emportant la corde et la bouée qui permet de suivre sa trace. Lorsque les chasseurs commencent à tirer la corde, le bâton attaché par le milieu se met en travers dans les entrailles de l'animal, s'y enfonce et sert à l'entraîner sur le rivage, où on l'amène après l'avoir long-temps fatigué, et où on l'achève à coups de lance. Cette fois nous rendîmes

plus prompte l'issue du combat, en envoyant au monstre, chaque fois qu'il paraissait à la surface de l'eau, quelques balles qui contribuèrent à l'affaiblir.

Quelquefois, au lieu d'employer un appât pour attirer le crocodile, un des chasseurs, après avoir observé l'endroit où l'animal a l'habitude de venir se reposer sur le rivage, se cache derrière un amas de sable placé sous le vent; dès qu'il le voit endormi il lui lance de toutes ses forces un harpon que le crocodile emporte dans le fleuve, entraînant après lui une longue corde et une bouée. Cette chasse s'achève de la même manière que la première.

La peau du crocodile sert à faire des boucliers et des sandales. Sa chair, dont nous voulûmes goûter, est coriace et a un goût nauséabond d'huile et de poisson. Les Noubahs, comme les Barabrahs, mangent volontiers cette chair aussi bien que celle des serpens, des caméléons, des sauterelles, des lézards terrestres, et des tupinambis, grands lézards amphibies qui ne sont pas malfaisans, et auxquels ils donnent le nom de *ouaran-el-bahr*. Le principal but des naturels, en chassant les crocodiles, est de se procurer une substance analogue au musc qui se trouve dans quatre glandes de la

mâchoire inférieure de l'animal, et dont ils se servent pour se parfumer. Ils recueillent aussi avec beaucoup de soin, pour les faire sécher, les parties naturelles du crocodile, qui possèdent, assure-t-on, de puissantes propriétés aphrodisiaques.

La direction du Nil change un peu avant l'île de Tangoss; et le fleuve court de l'est à l'ouest pendant plusieurs lieues; la rive gauche continue dans cet espace à être la mieux cultivée et la plus riche. Quelques heures avant Debbeh, le lit du fleuve est creusé dans une espèce de poudingue composé presque en entier d'onyx roulés réunis par un ciment calcaire. Des groupes de ces singulières agglomérations, dont quelques-uns ont jusqu'à deux ou trois mètres de hauteur, bordent les deux rives pendant plusieurs lieues, et affectent les formes les plus bizarres et les plus variées. Au surplus, les onyx sont extrêmement communs dans tout le pays, surtout depuis Marakah, et forment la plus grande partie des cailloux roulés qu'on rencontre sur les bords du Nil. Nous avions eu occasion d'en recueillir plusieurs échantillons précieux que nos chameliers oublièrent ensuite à dessein en retournant à Ouady Halfah, pour soulager d'autant leurs dromadaires.

Il était à peine jour quand nous arrivâmes

à Debbeh, bourg situé sur la rive gauche, à quelques pas du fleuve, et dont la population peut être évaluée à deux mille ames. Debbeh doit son importance à sa position à l'angle du grand coude que le Nil fait vers l'est, ce qui l'a rendu le lieu de rassemblement pour les caravanes du Kordofal.

Cette province est éloignée de Debbeh de quatorze journées de chameau. Quatre jours de marche conduisent à la source de Semryeh, et après quatre nouvelles journées, pendant lesquelles on ne rencontre pas d'eau, on arrive à des montagnes habitées et plantées d'arbres. Dans la saison des pluies, c'est-à-dire depuis juin jusqu'à la fin de septembre, l'eau est beaucoup moins rare dans ce désert; on y trouve même alors fréquemment de petits lacs et de la végétation; mais la facilité qu'on a de le traverser pendant cette partie de l'année, expose les voyageurs à d'autres dangers de la part des nègres du Dar-Four, qui se réunissent quelquefois en troupes pour venir dépouiller les caravanes.

Placé entre deux puissans royaumes, le Dar-Four et le Sennâr, et trop faible pour soutenir son indépendance contre d'aussi redoutables voisins, le Kordofal subit presque toujours un joug étranger. Toutes les traditions s'accordent à représenter cette province comme le théâtre

et le prix de sanglantes querelles entre les souverains des États limitrophes (1).

Les plus anciens documens sur l'histoire du Kordofal remontent à un peu plus de quatre siècles. Le pays était alors soumis depuis longtemps aux princes qui gouvernaient le Dar-Four, et appartenaient à une secte appelée *Dagou*. Tungur et Kachifor furent les deux derniers souverains idolâtres de cette contrée, et les seuls dont le nom se soit conservé. Ils régnaient vers l'an de l'hégire 850 (1446). A cette époque, Ahmed-el-Maagour, Arabe Khoreïsch, et descendant en ligne directe d'Abdallah-ebn-Abbas (2), oncle du prophète, réussit, à la tête de quelques tribus nomades, à s'emparer du Dar-Four (3) et du Kordofal, et y établit l'isla-

(1) Nous devons la plupart de ces renseignemens sur le Kordofal à l'obligeance de M. Kœnig, auquel nous sommes heureux d'exprimer ici toute notre reconnaissance.

(2) C'est de Fodel, frère d'Abdallah-Ebn-Abbas, que prétendent descendre les tribus d'Arabes nomades *Refâa*, *Oulad-Fodel*, *Kaouahlés et Guiaâlin*.

(3) Voici la liste chronologique des souverains qui ont régné au Dar-Four depuis l'établissement de l'islamisme.

852 de l'hégyre.	—	AHMED-EL-MAAGOUR.
877	—	REFAA, *son fils*.
897	—	CHAÒ-DONCHID, *son fils*.
913	—	IBRAHIM-EL-DELIL, *son frère*. Ce prince laissa deux fils : Bahar, chef de la dynastie des *Messabbaâtes* ; Saboun ,

misme, après avoir mis en fuite les chefs des idolâtres.

Suivant d'autres traditions, le Kordofal aurait

chef de la dynastie des *Ko ndjaras.*

La division du Dar-Four existe encore aujourd'hui telle que l'avait établie ce Sultan, en cinq grandes provinces : *Dar-Kebir-el-Facher*, — *Dar-el-Takagnaoui*, — *Dar-Abadima*, — *Dar-Abaouma*, — *Dar-Abou-Cheïkh.*

967	—	SABOUN, *son fils.*
987	—	IDDRIS-GUIAL, *son fils.*
1000	—	KOUROU, *son fils.*
1011	—	TERRINDÊM, *son frère.*
1020	—	SALBOUTÉ, *son frère.*
1031	—	ABDERRAHMAN-SARAF, *son frère.*
1064	—	ROUMSAM, *son frère.*
1096	—	DIATOMÉ, *son fils.*
1100	—	SOLÒN-SULEÏMAN, *son neveu.*
1113	—	MOUSSA, *son fils.*
1116	—	MOHAMMED-BOULAT, *son frère.*
1119	—	Restauration de MOUSSA.
1128	—	AHMED-BOKHOUR, *fils* de Moussa.
1141	—	ISMAÏL-ABOU-HARANNA, *son frère.*
1154	—	MOHAMMED-HARANNA, *son neveu.* Moussa, son fils, s'étant révolté, il le fit venir sous prétexte de lui proposer la paix, et le tua de sa propre main.
1159	—	OMAR.
1167	—	ABOUL-KASSEM, *son oncle.*
1176	—	TEÏRAB-ADEL-CHAM, *son frère.*
1200	—	EL-HADJI-ISHAK, *son fils.*
1204	—	ABDERRAHMAN, *son oncle.*
1214	—	MOHAMMED-FODEL, *son fils.* Ce prince règne encore aujourd'hui au Dar-Four.

été plus anciennement enlevé aux souverains du Dar-Four, et à l'époque de l'invasion d'Ahmed-el-Maagour, cette province, déjà soumise aux lois de l'islamisme, aurait fait partie des possessions d'Aguib-el-Kafouli, qui gouvernait toute l'étendue du pays comprise entre Dongolah-el-Agouz, Saouâkin, habité par les Arabes Hadorbar, et les montagnes des idolâtres, au sud.

En 1474, à la mort d'Aguib-el-Kafouli, dont on voit encore le tombeau à Djebel-Garré (1), Amara-Donkis-Abou-Naïl, premier sultan du Sennâr, de la race des Foungis, profita des querelles qui s'étaient élevées entre les tribus arabes nomades répandus dans les plaines, et les hordes montagnardes, qui formaient la plus grande partie de la population du Kordofal, pour s'emparer de cette province, qu'il réunit à son royaume.

Les souverains du Dar-Four que des discordes intérieures avaient momentanément forcés de renoncer à leurs prétentions sur le Kordofal, ne manquèrent pas de profiter de la mort du sultan Amara, arrivée en 1510, pour faire valoir de nouveau leurs droits. Ibrahim-el-Delil, secondé par les tribus arabes Ghédéiates et

(1) Non loin d'Halfay, dans le district de Guémeyé.

Toumâm, partit de Kobé à la tête de quelques troupes et entra presque sans coup férir dans l'Ebeyed, capitale du Kordofal. Ce triomphe fut de courte durée; bientôt les deux puissantes tribus qui avaient aidé le sultan du Dar-Four à s'emparer de leur pays, se disputèrent elles-mêmes l'autorité. A la faveur de ces dissensions, Bâdi, sultan du Sennâr, réussit à intéresser les Ghédéiates aux droits des Foungis, et parvint avec leur secours à se rendre maître du Kordofal en 1559. Les Ghédéiates furent solennellement investis par lui de titre de Cheïkhs des montagnes, et le pouvoir absolu fut confié, par Bady, à El-Heissé, un de leurs cheïkhs qu'il établit à Kazgueil.

Les divisions qui régnaient alors au Dar-Four empêchèrent pendant long-temps les souverains de ce pays de songer à étendre leur domination. Deux familles puissantes, les Kondjaras et les Messabbaates (1) se disputaient l'autorité. Soutenues toutes deux par de nombreux partisans, elles s'étaient livré de sanglans combats et le Dar-Four était depuis plus de vingt ans en proie aux horreurs de la guerre civile, lorsqu'en 1578 Iddris-Guial-Ibn-Saboun remporta une victoire signalée sur les Messabbaates, qui de ce mo-

(1) Pluriel de Messabbaoui.

ment cessèrent de pouvoir prétendre à la couronne.

Dekkin-el-Fougnaoui venait de succéder au Cheïkh El-Ileissé dans le gouvernement du Kordofal, au nom des Foungis, rois de Sennâr, lorsqu'en 1603, Guiongol, prince de la dynastie des Messabbaates, ayant été chassé du Dar-Four, tenta de s'emparer au Kordofal d'une autorité qui lui échappait dans sa patrie. Aidé par les Arabes Bédéryès (1), chez lesquels il avait su se faire de nombreux partisans, il marcha sur l'Ebeyed. Mais il fut battu et Dekkin-el-Fougnaoui, après l'avoir tué de sa propre main, envoya sa tête au sultan du Sennâr. Cet évènement affermit pour un siècle environ l'autorité des Foungis dans le Kordofal. Mais vers 1700, Moussa, roi du Dar-Four, détrôné par son frère Mohammed Boulât, pénétra dans cette province à la tête de quelques tribus. Des mécontens se joignirent à lui et peu de jours suffirent pour le rendre maître du pays.

Cependant cinq années s'étaient à peine écoulées, lorsque Moussa rappelé au Dar-Four par ses partisans, réussit à remonter sur le

(1) Les Arabes Bédéryés occupaient la montage de Séroug, à l'ouest du Kordofal, sur la route du Dar-Four.

trône dont il renversa son frère qu'il fit massacrer. Aidé par les Ghédéiates qui leur étaient demeurés fidèles, les Foungis surent habilement profiter du départ de Moussa pour se rendre de nouveau maîtres du Kordofal en 1706.

Ahmed-Bokhour, qui avait succédé à Moussa, ne laissant que des fils en bas âge, son frère Ismaïl-Abou-Haranna monta après lui sur le trône du Dar-Four. A la mort d'Ismaïl, arrivée en 1745, son fils Omar se saisit de l'autorité au détriment des enfans d'Ahmed-Bokhour. Trop faibles pour lutter contre Omar, ceux-ci quittèrent le Dar-Four avec leur cousin Aïssaoui-Abou-Hachem et marchèrent à la tête de quelques tribus arabes contre Abdallah-Ras-el-Teïr qui gouvernait alors le Kordofal. Celui-ci, prévenu de leurs mouvemens, s'avança secrètement à leur rencontre et les attendit à Gueheif pour les attaquer avant qu'ils eussent le temps de se reposer des fatigues de la route; grâce à cette habile manœuvre, les Kondjaras, surpris au moment de leur arrivée, furent d'abord repoussés; mais une terreur panique s'étant tout-à-coup répandue dans les rangs des Foungis, ils prirent la fuite abandonnant à leurs ennemis une victoire déjà presque certaine : Abdallah-Ras-el-Teïr périt dans l'action, et les vaincus se réfugièrent à Chamakata. Aïssaoui leur laissa

à peine le temps de s'y reposer, il les poursuivit avec acharnement, tua Ayaté-el-Ghadaouy, petit-fils du fondateur de la redoutable tribu des Ghédéiates (1), et contraignit ses frères Ali-Kerrar et Nour-Chimmé à rentrer dans le Sennâr avec les Foungis. Au retour de cette expédition, il rétablit la tranquillité dans le Kordofal et s'établit à Ourel, où il partagea le pouvoir avec Suleyman-el-Abiad, fils d'Ahmed-Bokhour.

Après un règne de quatre années, Suleyman-el-Abiad, impatient de renverser Omar du trône du Dar-Four auquel il croyait seul avoir des droits, engagea Aïssaoui à s'unir à lui pour venir attaquer l'usurpateur; celui-ci, saisissant avec empressement l'occasion de demeurer seul maître du Kordofal, fit des préparatifs considérables pour assurer le succès de l'inva-

(1) Malgré le rôle important qu'a joué, dans l'histoire du Kordofal, la tribu des Ghédéiates (pluriel de *Ghadaoui*), les naturels ne sont pas d'accord sur l'époque de son établissement dans les montagnes auxquelles elle a donné son nom, et qui sont situées à une journée environ au sud-est de l'Ebeyed. On sait seulement que le premier cheïkh et le fondateur de cette tribu, était un nommé Saïd-el-Ghadaoui, qui vint fixer son séjour à Djebel-Kordofal. Son fils Omar eut trois enfans : Ayaté, Ali-Kerrar et Nour-Chimmé. Le premier succéda à son père; après lui vint Mohammed-Abou-Zoumra; il laissa un fils nommé Mohammed-Oualad-Bechâra.

sion. Omar, instruit de leurs projets, résolut de les prévenir. En conséquence, il entra lui-même en campagne à la tête d'une nombreuse armée et se porta sur les frontières du Kordofal. Il avait à peine planté ses tentes aux bords du fleuve el-Nileh, formé par les eaux des pluies, lorsque Aïssaoui, qui dirigeait aussi sa marche de ce côté, reçut l'avis de son arrivée. Il changea aussitôt de direction pour l'éviter, et prit avec Suleyman-el-Abiad sa route vers l'ouest en marchant sur le Dar-Four. Arrivé à Kélagué, Aïssaoui voulut, par un dernier sacrifice, s'assurer la possession tranquille et sans partage de la province qu'il avait conquise; il abandonna donc à Suleyman une grande partie de ses troupes et retourna à Ourel.

Averti de la ruse de ses ennemis, Omar jugea qu'il valait mieux renoncer à la poursuite d'Aïssaoui, que de donner à Suleyman-el-Abiad le temps de pénétrer dans le Dar-Four. Il se hâta donc de revenir sur ses pas; mais son compétiteur était déjà à Djebel-Marra lorsqu'il arriva lui-même à Guedid. Cependant il était urgent d'arrêter la marche victorieuse de Suleyman; Omar se décida à envoyer à sa poursuite son grand eunuque Abou-Cheïkh-Baraka, tandis qu'il parcourait lui-même le pays pour soulever les habitans. Les deux armées se joignirent à

Barga près de Djebel-Sélona : le combat fut long et acharné; enfin la mort d'Abou-Cheïkh-Baraka décida du sort de la journée et du triomphe de Suleyman-el-Abiad. Cependant le pays tout entier se prononçait en faveur d'Omar; effrayé du peu de sympathie qu'il rencontrait dans la population, Suleyman n'osa pas profiter de sa victoire, et il se retira vers le sud en attendant l'arrivée des renforts qui lui étaient promis par Guiamé-ebn-Yacoub-Arouss, sultan de Bargou.

La nouvelle du désastre d'Abou-Cheïkh-Baraka n'abattit point le courage d'Omar; impatient de profiter du moment où Suleyman affaibli par la bataille de Barga, n'avait pas encore reçu les secours qu'il attendait, il leva quelques troupes à la hâte, marcha à sa rencontre et l'atteignit à Kalambo dans le Dar-Birguit. Les soldats d'Omar combattirent avec fureur; Suleyman fut tué, et son armée mise dans une déroute complète. Le vainqueur se retira à Magalla, son ancienne résidence d'hiver (1).

L'année suivante (1752), Omar porta ses armes dans le Dar-Bargou, pour se venger du sultan Guiamé qui avait ouvertement favorisé

(1) Magalla, situé à peu de distance de Kobé, est devenu, depuis le règne d'Omar, un des domaines de la couronne.

les projets de Suleyman. La campagne dura plusieurs mois; mais cette fois la fortune se déclara contre lui, il fut tué après un combat sanglant, et ses troupes vaincues se retirèrent en désordre à Dar-Kebir-el-Fâcher, en traversant Ouady Sounoud.

Prévenu qu'Aboul-Kassem venait de succéder à Omar, Aïssaoui, demeuré depuis l'expédition de Suleyman-el-Abiad, seul maître de sa conquête, se crut assez fort pour pouvoir prétendre au trône du Dar-Four. Il partit du Kordofal à la tête d'une expédition formidable, pour tenter de s'en rendre maître. Pendant ce temps, Ali-Kerrar-el-Ghadaoui qui, depuis la défaite des Foungis à Chamakata, était demeuré à Sennâr, parvint à se faire investir par le Sultan de la dignité de Cheïkh du Kordofal et marcha sur l'Ebeyed; apprenant en route qu'Aïssaoui se dirigeait sur le Dar-Four, et pensant qu'il aurait moins d'avantage à demeurer fidèle au sultan du Sennâr qu'à traiter avec Moustapha, oncle d'Aïssaoui, que celui-ci avait, en son absence, chargé du gouvernement, il ralentit sa marche et envoya secrètement faire des propositions à Moustapha. Dès que toutes les conditions furent réglées, Moustapha suivit les instructions que lui donna le Ghadaoui; il fondit sur les Foungis

à Météoua, les défit complètement et se déclara indépendant. Ali-Kerrar, qui avait abandonné son armée dès le commencement de l'action, vint ensuite rejoindre Moustapha et recevoir de lui le prix de sa trahison.

Cependant Aboul-Kassem, informé des mouvemens d'Aïssaoui, marcha contre lui, le rencontra à Bil, le battit, et le força à se réfugier chez Omgoutô, sultan de Beigô-Tamrô qui, touché de son malheur, lui donna des chameaux pour retourner au Kordofal; mais il avait à peine pénétré dans cette province qu'il fut assassiné par ordre de son oncle.

Moustapha ne jouit pas long-temps du fruit de son crime; en 1755, Bâdy-Abou-Chelouk, sultan du Sennâr, envoya un de ses officiers, Mohammed-Abou-Cheilik, pour renverser l'usurpateur et venger le désastre de Météona. Les excès de tout genre auxquels Moustapha s'était livré lui avaient aliéné la population, aussi les Foungis purent-ils pénétrer jusqu'à l'Ebeyed sans trouver de résistance. Abandonné par ses propres troupes et hors d'état de se défendre, Moustapha quitta le pays et se retira à Sodari.

L'autorité des Foungis était de nouveau rétablie dans le Kordofal, lorsqu'en 1779, Bâdy-Oualad-Regheb, gouverneur de cette province, fut appelé au trône du Sennâr. Son neveu Dekkin

lui succéda au Kordofal sous la tutèle de Mohammed-Oualad-Kanneir. Informé de cet évènement, Hachem, fils d'Aïssaoui, envoya un de ses partisans demander au Dar-Four des secours pour chasser les Foungis du Kordofal. L'envoyé ne tarda pas à revenir à la tête de hordes nombreuses d'Arabes qu'il avait revêtus de cuirasses de nattes pour servir d'épouvantail. Cette ruse obtint tout le succès qu'il s'en était promis. Les troupes de Dekkin prirent la fuite à l'approche de l'ennemi et abandonnèrent leur chef qui fut massacré. Le régent Mohammed-Oualad-Kanneir fut assez heureux pour se sauver dans la maison du Faky Bédaouy. Hachem, informé de sa retraite, enjoignit au Faky de livrer son hôte; mais celui-ci s'y refusa courageusement et représenta au vainqueur que l'asile d'un ministre de la religion devait demeurer inviolable, qu'il était d'ailleurs de son intérêt à lui-même de le respecter. Cédant aux représentations du Faky, Hachem se contenta de s'emparer des biens de Mohammed et lui donna un chameau pour retourner au Sennâr.

L'autorité d'Hachem commençait à peine à s'établir, lorsqu'au commencement de l'année 1780, Regheb, fils de Bâdy, entra dans le Kordofal pour s'emparer de cette province au nom d'Adlan-Abou-Guédéri, sultan du Sennâr. Ha-

chem s'étant retiré à Abou-Salaa, Regheb l'y poursuivit : là, malgré les instances de ses partisans, Hachem comprenant son infériorité refusa formellement d'en venir aux mains avec les Foungis. Traité de lâche par ses amis et honteusement chassé par eux, il se vit préférer son frère Abdallah-Diksô qui, jaloux de se montrer digne du commandement qu'on venait de lui confier, attendit Regheb de pied ferme; mais il fut battu et vint rejoindre Hachem à Djebel-Kagué.

Regheb resta seul paisible possesseur de la province jusqu'à l'an 1786; ayant alors appris que le sultan Adlan avait tué son oncle Ibrahim, il partit pour le Sennâr, abandonnant ainsi le Kordofal sans défense aux entreprises de Hachem. Celui-ci se garda bien de laisser échapper l'occasion qu'il guettait depuis si longtemps; aussi Regheb n'était pas encore arrivé aux frontières qu'il était déjà lui-même à L'Ebeyed; mais Teïrab, sultan du Dar-Four, instruit du départ de Regheb et de l'usurpation du Messabbaoui, et trouvant aussi l'instant favorable pour réunir le Kordofal à ses possessions, confia les rênes du gouvernement à son fils El-Hadji-Ishak et vint en personne attaquer Hachem, qui eut à peine le temps de se sauver à Dongolah.

A la mort de Teïrab, Abderrahman, son frère, disputa le trône à Hadji-Ishak, et les sanglantes divisions auxquelles ces prétentions donnèrent lieu, permirent à Hachem de quitter sa retraite et de revenir à L'Ebeyed. Devenu, par la mort de son compétiteur, maître tranquille et sans partage du Dar-Four, Abderrahman, qui redoutait le caractère remuant de Hachem, envoya contre lui son grand eunuque Abou-Cheïkh-Mohammed-Kourra. Cet officier, à la tête de deux cents cavaliers cuirassés, et montés sur des jumens caparaçonnées de drap rouge, attaqua le Messabbaoui près de sa capitale. Dans les premiers engagemens l'avantage demeura à Hachem; mais bientôt le sort lui fut contraire, et il tomba dans une embuscade. Battu sur tous les points et poursuivi avec acharnement, il réussit à grand'peine à regagner le Dongolah. Après cette victoire, Abou-Cheïkh-Mohammed-Kourra et Mélek-Ibrahim-Oualad-Roummad se réunirent pour soumettre les Arabes Beni-Guerrar, qui avaient embrassé le parti du Messabbaoui. Cette expédition ayant été couronnée du succès le plus décisif, les deux vainqueurs retournèrent ensemble à L'Ebeyed où ils se partagèrent le gouvernement. La partie Sud du pays échut à Abou-Cheïkh-Mohammed-

Kourra, et Ibrahim-Oualad-Roummad fut chargé de celle du Nord.

Malgré la rivalité qui régnait entre ces deux chefs, le Kordofal jouissait d'une profonde tranquillité, lorsqu'en 1796, Mélek-Ibrahim fut rappelé au Dar-Four. L'infatigable Hachem, toujours prêt à profiter des occasions favorables, reparut aussitôt à la tête de quelques amis dévoués; mais le Magdoum (eunuque) Mossallem, fut presque en même-temps envoyé par le sultan Abderrahman, avec ordre de s'emparer du Messabbaoui et de le poursuivre jusqu'en Égypte s'il le fallait. Après plusieurs engagemens peu importans, Hachem, abandonné par ses partisans, vit encore une fois la fortune trahir ses espérances; il se sauva à Chendy et de là encore à Dongolah. Le Magdoum, fatigué de le poursuivre, écrivit au sultan Abderrahman que le Messabbaoui s'étant réfugié chez les Foungis du Sennâr ses amis, il avait cru, par respect pour la bonne intelligence qui régnait entre les souverains des deux pays, devoir suspendre ses poursuites; après quoi il revint au Kordofal, où il partagea le gouvernement avec Abou-Cheïkh.

Des motifs d'intérêt ne tardèrent pas à rompre la bonne harmonie qui régnait entre les

deux gouverneurs : en 1799 le visir Dokoumé vint leur porter l'ordre de venir tous deux au Dar-Four rendre compte de leur conduite ; au bout de quelques mois le Magdoum Mossallem, ayant réussi à se justifier, revint occuper son poste accompagné d'un prince Messabbaoui, le sultan Teïma. Dokoumé fut investi du gouvernement de la partie Sud en remplacement d'Abou-Cheïkh.

Abderrahman mourut en 1800. Informé de l'avénement de Mohammed-Fodel au trône du Dar-Four, Hachem fatigué de l'exil envoya le plus jeune de ses fils demander aux gouverneurs du Kordofal leur intervention auprès du nouveau souverain. En même temps il partit pour le Bahr-el-Abiad, et après avoir enlevé aux Arabes des troupeaux considérables de bœufs, il alla s'établir avec sa famille sur la rive droite du fleuve. Le Magdoum Mossallem et Dokoumé, redoutant quelque trahison de sa part, marchèrent contre lui. Hachem fit un appel à tous les partisans des Messabbaates qui, réunis bientôt au nombre de plus de douze mille, jurèrent d'exterminer les Kondjaras ; mais l'effet ne répondit pas à cette terrible menace. En 1801 les troupes de Hachem furent battues, et lui-même perdit la vie dans le combat.

Abou-Cheïkh, visir du jeune sultan Moham-

med-Fodel, ayant, en 1803, tenté de le renverser du trône pour y faire monter Bâki-Taher, frère d'Abderrahman, fut tué dans une sédition, et Dokoumé fut appelé à le remplacer; le Magdoum Mossallem demeura ainsi maître sans partage du gouvernement du Kordofal.

Pendant les dix-huit années suivantes, la tranquillité fut à peine troublée par quelques chefs de tribus qui voulaient s'affranchir de l'impôt qu'ils payaient au sultan du Dar-Four. Les Méleks Mohammed-Doud et Imam-Oualad-Tergna venaient de soumettre les Arabes Maharyés et Mahamydés à l'autorité du sultan Fodel, qui semblait mieux affermie que jamais dans le Kordofal, lorsqu'à la fin de chaban 1236 (mai 1821) les djellabs qui arrivaient de la Basse-Nubie, annoncèrent la prochaine invasion des Turcs. Le Magdoum apprit par eux que le Sennâr allait être envahi par un certain Ismaïl-Pacha, fils du vice-roi d'Égypte, et qu'un nommé Méhémet-Bey, son Defterdar, venait d'arriver à Dongolah, d'où il devait marcher sur le Kordofal. Mossallem refusa de croire à cette nouvelle; il ne pouvait s'imaginer que les Turcs eussent des vues sur un pays aussi éloigné du leur; d'ailleurs il lui paraissait impossible qu'une armée nombreuse réussît à traverser le désert qui sépare le Dongolah du Kordofal.

Aussi ne prit-il aucune mesure pour s'opposer à l'invasion. S'apercevant seulement que ces bruits donnaient lieu à quelques émigrations, il fit publier un édit qui prononçait la peine de mort contre les émigrans et contre tous ceux qui parleraient des Turcs.

Cependant un mois s'était à peine écoulé depuis les premiers avis lorsqu'un courrier, venu de Dongolah en huit jours, apporta au Magdoum une lettre de Méhémet-Bey : « Je ne suis point venu chez vous pour faire la guerre, disait le Defterdar. Méhémed-Ali-Pacha mon maître m'envoie pour vous demander, au nom du Sultan de l'islamisme, le tribut que lui doivent tous les princes musulmans. Si vous accédez à cette juste demande, je me retirerai après avoir reçu ce tribut; sinon je serai forcé de venir le prendre les armes à la main.... Choisissez! »

A la réception de cette lettre le Magdoum consterné réunit les Méleks pour les consulter sur le parti qu'il fallait prendre dans cette circonstance difficile. Les déliberations furent longues et tumultueuses. Les uns proposaient de refuser l'impôt et d'attendre l'ennemi de pied ferme; d'autres, mieux avisés, pensaient que, sans répondre au Defterdar, il fallait se mettre de suite en marche pour attaquer les Turcs sur

les confins du désert, lorsqu'ils se présenteraient accablés par la fatigue et les privations de la traversée. La demande du tribut n'est qu'un prétexte pour pénétrer plus facilement dans notre pays, dit le Mélek Ibrahim-Oualad-Ouïr, il faut donc se préparer à résister aux Turcs; mais auparavant je propose d'envoyer un courrier au Dar-Four pour prendre les ordres du Sultan.

Cette opinion prévalut, et le Magdoum envoya un de ses officiers à Mohammed-Fodel pour l'avertir du danger qui menaçait le Kordofal; la réponse ne se fit pas attendre : il fallait vaincre ou mourir.

L'envoyé du Defterdar fut introduit dans le conseil : là après l'avoir accablé d'injures : « Retourne vers ton maître, lui dit le Magdoum, et engage-le à préparer ses armes : quant à nous, nos lances sont prêtes. »

Le général égyptien s'attendait à cette réponse. Mais le Vice-roi lui ayant expressément recommandé de ne recourir à la voie des armes qu'après avoir épuisé tous les moyens de négociation, il se décida à envoyer un second messager au Magdoum pour lui renouveler ses propositions et l'engager à venir le trouver pour prendre des arrangemens; mais en même

temps, afin de se tenir prêt à tout évènement, il s'avança jusqu'à Debbeh, où il célébra les fêtes du Baïram.

A son retour, le courrier remit au Bey une lettre du Magdoum qui n'entendait traiter, disait-il, que les armes à la main. Cette nouvelle fut accueillie avec la joie la plus vive par le Defterdar, qui brûlait du désir de voir ses propositions repoussées. Il fit aussitôt ses dispositions et envoya un exprès monté sur un dromadaire pour reconnaître la route du désert jusqu'à Djebel-el-Haraza. Au bout de quelques jours, celui-ci arriva à la tombée de la nuit au terme de sa course, et repartit après avoir attentivement observé les lieux, sans pénétrer dans le village : des habitans, qui l'avaient aperçu, coururent avertir Abd-el-Hadi Cheïkh de la montagne. Ce chef pensa d'abord que ce pouvait être un djellab qui se dirigeait vers le Dar-Four; mais étonné qu'il n'eût pas suivi la route ordinaire qui de Dongolah passe à l'ouest du Kordofal, il envoya des gens sur ses traces. Quand on lui eut rapporté que les pas du dromadaire se dirigeaient sur Semryeh, il ne douta plus que ce fût un agent du Defterdar, et il partit sur-le-champ pour L'Ebeyed afin d'en informer le Magdoum.

Cependant Méhémet-Bey attendait avec impatience, pour se mettre en marche, le retour

de son envoyé. Dès qu'il fut informé par lui que le désert était praticable et qu'il y avait à Semryeh une quantité d'eau suffisante, il fit ses préparatifs de départ. L'arrivée d'Ibrahim-Pacha à Dongolah lui faisant craindre que ce prince ne vînt prendre le commandement de l'armée, il se hâta d'entrer dans le désert et arriva à Semryeh après quatre jours de marche. De là, après avoir fait ses provisions d'eau, il se dirigea vers Djebel-el-Haraza. A moitié chemin, le manque d'eau et la fatigue ayant altéré sa santé, il se fit porter dans une litière suspendue entre deux chameaux, et prit les devans avec une vingtaine de personnes.

Abd-el-Hadi, de retour à El-Haraza, envoya des hommes à la découverte; mais comme ils venaient de partir, le Defterdar arriva avec sa suite et s'installa chez lui. Aussitôt le cheïkh dépêcha en toute hâte un courrier au Magdoum, pour l'informer que le Bey venait d'arriver dans un état déplorable; il ajoutait que les troupes privées d'eau étaient encore en arrière et que le moment était favorable pour surprendre le général turc avant qu'il eût eu le temps d'être rejoint par son armée.

Le Defterdar auquel Abd-el-Hadi avait, dès l'instant de son arrivée, témoigné le plus entier dévouement, était loin de soupçonner sa

trahison, aussi, dans l'intention d'obtenir du cheïkh les renseignemens dont il avait besoin, il le comblait de faveurs et de présens. Le courrier d'Abd-el-Hadi rapporta à son maître une lettre du Magdoum; l'eunuque répondait qu'il n'avait pas besoin de conseils et qu'il attendait les Turcs.

Méhémet-Bey était déjà à El-Haraza depuis quatre jours lorsque ses troupes arrivèrent. Le cheïkh Abd-el-Hadi envoya aussitôt à Mossallem un nouvel émissaire pour l'en informer. Si le Magdoum se fût mis en marche sur-le-champ, et qu'il fût venu fondre sur les Turcs, exténués par les fatigues d'un long et pénible voyage, il les eût infailliblement exterminés; mais plein de confiance dans ses ressources, il fit au message du cheïkh la même réponse que la première fois, s'en remettant, pour le reste des évènemens, aux décrets de la providence.

Abd-el-Hadi espérant toujours que le Magdoum se déciderait enfin à avancer, n'avait rien négligé pour retenir le Defterdar à El-Haraza; mais à l'arrivée des troupes turques, à l'aspect des armes à feu et des munitions de guerre de toute sorte, il jugea sans peine que les Kondjaras ne pourraient arrêter l'invasion. Réfléchissant alors sur le sort qui l'attendait si le Defterdar venait à être instruit de sa trahison,

il se décida à chercher son salut dans la fuite, et se sauva dans les montagnes. Informé de son évasion, et persuadé qu'il était allé prévenir le Magdoum de son arrivée, Méhémet-Bey envoya à sa poursuite un détachement de dromadaires, et partit en même temps à la tête de toutes ses troupes. Arrivé à Kaguemar sans avoir pu obtenir de nouvelles du cheïkh, il s'y reposa quelques jours, puis s'avança jusqu'à Guernayé.

Le Magdoum, instruit de l'approche du Defterdar, comprit enfin qu'il était temps de se préparer à combattre. Il réunit tous les Méleks, les cheïkhs des principaux villages et ceux des tribus, avec tous les Dongolaouy résidant à L'Ebeyed, qui étaient montés, cuirassés et armés, et il partit à leur tête le 16 zilkaadè (15 août 1821), vers le soir. Le même jour, Méhémet-Bey, renonçant à découvrir la retraite d'Abd-el-Hadi, quitta la halte de Djebel-el-Guernayé.

Le lendemain matin Mossallem arriva à Bara, et plaça son camp dans un bas-fond, au pied de ce village. Le Defterdar, qui avait planté ses tentes à un quart d'heure au nord de Bara, envoya à la découverte quelques Mogrebbins, qui l'instruisirent de l'approche des Kondjaras et du désavantage de la position qu'ils occupaient. Montant aussitôt à cheval, il mit en ordre de ba-

taille ses 4,000 hommes d'infanterie et de cavalerie, et dix pièces de canon. Dès que les Kondjaras aperçurent les Égyptiens sur les hauteurs, ils coururent l'annoncer à Mossallem, qui, dans ce moment, était occupé à prendre son repas et à distribuer des dattes aux Méleks. — Le moment est venu, leur dit l'eunuque; puis-je compter sur vous ? — Nous avons mangé le sucre avec vous, répondit Oualad-Ouïr : maintenant nous saurons boire l'amertume.

Au moment d'en venir aux mains, quelques habitans de Bara, qui avaient vu le Defterdar au moment de son arrivée à Guernayé, vinrent prévenir le Magdoum que le Bey avait l'habitude de se faire porter en litière, et ils lui conseillèrent de diriger son attaque principale sur le point où il l'apercevrait.

Les Mogrebbins engagèrent l'action, pendant que le Bey, demeuré lui-même sur les derrières avec l'infanterie et une partie de la cavalerie turque, faisait avancer quelques pièces de canon. Les Kondjaras répondirent à cette première attaque par une charge très-vive sur les Mogrebbins, qui, bientôt accablés par le nombre, furent forcés de battre en retraite. Une pièce de canon, qu'on ne pouvait plus servir faute de munitions, fut prise par l'ennemi, qui mas-

sacra les canonniers et quelques détachemens qui accouraient pour les défendre.

Le désordre commençait à se mettre dans les rangs des Turcs, lorsque le Defterdar furieux se porta en avant avec l'infanterie, composée de Daramanli. Il excitait lui-même ses soldats au combat, frappant sans pitié de sa hache d'armes ceux qui paraissaient hésiter; la cavalerie le suivait avec deux pièces de canon. Enhardis par leur premier succès, les Kondjaras marchèrent fièrement à sa rencontre, en brandissant leurs javelots et en se couvrant de leurs boucliers. Des hurlemens affreux furent le signal de leur attaque. Loin d'abattre leur courage, le bruit terrible de l'artillerie qu'ils entendaient pour la première fois, ne fit que l'enflammer davantage; les femmes elles-mêmes prirent part à l'action en excitant les leurs par des cris épouvantables. Lorsque les ennemis se furent approchés à portée de fusil, le feu bien nourri de l'infanterie turque couvrit bientôt le champ de bataille de leurs cadavres. La pièce de canon, immédiatement reprise, fut de nouveau dirigée contre eux; on la trouva profondément entaillée des coups de sabre des Kondjaras, qui avaient essayé de la détruire.

Ignorant les effets de l'artillerie, et frappés

par des armes invisibles, ces malheureux portaient le doigt dans leurs blessures, et mouraient sans savoir comment ils étaient atteints. Enfin, reconnaissant que leurs cottes de mailles, leurs boucliers et leurs casques, étaient aussi impuissans contre les balles et les boulets que leurs talismans qu'ils avaient cru infaillibles, ils abandonnèrent le champ de bataille, et la déroute devint complète. Le Magdoum, abandonné, battit lui-même en retraite pour aller rejoindre quelques Méleks qui cherchaient à faire une trouée sur la cavalerie. L'un d'eux, Ibrahim-Oualad-Ouïr, se rappelant l'avis donné au Magdoum par des Arabes de Bara, se porta, avec quelques-uns des siens, sur une litière qu'il aperçut suspendue entre deux chameaux. Onze de ses fils venaient d'être tués; la soif de la vengeance et l'espoir d'exterminer le chef des ennemis, lui font tenter un dernier effort; il s'élance et frappe; mais, au lieu du Bey qu'il croit avoir tué, il voit rouler à ses pieds la tête d'une jeune femme arabe qui, suivant l'usage, était occupée à battre des timbales pour exciter au combat les soldats mogrebbins, parmi lesquels était son époux. Oualad-Ouïr, reconnaissant son erreur, veut, mais trop tard, fuir pour rejoindre les siens, dont la plus grande partie avait disparu. Cerné de toutes parts,

voyant qu'il ne lui reste plus qu'à mourir, il se précipite en désespéré sur un gros de cavalerie commandé par Hassan-Bey-Kouprously. Un Mogrebbin lui tira un coup de pistolet à bout portant, pendant que les troupes d'Hassan-Bey, qui voulaient s'attribuer l'honneur de la capture de ce chef, faisaient, de leur côté, pleuvoir sur lui une grêle de balles. Oualad-Ouïr, frappé de plusieurs coups, tomba de cheval, et Hassan-Bey alla lui-même couper sa tête, qu'il vint déposer aux pieds du Defterdar.

Le corps du Magdoum ne fut pas retrouvé, mais le bruit de sa mort acheva la déroute. Pendant que les Turcs ramassaient les dépouilles des Kondjaras et coupaient les oreilles des morts et des blessés, les Mogrebbins poursuivaient les fuyards jusqu'au-delà de Méleh, et en tuaient encore un grand nombre. Enfin au coucher du soleil, le Defterdar étant entré à Bara, s'établit près d'un puits et fit tirer quelques coups de canon pour rappeler ceux que l'ardeur du butin avait entraînés trop loin du champ de bataille. Plus de trois mille paires d'oreilles furent apportées au Bey, qui paya pour chaque paire les 20 piastres (8 fr.) promises. Environ quinze cents Kondjaras, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre de Méleks, perdirent la vie dans ce combat; un de ces Méleks, qui avait été blessé

à la jambe étant resté parmi les morts, eut le courage de se laisser couper les oreilles sans donner signe de vie, dans la crainte d'être tué si les Turcs s'apercevaient qu'il existait encore, et le lendemain, lorsque le Defterdar eut levé son camp, il parvint à se sauver.

Teïma-Oualad-el-Sultan, Messabbaoui, Visir de Mossallem, prit la fuite en apprenant sa mort, et se réfugia au Dar-Four avec vingt-deux Méleks échappés comme lui au massacre.

Dès que la nouvelle de la défaite du Magdoum fut parvenue à L'Ébeyed, où on avait entendu le bruit du canon, les Ghédéiates et les Dongolaouy, qui résidaient dans cette capitale, se mirent à piller les habitations des Kondjaras, sous le prétexte qu'il valait mieux profiter eux-mêmes de ces dépouilles que de les abandonner à l'ennemi.

Cependant malgré sa victoire, le Defterdar était loin de se croire maître du pays. Il craignait de rencontrer encore bien des obstacles, et ses alarmes étaient redoublées par le bruit que faisaient courir les naturels, du retour prochain des Méleks, suivis de toute la population armée. Mais après trois jours d'attente, ne voyant pas paraître d'ennemis, il se décida à envoyer prendre des informations auprès d'un négociant mekkain Hadji-Ambar, qu'on lui désigna

comme jouissant de la considération générale à L'Ébeyed, où il était établi depuis plusieurs années. Au bout de quelques heures, le messager était de retour; Hadji-Ambar annonçait au Bey, que depuis la bataille de Bara il n'existait plus d'armée de Kondjaras; il ajoutait que si le Defterdar désirait trouver quelque chose des biens du Magdoum et des Méleks, il n'avait qu'à se hâter, car les Dongolaouy et les Ghédéiates s'étaient déjà emparés de presque tout.

A cette nouvelle le Defterdar se mit en marche. Prévenus de son arrivée, quelques-uns des pillards se cachèrent, les autres plus hardis suivirent Hadji-Ambar pour aller au-devant du Bey. Les habitans de L'Ébeyed étaient loin d'aimer les Kondjaras; mais ils regardaient leur domination sur le pays comme un colosse qu'aucune force humaine ne pouvait renverser. Frappés de terreur en voyant cette puissance s'écrouler tout d'un coup, et craignant d'être massacrés par des vainqueurs étrangers, un grand nombre d'entre eux abandonnèrent la ville.

Une morne stupeur régnait dans L'Ébeyed, lorsque le 21 de Zilhidjè (19 septembre), les Turcs se montrèrent à l'ancien camp des Kondjaras. C'était Hassan-Bey-Kouprously qui avait pris les devans avec ses irréguliers. Il traversa la ville qu'il entoura de soldats, puis il prit

possession du palais du Magdoum. Il s'y était à peine installé, lorsque le Defterdar arriva lui-même. Les Cheïkhs de la ville furent aussitôt mandés et reçurent l'ordre de rassurer le peuple; en même temps Hadji-Ambar fut crée *Cheïkh el Kebir* (grand cheïkh) et reçut un kaftan d'honneur et un cachemire. Un crieur public annonça sur tous les points que personne ne serait inquiété, et les appréhensions des habitans commencèrent à se calmer.

Les principaux cheïkhs furent convoqués le 24 zilhidjè (22 septembre) et le Bey leur enjoignit de faire la remise de tous les biens des Méleks. Sur leur réponse que le pillage auquel L'Ébeyed avait été livré depuis le jour de la bataille de Bara, les mettait dans l'impossibilité d'obtempérer à cette demande, le Defterdar fit aussitôt publier que tous ceux qui avaient des objets appartenant aux Kondjaras eussent à les déposer entre les mains de Hadji-Ambar, dans le délai de trois jours, sous peine d'être regardés comme rebelles et punis avec la dernière rigueur.

Dès le lendemain Hadji-Ambar, conformément aux ordres du Bey, alla s'établir sous un arbre à l'entrée de la ville, pour recevoir ce que les pillards jugeraient à propos de lui apporter; mais la journée entière s'écoula sans qu'on lui eût remis autre chose que des objets d'une va-

leur presque nulle. Au coucher du soleil il alla les déposer aux pieds du Bey, qui lui demanda si c'étaient là les richesses des Kondjaras. Le Cheïkh répondit que les objets les plus précieux manquaient, mais que les pillards paraissaient peu disposés à les rendre : — « Je saurai bien les « y contraindre, reprit le Bey avec colère. Je sais « que le Magdoum et ses Méleks prélevaient cha- « que année d'énormes impôts sur le pays. Ils « possédaient d'immenses trésors... et je les dé- « couvrirai. »

Les cheïkhs furent convoqués de nouveau le 26. Après leur avoir adressé de vifs reproches sur le peu de concours qu'ils prêtaient à Hadji-Ambar, pour la restitution de ce qui avait été pris aux Kondjaras, le Defterdar leur demanda en quoi consistaient les principales richesses des vaincus. Ceux-ci ayant répondu que c'était principalement en esclaves, le Bey leur ordonna de les faire saisir sur-le-champ. S'apercevant au bout de quelques heures que ses ordres ne s'exécutaient que lentement, il monta lui-même à cheval avec un détachement de Mogrebbins, et tandis que les uns pénétraient dans les cabanes pour en faire sortir les esclaves, les autres s'en emparaient pour les amener au quartier des Kondjaras. Les Turcs ne remarquant aucune différence dans la couleur noire de la

peau des esclaves et de leurs maîtres, se saisirent indistinctement des uns et des autres. Plusieurs esclaves d'une couleur un peu cuivrée furent pris au contraire pour des hommes libres, et respectés. En peu d'instans la plus épouvantable confusion régna dans la ville. Le quartier des Kondjaras fut encombré d'esclaves de tout sexe et de tout âge, et peu s'en fallut que la ville entière ne fut réduite à l'esclavage. Tout ce que l'on trouva de précieux dans les maisons des Cheïkhs fut également saisi et apporté dans le palais du Bey.

Des réclamations s'élevèrent bientôt de toutes parts, mais personne ne fut écouté. Les objets précieux furent déposés dans le *khazné* (trésor) et les esclaves vendus au profit du Gouvernement ou livrés aux soldats à compte sur leur paye. Des détachemens furent en même temps envoyés dans les villages de l'intérieur, pour prélever une contribution d'esclaves et d'argent. La ville de L'Ébeyed fut imposée à 10,000 tallaris (55,000 fr.).

Persuadé qu'au milieu de ces bouleversemens toutes les preuves de sa trahison avaient disparu, le Cheïkh Abd-el-Hadi ne tarda pas à se remontrer à L'Ébeyed; mais la lettre qu'il avait écrite au Magdoum pour l'informer de l'arrivée des Turcs et pour le presser de venir les attaquer, avait été remise au Bey. Il

fut donc arrêté et condamné à être empalé. Cependant, sur la prière de son ami Hadji-Ambar, sa peine fut commuée en une détention de six années dans les écuries du Defterdar. Condamné à partager le sort des chevaux et attaché à la mangeoire par un licou, il ne reçut pendant les deux premiers jours d'autre nourriture que la ration d'orge et de paille de ses commensaux. Ses enfans obtinrent ensuite de lui porter d'autres alimens, mais le reste de la sentence continua de recevoir son exécution.

Pendant que ces évènemens se passaient au Kordofal, le Messabbaoui Teïma et les vingt-deux Méleks étaient arrivés au Dar-Four. Là le Sultan furieux leur reprocha leur lâcheté, et les jeta en prison; puis après s'être emparé de leurs biens, il les fit massacrer. Teïma trouva seul le moyen de séduire ses gardiens et de s'évader. Après avoir erré quelque temps, il se décida à venir implorer la clémence du Defterdar, qui lui permit de demeurer au Kordofal. Méhémed-Ali, qui se propose de mettre à profit l'influence de ce Messabbaoui sur les naturels pour parvenir à pénétrer jusqu'aux mines d'or de Chaboun, a donné des ordres pour qu'il fût bien traité. Les graves évènemens qui se sont succédé en Égypte, n'ont pas jusqu'ici permis au Vice-roi de donner suite à cette importante expédition

à laquelle on assure cependant qu'il n'a pas entièrement renoncé. En attendant qu'elle vienne le lancer de nouveau sur la scène politique, le prince déchu charme ses loisirs par un petit commerce d'eunuques qu'il fait de sa propre main et qu'il envoie vendre en Égypte.

Quelque temps après la conquête du Vice-roi, Mohammed-Fodel voulut tenter de faire rentrer le Kordofal sous sa domination : il rassembla en conséquence des troupes nombreuses sous le commandement d'une soixantaine de Méleks; un autre corps d'armée fut confié par lui à l'Émir Ahmed, son visir et son neveu, sous les ordres duquel marchaient Saïd-Bournou, Abadima, Abaouma et Takagnaoui, quatre des grands personnages du royaume. Arrivés à Abou-Arad, les Méleks formèrent le complot de trahir leurs chefs et de les livrer aux Turcs ; mais le Sultan Fodel, instruit à temps de leurs intentions, donna ordre à l'armée de s'arrêter.

Averti de ces mouvemens, le Defterdar s'avança contre les Kondjaras dont l'avant-garde prit la fuite à son approche, et depuis ce moment les Égyptiens sont demeurés maîtres paisibles de cette province.

Le Kordofal n'a pas tardé à éprouver le sort de tous les pays soumis au joug de Méhémed-Ali. Non content d'écraser les habitans par les

impôts les plus arbitraires, le Vice-roi s'est réservé le droit exclusif de faire le commerce avec les nègres libres, et la misère ne se fait pas moins sentir au Kordofal qu'en Égypte. Pour triompher des résistances que la tyrannie du gouvernement pourrait faire naître, les Turcs ont échelonné de petits corps sur plusieurs points principaux et établi un camp retranché à El-Orta, sur l'emplacement de l'ancienne ville de L'Ébeyed, détruite lors de la conquête du Defterdar : on donne pourtant encore aujourd'hui ce nom à la réunion des trois établissemens de *Ouady-Naghel*, gros bourg habité par des Dongolaouy ; *El-Orta* et *Ouady-Safié*, village occupé presque exclusivement par des nègres, transplantés dans ce pays par le Magdoum Mossallem. On peut évaluer à quatre mille ames environ la population de ces trois établissemens.

La production la plus importante du Kordofal est la gomme arabique. On l'extrait par incision de plusieurs variétés d'acacia qu'on ne commence à rencontrer que dans les plaines du Dongolah. Nous remarquâmes surtout deux de ces acacias. Le premier aux rameaux rougeâtres et aux fleurs rouges, est appelé par les naturalistes *mimosa habbas ;* les naturels lui donnent le nom de *sagaret-el-fas.* Cette espèce, moins odorante que celle à fleurs jaunes, mais cu-

rieuse par les longs poils dont ses légumes sont couverts, est fort commune en Nubie, mais surtout dans le Dar-Sokkot. L'autre variété, plus rare que celle-ci, a les fleurs d'une couleur violette foncée; ses légumes sont également velus, et elle est surtout remarquable par la propriété sensitive qu'elle possède à un haut degré. Les habitans, qui ne manquent pas d'attribuer à la magie cette propriété singulière, ne touchent jamais l'arbre sans prononcer quelques paroles de conjuration.

Ces arbres ne donnent, dans le Dongolah, qu'une petite quantité de gomme très brune et d'une qualité trop inférieure pour qu'on s'occupe de la recueillir, ce qui tient probablement à la sécheresse du sol. Au Kordofal, au contraire, où les pluies sont fréquentes, la gomme est de très belle qualité et on en recueille, dans cette province, près de cinq mille quintaux (1). Il est presque superflu de dire que le Vice-roi s'est emparé du monopole de ce produit comme de tous les autres. Cependant, par une faveur spéciale, il avait consenti à céder, pour quelques années, une partie de ce privilége à un Français, M. Vaissieres, pour le récompenser des services signalés que lui avait rendus cet officier dans la

(1) De 150 rotles le quintal. Le rotle vaut à peu près la livre de Marseille. 103 rotles font 110 livres.

guerre contre les Wehabites; mais le terme fixé est arrivé et Méhémed-Ali se trouve aujourd'hui maître de ce commerce dont M. Vaissieres a vainement offert de conserver l'exploitation moyennant une redevance annuelle d'un million de piastres, somme supérieure peut-être à celle que le Vice-roi en retire lui-même, par suite du désordre de l'administration (1).

On récolte aussi de l'encens au Kordofal, mais les Arabes, chargés de le recueillir pour le Gouvernement, ne recevant qu'une misé-

(1) Les agens du Pacha lui font payer 72 piastres (25 fr.) le quintal, que l'on peut obtenir à 21 fr. 60.

Avant l'établissement du monopole, les marchands du pays ou *djellabs* payaient, pour frais de douane, 67 piastres 1/2 par charge de 500 rotles, y compris la coufe. Ce droit avait été fixé par le Defterdar, à condition que les marchandises seraient exemptes de droits à Dongolah.

Les frais de transport pouvaient être évalués à

105 piastres de L'Ebeyed à Dongolah;
15 — de Dongolah à Ouady-Halfah, par terre.
6 — de Ouady-Halfah à Assouan, par eau.
10 — d'Assouan au Caire.

Pour passer la première cataracte les djellabs devaient payer un droit *kharamani* aux Agas d'Assouan, auxquels il avait été accordé par le Sultan Sélim en 1518. Ce droit était de 20 meddins ou demi-piastre; et autant au peseur (*gabbani*).

A Déraouy il fallait encore payer un droit de 17 piastres par quintal.

Arrivés au Caire, les marchands avaient encore à payer une demi-piastre, par charge, pour l'okel des djellabs.

Pour les esclaves, les droits sont de 75 piastres par tête, dont

rable paye, attendent pour le ramasser qu'il ait coulé par terre; aussi est-il peu estimé. Cette province produit encore quatre à cinq cents charges de tamarin (1), trente quintaux de dents d'éléphant (2) et une assez grande quantité de plumes d'autruche (3).

Le Kordofal fournit en outre au Vice-roi près de trois mille esclaves. Dans cette contrée, comme au Sennâr, les parens vendent leurs pro-

45 piastres doivent être payées par l'acquéreur, et 30 piastres par le vendeur.

Il faut que les djellabs paient, en outre, 15 piastres par tête de nègre à Dongolah, et 34 piastres à Déraouy. Arrivés au Caire, ils paient de plus 11 piastres 1/2. Ce droit n'était que de 3 piastres du temps de l'occupation française.

Enfin, lors de la vente, il faut encore payer 3 piastres par tête d'esclave, au profit de l'okel des djellabs.

On préfère en général les esclaves d'Occident, c'est-à-dire du Dar-Four, du Kordofal, de Bornou, etc., à ceux du Sennâr et de l'Abyssinie. On prétend que ces derniers sont plus fainéans et plus enclins au vol.

(1) Le tamarin, que son peu d'importance a dérobé au monopole, se vend au Kordofal 45 piastres la charge de 336 rotles. Son prix ordinaire est, à Alexandrie, de 135 piastres. On peut évaluer les frais de douane à 30 p. 0/0.

(2) Le Vice-roi achète les dents d'éléphant à 500 piastres le quintal, et les revend 1400 piastres. On peut évaluer à 1000 quintaux la quantité qui vient annuellement du Dar-Four.

(3) Elles valent au Kordofal 45 piastres, 1 rotle de blanches sur 3 rotles de noires; et de 200 à 250 piastres, 1 rotle de blanches choisies.

Les plumes de l'autruche mâle sont beaucoup plus estimées

pres enfans pour subsister, ou les donnent au Gouvernement en paiement des contributions. Dans les temps de famine, fléau qui n'est point rare dans ces montagnes, on les voit se vendre eux-mêmes pour obtenir un peu de nourriture. Le surplus des esclaves provient de battues faites par les troupes du Vice-roi dans les montagnes habitées par les nègres Noubah. Tous ceux qui ne réussissent pas à se sauver sont emmenés en esclavage et de là expédiés au Caire; mais presque toujours plus des deux tiers de ces malheureux périssent avant d'arriver à leur destination. On calcule que sur près de cinquante mille esclaves que les Turcs ont arrachés à leur pays natal, dans l'espace de dix ans, il en existe à peine cinq mille.

Le Sultan du Dar-Four fait aussi lui-même, chaque année, cette chasse aux esclaves (*Gazouè*) pour alimenter son commerce avec l'Égypte. C'est dans une de ces battues que le Sultan Teïma prétend être arrivé aux sources du Nil, après une campagne de près de trois mois, toujours dans la direction Sud.

Le Sultan Teïma que nous avons eu depuis occasion de connaître au Caire et auquel nous devons une partie des détails relatés plus haut

que celles de l'autruche femelle; les Arabes les conservent dans la peau même de l'animal. Chaque autruche donne environ trois livres de plumes noires et une demi-livre de plumes blanches.

sur les dernières années de l'histoire du Kordofal, avait dressé pour M. Kœnig, habile orientaliste français, un croquis curieux de la carte du Dar-Four et des sources du Nil.

Nous avons joint à notre ouvrage le *fac simile* de ce croquis, et l'avons accompagné, pour en faciliter l'intelligence, d'une traduction à peu près littérale, s'il est permis de se servir de ce mot, en substituant seulement aux délinéations un peu *naïves* du prince africain des formes graphiques plus familières à des yeux européens.

C'est la seule modification que nous nous soyons permise au travail du royal géographe, dont il faut avouer que le savoir géodésique ne se trouve point en parfaite concordance avec les déterminations que nous devons à Browne, à Burckhardt, etc. Nous n'avons pas cru toutefois devoir nous livrer à un redressement de son œuvre, et nous avons laissé à d'autres le soin de tenter ultérieurement des essais de ce genre. C'est aux adeptes à aborder de front les difficultés assez nombreuses que nous avons aperçues, à mettre d'accord le Sultan Fourien avec les données fournies par nos voyageurs. Notre rôle s'est borné à recueillir et à mettre en lumière un document qui, tout imparfait qu'il soit, offre un intérêt non-seulement de curiosité, mais peut-être aussi d'importance scientifique.

CHAPITRE XVI.

Omer-Aga. — Moisson. — Deffar. — Amboukon. — Méhémet-Aga. — Chasse aux giraffes. — Autruches. — Cheïkh-Moussad. — Chaykyés. — Mœurs et coutumes. — Commerce. — Degga. — Invasion égyptienne. — Mort d'Ismaïl-Pacha. — Cruautés du Defterdar-Bey. — Hannek.

Prévenu de notre arrivée, Omer-Aga, kachef de Debbeh, nous envoya son Mâlem pour nous complimenter. La lettre de recommandation que nous lui apportions de la part de Mahmoud-Bey nous valut l'accueil le plus distingué. Jaloux de nous prouver qu'il n'était pas plus que ses collègues étranger à la nouvelle civilisation, il nous fit présenter d'abord, à chacun, un grand verre d'eau-de-vie de dattes, dont à son grand étonnement nous voulûmes à peine goûter. Par bonheur le naturel turc reprit bientôt le dessus, et la pipe et le café eurent leur tour.

Omer-Aga était fort occupé, lors de notre arrivée, de la rédaction d'une dépêche qu'il

adressait à Mahmoud-Bey, au sujet de la mort d'un de ses soldats détaché isolément dans un village pour presser la rentrée de l'impôt et qui avait été massacré par les habitans. Nous crûmes devoir faire au Kachef, sur cet accident, un compliment de condoléance qu'il accueillit par un sourire. Une seule chose le frappait dans cette affaire, le butin qu'il espérait retirer de l'expédition qui devait venger la mort de ce malheureux; et tout ce qu'il désirait, c'était de pouvoir se retrouver souvent à pareille fête. Une fois, nous disait-il avec un air de jubilation, j'étais campé auprès d'un village de Bichârys avec une compagnie; ces chiens de Bédouins vinrent, comme c'est leur habitude, nous attaquer pendant la nuit, et nous tuèrent six hommes. Mais, quelques jours après, nous en tirâmes une vengeance éclatante, et j'eus pour ma part plus de cinq cents piastres de bénéfice dans cette affaire.

Essayant d'employer le seul argument qui pût réussir auprès d'un homme d'un pareil caractère, nous nous efforçâmes de faire comprendre à Omer-Aga le déficit qui devait nécessairement résulter pour lui, dans la perception de l'impôt, du massacre des habitans d'un village. Bah! nous dit-il, les vivans paient pour les morts; et puis les Fellahs sont comme

l'herbe, plus on la fauche, plus elle pousse.

Pendant que nous causions avec le Kachef, un jeune guépard en liberté entra dans la salle du divan et se mit à rugir en nous regardant. Omer-Aga le prit dans ses bras et commença à le caresser malgré ses rugissemens qui redoublaient. Il nous engagea à en faire autant, nous assurant que l'animal était d'une douceur remarquable; ce dont nous fûmes peu jaloux de faire l'épreuve. Il fit alors apporter des intestins de mouton que le guépard se mit aussitôt à dévorer en les traînant dans tous les coins de la salle, avec une grâce que le Kachef ne pouvait se lasser d'admirer. Nos mariniers mirent fin à ce dégoûtant spectacle, en nous apportant quelques œufs de crocodile qu'on venait de trouver dans le sable avec d'autres œufs entièrement sphériques, à peu près du volume des œufs de pigeons, qu'on nous assura être ceux d'un grand lézard d'eau. Les renseignemens trop vagues que nous pûmes obtenir sur ce lézard ne nous permirent pas de vérifier si ces œufs qui sont, sans aucun doute, ceux d'une variété de tupinambis, appartiennent au tupinambis appelé *Varan du Nil*, ou au tupinambis étoilé d'Afrique qu'on doit probablement rencontrer dans ces parages. L'œuf du crocodile, un peu plus gros que celui de l'oie, est

moins renflé dans son milieu que les œufs ordinaires, et il a ses deux extrémités absolument semblables entre elles. S'il faut en croire les habitans, la femelle du crocodile dépose ses œufs dans quatre ou cinq endroits peu éloignés l'un de l'autre, où elle les arrange soigneusement et où elle les couvre de sable; chacune de ces cachettes contient ordinairement treize de ces œufs. Dès qu'ils sont éclos, la mère, qui guette le moment où sa progéniture sort de dessous le sable, conduit ses nouveau-nés dans le Nil. C'est dans ce trajet que les jeunes crocodiles sont exposés à de grands dangers, surtout de la part des mâles qui ne les épargnent pas, soit par voracité, soit, comme le prétendent quelques naturalistes, par jalousie. Les grands oiseaux aquatiques, quelques poissons et les tupinambis, font aussi leur proie des petits crocodiles, ce qui explique la quantité peu considérable de ces animaux qu'on rencontre dans ces parages.

Quand nous quittâmes Debbeh, nous vîmes pour la première fois le ciel couvert de nuages; mais bientôt le vent les chassa vers le sud, et le ciel reprit sa sérénité.

La direction du Nil, qui remonte vers le nord-est lorsqu'on a dépassé Debbeh, rend contraires à la navigation les vents du nord qui

règnent presque seuls pendant la saison d'été ; aussi le halage des barques est plus régulièrement organisé dans toute cette partie du pays. Les cheïkhs-el-beled sont chargés de surveiller à cet égard la stricte exécution des ordres du Gouvernement. Les riverains forment d'une sakie à l'autre des espèces de relais qui, dans ce district populeux et cultivé, sont en général de peu d'étendue. Quand ces hommes approchent du terme de leur course, ils poussent une espèce de glapissement prolongé (*zékri*) qui s'entend de très loin, et d'autres accourent aussitôt pour les relever, de sorte qu'il est rare que les barques éprouvent du retard.

Nos Barbarins nous demandèrent de s'arrêter quelques heures à Abdoum pour y convertir en farine le doura qu'ils avaient reçu pour taïm avant de quitter Dongolah. Les femmes de ce petit hameau furent chargées de cette opération assez pénible, qu'elles exécutèrent en broyant le grain entre deux pierres, pendant que leurs maris oisifs s'entretenaient avec nos gens. Dans cette partie de la Nubie, nous vîmes avec étonnement les femmes supporter une grande partie des travaux agricoles, contrairement à l'usage adopté en Égypte où leur seule occupation, hors de la maison, est d'aller laver leur linge au fleuve ou y puiser l'eau né-

cessaire aux besoins du ménage. Elles étaient en ce moment occupées à faire la récolte de quelques champs de doura, récolte qui se fait deux fois l'an en Nubie et s'opère à deux reprises. A la première, on ne coupe que l'épi, puis on arrache la paille, lorsqu'elle est parfaitement desséchée. Par ce moyen, on parvient à la conserver intacte, tandis que, si on la recueillait avec l'épi, elle serait broyée sous les pieds des animaux, auxquels le plus souvent est confiée l'opération du battage. Il n'est peut-être pas sans intérêt de faire observer que ce système de moisson opérée en deux fois a été celui des anciens Égyptiens, ainsi qu'on peut l'inférer des peintures des tombeaux de Gournah et d'Élythia. Dans quelques autres cantons, nous avons vu couper l'épi et sa tige d'une seule fois et les femmes battre le grain avec des bâtons. Mais cet usage est beaucoup moins généralement adopté.

Nous avions laissé derrière nous la grande île de Guénatteh dont presque toute la surface est couverte d'arbres et qui, dans la saison des hautes eaux, fournit à des expéditions assez considérables de bois dans les districts inférieurs. Peu à peu nous voyions se rétrécir la ligne de culture qui bordait le fleuve; cependant quelques groupes d'arbrisseaux d'une

belle végétation, s'élevaient à peu de distance dans le désert, dont ces espèces d'oasis rompaient la fatigante uniformité. Plus loin, au nord, quelques montagnes de grès, qui dominaient la plaine, donnaient à la rive droite une physionomie toute particulière.

Deffar nous apparut bientôt avec ses murailles en ruines flanquées de tours et percées de meurtrières. Contre l'usage ordinaire, les murs de cette forteresse, située sur un rocher élevé, sont construits de grosses pierres, ce qui semble indiquer une origine ancienne. Une colonne de granit qui s'élève au milieu de ces ruines, et dont le chapiteau est orné d'une croix, vient confirmer cette opinion; car en Nubie les traces de la religion chrétienne se confondent avec celles du culte d'Osiris, et les vestiges du christianisme sont déjà des vestiges antiques.

Le château d'Hettaneh qu'on aperçoit sur la rive gauche, à quelque distance au-delà de Deffar, fut comme celui-ci construit de pierres et postérieurement réparé avec de la terre. Quelques tours flanquent son enceinte à peu près carrée, au milieu de laquelle s'élève un donjon en forme de pylône. Cet édifice qui domine le fleuve est situé à l'extrémité d'une chaîne de collines qui s'enfonce dans le désert vers le sud-ouest. Un Mélek des Chaykyé y soutint

pendant long-temps une défense vigoureuse contre les Mamlouks et plus tard contre Ismaïl-Pacha. On distingue des ruines considérables de briques crues autour de cette forteresse aujourd'hui abandonnée, mais qu'il serait facile de mettre de nouveau en état de défense.

Une brise favorable nous conduisit en peu d'heures à Amboukon où commandait le kachef Méhémet-Aga, plus connu sous le nom de *Déli-Méhémet*, Méhémet-le-Fou. Un courrier de Mahmoud-Bey qui était passé la veille, l'avait prévenu de notre arrivée. Aussi, dès que le pavillon français, qui flottait sur notre barque, eut été signalé, il nous expédia des montures pour nous conduire chez lui. Le Kachef habitait à un quart d'heure du fleuve une grande maison de terre à demi ruinée, mais entourée d'une enceinte qui la mettrait à même de résister à un coup de main. Autour de sa demeure s'élevaient quelques habitations également de terre, mais d'une meilleure apparence que la plupart de celles du pays. Par malheur elles ne paraissaient pas devoir demeurer long-temps debout, minées qu'elles étaient par une prodigieuse quantité de rats qui avaient comme envahi toute la surface du sol, en si grand nombre, que les habitans semblent avoir renoncé à les détruire; ils attendent que l'inon-

dation vienne faire justice de ces hôtes incommodes, d'autant plus difficiles à atteindre que les nombreuses et profondes crevasses dont la terre est sillonnée, leur offrent une retraite assurée dont les eaux peuvent seules venir les chasser. On voit alors ceux de ces animaux qui échappent à l'inondation, se retirer par troupes dans le désert, d'où ils reviennent plus affamés, quand le Nil rentre dans son lit, pour dévorer les grains nouvellement semés ; ces rats causent des dégâts si considérables qu'ils menacent souvent jusqu'à l'espoir de la récolte.

Près du village d'Amboukon s'élève un assez grand nombre de tombeaux de santon, de forme conique, très communes dans cette partie de la Nubie et qui présentent de loin l'aspect des meules de blé de nos climats. L'intérieur de ces cônes renferme, outre la sépulture du Saint, celles de quelques membres de sa famille ; toutes sont du reste semblables aux tombes des Nubiens.

De tous les hôtes qui nous ont accueillis dans l'Orient, aucun n'a exercé envers nous une hospitalité aussi franche, aussi généreuse que Déli-Méhémet. Cet excellent homme, nous attendait dans son divan. « Soyez les bien venus, mes bons « amis, s'écria-t-il en nous apercevant : grâce à « Dieu et au Pacha auquel ma tête appar- « tient, me voilà bien établi ici, et les étrangers

« que mon maître me recommande, sont pour « moi des frères; ordonnez : ma maison est à « vous. »

La conversation s'était engagée sur les objets curieux que pouvait offrir le pays, et le Kachef nous avait successivement montré des peaux de panthère, des œufs d'autruche et des courbachs de choix qu'il avait fait venir de Chendy, et dont nous avions admiré la beauté. Un joli singe de l'espèce des callitriches, qui gambadait autour de nous, vint sauter sur nos épaules : « Bien, dit le Kachef, il est tout joyeux de « voir qu'il plaît à ses nouveaux maîtres. » Puis s'adressant à un de ses gens : « Va, ajouta-« t-il, et porte tout cela à la barque de mes « amis. »

Vainement nous voulûmes nous défendre de recevoir ces dons. « Va, dit-il à son esclave, hâte-toi de remplir mes ordres; et vous, mes frères, reprit-il en nous prenant la main avec affection, vous ne voudrez pas, je pense, me faire l'injure de refuser ce que j'ai tant de plaisir à vous offrir. »

La généreuse amitié de Déli-Méhémet nous embarrassait au point que nous n'osions plus manifester un désir, ni faire même une question qui en pût laisser soupçonner un seul. Cependant, nous avions à cœur d'obtenir quel-

ques renseignemens sur les animaux qui habitent ces déserts. Le Kachef fit venir un cheïkh de la tribu des Gararych, l'un des chasseurs les plus adroits du pays, celui-là même auquel est due la prise des giraffes amenées en Europe il y a quelques années (1). Le cheïkh s'engagea à partir pour le désert avec plusieurs cavaliers et à nous apporter morts ou vivans tous les animaux qu'ils pourraient prendre (2).

(1) La première giraffe amenée en Europe, il y a un demi-siècle environ, par le voyageur Levaillant, produisit dans le monde savant une sensation extraordinaire, comme s'il se fût agi d'un animal entièrement inconnu. Il y a d'autant plus lieu de s'étonner de l'espèce d'oubli dans lequel était tombée l'existence des giraffes, que déjà un de ces animaux vivans avait été, en 1587, envoyé à Laurent de Médicis par le Soudan d'Égypte.

Plusieurs anciens voyageurs, et notamment le sieur Daramont, ambassadeur de France en Turquie sous le règne de Soliman II, avaient aussi déjà donné des giraffes une description fort exacte. « Il y a encore, dit le sieur Daramont, dans le châ« teau (du Caire), des autruches et trois giraffes que tient le « Bassa, qui est un plus rare animal que j'aie vu. Sa peau res« semble à celle d'un cerf, mais elle est mouchetée de blanc, le « pied comme un cerf et les jambes de devant deux fois plus « hautes que celles de derrière. Le corps plus long que d'un cerf, « et le col fort long; la tête petite selon la proportion du corps, « en laquelle il y a deux petites cornes; le front pointu en façon « de diamant. »

(2) Les giraffes deviennent moins rares dans le district d'Amboukon depuis que les Égyptiens leur font une chasse suivie dans le *Ouady Zaraf* (vallée des giraffes), sur la route de Debbeh à L'Ébeyed, où ces animaux sont très communs.

Déli-Méhémet nous offrit des chevaux pour suivre nous-mêmes cette chasse, et après quelque hésitation, nous nous décidâmes à accompagner le cheïkh.

Nous quittâmes Amboukon vers la nuit. Notre petite caravane était composée du cheïkh et de quatre chasseurs armés chacun d'une lance et d'un sabre et montés sur d'excellens chevaux habitués à ces sortes de courses. Cinq autres Arabes nous suivaient avec des chamelles qui portaient les provisions et principalement des outres pleines d'eau.

Nous fîmes halte vers minuit. Nos gens, après avoir préparé à la hâte un modeste repas, sortirent un petit sac contenant la cafetière, les tasses et le café moulu, et chacun, avant de s'endormir, put fumer sa pipe et prendre une tasse de café. Nous remontâmes à cheval à l'aube du jour, et nos chasseurs marchèrent en avant pour chercher à découvrir les traces du gibier. Toute la journée se passa en courses horriblement fatigantes; l'air était calme et la chaleur accablante, à la grande satisfaction du cheïkh, qui regardait ce temps comme le plus favorable pour fatiguer et forcer promptement le gibier déjà accablé par l'ardeur du soleil. Le désert que nous parcourions offrait un aspect bien moins triste, bien moins désolé que celui qui

sépare Ouady Halfah de Dongolah. Ici, au milieu des vallées qui ce succédaient les unes aux autres, les tamarix, les acacias, les higlyg (1), les nebkés (2) et un peu de verdure variaient l'aspect du paysage, et la terre était souvent couverte d'une espèce de gramen odorant appelé par les Arabes *Hamareïb*.

Une heure avant le coucher du soleil le chef de la caravane nous fit remarquer les traces d'une giraffé qui s'était dirigée vers le sud-ouest avec son petit. Peu de temps après nous retrouvâmes, dans une autre direction, ces mêmes traces plus fraîches, et nos Arabes nous assurèrent que les giraffes avaient dû passer peu d'heures auparavant. Oubliant, à cette nouvelle, les fatigues de la journée, nous suivîmes au grand trot l'empreinte toute récente de leurs pas, et nous nous trouvâmes à la tombée de la nuit à quelque distance d'un petit bois d'acacias clairsemés, en vue duquel le cheïkh se décida à faire arrêter la caravane.

Dès que le jour parut nous remontâmes à

(1) *Balanites Ægyptiaca.* Le bois de cet arbre est très-dur, et les naturels s'en servent pour les hampes de leurs lances. Le fruit porte le nom d'*alôb* ou *dattes du Soudan.*

(2) *Ziziphus spina Christi.* Les païens donnent à cet arbre le nom de KOR.

cheval, et nos Arabes s'écartèrent à droite et à gauche pour tâcher de cerner les giraffes qu'ils ne doutaient pas de rencontrer dans le petit bois d'acacias. Bientôt, malgré le silence avec lequel nous nous avancions, elles entendirent le bruit de nos pas, et nous les vîmes quitter les arbres et fuir à travers le désert. Les chasseurs lancèrent aussitôt leurs chevaux au galop en poussant de grands cris. Pendant quelques instans les giraffes gagnèrent du chemin sur nos chevaux, mais au bout d'une demi-heure leurs bonds commencèrent à se ralentir. La plus jeune, qui ne paraissait âgée que de quelques mois, fut atteinte peu de temps après. Deux Arabes lui jetèrent, avec adresse, sur la tête leur manteau, et pendant, qu'aveuglée par ce *lasso* d'une nouvelle espèce, elle se débattait au lieu d'avancer, ils sautèrent à bas de leurs chevaux, lui attachèrent les jambes, puis continuèrent à poursuivre la mère. Bientôt les chamelles arrivèrent; leurs conducteurs s'empressèrent de les traire et d'en faire boire le lait à la giraffe, après quoi ils lui lièrent les jambes sous le ventre et la chargèrent sur l'une d'elles qui se mit aussitôt en route pour retourner à Amboukon.

Tous ces arrangemens terminés, nous commençâmes à suivre les traces des chasseurs;

nous les rencontrâmes après quatre heures de marche. N'ayant pu réussir à prendre la grande giraffe comme la première, ils s'étaient décidés à la tuer à coups de lance. Ils achevaient alors de la dépecer ; elle fut bientôt coupée en quartiers et chargée sur les chamelles pour être vendue au bazar d'Amboukon. Un morceau de sa viande, que nous fîmes griller pour notre repas, était noir et coriace et absolument semblable à la chair du chameau.

Encouragés par ce premier succès, nos Arabes voulaient continuer leur chasse, mais nous nous y opposâmes, et moyennant une petite indemnité nous les décidâmes à retourner à Amboukon. Cependant, l'un d'eux nous ayant assuré qu'en poursuivant les giraffes il avait rencontré les traces de plusieurs autruches, nous résolûmes de battre une vallée boisée dont la direction ne s'écartait pas beaucoup de celle de notre route.

Bientôt deux autruches, suivies quelques instans après de trois autres, commencèrent à fuir devant nous. Le calme et la chaleur ajoutaient à la facilité de cette chasse, presque impossible quand il fait du vent; car alors l'autruche, s'aidant de ses ailes, fuit avec tant de rapidité que les meilleurs chevaux ne sauraient l'atteindre. Malheureusement les nôtres, déjà

fatigués, ne pouvaient avancer aussi rapidement que nous l'aurions désiré, et de temps en temps ils étaient obligés de s'arrêter pour reprendre haleine et pour boire. Aussitôt que les autruches s'apercevaient que nous faisions halte, elles s'accroupissaient pour se remettre à fuir dès qu'elles nous voyaient les poursuivre de nouveau. Enfin, au bout de deux heures, l'une d'elles étant demeurée en arrière, nous la joignîmes, et le cheïkh lui abattit la tête d'un coup de sabre. Quelques branches d'arbres furent allumées sur-le-champ, et la graisse de l'autruche fut fondue par nos hommes qui l'enfermèrent dans la peau du cou de l'animal. Les Arabes sont très friands de la chair délicate de cet oiseau, dont la graisse est employée pour les ragoûts et quelquefois comme liniment.

Nous découvrîmes, dans notre marche, deux nids d'autruche composés chacun d'une vingtaine d'œufs entourés d'un petit cercle de sable. Dans l'un d'eux, plusieurs œufs étaient cassés; nos Arabes prétendirent que ce dégât était l'ouvrage des oiseaux de proie, et nous assurèrent que plus d'une fois ils avaient vu des vautours s'élever dans les airs et laisser tomber sur le nid des autruches, de grosses pierres qui cassent les œufs dont ils font leur pâture. La chaleur du soleil suffit pour faire éclore les

œufs. La mère s'éloigne rarement de son nid, afin de défendre ses petits contre les animaux qui peuvent les menacer à leur naissance. Quand toute la couvée est sur pied, l'autruche la conduit et la protége jusqu'à ce que les petits soient assez forts pour se défendre eux-mêmes.

Les Arabes chassent également à cheval, avec le sabre et la lance, le léopard, le lynx et quelques autres bêtes féroces. Ces animaux redoutent la chaleur du sable échauffé par l'ardeur du soleil, et quand on les poursuit ils fuient rapidement d'un arbre à l'autre pour chercher l'ombre, jusqu'à ce qu'enfin ils succombent de lassitude et de soif. Les singes, les moufflons, les porcs-épics, et quelques espèces d'antilopes, se chassent avec des chiens lévriers du Dar-Four; mais ce sont des chasses très peu productives, parce que le plus souvent les singes se sauvent sur les arbres, les moufflons sur des rochers inaccessibles, et les porcs-épics dans leurs terriers. Les chiens sont d'ailleurs fort rares. L'espèce de lévriers du Dar-Four (*selouk*) est la seule qui puisse vivre en Nubie, et tous les chiens de chasse qu'on y amène d'Égypte, meurent au bout de très peu de temps d'une maladie de foie. Les Arabes prennent les hyènes et principalement la hyène tachetée (*marafil*) avec des piéges (1). Ils ne

(1) Ces piéges sont de petits paniers élastiques que les natu-

font pas souvent la chasse aux lions, parce qu'il est rare que quelques hommes et plusieurs chevaux n'en soient pas victimes.

Dans la nuit du troisième jour, nous étions à Amboukon, sous le toit hospitalier du Kachef, chez lequel notre jeune giraffe nous avait précédés.

Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que nous parvînmes, vers le soir du lendemain, à nous arracher aux témoignages d'amitié dont nous comblait Déli-Méhémet, qui voulait absolument nous retenir quelques jours auprès de lui. De retour à notre barque, nous lui envoyâmes une paire de pistolets à piston, qu'il accueillit avec une joie inexprimable. Il ne connaissait encore ces armes que de réputation, et ce fut pour lui un cadeau du plus grand prix. Aussi nous arriva-t-il bientôt, en échange de notre présent, deux moutons et force provisions de toute espèce, parmi lesquelles se trouvait un poisson dont nous ne pûmes savoir le nom et dont la chair couleur de safran, était d'un goût exquis.

rels couvrent d'un peu de sable, et auxquels sont attachées de petites cordes armées de bâtons. La patte de la hyène demeure engagée dans ces paniers, qu'elle emporte avec elle. Mais lorsqu'elle veut fuir, les bâtons gênent sa marche, et les chasseurs s'emparent d'elle avec la plus grande facilité.

Au moment où nous allions nous mettre en route, notre Mahmoud, que l'état de sa santé, sensiblement altérée depuis quelque temps, avait retenu à Amboukon pendant notre excursion au désert, vint nous prévenir en secret qu'un Arabe Chaykyé, redoutable chef de bande lors de l'invasion d'Ismaïl-Pacha, et actuellement inquiété par le gouvernement égyptien, nous priait de lui donner passage jusqu'à Hannek. Cette faveur, que l'humanité ne nous permettait guère de lui refuser, nous la lui accordâmes d'autant plus volontiers, que nous avions l'espoir d'obtenir de lui quelques détails sur les guerres que ses compatriotes avaient eu à soutenir contre Méhémed-Ali. A un signal de notre interprète, le pauvre Arabe sortit de quelques bouquets d'ochar, parmi lesquels il s'était blotti en attendant notre réponse.

C'était un homme de moins de quarante ans, remarquable par l'expression farouche de ses traits amaigris. Une chemise d'une étoffe brune usée et ternie cachait à peine ses membres robustes et laissait à découvert des bras nerveux, dont il semblait montrer avec complaisance toute la vigueur; le sourire incertain de ses lèvres minces, trait particulier à sa race, était une sorte de contraction convulsive qui laissait apercevoir des dents blanches et aiguës comme

celles d'un animal sauvage; un œil ardent à demi voilé achevait de donner à cette physionomie africaine le caractère d'une dissimulation profonde unie à une indomptable fierté. Nous invitâmes le Chaykyé à prendre place auprès de nous, ce qu'il fit sans nous répondre et comme s'il ne nous avait pas entendus; mais bientôt nous dûmes craindre que notre complaisance ne lui devînt funeste.

Nous mettions à la voile lorsque Déli-Méhémet accourut au rivage pour nous remercier lui-même, disait-il, de notre magnifique cadeau et nous dire un nouvel adieu, en fumant avec nous la pipe du départ. Il nous amenait en même temps un de ses gens, chargé de nous accompagner et de veiller à ce que les riverains, qui devaient remorquer notre barque, ne nous fissent éprouver aucun retard.

La présence du Chaykyé, qu'il n'avait pas d'abord remarqué, parut l'étonner; il lui lança un regard investigateur, qu'il reporta ensuite sur nous, comme pour nous demander compte de la protection que nous semblions lui accorder; puis il attendit quelques instans, en continuant de fumer paisiblement la pipe que Mahmoud venait de lui présenter. Cependant s'apercevant que l'Arabe demeurait obstinément dans la même attitude et semblait lutter avec lui d'im-

mobilité, il se décida à écarter avec lenteur de ses lèvres le bout de sa pipe et à articuler gravement le *Selam aleïkoum* auquel notre hôte répondit avec la même gravité par *Aleïkoum selam.* Soit que le Kachef n'eût pas d'instructions précises à l'égard du Chaykyé, soit que son séjour dans notre barque devînt pour lui un titre sacré d'inviolabilité, c'est à ce simple salut que se borna une entrevue dont nous avions d'abord redouté les suites.

Le Kachef nous quitta bientôt, mais, grâce aux soins de l'homme qu'il nous avait laissé et qui remplissait avec un admirable zèle la mission dont il était chargé, nous naviguâmes toute la nuit si heureusement, que le lendemain, au lever du soleil, nous nous trouvâmes près de Korti, autrefois ville épiscopale du royaume de Nubie, aujourd'hui bourgade de peu d'importance où finit le district d'Amboukon. Une grosse muraille en pierres, espèce de fortification qui avance sur le bord du fleuve, marque à Korti les limites du Dongolah et du pays des Chaykyé, reculées jusque là depuis un siècle environ. Avant cette époque, la province des Chaykyé ne s'étendait pas au-delà de la montagne de Degga.

Seuls parmi les peuples de la Nubie, les Chaykyé opposèrent à l'invasion égyptienne une résistance sérieuse. Leurs mœurs, leurs habi-

tudes guerrières, leur taille élevée, leur peau moins brune et la coupe de leur visage qui est celle de toutes les races arabes, les rendent faciles à distinguer des races nubiennes qui les entourent. Les femmes, qui sont généralement jolies et dont le courage ne le cède en rien à celui de leurs maris, passent pour avoir des mœurs très dépravées. L'hospitalité des Chaykyé est renommée, et jamais l'hôte qui partagea avec eux *le pain et le sel* n'eut à souffrir la moindre insulte. Cependant on les dit fourbes, plus intéressés que jaloux, superstitieux à l'excès, et observateurs peu zélés de la religion musulmane qu'ils professent. Malgré l'état d'asservissement où les a réduits l'invasion des Égyptiens, leur caractère belliqueux n'a pas changé, et le souvenir des cruautés qui accompagnèrent la conquête, leur arrache encore des larmes. L'espoir de la vengeance dans un temps plus ou moins éloigné, adoucit pour ces hommes le regret de la liberté perdue, et leur amour de l'indépendance n'attend peut-être, pour éclater de nouveau, qu'une occasion favorable; chaque jour encore, on dirait qu'ils cherchent à le réchauffer par des chants guerriers qui rappellent leur temps de gloire.

Ils étaient autrefois armés d'un bouclier oblong de cuir d'hippopotame ou d'éléphant,

d'un *djélabé*, long sabre droit à deux tranchans, et de trois ou quatre lances dont ils se servaient en guise de javelots et qu'ils lançaient fort loin avec une adresse remarquable. Quelques-uns portaient aussi des arcs et des flèches empoisonnées avec le suc de certaines plantes ou avec le venin de quelques espèces de serpens. Mais ces armes sont devenues fort rares aujourd'hui. Les fusils à mèche que quelques chefs tiraient de Djedda ont aussi disparu presque entièrement.

L'instruction est beaucoup plus répandue dans la province des Chaykyé que dans toutes celles qui l'avoisinent; aussi n'est-il pas rare de voir des jeunes gens du Dongolah, du Berber et même de districts plus éloignés, y venir pour s'instruire, et s'adresser à quelque Faky qui se charge de leur éducation. Il existe dans plusieurs villages des écoles publiques où les enfans apprennent avec les principes de leur religion, ceux de la lecture, de l'écriture et du calcul. Les Chaykyé parlent principalement la langue arabe; mais ils ont aussi un langage particulier, qui offre des différences assez marquées avec celui des Dongolaouy et des habitans de Mahass. Ces langues sont douces sans être harmonieuses, et la plupart des Nubiens les parlent toutes. De là, l'immense difficulté de faire

un bon vocabulaire de chacune d'elles séparément, les Nubiens empruntant indifféremment à l'une ou à l'autre le nom des objets qu'on leur demande, sans indiquer quelle est celle dont ils font usage au moment où ils parlent (1).

Le commerce que les Chaykyé entretiennent avec le Sennâr commence à faire renaître parmi eux une prospérité que l'occupation égyptienne leur avait presque entièrement ravie. Le froment et le doura, qu'ils cultivent en abondance, leur permettent de faire des exportations assez importantes au marché de Djedda par Souâkin, port de la mer Rouge, éloigné de douze journées de marche de leurs frontières.

Riches autrefois en bétail et en produits de toute espèce, les Chaykyé formaient une petite république gouvernée par trois Méleks (2), établis à Korti, à Hannek et à Méraouy et ayant chacun sous leurs ordres plusieurs cheïkhs. Deux

(1) Nous trouvons la preuve de cette assertion dans le vocabulaire de la langue de Dongolah, publié par M. Caillaud. Ce voyageur faisant son travail à Dongolah, ne mettait point en doute son exactitude. Malheureusement il paraît avoir reçu ses renseignemens d'un habitant de Mahass, qui n'a pas négligé l'emploi des mots de son pays, de telle sorte qu'on pourrait dire avec plus de raison, peut-être, que ce vocabulaire est celui de la langue de Mahass. Nous nous sommes attachés, dans les deux vocabulaires que nous publions, à éviter cette erreur.

(2) Ou Maleks, *Rois*. Au Sennâr on les appelle Méliks.

espèces bien distinctes d'habitans composaient la population du pays. Les premiers, de race Noubah, occupaient les bords du fleuve et se livraient à l'agriculture ; ils étaient méprisés et tenus dans une espèce de servitude par les autres, les Chaykyé proprement dits. Ceux-ci habitaient pour la plupart le désert et menaient la vie de Bédouins.

« Les Chaykyé, dit Abdallah Ben-Ahmed-So-« laïm, paraissent être les descendans des Zé-« nafredj, tribu de Bedjah, qui ont émigré en « Nubie depuis un temps immémorial, se sont « fixés dans cette province et y ont conservé « leur langue et leur vie nomade, ne se mêlant « pas avec les Nubiens et n'habitant pas leurs « bourgs. Ils ont un commandant qui relève du « roi de Nubie. » Ce qui donnerait du poids à cette opinion de l'historien de Nubie, c'est qu'ils prétendent eux-mêmes être une branche de la tribu bédouine de Djahelin qui quitta le Hedjaz pour se rendre en Nubie et qui s'établit aux environs de Chendy.

Ces Arabes reconnurent pendant long-temps la suzeraineté du roi du Sennâr. Mais, à l'époque du démembrement de ce royaume, vers le milieu du dix-huitième siècle, les trois Méleks, qui pouvaient mettre ensemble sous les armes jusqu'à trois mille cavaliers et douze mille fan-

tassins, s'affranchirent du tribut qu'ils étaient auparavant obligés de payer et se rendirent indépendans. Quelquefois divisés, on les vit toujours ajourner la décision de leurs querelles particulières pour se réunir contre l'ennemi commun.

Cet esprit d'union, leur bravoure reconnue, leur caractère belliqueux et inquiet, le nombre de leurs chevaux, avaient rendu les Chaykyé redoutables à leurs voisins; ils envoyaient partout au loin des bandes pour piller les caravanes; les provinces de Berber, de Dongolah, et même le Dar-el-Hadjar avaient sans cesse à souffrir de leurs incursions, et la terreur qu'ils inspiraient devint telle que plusieurs bourgs importans de ces contrées furent abandonnés par leurs habitans.

Lorsque les restes des Mamlouks, échappés au massacre du Caire, vinrent, en 1812, chercher un refuge dans le Dongolah et établir à Maraka le chef-lieu de leur résidence, les Chaykyé, devenus en quelque sorte maîtres du pays, n'hésitèrent pas à aller attaquer ces hôtes incommodes et dangereux; mais, malgré leur valeur, malgré leur habileté à monter à cheval, ils furent souvent vaincus, et peut-être auraient-ils fini par être obligés de plier sous le joug des Mamlouks, si l'apparition de l'armée d'Ismaïl-Pacha ne leur avait fait sentir la

nécessité de se réunir un instant à leurs adversaires, pour résister à cette nouvelle invasion qui les menaçait tous deux.

Cette fois le sort des combats ne pouvait être long-temps douteux, et les armes à feu devaient nécessairement triompher d'ennemis qui n'avaient à opposer que leur courage et leurs lances. Surprise, mitraillée, rompue, partout où elle fut rencontrée, l'armée des Chaykyé céda partout la victoire. Considéré comme un libérateur, le fils du Vice-roi devait inévitablement être accueilli avec enthousiasme par toutes les populations des provinces limitrophes; elles n'avaient plus en effet à redouter, de la part du vainqueur, une tyrannie aussi accablante que celle dont elles avaient eu à souffrir si long-temps de la part des Chaykyé. Maître du pays, Ismaïl exigea, afin d'assurer sa conquête, que les vaincus lui livrassent leurs armes et surtout leurs chevaux qui faisaient leur principale force; il les contraignit ainsi à renoncer à leurs habitudes guerrières et à embrasser la vie agricole.

Les provinces conquises furent, à l'instar de l'Égypte, divisées en gouvernemens et districts confiés à des Moudirs et à des Kachefs. Tous ces administrateurs sont choisis dans l'armée, et des Turcs peuvent seuls prétendre à ces emplois. Les Moudirs ont chacun sous leur auto-

rité immédiate, un corps de troupes assez considérable pour étouffer à l'instant une insurrection qui viendrait à éclater. Les Kachefs ne gardent auprès d'eux que le nombre de soldats nécessaire à la police du pays, et répartissent isolément les autres dans les villages pour surveiller la culture des terres et presser la rentrée des impôts.

Les Méleks, qui, à l'approche du vainqueur s'étaient prudemment décidés à lui obéir, conservent en récompense une sorte d'autorité sur le district qui leur fut autrefois soumis. Ils y exercent les fonctions de juges pour les causes ordinaires et celles de percepteurs d'impôts, sous l'inspection du Moudir qui peut les déposer et les remplacer à son gré. Quelques-uns ont obtenu des emplois dans d'autres provinces conquises. Quant à ceux qui voulurent essayer de résister aux Égyptiens et qui furent assez heureux pour sauver leur tête, ils sont entièrement ruinés et assimilés aux plus obscurs de leurs anciens sujets. Cependant leur influence sur ces populations n'a éprouvé aucune atteinte, et il n'est pas douteux qu'à la première occasion favorable, il ne leur soit facile de soulever des peuples qui frémissent sous le joug auquel ils sont soumis. La mort de Méhémed-Ali est peut-être destinée à devenir le signal de cette révo-

lution, qui devra fermer probablement pour long-temps aux Européens l'accès de ces contrées encore si peu connues.

La moitié du jour s'était écoulée sans que notre nouveau compagnon de voyage proférât une seule parole, et c'est à peine si nos questions avaient obtenu de lui quelques courtes réponses. Accroupi sur ses talons, la tête penchée sur sa poitrine, il demeurait les yeux fermés et comme plongé dans la plus profonde méditation, en tournant négligemment entre ses doigts un chapelet qui était demeuré toute une nuit exposé à la Mecque sur la sainte Kiabé.

Quand nous eûmes dépassé Korti, et que l'homme dont Déli-Méhémet nous avait fait accompagner se fut retiré, Cheïkh Moussad, c'est ainsi que se nommait notre hôte, devint peu à peu plus communicatif. Nous approchions de la montagne de Degga, désormais célèbre dans le pays par la victoire décisive qu'y remporta Ismaïl-Pacha sur les forces réunies des Chaykyé. Des tertres de pierres accumulées, qui marquaient autrefois les limites de la province, signalent aujourd'hui le champ de bataille. On aperçoit, à peu de distance, les ruines du village qui portait le même nom que la montagne.

A la vue de la solitude muette qui régnait au

milieu des décombres, une larme vint mouiller la paupière du pauvre Moussad et une malédiction s'échappa de ses lèvres. C'était sous les débris enflammés de ce village qu'il avait vu périr sa femme et ses enfans. « C'est ici, s'écria-t-il, « que la main de Dieu a frappé les Chaykyé! » Peu à peu une espèce d'intimité s'établit entre nous, et nous pûmes tirer de lui quelques renseignemens sur ce combat, seul engagement sérieux qu'ait eu à soutenir l'armée égyptienne.

Battus une première fois à Korti, les Chaykyé réunirent toutes leurs forces à Degga pour refouler les Égyptiens dans le Dongolah; les pierres qu'ils lançaient avec leurs frondes, engagèrent l'action; puis armés, suivant leur coutume, de plusieurs lances, ils coururent à l'ennemi qu'ils forcèrent à plier sous une grêle de traits, auxquels répondit bientôt l'artillerie égyptienne. Excités par les cheïkhs qui leur avaient promis de les rendre invisibles à l'aide de talismans, les Chaykyé continuèrent à avancer sans crainte, malgré la mitraille qui les moissonnait, et le carnage devint affreux.

Les femmes commencèrent la déroute. Elles se tenaient, suivant l'usage, à peu distance du champ de bataille, pour encourager les leurs par leurs cris. Tout à coup, frappées d'une terreur panique, elles se précipitèrent parmi les

combattans, les pressant de fuir et s'efforçant de les entraîner avec elles.

Après trois heures d'une lutte acharnée, les Chaykyé vinrent se refugier pêle-mêle dans le village de Degga où un nouveau combat s'engagea aussitôt. Maîtres des premières maisons, les Égyptiens eurent recours à l'incendie. En un instant le village fut en feu. Plus de mille Arabes de tout sexe et de tout âge périrent dans les flammes. Un nombre au moins égal de ces infortunés tomba, en cherchant à fuir, sous le sabre de la cavalerie égyptienne qui les entourait de tous côtés, et un très petit nombre réussit, à la faveur de la nuit, à gagner le désert. Plusieurs blessés se traînèrent sur ces ruines fumantes, pour achever de mourir parmi les corps de leurs amis que le fer avait moissonnés.

Le lendemain, les soldats égyptiens se jetèrent sur les cadavres, non pas pour leur donner la sépulture, mais pour leur couper les oreilles et obtenir la récompense de vingt-cinq piastres turques (8 fr.), qui leur était donnée par Ismaïl-Pacha pour chaque paire qu'ils apportaient. L'appât du gain fit que les prisonniers eux-mêmes ne purent échapper à cette mutilation : « Mais « Dieu est grand, ajoutait Moussad, ce qui était « écrit dans les destins a eu lieu. Le maître de l'uni- « vers, le roi des rois agit toujours avec justice. »

Quelques jours après le combat de Degga, le sort des armes fit tomber entre les mains d'Ismaïl, la belle Zafié, la fille du Mélek Ziber. Loin de permettre qu'elle souffrît le moindre outrage, le prince égyptien s'empressa de la renvoyer à son père comblée de présens. Cette générosité calculée eut son effet, et Mélek Ziber donna, en se soumettant au Pacha, un exemple qu'imitèrent bientôt plusieurs autres chefs. De ce nombre fut le Mélek de Chendy, Naïr, plus connu sous le nom de Nemr (*tigre*) que lui avait valu son intrépidité. Il vint à la tête de trois cents des siens, faire sa soumission et baiser la main du vainqueur.

Après quelques mois, Ismaïl dont les armes victorieuses n'avaient presque plus rencontré d'obstacle, jusque bien au-delà du Sennâr, divisa son armée dans les pays conquis et se disposa à revenir près de son père. L'arrivée du jeune Pacha fut, à Chendy, l'occasion de fêtes auxquelles prit part la population entière. Tout semblait faire présager un avenir tranquille, lorsque à l'occasion de la perception d'un impôt de 2000 esclaves et de 20,000 piastres d'Espagne (110,000 fr.) dont Ismaïl exigeait le paiement dans l'espace de cinq jours, Mélek Nemr vint lui adresser des réclamations, pour obtenir quelque délai : le prince égyptien lui répondit

par plusieurs coups de pipe sur le visage, et jura de le faire empaler s'il ne satisfaisait pas ponctuellement à sa demande.

Cet outrage décida du sort d'Ismaïl. Dissimulant la rage dont son cœur était dévoré, Nemr vint quelques jours encore *baiser la main qu'il espérait bientôt couper;* mais de ce moment il ne vécut plus que pour la vengeance. Le Mélek Mussaât, qui avait long-temps résisté aux propositions de révolte de Nemr, se réunit à lui pour se défaire du vainqueur, et ils ne s'occupèrent plus que de soulever une population qui leur était dévouée, et de préparer le coup qui devait les délivrer de leur ennemi.

L'occasion se présenta plus tôt qu'ils ne pouvaient l'espérer. Sur l'invitation du Mélek, Ismaïl consentit à quitter sa barque et à se loger dans la ville où Nemr lui avait assuré que tout était préparé pour le recevoir. Sous prétexte de rassembler du fourrage pour les chevaux du Pacha, on avait entassé une grande quantité de tiges sèches de doura autour du simulacre de palais qu'on lui avait élevé. Ignorant le danger qui le menaçait, celui-ci voulut avant de retourner en Égypte, célébrer son départ par un festin. Pendant que, protégé seulement par quelques gardes, Ismaïl se livrait sans crainte aux plaisirs de la table, une foule d'hommes et de

femmes se réunissaient autour de sa demeure. Des vases de bilbil, largement distribués aux soldats, les avaient déjà mis hors d'état de veiller à la sûreté de leur maître, lorqu'à un signal convenu les troupes égyptiennes furent attaquées sur tous les points. C'est sur le palais du Pacha que se portèrent surtout les efforts et la rage des assaillans. Aux cris de ses mamlouks égorgés, Ismaïl s'était renfermé dans son divan, où il se défendait courageusement en attendant du secours. Impatient de se venger et craignant de voir sa victime lui échapper, Nemr saisit un brandon et met le feu au palais. La populace furieuse accueille par d'effroyables cris de joie la première lueur de l'incendie : hommes, femmes, enfans, accumulent autour de ces murs toutes les matières capables d'en hâter la destruction. Les Égyptiens, engourdis par l'ivresse, essaient vainement de se frayer un passage au milieu des flammes qui les pressent de toutes parts. Déjà le palais n'est plus qu'un vaste bûcher qui bientôt achève de s'écrouler sur le corps à demi consumé du prince.

La révolte s'organisait en même temps, sur la rive opposée, à Métamma, où Mélek Mussaât, oncle de notre Chaykyé, achevait de massacrer le reste de la suite d'Ismaïl-Pacha. Quelques Turcs qui réussirent à se sauver dans la maison

du Faky Reya, échappèrent seuls à cette horrible boucherie.

Le corps défiguré d'Ismaïl-Pacha fut racheté à prix d'or par un marchand qui le rapporta en Égypte. Son médecin, que sa cruauté avait rendu odieux aux naturels, fut saisi vivant et dut regretter de n'avoir pas partagé le sort de son maître. On lui arracha d'abord toutes les dents, qui furent soigneusement renfermées dans des sachets de cuir, comme préservatifs contre les maladies; puis on lui fit subir le supplice auquel il avait fait lui-même condamner tant de malheureux... Il fut empalé.

A la nouvelle de ce désastre, le Defterdar Méhémet-Bey, déjà fameux par ses cruautés, accourut du Kordofal pour venger la mort de son beau-frère. Ce monstre promit vingt mille têtes aux mânes d'Ismaïl et dépassa de beaucoup son horrible vœu. Commandant à de nombreuses troupes d'insurgés, Nemr eût peut-être pu détruire en détail la petite armée du Defterdar, mais il eut l'imprudence de vouloir le combattre en rase campagne : ses masses indisciplinées et dépourvues d'armes à feu ne purent résister aux troupes turques, et dès la première affaire Nemr éprouva une défaite complète.

La victoire du Defterdar fut le signal de massacres auxquels il aimait à présider en per-

sonne. Femmes, enfans, vieillards, nul ne trouva grâce devant lui. Des supplices de tout genre furent inventés, et pendant plus d'un mois, les bourreaux promenèrent la désolation et la mort depuis le Kordofal jusqu'à Chendy. La population de cette ville, frappée de terreur à l'approche des Égyptiens, avait fui presque tout entière dans les montagnes. Ne trouvant plus de victimes à égorger, le Defterdar fit proclamer l'*Aman* (amnistie), qui ramena peu à peu les émigrés.

Déjà la tranquillité commençait à renaître, lorsqu'un jour, au moment où il entrait chez le Faky Reya, pour le remercier de l'asile qu'il avait accordé aux soldats turcs, lors des massacres d'El-Métamma, Méhémet-Bey fut frappé dans le dos d'un coup de javeline. Rendu par ce trait d'audace à toute sa férocité, il rassembla aussitôt ses troupes et donna l'ordre d'un pillage général. Malgré son innocence, malgré les services qu'il avait rendus, le Faky Reya fut empalé devant la porte de sa maison, et tous les hommes qu'on put saisir furent massacrés ou mutilés. Épargnées cette fois, les femmes furent dirigées sur le Caire, après avoir reçu sur le bras avec un fer chaud, la marque de l'esclavage, sans qu'aucune d'elles, pas même les filles de Méleks, que distinguait

une beauté remarquable, pussent échapper à ce triste sort.

Averti trop tard de ces barbares exécutions, Méhémed-Ali ordonna que ce triste convoi retournât à Chendy, et rendit au pays qui l'avait vu naître le reste de cette malheureuse population, à laquelle il fit même distribuer quelques sommes d'argent, faible dédommagement pour les épouvantables malheurs qui l'avaient frappée et dont elle se ressentira long-temps encore.

Ces cruautés inouies allaient peut-être retomber sur leur auteur, ajoutait Moussad, quand le Sultan d'Égypte rappela le Defterdar; mais nos cœurs ne les ont pas oubliées.... Dieu est grand, reprenait-il ensuite, et l'avenir lui appartient. Il nous protégera; car il suffit pour punir les méchans et sa justice est terrible.

Nous étions arrivés à Hannek sans avoir pu obtenir de Moussad le moindre mot sur son existence ni sur la part qu'il avait prise lui-même à ces évènemens. Pendant que nos gens étaient allés renouveler nos provisions, il nous dit adieu, nous remercia de quelques bagatelles que nous l'avions presque forcé d'accepter, et s'éloigna en nous comblant de bénédictions.

CHAPITRE XVII.

El-Tel-Bénab. —Maladie de Mahmoud. — Nour. — Pyramides. — Djebel-Barkal. — Pyramides. — Temples.— Napata. — Famille nubienne. — Nous retournons sur nos pas. — Méraouy. — Malades. — Talismans.—Bohémiennes.—Superstitions.— Une potence. — Marché de Méraouy. — Hannek. — Un divorce. — El-Mokat. — Cheïkh Abd-er-Rahman. — Tehteh.—Retour à Maraka.

Une brise favorable nous fit franchir l'île d'El-Tel-Bénab, aussi remarquable par sa fertilité que par les soins que ses habitans donnent à la culture. L'aspect de cette île paraît d'autant plus riant qu'il contraste avec le spectacle nu et désolé qu'offrent les rives du fleuve, resserrées en cet endroit par les rochers escarpés qui terminent le désert. Le blé, le doura et les dattes sont les principaux produits de ce district où l'on récolte aussi de l'orge, du coton, un peu de tabac, et du ricin dont l'huile est employée par les habitans pour se graisser le corps et les cheveux.

Une forteresse de terre assez importante, construite au sommet d'un rocher, s'élève au milieu des ruines du village de Kadjabé, d'où l'on jouit, sur le cours du fleuve, de la vue la plus riante et la plus étendue. Pendant la nuit, nous dépassâmes

Méraouy ou Méraoueh. Enfin, au lever du soleil, nous abordâmes sur la rive droite à Barkal, misérable hameau près duquel sont situées les ruines de l'antique *Napata*.

L'état de notre Mahmoud, qui nous donnait depuis quelque temps de vives inquiétudes, nous fit prendre le parti de louer à Barkal une cabane pour l'y établir et lui laisser prendre quelques jours de repos. Le lendemain, une navigation de deux heures nous conduisit sur la rive opposée du Nil, à Nour, bourg d'environ quatre cents ames, dont les maisons sont bâties d'un mélange de terre et de paille hachée. Quelques-unes sont faites en forme de cône, comme celles du Kordofal, afin qu'elles puissent mieux résister aux pluies qui, depuis quelques années, sont plus fréquentes dans ces parages.

A une demi-heure environ de Nour, s'élèvent au milieu d'une plaine inculte (1), les pyramides d'*El-Bellal*. Leur nombre a dû être autrefois de plus de quarante; mais c'est à peine si parmi les débris de celles que la barbarie des hommes, plus encore que la main du temps, a réduites à des masses informes, on peut en compter aujourd'hui quinze dans un état de conservation qui permette d'apprécier leur importance.

(1) On reconnait près des pyramides, les vestiges d'un canal qui en faisait presque le tour et qui aboutissait au Nil.

Presque toutes ont perdu plus de la moitié de leur revêtement. Ces pyramides varient entre elles de grandeur et d'inclinaison; leurs quatre faces répondent à peu près aux quatre points cardinaux. Elles ne diffèrent de celles de l'Égypte, que par leur forme plus aiguë. Les matériaux qui y sont employés sont le grès et une espèce de poudingue grossier, et de nature ferrugineuse. Ces matériaux sont joints seulement avec de la terre. Le noyau de quelques-unes des pyramides est également formé de terre recouverte par une certaine épaisseur de pierres.

La plus grande et la plus remarquable de ces *montagnes de main d'homme*, quoique bien ruinée elle-même, a presque conservé son élévation primitive. Les côtés de sa base ont cent cinquante mètres de développement; sa hauteur est de trente-quatre mètres environ. Elle est divisée dans sa hauteur en trois parties, et sa forme est celle de trois pyramides tronquées, superposées l'une à l'autre et reposant chacune sur un socle d'environ trente centimètres d'élévation dont la coupe est verticale. Cette disposition laisse régner autour de la base des deux petites pyramides supérieures, une galerie d'environ un mètre vingt-cinq centimètres de largeur. Les dégradations qu'a souffertes le monument permettent de voir que cette con-

struction extérieure servait comme d'enveloppe à une autre pyramide d'une inclinaison régulière et dont on aperçoit dans quelques endroits le revêtement encore intact, formé de belles assises d'un grès gris et luisant taillé avec le plus grand soin.

Aucune trace ne donne à penser qu'on ait jamais tenté d'ouvrir cette pyramide, préservée sans doute contre la cupidité sacrilége des fouilleurs par le peu de résultats obtenus dans la destruction de celles qui l'environnent. L'absence totale de ruines antiques, aux environs d'El-Bellal, ne permet guère de croire qu'une ville ait jamais existé dans cet endroit, qui sans doute fut la nécropole de Napata. On sait en effet, qu'un motif religieux faisait le plus souvent séparer par le Nil, ou au moins par un canal, l'asile des morts de la demeure des vivans. Il fallait presque toujours passer l'eau pour arriver à la nécropole placée de préférence vers l'occident, lieu où le soleil se couche et où commence l'empire des ténèbres. Ce voyage à travers le fleuve était l'emblème du voyage de l'ame à travers l'océan des airs qu'il fallait traverser pour arriver au séjour du repos. Aujourd'hui encore, les tombeaux des modernes habitans de Nour entourent ces antiques sépultures, comme si ce lieu devait être éternellement consacré à la mort.

A notre retour à Barkal, nous trouvâmes notre interprète Mahmoud dans l'état le plus inquiétant. Pendant notre incursion à Nour, il avait été pris d'un délire affreux, que nous trouvâmes calmé, il est vrai; mais il nous déclara que son intention formelle était de retourner en Égypte et que rien ne le ferait changer de détermination. Notre embarras était extrême, car nous ne savions pas assez la langue pour pouvoir nous aventurer seuls dans ces contrées lointaines; d'un autre côté, les fonds commençaient à nous manquer, et nous avions appris à Debbeh que le Mâlem de Chendy, sur lequel nous avions une lettre de crédit, venait d'être pendu pour concussion, par ordre du Moudir. Ces considérations puissantes, auxquelles il faut ajouter le triste état de nos santés épuisées par la fatigue, enfin, l'approche de la saison des pluies et des fièvres meurtrières qu'elle amène avec elle (1); tout nous faisait une loi de ne pas nous obstiner à pousser plus avant nos explorations: nous décidâmes donc, bien qu'à regret,

(1) Dès le commencement de la saison des pluies, les habitans de Chendy, d'Halfây et du Sennâr quittent leurs habitations pour fuir loin de l'atmosphère empestée des bords du fleuve. C'est sur des éminences éloignées du Nil qu'ils se retirent pour respirer un air plus pur, jusqu'à ce que le desséchement des lagunes que les pluies laissent après elles, leur permette de regagner leurs villages.

qu'après avoir visité les ruines de Napata, nous commencerions à revenir sur nos pas.

A un quart de lieue du Nil et sur la limite du désert, s'élève le mont Barkal, énorme rocher de grès dont le sommet offre, comme celui de toutes les montagnes du pays, une surface plane; il est accessible seulement du côté du nord; partout ailleurs ses flancs abruptes semblent menacer la plaine, déchirés qu'ils sont par mille crevasses qui servent d'asile à des nuées d'oiseaux de proie. C'est au pied de la montagne, vers le sud, que sont situées les ruines de la ville. Plus loin vers l'ouest, s'étendent des pyramides au-delà desquelles on trouvait, il y a peu d'années, des puits sépulcraux creusés dans le roc, et aujourd'hui presque tous entièrement comblés par le sable.

Les pyramides sont éloignées d'environ cinq cents mètres du pied du mont Barkal. Elles sont au nombre de dix-huit, divisées en deux groupes et très rapprochées les unes des autres. La plus grande, dont la base a environ vingt-neuf mètres de côté, est à demi ruinée. Sa construction rappelle celle des pyramides de Sakkara et semble remonter à une antiquité très reculée, au contraire des autres qui paraissent toutes appartenir à une époque beaucoup plus récente. Celles-ci, dont quelques-unes sont d'une conser-

vation parfaite, diffèrent entièrement des pyramides égyptiennes, par l'exiguité de leurs proportions, et surtout par leur forme beaucoup plus aiguë que celles de tous les autres monumens de ce genre. Dans la partie inférieure, leur revêtement est régulièrement taillé en gradins, à l'exception des angles qui sont dressés dans toute la hauteur. A trois mètres environ du sommet, ce système change. Le revêtement est alors taillé d'une seule pente et les angles sont façonnés en baguettes rondes, aussi bien que les arêtes de la petite plate-forme carrée qui termine la pyramide. On remarque au centre de cette plate-forme un trou destiné sans doute à recevoir la tige de métal qui servait à fixer sur le monument l'ornement quelconque qui la surmontait.

A la plupart de ces pyramides est annexé sur la face qui regarde le sud, un petit sanctuaire dont l'intérieur est peint et orné d'hiéroglyphes d'une médiocre exécution et d'inscriptions en caractères éthiopiens. Deux de ces sanctuaires sont voûtés, ce qui ne permet pas de faire remonter leur édification à une antiquité bien reculée, puisque cette manière de bâtir fut, comme on le sait, inconnue aux premiers Égyptiens.

Ces constructions semblent, au premier aspect,

être comme le vestibule des pyramides et devoir y donner entrée. Cependant tout porte à croire qu'il n'existe entre elles aucune communication, car le mur du fond de plusieurs de ces sanctuaires a été détruit avec l'intention de pénétrer plus avant; mais sans autre résultat que de découvrir le revêtement de la pyramide aussi soigneusement travaillé que le reste de sa surface, et comme si le sanctuaire y avait été ajouté après coup.

Nul doute au surplus que, comme toutes les autres, les pyramides de Napata n'aient été destinées à couvrir des sépultures, et même, suivant toute apparence, des sépultures royales. Mais c'est sous la base même de l'édifice qu'il faudrait chercher l'ouverture des puits qui doivent renfermer les corps des anciens souverains de l'Éthiopie.

Entre les pyramides et le pied de la montagne, on rencontre un assez grand nombre de tombeaux modernes, surmontés de pierres tirées des ruines et couvertes d'hiéroglyphes. Bientôt après on foule un sol jonché des débris de palais et de temples. Nous allons les décrire en commençant par ceux qui se trouvent vers l'est, et dans l'ordre où ils se présentent en suivant le cours du Nil.

Après avoir dépassé des traces d'un mur d'en-

ceinte qui suit le pied du mont Barkal, on trouve à peu près sur la même ligne, les restes de trois monumens écroulés et presque entièrement ensevelis sous le sable et sous une incroyable quantité de fragmens de poterie antique. Tous les alentours, ainsi qu'une grande partie de la plaine, sont couverts des mêmes fragmens.

A quelques pas plus loin, on distingue les ruines d'un vaste monument qui paraît avoir été un palais : de grands murs, des montagnes de pierres accumulées, et les restes imposans de quatre pylônes, attestent l'importance de cet édifice dont l'ensemble présente deux enceintes principales (1). Une colonne de la même forme que celles de Gorguia, demeure seule debout au milieu de la première enceinte, comme pour attester la grandeur et l'élégance de celles dont les restes sont renversés à ses pieds et dont on aperçoit encore les bases à demi enfouies sous les décombres. Parmi ces débris confus, on remarque deux grandes pièces de granit gris, d'un très beau travail et ornées d'hiéroglyphes du

(1) Les ruines de ce monument occupent un espace de 450 pieds de longueur sur une largeur de 160. Son entrée principale était tournée vers le sud, et fut, sans aucun doute, précédée de cours et de galeries aujourd'hui détruites, mais dont l'existence est attestée par une colonne et par les jambages d'une porte qu'on aperçoit encore debout à quelque distance et dans l'alignement de la porte d'entrée.

meilleur style. L'une fut sans aucun doute un autel; mais il serait plus difficile de déterminer à quel usage la seconde a pu être destinée.

Deux pylônes à demi écroulés et dans l'intérieur desquels sont pratiqués de beaux escaliers, s'élèvent entre les deux enceintes. On voit encore au pied de ces pylônes une base de statue en granit noir sur laquelle on distingue le cartouche du roi Taharaka, le premier Pharaon de la dynastie Éthiopienne qui envahit l'Égypte, et fit, suivant certaines traditions historiques, la conquête de toute l'Afrique septentrionale jusqu'aux colonnes d'Hercule (1).

La seconde partie de l'édifice est, comme la première, terminée par deux pylônes qui en ornaient l'entrée du côté de la montagne. On voit près de ceux-ci les restes de deux lions de granit rose. Deux autres lions semblables, mieux conservés, ont été dernièrement enlevés, mais les eaux trop basses n'ayant pas permis de leur faire franchir la seconde cataracte, on a été obligé de les abandonner, au moins momentanément, dans le Dar-el-Hadjar où nous avons eu depuis occasion de les voir.

Entre le grand palais et le pied du mont

(1) Ce prince forma, suivant Champollion, la xxve dynastie du canon chronologique de Manéthon, au huitième siècle avant l'ère chrétienne.

Barkal, on trouve des colonnes renversées d'un assez grand diamètre, qui ont dû faire partie du péristyle d'un temple creusé dans le roc et aujourd'hui écroulé. Après celui-ci, vient un autre temple très petit, qui ne contenait que deux salles. Deux statues de granit noir assises et d'un assez beau travail, ornent la porte de ce petit temple au-delà duquel s'étendent les vestiges d'un monument beaucoup plus important, mais entièrement ruiné et couvert de sable et de débris.

Après avoir traversé quelques autres ruines informes et dont il serait impossible de reconnaître la destination, on arrive enfin au Typhonium, le mieux conservé de tous les monumens de Napata. Celui-ci était en partie construit et en partie creusé dans le rocher.

Huit colonnes sont encore debout au milieu des débris amoncelés du pronaos. La hideuse statue de Typhon sert de chapiteau à l'une d'elles. Les autres sont surmontées de chapiteaux d'une forme particulière et ornés de la tête d'Isis surmontée de la façade d'un temple. La première salle du temple souterrain est aussi presque entièrement écroulée ; aujourd'hui, il n'y reste plus debout qu'un seul pilier auquel est adossée la statue de Typhon, la tête ornée de plumes, de fleurs de lotus et du cartouche du roi

Taharaka. Au-delà est le sanctuaire encore intact, dont les murs sont recouverts de peintures hiéroglyphiques d'un style remarquable. Deux petites salles latérales paraissent n'avoir jamais reçu la dernière main.

Les ruines d'un petit temple presque entièrement détruit et creusé dans le roc, à très peu de distance du Typhonium, sont les dernières qu'on rencontre vers l'ouest; ce temple est pratiqué sous une pointe isolée du rocher, détachée de la montagne et qui semble près de s'écrouler. On y distingue les vestiges de trois salles qui furent peintes et décorées d'hiéroglyphes.

Napata ne commence à nous être connue que par les écrivains du siècle d'Auguste. Cette ville n'est nommée par aucun des historiens ou géographes plus anciens, et n'est aucunement indiquée par Hérodote, qui donne dans son second livre des détails sur cette partie de l'Afrique et notamment sur Méroë, capitale du pays, dont Napata, fut une des villes les plus remarquables. Ainsi, rien ne nous révèle son existence avant la fin du siècle qui précéda notre ère, et cependant l'importance qu'elle avait à cette époque, atteste une fondation beaucoup plus ancienne, fait sur lequel ne peut d'ailleurs laisser aucun doute l'inspection de plusieurs de ses monumens.

Strabon, Pline, Dion Cassius, et quelques autres auteurs, font mention de Napata. Il résulte de leurs récits que cette ville ne fut pas connue des Romains avant l'époque ou Pétronius, préfet de l'Égypte sous Auguste, fit une incursion en Éthiopie pour venger l'honneur du nom romain, outragé par une irruption des Éthiopiens sur le territoire de l'empire, où ils avaient commis de grandes dévastations et renversé les statues de l'empereur.

Après avoir, au rapport de Strabon, mis les Éthiopiens en déroute aux environs d'Assouan, à Pselcis et à Premnis, Pétronius s'avança contre Napata, capitale de la reine Candace (1), que défendait le fils de cette princesse. Ce prince ayant inutilement tenté la voie des négociations, abandonna la ville que le général romain ruina de fond en comble.

Il paraît que, depuis lors, elle ne s'est jamais relevée de ses ruines, et Pline en confirmant le récit de l'expédition de Pétronius, ajoute qu'environ un demi-siècle après cette époque, lorsque les explorateurs envoyés par Néron par-

(1) Nous savons par Pline que ce nom était, depuis plusieurs générations, porté par les femmes qui gouvernaient le pays ; et saint Chrysostôme et Eusèbe nous font connaître que, de leur temps, c'étaient encore des femmes qui régnaient en Éthiopie.

coururent l'Éthiopie, Napata n'était plus qu'une ville de peu d'importance, tandis que Méroë était la capitale du pays. Peut-être pourrait-on inférer du rapport de Pline réuni à ceux d'Hérodote et de Strabon, que, florissante dès les temps les plus antiques, Méroë céda un instant à Napata, pendant le siècle d'Auguste, le premier rang et le titre de capitale, qu'elle reprit après la destruction de cette ville par les Romains.

Une question long-temps controversée occupe encore l'attention des savans. Les Égyptiens ont-ils reçu des Éthiopiens la connaissance des arts? ou les arts ont-ils remonté le Nil pour s'introduire dans l'Éthiopie? La similitude du style, qui trahit évidemment une origine commune, autorise l'une et l'autre de ces hypothèses. L'inspection des pyramides de Nour et de quelques-unes de celles de Barkal, ne permet pourtant guère de douter que leur construction ne remonte aux siècles les plus reculés; et cette réflexion s'applique avec encore plus d'évidence à celles de Méroë, point bien déterminé aujourd'hui de cette terre sacrée où s'accomplit le mystérieux développement d'une des plus anciennes civilisations dont les annales historiques aient gardé le souvenir. L'Éthiopie fut donc dès la plus haute antiquité décorée de monumens, et bien que leurs sculptures et leur style, inférieurs à

ceux des temples de l'Égypte, aient souvent été pris pour une corruption du style égyptien, il nous semble plus juste de reconnaître dans ce dernier un progrès sur l'invention éthiopienne, un perfectionnement du type primitif emprunté par l'Égypte aux régions supérieures.

On ne retrouve en effet parmi les monumens éthiopiens, ni le style des beaux siècles de l'art égyptien ni celui des premières époques de la décadence. Les productions élégantes du siècle des Psamméticus, et les productions grossières des dynasties Persanes, n'ont pas avec les monumens de l'Éthiopie plus de rapport que celles des époques Ptolémaïque ou Romaine. Le style éthiopien est un style à part qu'il ne faut pas plus prendre pour une copie que pour une corruption de l'art égyptien.

A ces observations puisées dans l'examen attentif des monumens, les caractères géologiques du pays viennent ajouter des argumens puissans, pour attester que le style éthiopien est antérieur aux autres, et que, s'il n'est pas le meilleur, il est du moins le plus ancien. Plus on avance vers le sud, et plus le sol révèle son caractère primitif et indique que l'Éthiopie-Supérieure a dû recevoir des habitans avant la Basse-Nubie et l'Égypte. Jamais les hautes régions éthiopiennes, arrosées par des pluies an-

nuelles, n'attendirent pour entretenir leur fertilité le secours des inondations périodiques du Nil; jamais leurs plateaux n'eurent besoin, pour devenir habitables, qu'un limon apporté peu à peu par le fleuve vînt élever leur sol au-dessus du niveau de la mer; et, sans aucun doute, là vécut une population agglomérée avant que la lente action des siècles ait donné naissance à l'Égypte, création du Nil, dont la pente, en déterminant la marche des populations, semble indiquer celle que la civilisation dut suivre.

Les symboles religieux des Égyptiens, les figures tracées sur leurs temples, appartiennent en grande partie à l'Éthiopie. Le cynocéphale, d'autres singes, les serpens, la giraffe, l'autruche et le bœuf Apis lui-même, par le type constamment adopté pour sa représentation, attestent une origine éthiopienne. Enfin l'encens, la myrrhe, les bois odoriférans et la plupart des objets qui servaient au culte étaient presque exclusivement les produits de l'Éthiopie; et tout, dans les usages religieux de l'Égypte, semble emprunté aux régions du sud.

Certes la civilisation éthiopienne était imparfaite, ses arts étaient grossiers; il fallut le beau ciel de l'Égypte, il fallut les relations de tout genre que sa position géographique lui permit

d'établir pour en achever le développement; mais il n'en reste pas moins probable que c'est à leurs voisins des régions du sud que les Égyptiens ont emprunté le type primitif de leurs arts et de leur religion.

Plus tard, par une de ces réactions si communes dans l'histoire de l'humanité, nous voyons cette civilisation, ces arts, devenus plus parfaits, remonter le fleuve qu'ils avaient jadis descendu dans leur enfance, et revenir en étrangers dans les régions mêmes dont ils avaient tiré leur origine.

Une foule de monumens de la Basse-Nubie, de Barkal et même de Méroë, évidemment postérieurs à plusieurs des monumens de Thèbes, attestent cette réaction; mais tout porte à croire qu'un immense intervalle sépare l'origine de ces édifices de la *renaissance* de l'art éthiopien, de celle de ses premières productions, et que cet intervalle est le temps dans lequel ont été fondés les monumens que l'art égyptien, parvenu à sa perfection, a légués à l'admiration des siècles à venir.

Après avoir erré dans les ruines, nous venions, aux heures brûlantes de la journée, chercher dans le Typhonium, à l'ombre du sanctuaire, un abri contre les ardeurs du soleil. Là peut-être les vaincus avaient espéré trouver un asile contre

la barbarie des soldats de César; les cris des vainqueurs, leurs chants de triomphe, avaient retenti dans ces lieux où règne maintenant un morne silence. Assis sur quelques riches débris, nous réfléchissions à la singulière destinée des princes par qui furent élevés ces édifices somptueux. Sans doute ils furent grands et puissans; sans doute aussi ils crurent qu'attachée à ces monumens, leur renommée traverserait les siècles; et cependant leur vie a disparu sans laisser de traces. Trahie dans ses égoïstes calculs, leur vanité n'a pas même pu réussir à nous conserver leurs noms, et ils semblent n'avoir épuisé toute leur puissance que pour porter à la postérité ces muets témoignages de leurs efforts infructueux pour échapper à l'oubli.

Chaque soir, en revenant à notre bord, nous apercevions près du rivage une famille nubienne occupée à faire la prière. Le chef de cette famille, vieillard octogénaire dont la barbe blanchie par l'âge retombait majestueusement sur sa poitrine, se tenait debout tourné vers l'Orient. Derrière lui se plaçaient ses nombreux enfans rangés sur deux lignes, dont l'une était composée de ses fils ou gendres au nombre de sept, et l'autre de ses petits-fils en nombre presque double. Tous dans une attitude grave et recueillie, la tête baissée et les bras croisés sur la

poitrine, répétaient à demi-voix la prière que récitait tout haut le chef de la famille, ou s'agenouillaient et frappaient avec lui la terre de leur front.

Il nous était impossible de nous défendre d'une profonde émotion à la vue de ce sacerdoce domestique, exercé avec une dignité et une simplicité que l'on chercherait vainement dans nos contrées civilisées. « Dans un pareil mo-
« ment, nous disait au Caire un Turc de nos
« amis, on pourrait brandir un sabre au-dessus
« de la tête d'un vrai croyant qu'il ne se tour-
« nerait pas pour l'écarter; car le créateur est
« plus grand que la créature et Dieu prend
« soin de ses serviteurs.»

Le 9 mai, à l'aube du jour, après avoir du haut du mont Barkal porté un triste et dernier regard vers les contrées qu'il ne nous était pas permis de parcourir, nous donnâmes à nos gens l'ordre du départ.

Le soleil venait de se lever quand nous arrivâmes à Méraouy, bourg formé de maisons éparses qui s'étendent entre le désert et les terres cultivables. Le nom de Méraouy a fait croire mal à propos à quelques voyageurs, que les ruines de Djebel-Barkal étaient celles de Méroë, mais le témoignage de Pline ne permet pas de doutes sur ce point, et cette analogie ne

nous ne prouve rien, sinon qu'il est resté dans ces contrées un souvenir confus du florissant empire dont elles firent partie et dont Napata fut peut-être un instant la capitale.

Nous étions attendus à Méraouy où notre premier passage avait été signalé, ainsi que notre séjour aux ruines de Barkal; aussi, toujours préoccupés de l'idée des trésors que les Francs vont chercher dans les ruines, les habitans n'avaient-ils pas manqué de nous supposer une habileté toute particulière dans la sorcellerie.

Notre arrivée fut à peine connue que nous vîmes se succéder nombre de malades ou de prétendus malades qui venaient nous consulter en nous suppliant de leur donner des remèdes et surtout des talismans, opération qui se bornait à tracer des signes sur un morceau de papier qu'ils emportaient précieusement. La complaisance avec laquelle nous nous prêtâmes à ces demandes, nous valut mille bénédictions. Nous ne pouvions pourtant nous empêcher de sourire, tout en distribuant gravement nos talismans, à la vue de ces hommes, pour la plupart grands et robustes, qui venaient chercher la manière infaillible de jouir toujours d'une bonne santé, auprès de deux pauvres diables, maigres, harassés, couverts de plaies et minés par la fièvre.

L'ex-Mélek de Méraouy, que sa résistance au fils de Méhémed-Ali a fait dépouiller de ses biens et qui se trouve aujourd'hui réduit à la condition de palefrenier dans ces mêmes lieux où naguère on obéissait à la moindre de ses volontés, vint aussi nous consulter. Il était affecté depuis quelques années d'une ophthalmie chronique, et voulait absolument connaître l'influence que pouvait exercer sur sa maladie un petit épervier antique en lapis, qu'il portait depuis plusieurs mois suspendu à son cou en guise d'amulette.

A cette longue procession de malades réels ou imaginaires, succédèrent des bohémiennes (*Tchinguianè*), au teint cuivré, qui vinrent proposer à nos mariniers de leur tirer la bonne aventure. Toute leur science magique consistait à jeter en l'air sept coquilles qui, selon la manière dont elles se trouvaient placées en tombant, annonçaient heur ou malheur; et cette opération devait être renouvelée sept fois, car l'idée mystérieuse attachée par les anciens au nombre sept, se retrouve encore mêlée à bien des superstitions modernes. Ainsi, jusque sur les confins de l'Éthiopie, nous retrouvions ces tribus nomades dont l'origine se perd dans la nuit des temps et qui, partout étrangères et partout méprisées, sont condamnées par un destin

bizarre à errer sans cesse sur toute la surface de l'ancien monde.

Le Kachef de Méraouy, Youssouf-Aga, nous envoya complimenter sur notre heureuse arrivée. Lorsque nous allâmes lui rendre visite, il était assis sur son divan, et entouré de quelques vieux cheïkhs du pays : « Eh bien, nous « dit l'un deux en se caressant la barbe et nous « regardant avec des yeux d'envie, vous venez « donc aussi de puiser à pleines mains dans les « trésors cachés à Barkal? » L'éclat de rire par lequel nous accueillîmes cette allocution, ne parut nullement l'étonner : « Je sais bien, re- « prit-il, ce que vous allez nous répondre : vous « ne venez que pour voir les pierres ; mais nous « ne sommes pas dupes de pareilles défaites et « nous savons très bien que vos livres anciens « vous indiquent les endroits où les trésors sont « cachés ; comme vos magies vous donnent les « moyens de vous en emparer. »

Vainement nous eussions essayé de le désabuser. Rien ne peut persuader à ces peuples qu'on s'expose à tant de fatigues, seulement pour venir visiter des ruines antiques. Cette prévention est la principale cause des obstacles et des périls qu'on rencontre à chaque pas dans l'Orient. Long-temps encore elle opposera aux explorations des voyageurs une barrière que la crainte

d'un châtiment sévère peut aplanir un instant, mais que l'influence d'un gouvernement éclairé pourrait seule à la longue faire disparaître entièrement.

Youssouf-Kachef habitait l'ancien palais du Mélek. Au milieu de la salle du divan s'élevait un autel carré de granit noir, qui servait autrefois de trône à ce prince et sur lequel est sculpté avec une pureté remarquable le cartouche d'Osortasen I, Pharaon de la XVIIe dynastie. On voyait dans la cour une statue assise, de granit gris, tirée, comme l'autel, des ruines de Barkal.

Au-dessous des fenêtres du divan était le bazar, et un peu plus loin, sur une petite élévation, une potence dressée, que le Kachef nous faisait remarquer avec une complaisance toute particulière, nous racontant, le sourire sur les lèvres, comme quoi il avait eu quelques jours auparavant la satisfaction d'y faire pendre un meurtrier. Le frère de la victime n'ayant pas consenti à recevoir le *Dyeh* (1)

(1) Lorsque, dans une querelle survenue entre Arabes, il y a eu du sang répandu, ce sang peut être racheté par une somme d'argent que le meurtrier paie à la famille de la victime. Cette somme, appelée *dyeh*, met fin à toute poursuite judiciaire et à tout projet de vengeance de la part des parens, lorsqu'ils consentent à l'accepter comme une réparation. De là cet adage si connu parmi les Arabes : « *Ne crains pas de verser le sang que tu peux racheter.* »

(prix du sang), l'assassin avait dû subir la peine de son crime. Cette exécution semblait avoir singulièrement relevé aux yeux du Kachef sa propre autorité, et il prenait en en parlant, l'air d'importance d'un hobereau du moyen-âge lorsqu'il avait enfin trouvé l'occasion d'exercer le droit de haute justice, demeuré pendant deux ou trois siècles une sinécure dans sa famille.

Lorsque nous quittâmes Youssouf-Aga, il nous offrit en cadeau une fort belle autruche que nous refusâmes à cause de sa grosseur, qui ne nous aurait pas permis de l'emporter. Avant de remettre à la voile, nous voulûmes aller visiter le bazar. C'était précisément le jour et l'heure du marché, et l'affluence était considérable. Les marchands, établis sous une espèce de halle assez vaste, soutenue par des pieux et couverte de nattes, fumaient paisiblement leur pipe, accroupis près de leurs marchandises. Quelques soldats égyptiens, se promenant çà et là, appliquaient avec une imperturbable gravité des coups de courbach sur les épaules des curieux qui encombraient inutilement le bazar et gênaient les acheteurs. Chaque denrée avait sa place assignée. Ici du doura, du blé, du maïs, des pois chiches, des légumes, des œufs, du beurre. Là du henneh pour teindre les ongles, de l'antimoine pour noircir les cils et les sour-

cils; un peu plus loin de menues merceries, des épiceries de toute espèce, du sel gemme (1) que les Arabes apportent des déserts voisins; des chapelets de la Mecque, des morceaux de fer mal travaillé qui servent de monnaie au Dar-Four, du café d'Abyssinie, du Kerkadan (*sida mutica*) dont les naturels se servent en guise de café, des cuirs (2), des coquilles destinées à la parure des femmes, ainsi que des morceaux d'argent de différentes grandeurs grossièrement travaillés. Enfin, à l'extrémité du marché et dans un endroit séparé et découvert, des bœufs, des ânes et des chameaux étaient mis en vente pêle-mêle avec des esclaves des deux sexes bien nettoyés et graissés des pieds à la tête. Ces malheureux assis à terre demeuraient en attendant les chalands, exposés à l'ardeur d'un soleil brûlant, comme les animaux avec lesquels ils étaient confondus.

Au moment où nous nous disposions à partir, plusieurs soldats vinrent nous apporter des

(1) Ce sel est mêlé d'une si grande quantité de terre, que les naturels sont forcés, pour l'en séparer, de le faire dissoudre dans de l'eau, qui leur sert ensuite à assaisonner leurs alimens, quand la terre est déposée au fond du vase. Le sel que fournit le désert aux environs de Dongolah est au contraire très pur.

(2) Les fabriques de cuirs ont acquis assez d'importance depuis quelques années; la province de Berber en fournit annuellement plus de 2000 qui sont expédiés au Caire.

lettres pour leurs familles en Égypte. Mahmoud, auquel l'espoir de revoir bientôt le Caire, semblait rendre des forces, se chargeait de leurs commissions, promettait de donner des nouvelles de celui-ci à sa mère, de celui-là à sa femme, emportait les vœux de tous; et nous étions déjà loin, que les yeux de ces malheureux exilés nous suivaient encore.

Hannek nous montra bientôt ses chaumières éparses au milieu desquelles on aperçoit le palais abandonné et tombant en ruine qu'occupait avant l'invasion le Mélek Ziber. La population de ce bourg où l'on comptait plus de deux mille ames en 1818, s'élève à peine aujourd'hui à cinq cents. Il s'y fabrique une assez grande quantité de toiles de coton et de lin.

Les femmes viennent, comme les Égyptiennes, puiser de l'eau, au bord du fleuve, avec des cruches dont elles portent jusqu'à cinq à la fois avec une grâce et une adresse remarquables. Nous en vîmes quelques-unes qui, occupées des travaux de la moisson, portaient leurs enfans dans une petite natte de feuilles de palmiers pliée en deux et suspendue à leur épaule, sans que ce précieux fardeau eût l'air de gêner leurs mouvemens.

Nous ne voulions pas quitter Hannek sans revoir notre ami Moussad; mais nous apprîmes

que, menacé par le Kachef qui le soupçonnait de venir fomenter le trouble, il avait disparu depuis la veille et s'était refugié au désert, chez les Arabes Bichârys ou Bichâryn.

Nous allions nous embarquer lorsque des cris sortis d'une maison attirèrent notre attention. C'était un Arabe qui, après avoir répudié sa femme et en avoir épousé une seconde, s'était repenti de cette séparation et avait voulu reprendre la première. Celle-ci y avait consenti; mais, conformément à l'usage, elle s'était choisie, par forme de représailles, un mari provisoire pendant que le premier procédait aux formalités de son second divorce. Le terme fixé était arrivé, mais l'épouse délaissée, profitant de la prérogative que lui accorde la loi, n'entendait plus quitter ce mari par intérim dont elle était très satisfaite, de sorte que l'époux volage se trouvait de deux compagnes n'en avoir plus aucune. Profitant de l'absence de son heureux rival, il s'était furtivement introduit chez sa femme, pour la prier de prendre son sort en pitié; mais celle-ci avait appelé à son aide quelques amies et venait de le chasser de chez elle, aux éclats de rire de tous les assistans.

Une assez grande quantité de pierres sépulcrales est aujourd'hui l'unique vestige de la population nombreuse qui se pressait naguère

sur la rive droite du Nil; au-dessous d'Hannek; des maisons abandonnées ou renversées et les ossemens dont le sol est jonché marquent encore dans plusieurs endroits les traces de l'armée victorieuse du Vice-roi. Quelle différence entre ces débris d'hier et ceux des vieux monumens égyptiens! Trop souvent, il est vrai, des scènes de sang et de désolation ont présidé à la ruine des antiques cités; mais peu à peu les traces d'une destruction violente s'effacent, pour ne laisser place qu'aux poétiques images du passé, tandis qu'à l'aspect de ces demeures ravagées, de ces ossemens sans sépulture, à ces souvenirs affligeans qu'aucune illusion n'accompagne, le cœur se serre involontairement, et rien ne vient balancer dans l'ame du voyageur le pénible sentiment qui l'oppresse.

A quelque distance du fleuve, sur les confins du désert, existent plusieurs puits carrés, creusés par les anciens dans le grès de la montagne, et destinés sans doute à l'irrigation des terres; ces puits ont si peu de profondeur, qu'on en tire l'eau à l'aide de machines à bascule (1).

(1) On peut évaluer à 1400 environ le nombre des sakies qui existent dant le *kachiflik* de Méraouy. On y cultive en abondance l'indigo qu'on prépare dans les fabriques établies à Méraouy, à Hannek, à Haffyr, et à Dongolah-el-Agouz.

Le 10 mai, le souffle étouffant du khamsin qui régnait depuis le matin, vint ajouter encore à la chaleur qu'il rendait presque insupportable. L'air était rempli d'une poussière impalpable et brûlante, qui gênait la respiration et desséchait la peau en s'y attachant. Dans l'après-midi, le ciel se chargea de nuages, et pour la première fois depuis bien long-temps, il tomba quelques gouttes de pluie que les naturels saluèrent de grands cris de joie. Cette petite averse mit fin à l'ouragan et le ciel reprit sa sérénité habituelle.

Les deux rives du Nil, aux environs d'El-Mokat, sont bordées d'un rideau d'acacias, qui ombragent une ligne étroite de culture. Nous nous arrêtâmes à El-Mazeb pour examiner une ruine de peu d'importance. Elle consiste en huit colonnes de granit rose d'environ cinq mètres de proportion et d'un style détestable; tristes vestiges d'une époque où l'art dégradé ne faisait qu'appauvrir la somptuosité des matériaux qu'il employait. Une seule de ces colonnes est encore debout. Les chapiteaux, ornés sur deux faces de la croix grecque, attestent que ces débris ont appartenu à une église chrétienne.

En passant auprès des ruines du village de Degga, nos Barabrahs s'arrêtèrent pour faire le sacrifice d'un jeune chevreau au cheïkh Abd-er-

Rahman qui jouit dans la contrée d'une très grande célébrité. Le tombeau de ce saint personnage est situé presque au sommet d'une colline peu éloignée du fleuve. Le plus jeune des matelots fut chargé d'aller y déposer les entrailles de la victime, pendant que les autres faisaient dévotement leur prière. Nous voulûmes payer aussi nous-mêmes notre tribut au Cheïkh en ordonnant le sacrifice d'un mouton, dont, suivant leur coutume, nos Barabrahs dévorèrent tout crus le cœur et les intestins.

Ce n'est pas sans un vif regret que nous apprîmes, en arrivant à Amboukon ou Amboukol, la mort de notre jeune giraffe et l'absence de notre ami Déli-Méhémet. Il était parti de la veille pour Debbeh, afin d'accompagner un convoi de chameaux destinés à une caravane du Pacha, qui se rendait au Kordofal. Nous nous hâtâmes de mettre à la voile pour le rejoindre, mais nous ne fûmes pas plus heureux à Debbeh, qu'il venait de quitter pour retourner chez lui dans l'intention de nous recevoir.

Prévenu du cadeau que nous avions fait à son collègue d'Amboukol, le kachef de Debbeh, qui se flattait de n'être pas moins favorisé, nous envoya une gazelle qu'il nous priait d'accepter : mais nous rejetâmes cette offrande intéressée, dont l'exiguité de notre barque ne nous permet-

tait pas d'ailleurs de nous charger, et nous nous mîmes en route le soir même. Un peu avant d'arriver à l'île de Tangoss, nous remarquâmes les ruines d'un édifice de briques, construit dans le lit même du fleuve et que les eaux couvrent entièrement aujourd'hui pendant la plus grande partie de l'année.

Bientôt nous vîmes fuir derrière nous l'île fertile d'Ammour; et Dongolah-el-Agouz disparut à son tour à l'horizon. Nous voulions nous arrêter à Handak où se fabriquent les *rahâd* les plus estimés; mais pressés de profiter de la brise favorable qui soufflait avec force, nous nous décidâmes à poursuivre, sans aller voir le kachef Hassan-Aga qui commandait cet arrondissement et auquel nous avions été recommandés par nos amis de Dongolah.

Comme à notre premier passage, nous fûmes frappés de la suite presque continuelle de villages, de palmiers et de cultures que présentent les rives du Nil, aux environs d'Handak. Mais au-delà des champs fertiles apparaît tout à coup le désert et son affreuse aridité. C'est quelque chose d'inconnu dans les campagnes de notre Europe, que ce brusque passage d'une fécondité sans bornes à une stérilité complète. Nos champs, lors même qu'ils sont improductifs, offrent toujours quelques traces de végétation;

quelques herbes parasites viennent au moins les semer de verdure et de fleurs; mais sous ces brûlans climats, l'industrie de l'homme peut seule à force d'irrigations arracher à l'action dévorante du soleil les productions des terres qu'il cultive. Au-delà tout est aride et désolé. Encore tous les efforts des habitans ne peuvent-ils arrêter les sables du désert qui s'avancent lentement et leur enlèvent chaque année une partie de leurs champs, pour les condamner à une stérilité éternelle; laissant ainsi entrevoir l'époque où, dans leur marche progressive et presque régulière, ils auront englouti pour jamais l'étroite lisière cultivable que ces contrées offrent encore sur les bords du Nil. Cependant il est vrai de dire que ces envahissemens n'ont lieu le plus souvent qu'avec une extrême lenteur; mais lorsque quelque catastrophe vient, en diminuant la population, la forcer à suspendre momentanément ses travaux sur quelque point, alors la destruction marche à pas de géant, et il est bien rare qu'un village abandonné pendant quelques années puisse ensuite être occupé de nouveau.

Peu d'instans avant Tetteh s'élève au milieu du hameau de Téguir, la ruine d'un vaste palais de Mélek. Là le désert à tout envahi; seulement sur la rive droite une épaisse bordure

d'acacias et de tamarix entrelacés s'inclinent sur les eaux. Cet impénétrable rideau de verdure oppose une digue aux sables accumulés derrière lui; il en supporte tout le poids, et offre le spectacle curieux de la dernière lutte de la végétation contre les envahissemens du désert. Sur quelques points les sables sont parvenus à triompher de ce dernier obstacle et viennent tomber dans le fleuve en longs éboulemens, par dessus les arbres qu'ils ont engloutis.

Le vent avait faibli, et nos hommes, qui ne pouvaient forcer les riverains à haler la barque, obligation qui ne leur est imposée que pour remonter le courant, se refusaient à ramer pendant la nuit. Cependant la promesse d'un bakhchich, si nous arrivions le lendemain matin à Maraka, fut pour eux un argument irrésistible, et nous nous trouvâmes au lever du soleil en vue de la forteresse du nouveau Dongolah.

CHAPITRE XVIII.

Abou-Bekr-Ouad-Moussa. — Cérémonies nuptiales. — Festin. — Danse nubienne. — Kisirka. — Almés. — Arrivée de la fiancée. — Contrat. — Sacrifice. — Promenade par la ville. — Lutteurs. — Retour à la maison. — Le mariage. — Mahmoud-Effendi. — Le divan du Bey. — Départ de Maraka. — Friponnerie du Capitaine de port. — Bastonnade. — Ile d'Argo. — Ruines de Sanna-Behat. — Mélek Tombol. — Son palais. — Réception. — Repas. — Départ d'Argo. — Productions de l'île.

Notre barque avait été signalée, et nous avions à peine atteint le port de Dongolah, que deux envoyés d'Abou-Bekr-Ouad-Moussa, l'un des plus riches *Khawadja* (marchands) de la ville, dont nous avions fait la connaissance à notre passage, vinrent nous prendre de la part de leur maître et nous conduisirent chez lui, afin d'assister aux fêtes auxquelles donnait lieu son mariage, qui devait se célébrer le lendemain. La plus grande partie de la journée se passa en visites des amis de la maison, qui venaient féliciter notre hôte

sur l'alliance qu'il allait contracter et sur l'arrivée de ses étrangers (*Deffan*), circonstance de bon augure dans toutes les occasions solennelles de la vie. On servait à chacun un verre d'eau-de-vie de dattes, et on lui offrait le *gadous*. Cette pipe, faite d'un os de mouton et qui contient près de deux drachmes de tabac, faisait le tour de l'assemblée, et chacun, après en avoir avalé quelques gorgées, la passait à son voisin.

Ouad-Moussa appela deux esclaves qu'il chargea de nous frotter de *dilké*, pour nous délasser des fatigues du voyage. Nous passâmes à cet effet dans une pièce voisine, où un brasier avait été allumé. Après nous avoir dépouillés de nos vêtemens, les esclaves nous couvrirent d'une pièce de toile (*djouérieh*), qui, pour nous faire plus d'honneur, avait été choisie bien souple et bien luisante, c'est-à-dire enduite d'une forte dose de graisse. Dès que la transpiration eut commencé à être bien établie, nos membres furent massés, frottés et oints avec beaucoup de soin d'une pâte fermentée mêlée de diverses odeurs (1). Cette première opération termi-

(1) Cette pâte, que les Dongolaouy nomment *dilké*, se compose d'un mélange de *sumbul* (aspica celtica), de *mahleb* (noyaux de cerise amère pulvérisés qui viennent d'Europe), et de *doufr* (coquillage de la mer Rouge porphyrisé. Ce nom lui a été donné à cause de sa ressemblance avec l'ongle, que les Nubiens appellent *doufr*.)

née, une troisième esclave apporta une petite calebasse contenant du *héther*, huile parfumée au girofle et au sandal, dont nous fûmes également frottés avec soin. Après quoi nous vînmes rejoindre la bruyante compagnie, qui célébrait par des chants le bonheur de l'hymen de notre hôte.

Des cris de joie accueillirent l'arrivée du dîner. Le premier service qui fut placé par terre dans des plats de paille tressée, se composait de dattes, d'une espèce de fromage aigre et de melons d'eau, le tout arrosé d'une ample provision d'eau-de-vie, de bilbil ou bouza et de méryse. Tous les visiteurs qui arrivèrent successivement furent invités à prendre place, et nous nous trouvâmes bientôt au nombre de vingt convives. Cette première partie du festin dura près d'une heure, pendant laquelle nous fûmes obsédés par la politesse de nos deux voisins nubiens, qui se faisaient un devoir, ou peut-être un malin plaisir, de mettre à chaque instant devant nous des quartiers de melons d'eau, et d'énormes morceaux de fromage. Pour nous en débarrasser, nous leur offrions à tout moment de l'eau-de-vie, espérant ainsi les mettre bientôt hors d'état de s'occuper de nous; mais la tâche que nous nous étions imposée n'était pas facile, et ce ne fut que vers la fin du repas que nous

pûmes nous délivrer de leurs importunes attentions.

Le second service, ou pour mieux dire le corps du dîner, arriva enfin, également contenu dans des plats de paille et composé de viandes à demi cuites, de quelques ragoûts et de pilaw au riz. Chacun de ces plats fut servi isolément, et mangé avec une lenteur et une gravité usitées seulement dans les occasion solennelles et qui prolongèrent le banquet pendant plusieurs heures. Ouad-Moussa, pour nous faire honneur, ne manquait pas de temps en temps de prendre de fortes pincées de pilaw, qu'il roulait entre ses doigts, pour nous les offrir ensuite; et nous aurions manqué, non pas seulement à toutes les lois de la politesse, mais aux plus simples bienséances, si nous n'avions pas eu l'air de les manger avec plaisir.

Après le repas notre hôte nous régala de musique et de danses. Le *loti*, coryphée des ballets nubiens, entra suivi de quelques jeunes femmes vêtues seulement du *rahâd*. Ce personnage, coiffé et vêtu comme une femme et affectant la voix comme les manières féminines, se mit à improviser des chants où les vertus du nouveau marié étaient célébrées et où nous-mêmes nous ne fûmes pas oubliés. La musique des Nubiens est encore dans l'enfance; cependant

leurs airs sont doux et animés. Leurs instrumens pris séparément, ne rendent pas un son bien mélodieux, mais, combinés ensemble, ils produisent un effet qui, pour être un peu monotone, n'est cependant pas sans agrément. Celui dont jouait le loti était une espèce de lyre formée d'un plat creux en bois sur lequel était tendue une peau percée de quelques trous; deux bâtons fixés à ce plat formaient les montans de la lyre et se trouvaient réunis à leur extrémité par un troisième sur lequel étaient tendues les cordes de l'instrument (1). Une lanière lâche passée aux deux montans de ce luth grotesque, servait à maintenir derrière les cordes, la main du loti, qui pinçait toujours les cinq cordes à la fois et ne produisait des sons différens qu'en rendant muettes les unes ou les autres, en les touchant avec l'autre main.

Le loti avait mis fin à ses chants et aux grimaces dont il les accompagnait. Il engagea les danseuses à le remplacer. Deux jeunes Nubiennes s'avancèrent au milieu du cercle des spectateurs et nous donnèrent le pauvre spectacle

(1) Ces cordes sont faites de tendons d'animaux, partagés en filets très déliés, qu'on tord ensuite ensemble. Le son qu'elles produisent est souvent discord, parce que les naturels ne savent ni proportionner la grosseur des cordes, ni en déterminer la tension.

de la danse de Dongolah, qui consiste dans des mouvemens cadencés des bras, du corps et surtout du cou qu'elles tournent de diverses manières ou qu'elles gonflent en penchant la tête en avant ou en arrière, pendant que leurs pieds demeurent à peu près immobiles. Leur pantomime avait pour principal objet le loti, vers lequel leurs regards voluptueux étaient constamment tournés. Celui-ci avait échangé son luth contre un *Nogara* (tambour fait d'un vase de terre cuite) et les assistans l'accompagnaient en faisant *saffé*, c'est-à-dire en suivant par des battemens de main cadencés les mouvemens des danseuses et en marquant le rhythme.

Aux Nubiennes succédèrent les almés, jadis tant renommées! les almés si nombreuses encore en Égypte, mais presque inconnues en Nubie. Celles-ci avaient suivi à Dongolah le bataillon de troupes régulières, et le brave Ouad-Moussa ne voulut pas manquer de nous donner cette représentation qui faisait les délices des Nubiens; et c'est vraiment une danse à voir! danse furieuse, échevelée, aux gestes expressifs, aux attitudes lascives, où la licence des imitations de la nature est poussée à un point que nous ne pourrions rendre ici dans toute sa nudité... une véritable danse de bac-

chantes..... Excités par ce spectacle, les assistans demandèrent à grands cris la scène de l'Abeille.

La plus habile des almés, armée de petites cymbales de cuivre en guise de castagnettes, s'avança en frémissant et en appelant ses compagne aux cris de *Nahlé ia o* (Holà l'abeille!) comme si elle était piquée par un de ces insectes. Deux autres accoururent à son secours; et dans les intervalles que laissaient ses poses voluptueuses, ses attitudes agaçantes, pendant que se faisait entendre une musique aux notes aigres et assourdissantes, l'héroïne avait été successivement dépouillée de son voile, de son schall, puis de sa robe..... Enfin le dernier vêtement venait de disparaître. Ce furent alors des cris, des houras effroyables. Le nogara retentissant ne pouvait couvrir le bruit des battemens de main des assistans, qui criaient tous ensemble à tue-tête, et éclataient en expressions d'admiration.

Cependant les danses continuaient et l'ivresse du plaisir s'était emparée de l'assemblée. Tandis que les uns s'abandonnaient à leur joie bruyante, les autres buvaient, assis à terre autour de grands vases de bilbil que les esclaves avaient soin de remplir, et rehaussaient singulièrement

la bouffonnerie de cette scène en nous offrant leurs traits immobiles et leurs petits yeux roulant dans leurs orbites engourdis par l'ivresse.

La nuit était déjà bien avancée quand il nous fut enfin permis d'échapper à ce bruit et de nous livrer au sommeil sur un lit que nous fîmes établir en plein air.

Dès le matin les chants et les cris avaient retenti autour de la demeure de notre hôte. Lui-même était déjà sur pied, et après avoir été faire ses ablutions au bord du fleuve, il s'occupait de recevoir les félicitations de ses nombreux amis, dont quelques-uns étaient venus de plus de trente lieues. Au bout de quelques heures, une matrone arriva, conduisant la fiancée (*arouss*) que suivaient sa mère et beaucoup d'autres femmes, les unes poussant des cris de joie, les autres feignant de se désoler et donnant des marques du plus violent désespoir. La future n'avait pas encore atteint sa treizième année. Son corps luisant comme de l'ébène polie, avait été oint avec du béther, dont l'odeur se répandait autour d'elle; ses cheveux nattés avec le plus grand soin étaient mêlés de talismans, d'ambre, de cornaline et d'ivoire. Aucun vêtement ne dissimulait les formes les plus pures; le dessous de ses mains et de ses pieds était peint en jaune et ses paupières bor-

dées d'une ligne noire qui donnait à ses beaux yeux noirs encore plus de vivacité (1). Derrière elle la matrone, maîtresse des cérémonies, portait la pièce de toile que la jeune Zeynep, devenue épouse, allait échanger contre son rahâd.

A la vue de sa fiancée, le vieux Ouad-Moussa était comme transporté; il embrassait ses amis, venait nous prendre la main et ne savait comment exprimer sa joie. — « Qu'elle est belle, ma Zeynep! s'écriait-il. Oh! c'est bien la meilleure des créatures qui mangent le pain de Dieu! Le cyprès est fait pour le champ du repos, la rose pour les jardins, la jeune fille pour égayer le foyer d'un époux. »

Le Cadi et quelques Fakys ne se firent pas attendre, et un contrat en bonne forme fut dressé en présence de nombreux témoins. Ouad-Moussa s'engagea à fournir à sa femme cinq esclaves *Sedassi*, tant mâles que femelles, avec un nombre égal d'esclaves *Naët*, un collier d'or de vingt-cinq okiés (2), une paire de bracelets du même métal, et des anneaux également d'or pour les oreilles et pour le nez. Il était expressément

(1) Cette pratique est en usage parmi toutes les femmes de l'Orient, quelle que soit la couleur de leur peau.

(2) L'okié vaut une once un gros quarante-sept grains de nos poids.

stipulé que, si l'époux renvoyait sa femme, elle demeurerait propriétaire de tous les objets qu'elle venait de recevoir comme dot ; mais que si au contraire l'épouse quittait volontairement son mari, elle s'obligeait à rendre tout ce qu'elle avait reçu, et à rembourser en outre les frais de la noce.

Les intérêts des parties étant parfaitement réglés, le Cadi se retira, et les parens d'Ouad-Moussa commencèrent à faire des offrandes (*kharama*), pour se rendre propices Dieu et son Prophète. Trois bœufs et nombre de moutons furent immolés, et leur viande distribuée aux pauvres. Ouad-Moussa tua de sa propre main une chamelle, holocauste de luxe, dont les entrailles palpitantes furent dévorées par les assistans. D'énormes vases de bilbil, de méryse et d'araki furent également distribués au milieu d'un bruit épouvantable.

Pendant que la mariée s'installait dans son nouveau domicile, vint le moment de faire la promenade solennelle par la ville. De grands tambours ouvraient la marche ; des joueurs de flûte les accompagnaient, en nous perçant les oreilles de leurs sons aigus et discordans ; puis venaient des lutteurs munis d'énormes bâtons, et des gladiateurs, le casque en tête et le bouclier au bras. Cette troupe bizarre s'avançait d'un pas

tumultueux, précédée d'une avant-garde d'enfans dont les cris aigres, mêlés au bruit des instrumens, formaient le plus étrange concert.

Revêtu d'un kaftan d'honneur et monté sur un superbe coursier du Dongolah, Ouad-Moussa s'avançait suivi de ses amis et armé d'un sabre qu'il brandissait fréquemment en s'écriant : *Ya Bèchir Ebchèr*, (vous qui venez prendre part à ma joie, vos désirs seront satisfaits). Enfin les femmes louées pour cet usage fermaient la marche en s'agitant et en chantant des chansons analogues à la circonstance, tandis que d'autres, par intervalle, exprimaient leur joie par une sorte de gloussement prolongé et des roulemens de voix qui leur sont particuliers.

De temps en temps le cortége s'arrêtait, et c'était à chaque fois des danses et des combats. Les gladiateurs se formaient d'abord par paires; alors, après s'être salués de leurs armes, on les voyait s'avancer l'un sur l'autre en agitant leurs piques, en ployant le jarret et en sautant alternativement sur chaque pied, puis s'accroupir en se couvrant de leur long bouclier; et au moment où un cri aigu leur annonçait que l'ennemi allait lancer son javelot, ils faisaient plusieurs pas en arrière et sautaient à droite et à gauche de la manière la plus grotesque, comme pour éviter le fer qui les menaçait. Dans une de ces

haltes, au moment où deux combattans, excités par les cris des femmes, se livraient à leurs exercices, nous eûmes l'imprudence de leur témoigner notre satisfaction en jetant au milieu d'eux quelques pièces de monnaie qu'ils se disputèrent aussitôt avec fureur. Dès lors, ce ne fut plus un jeu, mais une sanglante querelle, et plusieurs coups avaient été portés avant que nous pussions y mettre ordre. Mahmoud parvint enfin à se faire entendre, promit en notre nom que chacun des athlètes recevrait le même présent, et le calme se rétablit.

Il s'écoula plusieurs heures avant que cette longue et singulière cérémonie fût terminée. Lorsque le cortége se trouva de retour près de la maison nuptiale, Ouad-Moussa descendit de cheval au son des instrumens et voulut rentrer chez lui : mais la porte avait été barricadée en dedans et il ne put obtenir de voir sa fiancée, qu'après s'être solennellement engagé à distribuer à ses amis un bœuf et deux charges de dattes et à donner à la mère de sa femme une okié d'or.

Ces conditions auxquelles, pour se conformer à l'usage, Ouad-Moussa refusa quelque temps de souscrire, étant enfin agréées, la porte s'ouvrit et aussitôt les plus intimes amis de l'époux se jetèrent, comme des furieux, sur la jeune

mariée qu'ils couvrirent d'égratignures sur les bras, sur la figure, enfin sur tout le corps; et la pauvre fille ne fut délivrée des étranges témoignages d'amitié de ces énergumènes, qu'après leur avoir promis, à son tour, une charge de dattes.

Resté seul avec quelques matrones et sa fiancée, Ouad-Moussa prononça trois *fatthâ* (prières) et déchira le rahâd de sa Zeynep, comme symbole de la perte de sa virginité. Mais ce ne fut qu'après avoir encore distribué de nouveaux présens, qu'il put se débarrasser de ces témoins importuns, qui, après avoir procédé à l'excision ordinaire, consentirent enfin à le laisser seul avec sa femme.

Le lendemain de bonne heure, les parens de la mariée vinrent assister à son lever; le doura placé la veille sous la natte qui avait servi de lit aux époux, fut semé avec solennité, pour être, à l'époque de la récolte, distribué aux amis et aux pauvres. Les fêtes continuèrent encore pendant plusieurs jours, durant lesquels les amis d'Ouad-Moussa se chargèrent, suivant l'usage, de fournir aux besoins de sa maison. Nous mêmes, en qualité d'hôtes de l'époux, nous reçûmes, tout le temps de notre séjour à Dongolah, des plats remplis d'alimens de toute espèce.

Un Turc que nous avions rencontré à As-

souan et à Derr, Mahmoud-Effendi, vint nous voir dès qu'il eut appris notre arrivée. Il avait été envoyé à Dongolah par le Gouvernement, uniquement, à l'entendre, pour rédiger sur la Nubie quelques articles destinés à la *Gazette du Caire;* mais dans le fait pour surveiller la conduite du Moudir. Celui-ci, trop rusé pour se méprendre sur la mission réelle de cet officier, l'avait accueilli avec les témoignages de la plus parfaite amitié et avait exigé qu'il logeât dans sa propre maison, afin de pouvoir, à son tour, suivre de plus près toutes ses démarches.

Lettré pour un Turc, possédant à fond plusieurs langues et parlant passablement le français, Mahmoud-Effendi offrait un exemple curieux de cet esprit novateur qui couvre aujourd'hui l'Orient d'une si burlesque parodie de civilisation. Enthousiaste de tout ce qui était européen, il était pénétré d'un profond mépris pour son pays. Rien, à l'entendre, n'en était supportable. Il fallait tout détruire, tout changer d'un seul coup, tout faire *à la Franque* immédiatement et sans plus attendre. Peu lui importait que cela pût ou non marcher d'accord avec les mœurs de l'Orient. Si les mœurs ne s'accommodaient pas du régime européen, les mœurs avaient tort; on les changerait pour leur en substituer de nouvelles. Tout cela sem-

blait à Mahmoud-Effendi la chose du monde la plus simple et la plus naturelle. La religion elle-même, ce dernier lien qui réunit encore les populations musulmanes, en remplaçant pour elles un patriotisme qu'elles ne connaissent pas, ne lui paraissait ni plus difficile ni plus dangereux à rompre.

Nous le trouvâmes un jour faisant publiquement sa prière avec le Bey, dans la cour de sa maison. Lorsqu'il eut terminé, il s'avança vers nous : « Excusez-moi, nous dit-il, mes chers amis, de la ridicule posture dans laquelle vous venez de me trouver. Les brutes parmi lesquelles je suis condamné à vivre crieraient à l'infidèle, si je ne faisais pas comme elles ; mais quel homme de sens peut croire aujourd'hui à Mahomet? Ces réflexions vous étonnent de la part d'un vrai croyant, reprit-il en souriant et en remarquant notre surprise, je suis sans doute le premier Turc auquel vous entendez tenir un pareil langage ; mais c'est que j'ai lu, beaucoup lu, et qu'avec vous je suis de bonne foi... La *civilisation* européenne nous gagne peu à peu, et le temps n'est pas éloigné, j'espère, où l'on n'aura plus de honte à le laisser paraître. »

Il eût été inutile d'essayer de démontrer à Mahmoud-Effendi que cette civilisation à la-

quelle il prétendait s'élever, n'avait pas pour but de détruire toutes les croyances et de tout renverser, pour donner aux peuples des institutions impraticables et incompatibles avec leurs mœurs : aussi nous n'eûmes garde de l'entreprendre, et nous nous bornâmes à l'engager à s'occuper, en attendant, des améliorations de détail qui pouvaient être de son ressort et qu'il paraissait entendre beaucoup mieux.

Pendant notre séjour à Dongolah, nous allions plusieurs fois chaque jour rendre visite au Bey. Mollement accroupis sur son divan, nous devisions avec lui de l'Europe comme d'un monde inconnu et cherchions à répondre à ses questions, mélange piquant d'une sagacité rare et d'une naïve ignorance. Notre nonchalante conversation était interrompue par des scènes de toute sorte; car chacun en Orient est indistinctement admis à présenter à toute heure des réclamations, et l'on peut dire des autorités turques, que s'il est possible d'être plus juste, il est du moins difficile d'être plus accessible. Le divan du gouverneur est le centre auquel viennent aboutir toutes les affaires, depuis les plus graves jusqu'aux moins importantes. Que l'issue en doive être tragique ou burlesque, qu'il s'agisse de la tête d'un homme ou de l'intérêt le plus minime, quelques minutes suffisent tou-

jours pour amener une décision sans appel et suivie d'une exécution immédiate. Tantôt c'était un fellah auquel, sur sa demande, on fournissait un bœuf, en remplacement de celui qu'il venait de perdre et qui lui était nécessaire pour faire tourner sa sakie et arroser son champ ; tantôt c'était un marchand convaincu d'avoir vendu à faux poids, qui recevait séance tenante les coups de bâton qu'il avait mérités, ou bien deux plaideurs de mauvaise foi auxquels la peur du maître faisait tout à coup oublier l'objet de la contestation, et qui se retiraient guéris de la manie de disputer, sans même avoir fini d'exposer leur affaire ; quelquefois un fou, à demi nu et couvert de vermine, venait pendant ce temps s'asseoir en silence à côté du Bey qui, tout en continuant gravement de vaquer aux affaires, lui faisait donner le café, sans témoigner le moindre étonnement de cette cynique liberté.

Nous voulions, en quittant Dongolah, continuer encore pendant quelques jours à voyager par le fleuve, afin de pouvoir visiter les îles d'Argo et de Sâys; nous donnâmes en conséquence à nos chameliers l'ordre d'aller nous attendre avec nos dromadaires, en face de cette dernière île, sur la rive droite du Nil, et nous nous occupâmes de nos préparatifs de départ.

Une jeune once dont nous chargea le docteur Germain et quelques chats palmistes furent chargés avec plusieurs singes, sur un chameau que nous ajoutâmes à notre caravane qui traversa le fleuve pour prendre les devans.

Nous étions au 16 mai, jour où, dans l'opinion des Dongolaouy, commence la crue du Nil; aussi, quoique le niveau du fleuve continuât à baisser, des cris de fête retentissaient autour de la maison de Mahmoud-Bey, lorsque nous allâmes prendre congé de lui. Il nous donna des lettres de recommandation pour tous les Kachefs de sa dépendance, jusqu'à Ouady Halfah, et le soir, après avoir payé au capitaine du port le prix convenu pour notre barque, nous nous disposâmes à mettre à la voile.

La brise soufflait du sud et nous espérions faire bonne route pendant la nuit. Quelques cordages qui nous manquaient furent le prétexte d'un retard qui ne devait durer que quelques momens et pendant ce temps nous nous endormîmes. Le lendemain matin nous nous trouvâmes, à notre grand étonnement, amarrés à terre, à moins d'une demi-heure de Dongolah. Au lieu de cinq matelots qu'on nous avait présentés au moment du départ, nous n'en avions plus que deux qui, incapables de tenir seuls contre la violence du vent, avaient été obligés

de s'arrêter. Nous apprîmes par eux que, nous voyant endormis, le capitaine du port Achmet-Douchy était venu enlever leurs trois compagnons dont il espérait ainsi percevoir deux fois la paie, en les faisant paraître comme employés à deux endroits à la fois.

Nous avions déjà eu à nous plaindre de cet homme qui, à notre retour de Barkal, avait fait bâtonner nos matelots pour leur extorquer la gratification que nous leur avions donnée. Cette nouvelle friponnerie combla la mesure, et nous voyant dans l'impossibilité d'aller plus avant ce jour-là, nous prîmes le parti de retourner à pied à Dongolah.

Notre présence fut un coup de foudre pour le misérable Capitaine de port, qui nous croyait bien loin et s'applaudissait déjà du succès de sa ruse. Malgré ses supplications, nous le traînâmes chez le Moudir; notre ami Mahmoud-Effendi se trouvait dans ce moment avec lui, et cette circonstance devint funeste au délinquant. Furieux qu'un abus dans son administration se trouvât dévoilé devant un homme dont la mission était de l'espionner, le Bey n'attendit même pas que l'affaire fût expliquée pour condamner le pauvre diable à recevoir immédiatement cinquante coups de courbach. Celui-ci, mal inspiré, s'avisa, en entendant prononcer sa sen-

tence, de dire que nous l'accusions à faux : « Comment, chien ! s'écria Mahmoud-Bey, sans « savoir encore de quoi il s'agissait, tu oses nier « ce qu'avancent les *Bey-Zaadés* (1) francs, alors « tu recevras cent coups. » Et l'effet suivit de près cette décision sommaire. — « Que voulez-vous, mes amis, nous disait Mahmoud-Effendi pendant qu'on exécutait la sentence dans la salle voisine, ces hommes ne connaissent pas la civilisation ; ce sont des animaux, il faut les traiter comme des animaux. »

Une heure après nous étions en route, emmenant avec nous les trois hommes qui nous étaient nécessaires. Favorisée par une faible brise du sud et poussée par le courant, notre barque sillonnait les flots du Nil, devenus pour quelques semaines aussi limpides que ceux de nos rivières d'Europe ; mais qui, près de recevoir le tribut annuel des pluies du tropique, allaient bientôt reprendre leur couleur limoneuse ; nous avions navigué toute la nuit, et l'aube du jour commençait à poindre quand nous atteignîmes l'île d'Argo.

Avant de parvenir au bourg principal, situé vers le nord de l'île, dont il est considéré comme

(1) *Fils de prince ;* ce titre est donné dans les firmans aux voyageurs européens qui n'exercent pas de profession en Turquie.

le chef-lieu, nous nous arrêtâmes un peu au-dessous du hameau de Toura, pour nous rendre à un endroit que les naturels nomment *Sanna-Behat*. C'est là qu'on rencontre les seuls vestiges d'antiquité qui existent aujourd'hui à Argo. Après avoir traversé un sol désert, couvert d'agates, d'onyx et de bois pétrifiés, puis quelques bouquets de doums et de dattiers, nous nous enfonçâmes, en suivant des sentiers à peine tracés au milieu des arbres, dans un grand bois d'acacias et d'ochars. Une heure de marche nous conduisit dans une clairière de la forêt; deux colosses de granit, le premier brisé en deux morceaux et l'autre très mutilé, gisent renversés sur un sol couvert de fragmens de poteries. Ces deux colosses, d'un assez mauvais travail et presque d'égale grandeur, ont un peu plus de sept mètres de proportion. Ils décoraient sans aucun doute l'entrée d'un vaste édifice, dont les ruines répandues à l'entour couvrent un assez grand espace de terrain. On remarque parmi les décombres, un fragment d'une statue assise, de granit noir, et un peu plus loin un bloc de granit gris, sur lequel sont sculptées quatre figures de singes. Les ruines de cet édifice et d'un autre qui en était voisin sont tellement confuses, qu'il devient impossible d'y distinguer aucune forme; on remarque sur un fragment de ba-

salte le cartouche du roi Éthiopien Sabacon. La grande quantité de terre qu'on trouve mêlée à ces débris, autorise, du reste, à croire que la pierre n'était entrée que pour une bien faible partie, dans la construction des monumens de Sanna-Behat. Nous apprîmes des habitans, qu'un voyageur dont nous ne pûmes savoir le nom, y avait tenté des fouilles pendant l'administration d'Abdin-Kachef, peu de temps après la conquête égyptienne; mais que, rebuté bientôt par leur peu de succès, il les avait abandonnées, sans en obtenir de résultat.

De retour à la barque, nous nous engageâmes parmi de petites îles verdoyantes, couvertes d'osier, entre lesquelles le fleuve forme quelques rapides peu dangereux. Nous longions l'île d'Argo, en suivant la rive gauche couverte de grands arbres. A leur cime, des plantes grimpantes attachaient leurs festons qui, retombant jusqu'à la surface de l'eau, formaient une multitude de grottes naturelles où des myriades d'oiseaux du plumage le plus brillant faisaient entendre leur bruyant ramage.

Vers l'*Asr* (1), nous arrivâmes près du gros bourg d'Argo, dominé par le beau palais de terre du Mélek Tombol, qui s'élève au milieu des

(1) Trois heures après midi.

ruines d'une forteresse plus considérable, séjour antique de ses aïeux. Ce Mélek est du petit nombre de ceux auxquels Ismaïl-Pacha, en récompense de leur soumission, conserva un reste d'autorité. Prévenu de notre arrivée, il nous envoya sur le bord du fleuve des montures qu'il suivit de près lui-même; car nous le rencontrâmes qui venait au devant de nous, accompagné d'un cortége d'esclaves assez nombreux.

C'était un homme de cinquante ans environ, et d'un aspect grave et imposant. L'expression de ses grands yeux noirs était douce, et un sourire mélancolique laissait apercevoir ses dents d'une blancheur remarquable. Un bonnet d'indienne piquée, coiffure de distinction des Méleks, couvrait sa tête. Son teint noir, son nez aquilin, ses lèvres minces, sa barbe courte et crépue, tout annonçait le pur sang nubien. Il était vêtu de blanc; sa longue chemise, fermée au cou, tombait jusqu'à ses pieds; elle était recouverte d'une tunique courte et étroite que cachait en partie une pièce d'étoffe blanche drapée autour de son corps, avec un art connu des seuls Orientaux, et dont les extrémités, ornées de larges raies bleues et rouges, retombaient sur sa poitrine. Autour de son cou pendaient, suspendus à de légers cordons tressés en peau de gazelle, de petits cylindres de cuir qui ren-

fermaient des talismans. Un homme de sa suite portait son sabre à lame droite dont la poignée était garnie d'argent.

Le Mélek s'avança d'un air calme, et après s'être incliné vers nous en portant la main à sa bouche et à son front pour accomplir le *selam*, il nous pressa de l'accompagner chez lui, invitation à laquelle nous nous rendîmes aussitôt. Pour arriver à son palais, nous dûmes traverser un jardin assez mal cultivé, où il nous montra avec orgueil des citronniers, des orangers, des grenadiers et quelques autres arbres récemment importés d'Égypte qui y réussissaient fort bien et dont les fruits, quoique extrêmement petits, étaient savoureux et pleins de suc. Nous entrâmes ensuite dans une vaste cour sur un des côtés de laquelle était placé, au-dessus d'une estrade de terre, un grand fauteuil à bras où cette majesté déchue exerce encore un des droits les plus précieux qu'elle ait conservés, celui de rendre la justice à ceux qui furent autrefois ses sujets. Un escalier de terre extérieur et sans rampe, conduisait à la salle du divan, pratiquée dans une espèce de pylône ou de tour carrée; cette salle fort mal éclairée, était soutenue au milieu par un pilier auquel pendaient attachés des sabres, des lances et quelques boucliers. Un foyer constamment allumé dans un

coin, servait à préparer le café pour ceux des visiteurs auxquels cette marque de distinction était accordée.

De là, notre hôte nous fit monter à l'étage supérieur composé d'une seule chambre toute percée de meurtrières, espèce de place de défense, surmontée d'une terrasse garnie elle-même de parapets et de créneaux. C'est du haut de cette terrasse qu'on sonnait autrefois l'alarme lors de l'approche des bandes d'Arabes Chaykyé. De grands tambours échelonnés jusqu'aux confins du territoire annonçaient l'ennemi et chacun prenait aussitôt les armes. De ce point élevé, le Mélek nous montra la plus grande partie des États soumis jadis à son autorité et qui s'étendaient depuis Hannek jusqu'à Maraka. Cette vue le fit tressaillir : un souvenir amer assombrit tous ses traits, et sa poitrine exhala un soupir qu'il se hâta d'étouffer, comme s'il avait eu honte de dévoiler ses peines.

Lorsque nous rentrâmes dans la salle de réception, nous trouvâmes terminés les apprêts du repas auquel le Mélek nous avait conviés. Nous prîmes place à ses côtés, sur un large divan dont le siége était, suivant l'usage, formé de lanières de cuir entrelacées. Un esclave se présenta devant nous, portant une aiguière et sa cuvette ; une serviette brodée était jetée sur

ses épaules; il versa de l'eau sur nos mains, et le Mélek fit pareillement son ablution. On approcha ensuite une petite table, chargée de plats, autour de laquelle nous nous accroupîmes; puis le Mélek, déployant une large étoffe de la Mecque qui était sur ses genoux, l'étendit gracieusement sur les nôtres.

Le dîner commença par une espèce de bouillie épaisse, composée de divers légumes fortement assaisonnés, et servie dans un seul vase où nous la mangeâmes avec des cuillers de bois. Ce ragoût, qui nous parut détestable malgré la bonne contenance que nous dûmes faire en le mangeant, fut bientôt suivi d'un quartier d'autruche grillée que le Mélek dépeça avec ses doigts et dont le goût exquis nous dédommagea un peu du triste mets qui l'avait précédé. Nous avions à peine eu le temps d'en goûter, quand elle céda la place à un autre plat, aussi promptement enlevé pour être remplacé par une vingtaine d'autres, qui se succédèrent un à un avec la même rapidité. Du mouton accommodé de différentes manières, le reste de l'autruche, des pintades prises au désert, ainsi que quelques perdrix, firent, avec deux ou trois poissons au goût vaseux, les frais de ce festin africain.

Le Mélek, dont l'appétit était infiniment plus actif que le nôtre, ne croyait pouvoir

mieux nous témoigner sa courtoisie qu'en chargeant continuellement l'assiette de cuivre placée devant nous, de sorte que nous avons lieu de nous étonner encore aujourd'hui, d'avoir pu suffire impunément aux efforts surprenans de gloutonnerie qu'il nous fallut faire pour n'être pas incivils envers lui.

Au pied du divan sur lequel nous étions accroupis, cinq ou six des principaux serviteurs du Mélek (1) recevaient les plats à mesure qu'ils étaient desservis de notre table et les passaient, après en avoir mangé, à une vingtaine d'esclaves groupés en cercle, au dehors de la porte, qui les achevaient avec une promptitude incroyable.

Mélek Tombol fit un signe; l'esclave reparut avec l'aiguière, et chacun de nous fit de nouveau son ablution; puis on nous apporta la pipe et le café. La confiance du Mélek s'étant accrue insensiblement, il commença à nous entretenir de sa grandeur passée, et des humiliations qu'il était obligé de dévorer. Parmi ces humiliations, il en était une surtout qui paraissait avoir fait sur son esprit une impression

(1) Ces serviteurs étaient esclaves comme les autres, seulement descendans d'esclaves qui, depuis plusieurs générations, appartenaient à la famille du Mélek; et nés dans la maison, ils jouissaient à ce titre de plus de priviléges que les esclaves achetés.

profonde. Époux de plus de trente femmes légitimes, en vertu d'une coutume adoptée dans le pays, mais contraire aux lois de l'islamisme, il avait, lors de l'invasion égyptienne, été obligé par le Pacha de se réduire à quatre et à répudier toutes les autres (1). Malgré ce nombre extraordinaire de femmes légitimes, il ne faut pas croire que le souverain de l'île d'Argo se fut jamais mésallié. De même que les rois ses voisins, il aurait regardé comme une dégradation d'avoir un enfant d'une esclave ou d'une femme de basse condition, et il n'avait jamais épousé que des filles de Méleks. Ces dames passaient leur vie dans le harem complètement inoccupées, comme il convient à de nobles princesses africaines.

Ces petits états d'Argo, de Chaykyé, de Dongolah, etc., étaient divisés en fiefs que les Méleks donnaient à leurs enfans en propriété, à la charge d'obéir aux ordres de leur père et de le suivre à la guerre eux et leurs hommes. Tous ces nobles composaient l'aristocratie du pays, qu'ils démoralisaient par l'infâme trafic des femmes esclaves qu'ils achetaient ou qu'ils

(1) La loi ne permet pas aux vrais croyans d'avoir plus de quatre femmes légitimes. Les autres ne sont que des concubines; cependant les enfans de toutes ont un droit égal à la succession paternelle.

enlevaient à la guerre; ils les louaient comme maîtresses ou comme concubines aux étrangers ou aux indigènes, en s'appropriant les enfans qui résultaient de ces unions passagères.

N'ayant auprès de lui personne à qui il osât se confier, le Mélek paraissait heureux de trouver cette occasion de raconter ses peines à des étrangers auxquels il pouvait sans crainte et sans humiliation avouer ses chagrins, lorsque l'arrivée du kachef, momentanément de résidence à Argo, pour surveiller l'arrosement des rizières de l'île, le força de suspendre ses confidences.

Naguère tambour-major, Mémich-Aga venait d'être fait lieutenant et avait provisoirement obtenu le titre de kachef. Aussi son dévouement au Vice-roi était-il à toute épreuve, et sa visite avait, disait-il, pour but de nous offrir ses services, ce qu'il fit en effet en nous assurant du plaisir qu'il aurait à être utile à des *Francs illustres* porteurs de firmans de son glorieux maître Méhémed-Ali. Mais le Mélek ne prit pas le change sur son intention véritable, qui n'était que de l'espionner et de connaître de quelles réclamations notre hôte nous chargeait pour le Caire.

La nuit était venue quand nous fûmes enfin débarrassés de cet importun visiteur : « Vous le

voyez, nous dit Mélek Tombol, dès qu'il nous eut quittés, je ne puis même recevoir des étrangers et leur faire honneur, sans être surveillé jusque dans ma propre maison. Est-ce donc là ce qu'avait promis Ismaïl au brave Mélek Sébir, mon cousin, quand il alla lui porter en mon nom la soumission de tous les miens? Il voulait, disait-il, nous protéger contre les Chaykyé, il m'offrait son amitié, et aujourd'hui voilà qu'il ne me reste plus de ma puissance, que le vain titre de Mélek et le soin de recueillir pour son père des impôts qu'il me faut verser aux mains du Moudir de Dongolah (1). Enfin, Dieu l'a voulu, il est grand et miséricordieux ! »

Avant de prendre congé de notre hôte, nous lui offrîmes en souvenir une petite paire de pistolets à piston et une tabatière à musique. Ces objets qu'il voyait pour la première fois, provoquèrent de sa part des transports d'admiration inexprimables. Il les examinait avec une joie enfantine; tout à coup, serrant nos mains dans les siennes avec affection : Que puis-je, moi, vous donner, s'écria-t-il, en échange de vos riches

(1) Indépendamment d'une solde assez minime qui leur est allouée par le Gouvernement, les Méleks perçoivent pour leur compte trois piastres par sakie. Mélek Tombol possède quantité de dromadaires, de chevaux et d'esclaves, et ses sakies sont exemptes de taxe.

présens; puis après un instant de silence : Tenez, reprit-il en nous offrant un bâton recourbé, signe du pouvoir des Méleks dans toute la Nubie (1), recevez ce sceptre comme un gage de mon amitié. Gardez ce souvenir du pauvre Tombol, qui comptera parmi ses jours de bonheur celui où Dieu lui permit de vous offrir l'hospitalité.

La figure du Mélek était empreinte de tant de tristesse en prononçant ces paroles, que nous nous sentîmes nous-mêmes vivement émus à l'aspect de ce monarque déchu, réduit à l'ombre du pouvoir, dans ces mêmes lieux où jadis sa volonté était la loi.

La nuit était déjà bien avancée, quand nous quittâmes Mélek Tombol, pour aller rejoindre notre barque. D'après ses ordres, une vingtaine d'esclaves allumèrent des branches d'arbres pour éclairer notre marche, et c'est au milieu de cette étrange escorte, mélange de gens à pied et de cavaliers, poussant des cris, agitant leurs torches et courant de toutes leurs forces, que nous arrivâmes au bord du fleuve. Nous mîmes aussi-

(1) La forme de ces sceptres (*gambagagui*) est la même que celle du caractère hiéroglyphique qui désigne l'action de parler, et ils sont eux-mêmes l'emblème de la parole. Dans une assemblée, le Mélek donne son sceptre à tenir à celui qu'il veut autoriser à parler, et le lui reprend quand il veut lui imposer silence.

tôt à la voile, et un souhait de bon voyage bruyamment répété, répondit à nos largesses.

L'île d'Argo est une des plus remarquables du Nil, tant par son étendue de plus de six lieues de long sur deux environ de largeur, que par sa fertilité. La moitié environ de l'île est cultivée ; le reste est occupé par des forêts dont on pourrait tirer une assez grande quantité de bois de charpente. La population d'Argo peut être évaluée à trois mille ames, réparties dans quatorze hameaux, composés de cabanes de paille ou de torchis. Plus de trois cents sakies servent à l'irrigation des champs cultivés.

Les produits les plus riches de l'île sont le riz et l'indigo, qui y croissent en grande abondance : cet indigo est cependant d'une qualité médiocre et bien inférieur à celui du Sennâr. Il est pour la plus grande partie employé dans les fabriques du Vice-roi qui en font une grande consommation pour la teinture des toiles de coton, destinées à l'habillement des femmes égyptiennes. Le reste est vendu au commerce (1). Pour préparer cette

(1) Les indigoteries ont pris depuis quelques années, en Égypte comme en Nubie, une grande importance, et la fabrication s'est améliorée sensiblement. En 1835, Méhémed-Ali a vendu des quantités considérables d'indigo à raison de :

Prix :	1re qualité.....	75	piastres.
	2e qualité.....	50	»
	3e qualité.....	35	»

teinture, les Nubiens versent dans de grandes jarres de terre cuite, une certaine quantité d'eau bouillante à laquelle on ajoute un tiers d'eau froide, de manière à remplir un peu plus de la jarre où l'on a d'abord jeté quelques brassées de plantes d'indigo. On agite ensuite pendant plusieurs heures l'eau des jarres, à l'aide de grands bâtons encore garnis de quelques branches, afin de broyer la plante; puis on la retire, et après avoir laissé reposer l'eau pendant quelque temps, on la répand et on forme en gâteaux, pour la faire sécher, la matière colorante qu'on trouve déposée au fond des vases.

CHAPITRE XIX.

Djebel-Arambo. — Kirmah. — Sépultures. — Fourmis blanches. — Tombos. — Hippopotames. — Ibis. — Ile et cataracte de Tombos. — Hadjar-el-Dahab. — Cataractes de Fogo et de Kabay. — Pélican. — Haffyr. — Cataracte de Kaïbar. — Temple de Sescé. — Tynareh. — Mosquée de Gourien-Taoua. — Ile de Sâys. — Sakies. — Citadelle. — Ruines chrétiennes. — Nous reprenons le désert. — Amarah. — Maladie de M. de Cadalvene. — Tumulus. — Source alumineuse. — Traversée d'une chaîne de montagnes. — Abkhor. — Aroassa. — Amti. — Arrivée à la Cange.

A peu de distance d'Argo, on commence à distinguer le sommet de Djebel-Arambo, grande montagne isolée, située à quatre milles environ à l'est du Nil, et qui marque de temps immémorial les frontières du Dongolah et du pays de Mahass.

Cette province était, avant l'invasion égyptienne, gouvernée assez despotiquement par des chefs ou méleks, qui, malgré le peu d'étendue de leur territoire, s'y maintenaient dans une

sorte d'indépendance, grâce à l'esprit guerrier de leurs sujets et à la distance qui les séparait d'états plus puissans qu'eux. Chaque mélek résidait dans un château fortifié, guerroyait habituellement avec ses voisins et mettait à contribution les marchands qui passaient sur son territoire.

Les habitans de Mahass se prétendent descendus de la tribu des Koreïsch, à laquelle appartenait la famille de Mahomet. Il est certain pourtant que leurs traits et leur langage sont ceux des Nubiens, et c'est à peine si la plupart d'entre eux comprennent quelques mots d'arabe. On nous assura cependant que quelques Arabes Koreïsch habitaient pendant une partie de l'année le désert voisin

On tirait autrefois, au rapport d'Abou-Selah, une grande quantité d'émeri, de la province de Mahass. On le recueillait dans le lit même du Nil, où les plongeurs le distinguaient des autres pierres parce qu'il était plus froid au toucher. S'il restait quelque incertitude, on achevait de s'assurer de la nature de la pierre, en soufflant dessus; et si c'était réellement de l'émeri, elle se couvrait aussitôt de gouttelettes d'eau. Il paraît que l'émeri était alors fort estimé; car, Abou-Selah a soin d'ajouter que le *Maks* (Mahass) et l'île de *Serendib* (Ceylan), sont, dans l'univers,

les seuls pays où l'on rencontre cette pierre.

Nous prîmes terre près de Kirmah, hameau situé sur la rive droite. A une demi-lieue environ, à l'est, s'élève dans le désert une grande construction de briques crues, dont la forme est celle d'un carré long; ses grands côtés ont plus de cent mètres de longueur, et sa hauteur est encore aujourd'hui de près de vingt. Quelques constructions sont jointes du côté de l'est au massif principal. Elles semblent avoir servi à soutenir les rampes, au moyen desquelles on parvenait sur le plateau. A l'exception de quelques étroits passages aujourd'hui obstrués, la masse de l'édifice paraît construite en plein et n'offre aucune trace de salles intérieures. Une énorme quantité d'ossemens humains, dont la terre est couverte jusqu'à une assez grande distance, ne peut laisser aucun doute sur la destination sépulcrale de ce monument, dont la position au milieu d'une vaste plaine, ne permet pas d'ailleurs de croire qu'il ait jamais pu servir de forteresse.

Une lieue plus loin, à la hauteur du village de Deffoufah et au milieu de la même plaine déserte, on trouve les ruines d'un monument semblable. Tous deux paraissent remonter à une haute antiquité et sont faciles à distinguer des constructions d'époque chrétienne par les di-

mensions plus considérables des briques qui y sont employées.

Nous eumes beaucoup à souffrir dans tout ce district d'une espèce de grosse fourmi d'un blanc roussâtre, à laquelle les naturels donnent le nom de *gourdah*. Rien n'est à l'abri de ces insectes incommodes qui venaient souvent pendant la nuit, percer le tapis ou les nattes sur lesquels nous reposions, et jusqu'à nos vêtemens. Leur marche est presque toujours souterraine; à mesure qu'ils avancent, ils construisent avec une étonnante rapidité des espèces de galeries de terre sous lesquelles ils circulent; ils couvrent d'un dédale de ces galeries la surface des rochers, les branches des arbres et jusqu'à la cime des palmiers les plus élevés. C'est surtout vers le soir qu'on voit les gourdahs sortir par myriades de ces retraites et se jeter sur tout ce qu'ils peuvent atteindre. Malheur alors à tout ce qui est à leur convenance et surtout aux grains qu'on n'a pas eu l'attention d'enfermer soigneusement et d'isoler du sol, sur des pieux, pour les garantir de leurs attaques. L'espace d'une nuit suffit à ces insectes pour en enlever et en détruire une incroyable quantité.

La chaleur contribue également au développement d'une petite mouche dont les essaims innombrables se répandent dans la vallée du

Nil, se précipitent sur les hommes et les animaux, pénètrent dans leurs yeux, dans le nez, dans les oreilles, et font des piqûres très douloureuses. La fumée peut seule garantir de ces insectes; aussi les naturels portent-ils souvent à la main un morceau de bouse de vache allumé, dont la fumée leur enveloppe et leur garantit le visage.

La force croissante du courant et quelques rochers disséminés çà et là dans le lit du fleuve, nous annonçaient depuis quelques instans l'approche des premiers rapides de la troisième cataracte, lorsque le vent contraire, qui soufflait avec violence, nous força de nous arrêter près du village de Tombos; nos matelots n'osèrent pas, à moins d'un temps calme, se hasarder à la franchir. Le lit du Nil est dans cet endroit semé d'un assez grand nombre d'îlots peu considérables pour la plupart, et dont quelques-uns sont couverts d'arbres et de végétation. Au milieu d'eux est l'île de Tombos, longue de plus d'une demi-lieue et bien cultivée. Sur les rives du fleuve s'élèvent quelques collines couronnées de tombeaux de santons ou de forteresses en terre.

Nous tuâmes près de Tombos plusieurs ibis blancs, les seuls que nous ayons vus dans tout le cours de notre voyage. Ces oiseaux sont fort

rares dans ces parages où l'on n'en rencontre guères que quelques semaines avant la saison des pluies. Les ibis noirs à pied rouge sont plus communs, mais néanmoins ne se rencontrent pas fréquemment. Ces deux espèces d'ibis, classées par Buffon, diffèrent un peu de la description donnée par Hérodote, des ibis sacrés des Égyptiens; et malgré la découverte faite par Bruce en Abyssinie de l'oiseau appelé *abou-hannès*, dans lequel il a cru voir le véritable ibis, la question n'est pas encore éclaircie. Un seul individu de la collection du Stathouder décrit par Cuvier répond complètement à la description de l'ibis blanc d'Hérodote; mais notre ibis noir, dont le bec et les pieds sont rouges, ne peut pas être celui des anciens, représenté comme entièrement noir.

Au surplus, l'inspection des individus découverts dans les catacombes consacrées à la sépulture des oiseaux sacrés, ne peut elle-même que compliquer la discussion; puisqu'avec l'*abou-hannès*, l'ibis blanc et l'ibis noir de Buffon, on y rencontre encore le courlier d'Italie. Peut-être faudrait-il en conclure que plusieurs espèces partageaient les honneurs sacrés, ou bien que les descriptions que nous ont laissées les auteurs anciens, ne sont pas d'une complète exactitude. A l'exception de l'ibis blanc de Buffon, qu'on

rencontre encore quelquefois dans les parages du lac Menzalè, les ibis sont aujourd'hui fort rares en Égypte. Personne n'ignore cependant combien ces oiseaux étaient jadis communs dans cette contrée, où ils aidèrent les premiers habitans à purger une terre vierge, des reptiles qui l'infestaient, et comment ce bienfait les avait rendus l'objet de l'adoration publique. Peut-être, faut-il attribuer la rareté actuelle des ibis en Égypte à l'exhaussement successif du sol, qui, en faisant disparaître les marécages où ils trouvaient leur nourriture, les aurait forcés à abandonner le pays.

Lorsque nous arrivâmes à Tombos, les habitans étaient occupés à épier les mouvemens de deux hippopotames qui étaient sortis du Nil la nuit précédente et avaient ravagé plusieurs champs. Nous les apercevions dans le fleuve à cinquante pas environ du rivage; ils élevaient par intervalle leur énorme tête au-dessus des eaux et faisaient entendre leur souffle bruyant; puis ils disparaissaient entièrement pour reparaître de nouveau après un intervalle de cinq ou six minutes. Nous leur tirâmes quelques coups de fusil qui ne semblèrent pas d'abord les intimider beaucoup; mais l'un d'eux ayant été atteint à la tête par une de nos balles,

ils plongèrent brusquement et nous ne les revîmes plus.

L'hippopotame est appelé par les Arabes, *bagher-el-bahr* (bœuf de fleuve); il est maintenant peu commun dans la basse Nubie, et entièrement inconnu en Égypte où on le rencontrait fréquemment dans l'antiquité; aujourd'hui les Égyptiens n'en connaissent pas même le nom.

Du temps d'Abdellatif, deux hippopotames firent près de Damiette des ravages affreux. Après avoir tenté inutilement tous les moyens de les détruire, on fut obligé de faire venir des *Maris* (habitans de la Nubie inférieure) qui les tuèrent à coups de lance.

L'hippopotame, long-temps inconnu aux naturalistes modernes, fut pour la première fois décrit d'une manière exacte par le chirurgien napolitain, Zerenghi, qui en tua deux en 1603, dans une fosse qu'il avait fait creuser exprès aux environs de Damiette.

Le dernier hippopotame dont on ait entendu parler en Égypte fut tué près de Djirgeh, en 1658.

Il paraît au surplus que, comme les hippopotames, les crocodiles tendent chaque jour à se retirer vers le sud; car, à une époque peu reculée, on les représente comme très communs

dans la basse Égypte, tandis qu'on en rencontre à peine aujourd'hui quelques-uns au-dessous de Syout. « Il se trouve dans ledit fleuve des « crocodiles en grande abondance, dit le comte « d'Aramont, qui voyageait en 1548. J'en ai vu « beaucoup, tant de petits que de grands et de « moyens. Il nous fut dit qu'aucuns Mores en « mangeaient faute de meilleure viande. » Cependant le comte d'Aramont ne remonta pas au-dessus du Caire.

L'hippopotame est extrêmement redouté des Nubiens, dont il ruine les champs en peu d'instans, foulant aux pieds ce qu'il ne mange pas, et laissant derrière lui, dans les récoltes qu'il ravage, un sillon de plus de deux mètres de largeur. Souvent, au lieu de leur faire la chasse, les naturels se contentent de les éloigner des champs cultivés. Pour cela, ils allument la nuit de grands feux le long du rivage, poussent des cris et font beaucoup de bruit avec des tambours et des vases de cuivre.

Les deux hippopotames reparurent de nouveau vers le soir; les chasseurs qui épiaient leurs mouvemens, les découvrirent à l'ombre d'une petite île boisée près de laquelle ils se reposaient, cachés par des osiers touffus dont les branches retombaient sur la surface de l'eau. Trois d'entre eux montant aussitôt dans une

embarcation légère, vinrent aborder l'île du côté opposé à celui où se trouvaient les hippopotames. Un homme armé d'une lance barbelée à laquelle était attaché par une longue corde une assez forte pièce de bois, s'avança dans l'île avec précaution, pendant que ses compagnons se tenaient prêts à faire force de rames.

Bientôt après, nous le vîmes se précipiter dans la barque, qui s'éloigna aussitôt rapidement; au même instant, un bruit épouvantable retentissait de l'autre côté de l'île. Le javelot avait pénétré dans l'œil de l'hippopotame. Mugisant de douleur et arrêté par la corde et la pièce de bois qui s'embarrassaient dans les branches d'osier, l'animal broyait avec fureur sous ses pieds les touffes qui couvraient le rivage et faisait jaillir au loin l'eau du fleuve souillée de fange et de sang. Au bout de quelques minutes, il parvint à se dégager et à gagner le milieu du Nil. Le sillage que la pièce de bois traçait dans le fleuve, indiquait aux chasseurs la marche de l'amphibie; tantôt à l'agitation de l'eau on pouvait juger qu'il se débattait violemment pour arracher le trait de sa blessure. Tantôt on le voyait paraître à la surface comme pour s'assurer s'il était poursuivi et nager lentement pour chercher un abri. Après plus de deux heures il se décida enfin à s'arrêter près de quelques ro-

chers à fleur d'eau, à un quart de lieue environ au-dessus du point où il avait d'abord été frappé.

Dès que l'animal fatigué eut cessé de se débattre, les chasseurs firent leurs dispositions pour continuer l'attaque. Une vingtaine d'hommes armés de lances se placèrent sur le bord du fleuve, dans un endroit où le rivage s'élevait à pic de cinq pieds environ, au-dessus du niveau de l'eau; pendant le même temps, six de leurs compagnons se dirigeaient dans une barque vers la bouée qui signalait l'hippopotame. Une longue corde fut attachée à la bouée et la barque s'éloigna lentement. Aucun signe n'indiquait jusques là que l'hippopotame prît ombrage de toutes ces manœuvres; mais lorsque arrivés à l'extrémité de la corde, les chasseurs, après l'avoir filée tout entière, lui donnèrent une secousse violente, le monstre parut tout à coup à la surface de l'eau et se mit à nager vers eux avec une effrayante rapidité. Les Nubiens forçaient de rames, et déjà ils touchaient le rivage lorsque l'hippopotame parvint à saisir avec ses dents le bord de la barque; la secousse fut si rude, qu'un des chasseurs fut renversé dans le fleuve, et il eût infailliblement péri victime de la rage de l'animal si, percé de vingt blessures à la fois, celui-ci n'avait été forcé de tourner ses

efforts contre des ennemis plus dangereux.

L'hippopotame, repoussé à coups de lances d'un rivage qu'il essayait en vain de gravir, combattit long-temps avec une incroyable fureur. Affaibli par la perte de son sang, il essaya cependant plusieurs fois de se retirer; mais alors les chasseurs, tirant la corde du harpon et l'irritant de nouveau par la douleur, le ramenaient vers le rivage, et le perçaient de nouveaux coups. La lutte avait duré près d'une demi-heure quand l'hippopotame épuisé cessa d'offrir une plus longue résistance. Il n'était pas mort encore, mais la perte du sang qui coulait en abondance de ses blessures devait suffire pour l'achever, et les Nubiens, célébrant leur victoire par de grands cris, se contentèrent d'amarrer fortement la corde du harpon, remettant au lendemain à dépecer l'animal.

Le 20 mai, le calme du matin permit à nos matelots de franchir sans malencontre la cataracte de Tombos. Nous-mêmes montés sur des ânes, nous suivîmes pendant ce temps la rive droite du fleuve avec nos bagages, que nous avions été forcés de mettre à terre, pour soulager d'autant notre barque dans le trajet dangereux qu'elle avait à parcourir.

En face de l'extrémité nord de l'île de Tombos, s'élèvent sur le rivage une grande quantité

de blocs de granit isolés, semblables à ceux qu'on rencontre aux environs de Philæ. Sur l'un de ces rochers, appelé par les naturels *Hadjar-el-Dahab* (la pierre d'or), est une longue inscription hiéroglyphique. Un autre rocher voisin porte également une inscription dans laquelle on distingue le cartouche d'Aménophis III, Pharaon de la XVIIIe dynastie. Le Cheïkh-el-beled de Tombos qui nous accompagnait, nous assura que ces inscriptions étaient relatives à l'expédition des Turcs en Nubie, sous le règne de Sultan-Sélim dont les troupes victorieuses ne portèrent jamais leurs armes au-delà de ce point. Nous nous gardâmes bien d'élever aucun doute sur l'assertion lumineuse du Cheïkh, et pour la première fois peut-être, nous pûmes, sans être soupçonnés de magie, examiner à notre aise un monument antique. A une centaine de pas de cet endroit, on trouve étendue sur le sable une statue colossale de granit, dont le travail rappelle celui des colosses d'Argo, lesquels, selon toute apparence, ont dû être tirés eux-mêmes des carrières où celui-ci est encore couché.

Après trois quarts d'heure de marche, nous nous embarquâmes de nouveau; nous eûmes encore à franchir ce jour-là trois cataractes, dont la plus forte est celle de Fogo, vis-à-vis de la montagne du même nom. Ce n'était pas

sans une certaine inquiétude qu'à chacune de ces chutes, nous sentions notre barque lancée avec une force irrésistible, à travers les écueils contre lesquels elle semblait devoir se briser; heureusement nous en fûmes quittes pour la peur, et nous arrivâmes sans avarie au-dessous des rapides de Kabay, où l'on trouve, sous l'ombrage de quelques grand sacacias, des ruines de constructions du moyen-âge peu intéressantes.

Dans tout l'espace que nous avions parcouru depuis Tombos, le désert arrive jusqu'au fleuve. L'œil attristé ne rencontre de toutes parts que des rochers noirâtres aux formes arrondies, s'élevant les uns du milieu d'un paysage de sable, les autres du sein des eaux mugissantes du Nil, qui se brisent en les couvrant d'écume. Nul être vivant ne vient animer ces sombres solitudes, si ce n'est quelque crocodile qui se plonge lourdement dans le fleuve à votre approche, ou des troupes de pélicans d'une éblouissante blancheur, qui couvrent immobiles le sommet des rochers des cataractes.

Nous avions réussi à atteindre d'un coup de fusil un de ces oiseaux d'une grosseur remarquable. Désirant en conserver la peau, nous ne voulûmes pas permettre à nos gens de lui couper la gorge, et nous nous chargeâmes nous-mêmes de cette opération, en pratiquant

une incision au-dessus du cou, de manière à ménager la poche de l'animal. Nous eûmes l'attention d'ouvrir une artère pour faire couler le sang, afin d'obtempérer au précepte du Coran, qui exige que toute victime soit saignée à la gorge avec un instrument tranchant, sans que le fer quitte la plaie avant qu'elle soit complète. Nos matelots attentifs suivaient chacun de nos mouvemens dans cette importante opération, dont ils s'empressaient de corriger l'illégalité en criant tour à tour *Allah-Ekbar* (Dieu est grand). Mais après avoir attentivement examiné la plaie qui se trouvait faite à plusieurs reprises au lieu de l'avoir été d'une seule fois, et sur le cou du pélican au lieu de l'être en dessous, ils renoncèrent, à leur grand regret, au régal qu'ils s'étaient promis, déclarant que leur conscience ne leur permettait pas d'en manger.

Lorsqu'on approche de Fakir-Bint, le paysage devient plus riant pendant quelques heures, et la grande île d'Outayab s'élève verdoyante au-dessus des flots, au milieu d'une foule d'îlots que bordent des rivages couverts de culture. Bientôt cette nature fertile cesse pour faire place à des montagnes aux flancs noirâtres et escarpés, à la cime couronnée de forteresses en ruines et qui encaissent profondément le lit du fleuve. Ces montagnes granitiques sont sé-

parées de distance en distance par quelques étroites vallées plantées d'acacias et de palmiers dont le feuillage toujours vert contraste de la manière la plus pittoresque avec le ton rouge éclatant des sables du désert et les teintes rembrunies des rochers.

Après Haffyr dont le territoire est fertile en dattiers, la partie cultivable commence à s'élargir, et le désert, devenu moins aride, offre quelques traces de végétation. Deux énormes rochers fortifiés d'une configuration bizarre, appelés par les naturels *Kisbalet* et *Mahoury*, s'élèvent isolés, près du village de Cherabyn, situé sur la rive droite. Du même côté du fleuve et à une lieue et demie de distance, un fort construit au sommet d'une colline, qui domine le cours du Nil, signale de loin la cataracte de Kaïbar; la rapidité extrême du courant en annonce déjà l'approche à une assez grande distance.

Un banc horizontal de granit forme une digue presque régulière, et barre toute la largeur du fleuve, qui se précipite en nappe écumeuse, entre les pointes aiguës des rescifs. La hauteur de cette chute est, dans les basses eaux, d'environ huit mètres, et son inclinaison de plus de trente degrés. Un chenal étroit et tortueux sert de passage aux bateaux près de la rive gauche.

C'est à force de bras et au moyen de câbles amarrés aux rochers, qu'on parvient à diriger les embarcations au milieu des détours de cette passe, dans laquelle il est inconcevable qu'on ait jamais osé se hasarder. Toute l'adresse des naturels n'empêche pas qu'il n'y périsse souvent des barques, et ces accidens se renouvellent d'autant plus fréquemment que, composés seulement de filamens de palmier, les câbles dont ils se servent offrent peu de solidité et ne sont changés que bien rarement.

Le bassin qui reçoit les eaux de la cataracte, présente l'aspect d'une mer orageuse où les flots tumultueux se brisent en mugissant au milieu d'affreux tourbillons. A quelques pas, au-delà de ces abîmes, le fleuve reprend tout-à-coup sa majestueuse tranquillité et recommence à couler paisible au milieu de la vallée qu'il fertilise.

Sescé (*Aboccis*) nous montra bientôt ses ruines, situées sur la rive gauche, à six cents pas environ du rivage. Quatre colonnes encore debout, surmontées de leurs chapiteaux à feuilles de palmiers (1) avec les bases de plusieurs autres, et les soubassemens de murs, sont

(1) Le diamètre de ces colonnes est de 1 mètre 65 centimètres; leur hauteur de 4 mètres; celle des chapiteaux de 1 mètre 50 centimètres.

les seuls vestiges d'un temple assez vaste, qui s'en va pièce à pièce, et que peut-être les voyageurs à venir ne retrouveront plus. Les matériaux de ce monument ont été enlevés en très grande partie pour la construction des villages voisins. Le style de ces colonnes est lourd, et leurs hiéroglyphes, d'un travail médiocre, sont extrêmement détériorés (1).

A peu de distance, on aperçoit quelques débris de murs de briques crues, et un peu plus loin les ruines du bourg de Sescé, que dominent celles d'une vaste citadelle. A partir de cet endroit, le fleuve est semé d'une suite de belles et grandes îles, qui deviennent la partie la plus peuplée et la plus cultivée du territoire; cependant, dans quelques endroits, les rives du Nil sont elles-mêmes fertiles et offrent l'aspect le plus riant.

Le 22 mai, nous dépassâmes les ruines de la forteresse de Tynareh, bourg regardé comme la capitale du Mahass. Cette forteresse est célèbre dans le pays, pour avoir été la demeure du

(1) Ces hiéroglyphes appartiennent à deux époques bien distinctes; les plus anciens, dont on retrouve des traces au bas des colonnes, sont en relief et représentent des prisonniers à demi couverts par des cartouches, comme ceux du temple de Gorguia ou Solib. Les autres, gravés en relief dans le creux, sont peu nombreux. Ils représentent seulement l'image du soleil, et se rattachent évidemment à une restauration de l'édifice.

Cheïkh Abd-el-Ghadi, gouverneur de Mahass, mort il y a quinze ou vingt ans. La réputation de sainteté de ce personnage est tellement répandue en Nubie, que les naturels, dans leurs invocations, substituent souvent son nom à celui d'Allah ou de son prophète.

Bientôt nous nous trouvâmes à la hauteur de Kohé, village en face duquel on aperçoit sur la rive opposée les ruines d'une autre forteresse. Quelques heures de navigation nous conduisirent de Kohé, en vue du temple de Gorguia ou Solib, élevé par Amonotph III et dont la physionomie grecque est encore plus frappante quand on les découvre en descendant le Nil.

A une demi-lieue environ de ce temple, vers le sud, s'élève, loin de toute habitation, une petite mosquée qui jouit d'une immense célébrité; les vrais croyans prétendent y distinguer la forme du pied du Prophète, empreinte sur le rocher qu'elle recouvre. C'est en effet, suivant les traditions du pays, sur cette roche sacrée que Mahomet laissa l'empreinte de son pied dans une halte, lorsqu'il fut transporté par l'ange Gabriel de la Mecque à Jérusalem. On a ménagé au milieu des briques crues, dont le sol est pavé, un espace carré où le rocher est resté à nu : c'est la place où Mahomet fit, dit-on, sa prière. Malgré toute notre bonne volonté,

il nous fut impossible de reconnaître la forme d'un pied, sur la surface inégale et raboteuse du rocher, ce qui n'empêche pas les bons musulmans de regarder le fait comme un point de foi incontestable. Un petit drapeau de satin vert et rouge, flotte au-dessus de cette empreinte révérée. Des versets du Coran sur la puissance de Dieu, sur la résignation dans le malheur et sur les devoirs de la charité, sont les seuls ornemens des murs.

Quelques masures tombant en ruine entourent la mosquée. C'est là que les marchands, après avoir fait don de quelque légère offrande, sont dans l'usage de laisser en dépôt tous les bagages qui peuvent les embarrasser dans leur route, sûrs qu'ils sont de les retrouver à leur retour, quelque long-temps que dure leur voyage ; et on nous assura qu'il n'y a pas d'exemple que leur confiance ait jamais été trompée. Nous trouvâmes ces espèces de magasins remplis de selles de dromadaires, de bâts de chameaux, de vieilles outres et de divers effets laissés ainsi sous la sauvegarde du Prophète.

A notre arrivée au hameau d'Éboudeïa, nous rencontrâmes nos dromadaires qui nous attendaient, et nous donnâmes l'ordre de poursuivre jusqu'à l'île de Sâys, dont nous n'étions plus éloignés que de quelques heures. Un Aga indé-

pendant, gouvernait autrefois cette île et le territoire voisin. Cet Aga était, comme ceux d'Ibrim et de Derr, un des descendans de la garnison Bosniaque établie dans cette contrée en 1518, par Sultan-Sélim I, conquérant de l'Égypte. Cet officier avait reconnu pendant long-temps la suprématie du Pacha du Caire dont il recevait l'investiture, et auquel il payait un tribut annuel. Mais après avoir éludé pendant quelques années le paiement du tribut sous divers prétextes, il avait fini par se rendre à peu près indépendant. L'Aga de Sâys était en quelque sorte président d'une espèce de petite république aristocratique, qui, lors de l'invasion égyptienne, se soumit au Pacha. Méhémed-Ali la laissa d'abord subsister; mais en 1823, ces insulaires s'étant réfusé à payer l'impôt, le Vice-roi envoya contre eux quelques troupes pour les soumettre, et depuis cette époque, ils obéissent au même gouvernement que le reste du pays.

Florissante au moyen-âge, Sâys faisait alors partie du royaume de Dongolah. Sa capitale était le siége d'un évêché et la dernière ville importante de la Nubie, vers le nord (1). La popula-

(1) La Nubie était alors divisée en trois provinces, comprenant ensemble dix-sept évêchés; dans la province de Maraka étaient ceux de Korta, d'Ibrym, de Bucoras, de Dunkala (qu'on prononce Dungala), de Saï, de Termus et de Suenkur. (*Vansleb, Histoire d'Alexandrie.*)

tion de l'île n'excède pas aujourd'hui cinq cents ames. Une grande partie des terres est demeurée inculte, soit par le manque de bras, soit à cause de la trop grande élévation du sol. Sâys a environ trois lieues de longueur sur une largeur moyenne de plus d'une demi-lieue; la partie orientale est la plus fertile et produit surtout des dattes fort estimées comme toutes celles du district de Sokkot dont elle fait partie. Les bords de l'île sont de ce côté garnis de sakies que l'exhaussement progressif du terrain a obligé d'élever au niveau de la cime des palmiers, et dont la construction est de l'effet le plus singulier. Du côté de l'ouest, le rivage est en grande partie désert et couvert d'une énorme quantité de cailloux roulés, débris d'une montagne autrefois considérable et aujourd'hui presque écroulée, qui occupe le centre de l'île. On trouve parmi ces cailloux une grande variété de beaux échantillons de bois pétrifiés, de schistes, d'agathes, d'onyx, de cornalines, de granit, de serpentine, et d'une espèce de porphyre rouge fort remarquable.

Sur le rivage, au nord-est de l'île, on remarque les restes d'une bourgade fortifiée, construite sur un rocher. Les troupes du Pacha achevèrent de la ruiner en 1823. Sa première construction doit remonter à une haute anti-

quité, car parmi les monceaux de débris qui en encombrent aujourd'hui l'enceinte, on trouve ceux de plusieurs colonnes égyptiennes, restes d'un temple qui existait encore dans le moyen-âge. Des pierres couvertes d'hiéroglyphes, sont également élevées autour de quelques tombeaux voisins. On voit près des murs de la place trois ou quatre pièces de canon de bronze d'ancienne fabrique turque, apportées sans doute par les soldats de Sultan-Sélim, lorsqu'ils vinrent en former le siége.

A une demi-heure environ des débris de cette citadelle, non loin de la pointe nord de l'île et parmi quelques constructions de terre qui paraissent avoir appartenu à une ville assez considérable, on trouve plusieurs colonnes de granit de fort mauvais style, dont les chapiteaux sont ornés de croix.

Au nord de Sâys, sont deux autres petites îles du même nom, jointes à l'île principale pendant toute la saison des basses eaux. La facilité avec laquelle on peut alors passer à gué le bras occidental du Nil amène à Sâys un grand nombre de loups et de gazelles auxquelles les insulaires donnent la chasse lorsque la crue du fleuve vient leur fermer la retraite.

Nous étions arrivés au terme de notre navigation. Nos matelots nous déposèrent sur le rivage

où notre tente était dressée dès la veille, et remirent à la voile pour Dongolah. Notre position était des plus embarrassantes : atteint depuis trois jours d'une fièvre violente, M. de Cadalvene était hors d'état de se soutenir et de supporter les fatigues de six journées de marche qui nous séparaient de Ouady Halfah. Mahmoud à peine convalescent était encore incapable d'aucun service; et pour comble de malheur, un de nos chameliers, piqué la veille par un scorpion, était aussi, pour quelques jours, dans l'impossibilité de nous aider en rien. Cependant les cataractes s'opposaient à ce que notre voyage pût être continué par eau, et nous nous trouvions au désert sans secours, sans médicamens, presque sans vivres, et dépourvus de moyens de nous en procurer quand ceux qui nous restaient seraient épuisés. Nous hésitâmes quelque temps sur le parti que nous devions prendre; mais plus puissantes que la maladie, ces dernières considérations l'emportèrent, et nous résolûmes de poursuivre notre voyage.

Après avoir marché deux heures et dépassé quelques tombeaux de santons, nous arrivâmes vers le soir au village d'Amarah, près duque sont les restes d'un temple égyptien. Six colonnes du pronaos sont encore debout, elles sont de pierre calcaire et d'une forme assez élégante.

La base carrée sur laquelle elles reposent est une imitation évidente des ordres grecs, et ne permet pas de leur attribuer une origine bien antique, non plus que le style des hiéroglyphes qui les recouvrent et qui semblent à peine terminés (1).

On ne trouve plus aujourd'hui aucun vestige des chapiteaux ni presque aucun autre fragment du temple. Ces murs paraissent avoir été construits en briques crues, aussi bien que le massif sur lequel il est assis. Une enceinte fortifiée, entourée de fossés qui l'enveloppaient, ainsi que nombre d'autres constructions, à environ quarante mètres de distance, étaient bâties de la même manière.

Le 24 mai, bien que l'état de M. de Cadalvene se fût encore aggravé, nous quittâmes Amarah long-temps avant le jour. Une marche de cinq heures nous conduisit en vue de la cataracte de Dâl dont nous entendions de loin les eaux se briser contre les rochers. Une heure au-delà, la plaine se resserre tout-à-coup, et de hautes

(1) La disposition de ces hiéroglyphes est toute particulière. Quatre lignes verticales de caractères sacrés et quatre zones chargées d'étoiles, divisent chaque colonne en carreaux réguliers, dans chacun desquels sont sculptées deux figures. Celles du rang inférieur ont la tête ornée de fleurs de lotus, et tiennent des urnes d'où elles répandent de l'eau.

montagnes de granit s'avancent jusqu'aux bords du Nil. C'est là que finit le pays de Sokkot et que commence le Dar-el-Hadjar qu'il nous fallait traverser pour arriver à Ouady Halfah.

A moins d'un demi-mille du pied des montagnes, on rencontre trois énormes tumulus circulaires (1); deux de ces buttes ont été fouillées; mais il paraît que ces fouilles furent sans résultat, car la troisième est intacte, ainsi que sept ou huit autres tumulus semblables, mais de moindres dimensions, qui s'élèvent à peu de distance. Il serait d'autant plus difficile de déterminer la destination de ces monumens, qu'aucun signe ne peut indiquer l'époque à laquelle ils furent élevés. A en croire nos guides, ils servaient à marquer les frontières de Dar-Sokkot et de Dar-el-Hadjar; mais alors un seul eût été suffisant, à moins qu'après chaque guerre on n'ait été dans l'usage de marquer de nouveau les limites du pays. Quoi qu'il en soit, si cette assertion était jugée inexacte, on serait alors forcé d'admettre que les tumulus de Dâl sont des tombeaux, hypothèse que leur analogie avec les autres monumens de ce genre et les fouilles

(1) Ces tumulus ont environ sept mètres de hauteur sur vingt-cinq ou trente de diamètre; ils sont entourés de larges fossés de peu de profondeur, d'où a été tirée la terre employée à leur construction.

déja exécutées rendent d'ailleurs assez vraisemblable.

Après avoir marché pendant cinq heures sur un plateau élevé où la route est indiquée par de petites pyramides de pierre élevées de distance en distance pour guider les caravanes, nous redescendîmes sur le bord du fleuve. Dans cet endroit sont quelques tombeaux musulmans au milieu desquels s'élève celui d'*El-Nebi-Oukacheh*, santon révéré dans tout le pays. Les caravanes, et principalement celles des *hadji* (pélerins), déposent en passant des offrandes sur sa tombe. Quelques-uns de ces pieux visiteurs distribuent aussi des aumônes aux habitans de deux ou trois cabanes voisines, qui se prétendent les descendans du santon dont on vient invoquer la sainte intercession.

La vallée dans laquelle nous venions d'entrer fut autrefois cultivée; ce dont ne permettent pas de douter quelques jetées de pierres brutes pratiquées pour empêcher les terres d'être enlevées par la violence du courant. Quelques arbres croissent épars sur cette étroite langue de terre qui est resserrée entre le Nil et des rochers verticaux, et qui souvent n'a pas cinquante mètres de largeur. La rive opposée n'offre que des collines entièrement arides où végètent çà et là quelques pastèques dont la chair est fade et filandreuse;

mais dans l'intérieur desquelles est une assez grande quantité d'un liquide douceâtre, souvent précieux au désert contre le terrible fléau de la soif; et les rochers nus et noirâtres qui s'élèvent du sein des eaux achèvent de donner au paysage un aspect sauvage et désolé. A une heure environ du tombeau d'El-Nebi-Oukacheh, après avoir dépassé une île très élevée, que couronnent quelques forts de terre d'une parfaite conservation, nous nous trouvâmes en face d'une source thermale considérable, qui existe sur la rive gauche, au milieu d'une vallée inculte et abandonnée (1). L'impossibilité où nous étions de traverser le fleuve, nous fit vivement regretter d'avoir ignoré, lors de notre premier passage, l'existence de cette source auprès de laquelle sont, dit-on, quelques restes de constructions antiques (2).

(1) Le Maks (*Mahass*), est pris dans les historiens arabes tantôt pour une ville, tantôt pour une province. C'est sans doute à la source dont nous parlons qu'est relatif le passage d'Abou-Selah, qui dit, au sujet du Maks : « Près de cette ville est une mon-« tagne qui renferme une source d'eau chaude comme celle de « Tibériade. »

(2) Sa température est celle de l'eau bouillante, et ses eaux, chargées d'alun et de sel marin, couvrent d'une épaisse couche de ces sels les pierres qu'elles baignent dans leur cours. Nous avons eu occasion de voir à Dongolah, chez le docteur Germain, plusieurs échantillons fort curieux de ces pierres.

Avant d'arriver à Tangour, le rivage n'offrant pas de route praticable, nous l'abandonnâmes pour suivre, parallèlement au fleuve, la crête des dunes arides qui le bordent. La chaleur déjà excessive depuis plusieurs jours devenait de moment en moment plus insupportable. Le thermomètre de Réaumur marquait 42° à l'ombre, et nous devions rester tout le jour exposés aux ardeurs du soleil. De temps en temps la route traversait des ravins dont le sol, imprégné d'eau pendant l'inondation, était alors, par l'effet du desséchement, sillonné dans tous les sens de crevasses profondes de plusieurs mètres; elles se brisaient sous les pieds de nos dromadaires, qui ne pouvaient les franchir chaque fois qu'après de longs et pénibles efforts. Nous ne découvrions à perte de vue qu'une immense plaine de sable où croissaient à peine quelques plantes de séné et quelques arbustes rabougris.

L'état de faiblesse de M. de Cadalvene augmentait à chaque instant. De violentes attaques de nerfs commencèrent alors à se joindre à la fièvre, qui avait pris depuis plusieurs jours un caractère pernicieux, et firent reconnaître à nos gens que le malade était atteint du *kab-kab* ou peste de Nubie. Cette maladie, qui réunit en soi les caractères de la fièvre intermittente pernicieuse et ceux du typhus contagieux, part le

plus souvent du Sennâr, suit les pas des caravanes qu'elle décime, s'introduit avec elles en Égypte et s'y répand sur leurs traces, souvent jusqu'aux portes du Caire. Heureusement, et grâce sans doute au fatalisme musulman, la crainte de la contagion ne fit aucune impression sur nos guides et l'idée de nous abandonner ne leur vint pas à l'esprit. Une chaîne de montagnes élevées que nous avions à traverser ne tarda pas à ajouter de nouvelles difficultés à notre route déjà si pénible. Il nous fallut nous engager dans un dédale de gorges escarpées et presque impraticables. Des blocs de granit amoncelés l'un sur l'autre sans aucun mélange de terre et qui semblent prêts à s'écrouler, encaissent ces étroites vallées et bornent l'horizon de toutes parts. Aucune trace de végétation ne vient rompre la sombre uniformité de ces rochers arides, parmi lesquels les pas des onces et des hyènes empreints sur le sable au fond des ravins, sont les seules traces d'êtres vivans que rencontre le voyageur.

Le soleil dardait d'aplomb ses rayons sur nos têtes, et sa réverbération sur les rochers avait embrasé l'atmosphère; de temps en temps un vent brûlant comme l'air qui s'échappe de la bouche d'une fournaise, circulait dans ces gorges étroites et menaçait de nous suffoquer. La tem-

pérature devint bientôt insupportable pour celui que la fièvre consumait déjà depuis tant de jours. Il se sentait brûler; ses forces l'abandonnèrent; il se laissa glisser à bas de son dromadaire qu'un de nos guides eut à peine le temps de faire abattre, et d'une voix éteinte il demanda de l'eau. Il n'en restait plus une seule goutte....

Le Gararych Ali connaissait à peu de distance un puits saumâtre; il nous quitta pour aller y remplir une de nos outres. Au bout de quelques instans, craignant de voir succomber leurs dromadaires à l'excès de la chaleur, nos autres chameliers prirent les devans, et nous demeurâmes seuls au milieu de ces affreuses solitudes. Étendu sur le sable, le malade souffrait la plus cruelle agonie.

Cependant le guide ne paraissait pas. Chaque minute nous semblait un siècle; enfin, après trois heures des plus affreuses angoisses les cris d'Ali se font entendre; il avait trouvé le puits desséché et avait dû par un long détour aller jusqu'au fleuve pour remplir les outres. Sans étancher la soif qui dévorait M. de Cadalvene, cette eau lui apporta quelque soulagement; mais sa faiblesse était devenue telle que lorsqu'il fut replacé sur son dromadaire, il lui fut presque impossible de se soutenir, et nous

fûmes obligés de cheminer à ses côtés pour veiller sur lui. Après deux heures de marche dans ces montagnes nous nous rapprochâmes du fleuve.

Nous laissâmes ensuite derrière nous quelques îles escarpées couronnées de grands châteaux de terre, près desquels trois cataractes faisaient entendre le bruit de leurs eaux; enfin, accablés de fatigue, nous arrivâmes à Atteyn, misérable hameau où deux ou trois familles arabes végètent dans quelques cabanes de paille, tirant de la culture de leurs champs de doura les moyens de soutenir une bien chétive existence.

Lorsque l'approche de la nuit eut rendu moins insupportable la chaleur qui nous accablait, nous reprîmes notre route; bientôt nous nous trouvâmes en vue de l'île fortifiée d'Abkhor qui domine l'une des plus fortes, et peut-être la plus pittoresque, de toutes les chutes de la seconde cataracte. Obstrué par d'immenses rochers qui s'élèvent au-dessus des flots et profondément encaissé entre des rives à pic, le fleuve coule avec une effrayante rapidité. Aucun être animé, aucune trace de végétation n'apparaissent sur cette sombre plage où l'œil attristé ne découvre de toutes parts que des sables arides et des rochers noircis par le temps.

La nature entière semble frappée de mort dans ces sauvages solitudes dont l'aspect à la fois majestueux et désolé pénètre l'ame d'un indicible sentiment de terreur et d'admiration.

Notre première intention avait été de suivre la rive du Nil pour visiter le second temple de Samneh; mais l'état toujours plus alarmant de M. de Cadalvene nous obligea à prendre la route du désert, comme la plus courte, et dans la nuit, après une course longue et pénible, nous arrivâmes à Aroassa. Ce hameau est situé dans une plaine de moins d'une demi-lieue de longueur, enfermée de toutes parts entre le fleuve et des rochers élevés. Dans cette petite oasis, s'élèvent au milieu des champs cultivés quelques cabanes entremêlées de dattiers dont l'ombrage bienfaisant paraît encore plus précieux au voyageur, par le contraste des plaines de sable qu'il vient de parcourir.

Vis à vis, sur l'autre rive, nous apercevions une petite oasis semblable, dont les habitans élèvent des chameaux et quelques chèvres à la nourriture desquels suffisent les arbustes rabougris qui croissent entre les fentes des rochers.

Une sakie nous servit d'abri à Aroassa, et, grâce à une faible brise du nord, nous pûmes enfin jouir d'une température meilleure et

goûter quelques instans de repos. Dans cet endroit, le fleuve est, comme à Abkhor, profondément encaissé entre des rochers, sur lesquels nous pûmes observer les traces de la crue, élevées de vingt mètres au-dessus du niveau des plus basses eaux dans la saison desquelles nous nous trouvions.

Les Nubiens, habitans de ce petit canton isolé, vivent dans une grande pauvreté et dans des craintes continuelles des vexations du Gouvernement et des incursions des Bédouins; aussi n'est-ce qu'avec la plus grande peine que nous parvînmes à triompher de leur défiance et à obtenir un peu d'orge pour faire du pain dont nous manquions depuis deux jours. Ces malheureux n'osent conserver dans leurs maisons aucune espèce de provisions, et c'est au désert, dans le creux de quelque caverne, où ils sont obligés de l'enfouir pour le soustraire à la rapacité de leurs oppresseurs, qu'ils allèrent déterrer le peu de grain qu'ils consentirent à nous vendre.

Nous apprîmes par eux qu'une barque du Gouvernement faisait quelquefois le trajet d'Aroassa au hameau d'Amté, éloigné d'environ six lieues pendant lesquelles la navigation n'est pas interrompue. Malheureusement cette barque était partie la veille. Nous expédiâmes aussitôt un

dromadaire avec un guide muni de nos firmans, pour demander que cette embarcation nous fût envoyée sans retard.

Le 27, Ali était de retour avec la barque. Nous y plaçâmes le malade, et pendant que le reste de notre petite caravane prenait par terre le chemin d'Amté, nous partîmes avec quelques hommes que nous étions parvenus à nous procurer pour nous haler à travers les rochers dont le cours du fleuve est semé. Pendant la nuit, nous dépassâmes quelques îles fort élevées, couvertes, suivant l'usage, de forteresses de terre, et le lendemain au lever du soleil nous étions arrivés à Amté où les lions de granit enlevés à Méraouy attendaient sur la plage une nouvelle crue du Nil pour être expédiés à Alexandrie.

Quelques cabanes habitées par une trentaine de familles nubiennes composent le petit village d'Amté où l'on a construit depuis peu d'années un vaste magasin confié à la garde d'un sergent et de quelques soldats. C'est dans ce hameau, qui forme vers le Nord la limite du *Moudirlik* de Dongolah, que sont déposées les marchandises expédiées de la haute Nubie pour le compte du Gouvernement, lorsque les eaux trop basses ne permettent pas de leur faire franchir immédiatement la cataracte de Ouady Halfah.

Une masure de terre tombant en ruines était à Amté le seul asile offert aux étrangers. Un lit de paille y avait été préparé pour M. de Cadalvene dans le seul endroit où il fût possible de trouver un abri. Le plancher de cette chambre délabrée tremblait sous nos pieds et paraissait près de s'écrouler; mais il n'y avait pas à choisir. Nous avions à peine eu le temps de nous établir dans ce misérable gîte, lorsque le sergent vint réclamer le paiement de la barque qu'il évaluait à un prix exorbitant, refusant du ton le plus arrogant quelques piastres fortes que nous lui offrîmes. Nous nous débattions de notre mieux contre l'avanie dont nous étions menacés, quand les soldats, venant prendre part à la discussion, firent observer à leur chef que, porteurs de firmans, nous ne devions rien payer, et que s'il persistait dans ses injustes réclamations, ils dénonceraient sa conduite. Le sergent fort embarrassé se vit alors, bien à contre cœur, obligé de refuser nos offres d'argent, et il fut décidé que, pour tout prix de son empressement à se conformer aux prescriptions du firman, nous rendrions un compte favorable de sa conduite au Kachef de Ouady Halfah.

Nous avions eu peine à comprendre, au premier moment, le motif de l'intervention des soldats en notre faveur, mais nous eûmes bientôt

le mot de l'énigme. Apprenant que le sergent se promettait de nous *avaniser*, ils avaient voulu prendre part à l'aubaine; mais celui-ci s'étant obstinément refusé à toute espèce de partage, ils s'étaient mis en mesure de déjouer l'intrigue afin d'obliger leur chef à les associer une autre fois aux honnêtes bénéfices qu'il pourrait trouver occasion de faire.

Cependant il fallait poursuivre! Les cataractes s'opposaient à ce que le trajet fût achevé par eau; d'un autre côté, les forces du malade étaient entièrement épuisées; et lorsqu'on voulut le soulever pour le placer sur son dromadaire, il tomba en défaillance. Un seul moyen nous restait, celui de le faire transporter sur un lit; mais il fut d'abord impossible de déterminer les habitans du village à se charger de ce pénible service. La moitié du jour s'écoula en négociations infructueuses; enfin, profitant avec adresse de la mésintelligence qui régnait entre le sergent et ses hommes, et parlant avec emphase de notre crédit auprès du Pacha et du châtiment terrible qui retomberait sur le pays s'il arrivait malheur à l'un de nous, notre Mahmoud fit si bien que les soldats, stimulés d'ailleurs par quelques piastres distribuées en cachette, obligèrent leur chef à donner l'ordre de rassembler tous les naturels qu'on pourrait joindre. Ils commencèrent

aussitôt à aller de maison en maison, emmenant de gré ou de force tous ceux qu'ils rencontraient, et les enfermant à mesure dans une cabane dont l'un d'eux gardait l'entrée. Grâce à ce moyen expéditif, nous réunîmes en moins d'une heure une trentaine d'hommes fort mécontens d'abord; mais qui, certains d'être bien payés, finirent par se résigner à leur sort.

Le sergent, qui prêta son lit, reçut en récompense une boîte de poudre d'environ une demi-livre. Malheureusement pour lui, la chose ne put être si secrète qu'un des soldats ne l'aperçût. En conséquence, ils se proposaient bien de l'obliger à partager avec eux après notre départ; ce qui aura dû être d'autant plus embarrassant pour lui, que Mahmoud, afin de se venger de ses mauvais procédés, assurait gravement que nous lui en avions donné plus de dix livres.

Nous avions expédié en avant un dromadaire pour donner ordre à nos matelots de faire avancer jusqu'à la cataracte notre cange qui nous attendait à Ouady Halfah. Lorsque le soleil eut diparu à l'horizon, six Nubiens chargèrent le lit en branches de dattier (*serir*), sur leurs épaules; leurs compagnons suivirent, prêts à relayer, et nous nous mîmes en route.

Le trajet qui nous restait à parcourir n'était

guère que de six heures, et cependant nous avions peu d'espoir de conserver jusque-là la vie de M. de Cadalvene dont les évanouissemens continuels nous obligeaient sans cesse à interrompre notre marche. L'énergie morale s'éteignait en lui par degrés, et souvent pendant de longs intervalles, nous restions indécis si son dernier souffle ne s'était pas exhalé. Enfin nous vîmes briller un feu dans le lointain, et bientôt, avec une joie inexprimable, nous entendîmes les cris de nos matelots qui répondaient à nos cris; le mourant lui-même sembla se ranimer. Dès cet instant, l'espoir de revoir la patrie, si long-temps éteint dans son cœur, commença à renaître, et contribua, avec l'idée du repos dont il allait enfin pouvoir jouir après tant de fatigues et de souffrances, à accélérer l'époque d'une guérison, lente et douloureuse sans doute, mais dont nous avions désespéré jusqu'alors.

CHAPITRE XX.

Arrangemens pour descendre le Nil.—Arminnch.— Réception faite à nos domestiques Barabrahs, à El-Kalabcheh. —Menaces de notre équipage.— Assassinat de Mahmoud. —Philæ.—Cataractes.—Khawadja.—Matelots bâtonnés. — Singulière réclamation du Vékil. — Douane de Déraoueh. — Koum-Ombou. — Djebel-Selseleh. — Fellahs pendus à Edfou.—Elithya. — Esneh.—Manière de battre le grain. — Erment. — Thèbes.—Koft. — Chrétien lapidé. — Emprunt à Seïd Hussein. — Dispute des Tentyrites et des Coptites. — Santon qui enlève la férocité aux Crocodiles. — El-Ackhmym. — Doul-Noun. —Fabrique de coton incendiée à Syout. — Voleurs. — M. Hay. — Oxyrinchus. — Nazir bâtonné devant Ibrahim.— Couvent de Saint-Antoine. — Sakkara. — Arrivée au Caire. — Ibrahim-Pacha. — Le docteur Dussap. — Ambassade abyssinienne — Visite au Defterdar-Bey.

Le vent du nord, qui règne presque exclusivement pendant l'été, rend l'emploi des voiles inutile pour descendre le fleuve; ce vent souffle en général avec violence pendant tout le temps que le soleil reste élevé au-dessus de l'horizon, et tombe pendant la nuit, de sorte que les bar-

ques sont le plus souvent forcées de demeurer amarrées à terre, durant la plus grande partie de la journée pour ne marcher que le matin et le soir. Elles ne peuvent alors naviguer qu'à la rame, et on est forcé d'abattre les mâts, afin de donner au vent contraire le moins de prise possible et surtout afin de ne pas gêner les mouvemens des rameurs, auxquels le courant prête seul son secours. Nos matelots employèrent près d'une journée à démonter leurs vergues et à disposer la cange pour le retour. Enfin, toutes ces opérations terminées, nous partîmes de Ouady Halfah le 28 mai.

La fièvre, qui avait quitté M. de Cadalvene à son arrivée à la cange, reparut le lendemain; mais combattue avec succès par de fortes doses de sulfate de quinine, elle cessa bientôt, et la convalescence fut plus rapide que nous n'aurions osé l'espérer. On dirait que la santé ne peut vous quitter sous ce beau climat avec cet air si doux, cette atmosphère si pure et si transparente. Les bords du Nil se trouvent en effet sous ce rapport dans une position toute particulière. Au contraire des grands fleuves situés sous les mêmes latitudes et dont les bords sont couverts de végétation et de marécages, le Nil, pendant un cours de quinze cents milles depuis sa jonction avec l'Atbara jusqu'à son embouchure dans

la Méditerranée, ne reçoit aucun affluent. Jamais le beau ciel dont il réfléchit l'azur n'est voilé de nuages; jamais l'humidité des pluies ne vient déterminer sur ses bords la fermentation de matières végétales ou animales, et le climat qu'il traverse se trouve placé dans les conditions sanitaires les plus favorables.

Nous avions déjà vu fuir derrière nous Faras dont le sable du désert a presque entièrement envahi les sépulcres, et Djebel-Addeh que l'on découvre de si loin avec ses intéressans hypogées ; Ebsamboul avait encore une fois déroulé devant nous sa sombre architecture et ses gigantesques colosses, quand le besoin de renouveler nos provisions nous força de nous arrêter au village d'Arminneh. Les habitans, nous prenant pour des Turcs, se refusèrent à nous vendre jusqu'à du lait et des œufs, protestant qu'ils n'avaient même pas de vivres pour eux. Malgré nos menaces, malgré les cris de notre Mahmoud, malgré même nos offres d'argent, que ces pauvres gens prenaient pour un leurre, il nous était impossible de rien obtenir : bien qu'accoutumés dès long-temps à cette défiance constante, et obligés chaque jour d'arracher presque par force les provisions qui nous étaient indispensables, nous allions nous rembarquer, lorsque, pendant la contestation, un loup mieux

avisé que nous et arrivé du désert, sans être aperçu, trouva moyen de s'introduire dans une hutte de paille et de saisir un mouton qu'on venait d'y cacher pour le soustraire à notre vue. Les cris des femmes qui appelaient leurs maris à la poursuite du ravisseur nous mirent sur sa trace, et quelques coups de fusil suffirent pour lui faire abandonner sa lourde proie; mais le mouton avait été étranglé, et, grâce à cet accident, nous pûmes l'obtenir sans difficulté.

Le Nazir d'Assouan, Méhémet-Aga, était à Derr quand nous y arrivâmes; nous nous empressâmes de lui renvoyer la tente qu'il nous avait prêtée et qui nous avait été d'un si précieux secours; et nous l'accompagnâmes d'une belle tabatière à musique, en échange de laquelle il chargea notre intendant de provisions de toute espèce.

Nos deux domestiques Barbarins nous demandèrent à prendre les devans pour aller voir leurs familles, à quelques lieues d'El-Kalabcheh, où nous devions les retrouver le lendemain. Ils étaient à peine débarqués, que le premier qui les reconnut, courut à eux en poussant une sorte de glapissement aigu et prolongé. Ce cri particulier aux naturels subit des inflexions différentes, suivant qu'il doit exprimer la crainte ou le plaisir. En peu d'instans le rivage fut couvert d'hommes,

de femmes et d'enfans qui faisaient retentir l'air de cris de joie, et bientôt nos deux serviteurs disparurent au milieu de toute la population, qui les emmena comme en triomphe.

Nous profitâmes de ce retard pour chasser parmi les palmiers des bords du fleuve des vols de tourterelles et de ramiers, si communs dans toute cette contrée que le pays des Barabrahs, qui s'étend dans le désert à l'ouest du Nil, a pris son nom de ces oiseaux (1). Pendant cette chasse nonchalante, où toute la peine consiste à abattre sans le chercher le gibier qui vient de lui-même s'offrir à vos coups, nous jouissions à notre aise du spectacle curieux et fécond en contrastes qu'offrent les paysages de la basse Nubie. A droite et à gauche, sous un ciel d'un bleu partout uniforme, un désert de sable rouge, semé de rochers noirs ou bruns jetés au hasard, étincelle sous un soleil de feu. Au milieu de cette double aridité, le Nil, bordé d'une double ligne de verdure et large de quelques centaines de toises, roule avec majesté ses eaux tantôt brisées contre des rocs granitiques, tantôt calmes et découvrant çà et là de larges bancs de sable sur lesquels repose endormi quelque hideux crocodile. Quelquefois

(1) *Dar-Kourkour*, pays des tourterelles.

capricieux dans son cours, le vieux fleuve encaissé entre deux hautes murailles de rochers, glisse avec la rapidité du trait; puis bientôt ses rives s'élargissent, il apparaît au loin comme un ruban d'argent, courant sur une bande étroite de verdure, qui semble lui servir de frange, et paraît se complaire à ralentir sa marche pour embrasser de ses eaux les îles nombreuses qui divisent son lit.

Deux Barabrahs, qui, sans aucune invitation de notre part, nous avaient accompagnés dans notre excursion, curieux qu'ils étaient de voir nos armes, nous demandèrent au retour un bakhchich.— Pourquoi ?—Pour vous avoir regardé chasser; — et cette demande leur semblait toute naturelle. Dans tout l'Orient, mais surtout en Égypte, on ne saurait suffire aux demandes de gratifications qui vous sont adressées, non pas seulement pour les services que vous recevez des naturels, mais même souvent pour ceux que vous leur rendez. Approcher à quelque titre que ce soit, d'un homme d'un rang supérieur, c'est acquérir une espèce de droit à ses largesses.

Un Nubien se présente un jour chez un médecin qui l'avait successivement guéri de deux maladies. — Eh bien! que veux-tu? es-tu encore malade? lui demande le docteur en le

voyant paraître. — Non, je me porte au contraire à merveille, depuis que j'ai pris vos remèdes; mais je viens chercher le bakhchich et j'espère qu'il sera bon; car j'ai eu affaire à vous pendant bien long-temps.

Un ami de notre pilote vint nous proposer de lui acheter une boîte qui lui avait été donnée au Caire. Elle renfermait du vaccin conservé de différentes manières, que le docteur Pariset avait donné à cet homme, dans l'espoir qu'il pourrait l'utiliser sur ses compatriotes : mais eût-il connu l'art de s'en servir, il se serait bien gardé d'en faire usage; mieux valait le conserver pour le vendre. Nous le lui achetâmes en effet et nous fûmes assez heureux pour vacciner les jours suivans quelques enfans, aux parens desquels il fallut bien en même temps donner une gratification, pour les décider à consentir à cette opération. Ainsi par l'effet du hasard les philantropiques intentions du docteur Pariset ont été d'autant mieux remplies que nous eûmes quelque temps après l'occasion d'envoyer le reste de ce vaccin à Dongolah, au docteur Germain qui en attendait en vain du Caire depuis long-temps.

Arrivés à El-Kalabcheh, nous avions à peine eu le temps de visiter de nouveau les ruines, lorsque de grands cris nous annoncèrent le retour de

nos deux Barbarins, que tous leurs parens avaient accompagnés. Chacun d'eux arriva monté sur un chameau et entouré de ses amis, les uns frappant à coups redoublés sur de mauvais tambours, les autres armés de longs bâtons et prenant mille poses burlesques.

Quand le moment de la séparation fut arrivé, les cris redoublèrent; mais cette fois avec un vif accent de douleur. Les femmes commencèrent alors à exprimer leur désespoir par des contorsions, et quand nous perdîmes le rivage de vue, la mère d'Édris y restait encore entourée de ses compagnes, frappant sa poitrine et s'arrachant les cheveux; lui-même revint triste et les larmes aux yeux, et toute la journée, nous n'en tirâmes que des monosyllabes; mais sa douleur s'affaiblit à mesure qu'il s'éloignait de son village, et l'espoir de réaliser avantageusement une petite quantité de henneh qu'on lui avait donné, fut l'antidote le plus efficace contre son chagrin. Le henneh n'a pas échappé au monopole dont tout est frappé en Égypte; mais notre Barbarin espérait avoir réalisé toute sa pacotille avant d'arriver au Caire; il se flattait d'ailleurs que, protégée par notre pavillon, sa marchandise échapperait jusque là aux investigations des douaniers.

Nous avons déjà dit que de tous les Nubiens,

les habitans d'El-Kalabcheh passent pour les plus inhospitaliers. Le court séjour que nous fîmes cette fois parmi eux faillit nous devenir funeste. Quelques-uns vinrent dire en secret à nos bateliers que la cange de nos amis était passée depuis un mois, mais qu'à la suite d'une rixe entre le reïss et M. Bradford, ce dernier avait été tué, et que ses compagnons, forcés d'en passer par les conditions qui leur avaient été imposées, avaient dû prendre une autre barque. Ce bruit alarmant ne tarda pas à nous revenir, et il ne nous fut pas difficile de reconnaître avec quelle satisfaction il avait été accueilli par notre équipage, que les Nubiens n'avaient pas manqué d'engager à suivre un aussi bel exemple. L'altercation vive qui avait eu lieu en remontant le Nil prêtait quelque vraisemblance à cette nouvelle; aussi, sans y ajouter une foi entière, n'étions-nous pas éloignés de penser qu'une nouvelle dispute avait pu s'élever entre notre ami et son équipage. Cependant nous déclarâmes à nos gens que la nouvelle que la malveillance se plaisait à répandre, n'avait pas le moindre fondement; qu'ils ne devaient pas ignorer d'ailleurs que si jamais pareille chose pouvait arriver, il tomberait autant de têtes qu'on aurait arraché de cheveux à celle d'un Européen. Ensuite nous

continuâmes à affecter la plus parfaite tranquillité; mais nous demeurâmes sur nos gardes et nous eûmes soin de tenir nos armes toujours prêtes.

Nos précautions étaient d'autant plus fondées que, depuis quelque temps, la mésintelligence la plus prononcée régnait entre Mahmoud et le reïss, qu'il devenait chaque jour plus difficile de faire obéir, et que notre intervention avait à peine suffi pour empêcher que la dispute allât au-delà des injures. Fatigués des efforts qu'ils avaient dû faire pour dépasser les îlots et les rochers de granit qui obstruent le Nil au-dessous d'El-Kalabcheh, nos matelots nous demandèrent à passer la nuit à Gartass; nous y consentîmes, et pour les encourager, nous fîmes tuer un mouton, dont, suivant notre coutume, nous leur abandonnâmes la moitié.

La soirée s'était écoulée tranquillement et rien n'annonçait que nous eussions pour le moment aucune crainte sérieuse à concevoir. Déjà depuis quelques heures, enfermés dans notre petite chambre, nous étions livrés à un profond sommeil, lorsque tout à coup les cris étouffés de Mahmoud, qui appelait du secours, nous réveillèrent en sursaut. Nous nous jetâmes sur nos armes, et au moment où notre

porte s'ouvrait, nous aperçûmes à la clarté de la lune, notre malheureux interprète que le reïss avait saisi à la gorge, pendant que deux mariniers l'assommaient à coups de bâton. Les autres, également armés de bâtons, restaient spectateurs du combat et se contentaient de tenir en respect nos deux Barbarins. La vue de nos fusils qui les couchaient en joue eut bientôt fait lâcher prise aux assaillans, qui allèrent rejoindre leurs compagnons à l'avant de la cange. Là, ils tinrent un instant conseil avec eux, puis tous ensemble se retirèrent à terre, et bientôt un rassemblement nombreux et dont les intentions hostiles n'étaient pas équivoques, se forma sur le rivage. Heureusement notre contenance ferme et surtout la vue de nos armes à feu que nous venions d'étaler autour de nous, imposèrent aux naturels qui se retirèrent peu à peu; et après une heure d'une délibération tumultueuse, nos hommes se décidèrent à revenir à bord, en nous assurant que ce n'était point à nous qu'ils en voulaient, mais qu'insultés par notre Mahmoud ils avaient voulu le punir.

Dans cette contrée sauvage, éloignés des autorités dont nous aurions pu invoquer l'intervention, nous ne crûmes pas devoir pour le moment contester la validité de cette excuse, nous ré-

servant de l'examiner plus à loisir à Assouan; nous nous bornâmes donc à donner immédiatement l'ordre du départ, et poussés par le courant, qui depuis quelques jours commençait à devenir plus sensible, nous arrivâmes le 6 juin en face de Philæ.

Ce ne fut pas sans un vif plaisir que nous nous retrouvâmes une seconde fois sur les bords de cette île enchantée! Certes il existe au monde peu d'aspects aussi gracieux que celui de Philæ, auquel le contraste du désert qui l'entoure ajoute encore un charme nouveau. Rien ne peut rendre la sensation délicieuse que fait éprouver au voyageur fatigué d'un désert de granit et d'un ciel de feu, la verdure de cette végétation vigoureuse arrosée par les flots tranquilles du fleuve sacré, la fraîcheur de ces sanctuaires que la main des Égyptiens éleva pour l'éternité, et tout cet ensemble magique où, pour mieux captiver l'imagination, la nature a voulu joindre ses merveilles aux merveilles de l'art. Sites sauvages et mélancoliques, votre souvenir nous a suivis parmi les agitations des hommes et les plaisirs du monde et souvent encore dans les heures secrètes de la vie, notre pensée, traversant les mers, vient errer au milieu de vous avec un indicible désir de vous revoir!

Une activité inaccoutumée régnait sur le rivage en face de Philæ. Une caravane assez nombreuse venait d'y déposer des marchandises dont on s'occupait à charger quatre grands bateaux, sur lesquels allaient en même temps s'embarquer une vingtaine d'hommes bien armés.

Cette expédition, car c'est une véritable expédition que ce genre de commerce, était celle d'un *khawadja* (marchand) qui se rendait dans le Soudan. Ces courses aventureuses de hardis marchands au travers des déserts de l'Afrique, sont une des phases de la vie commerciale les moins connues des Européens. Tour à tour, négocians et guerriers, les hommes qui se livrent à cette existence périlleuse, réalisent des bénéfices énormes ou courent la chance de tout perdre. Tantôt plus forts que les peuplades chez lesquelles ils portent leurs marchandises, ils répandent la terreur devant eux, dictent la loi, et fixent le taux des échanges ou enlèvent des prisonniers : tantôt plus faibles, ils sont obligés de plier, de subir les spoliations les plus iniques et d'en passer par tous les caprices des petits tyrans, aux mains desquels ils sont livrés. La plupart, après quelques voyages plus ou moins heureux, finissent par demeurer esclaves ou par périr misérablement. Il en est cependant

qui parviennent à une haute fortune, et se retirent dans quelque ville maritime pour jouir de leurs richesses dues en partie au commerce, et mieux encore aux violences qu'ils négligent rarement d'exercer quand ils trouvent l'occasion de le faire sans risques.

Pendant notre séjour à Philæ, nous avions dépêché un exprès au reïss des cataractes; il arriva bientôt avec une centaine des siens pour nous conduire jusqu'à Assouan. Après avoir expédié par terre, dans la crainte d'accidens, nos effets les plus précieux, nous commençâmes à descendre le fleuve. Nous venions de franchir quelques rochers qui barrent le Nil en face du village d'El-Chellal, auprès duquel les barques qui ne doivent pas descendre la cataracte attendent leur chargement, lorsque nous nous engeâmes au milieu des brisans. Aucune habitation ne se montrait plus ni sur l'une ni sur l'autre rive. A peine apercevions-nous de temps en temps sur les masses granitiques, dont le fleuve est semé, quelques huttes de paille, séjour temporaire des pêcheurs qui, munis d'un filet, portent à la ceinture un petit sac dans lequel ils déposent le produit de leur pêche. On les voit nager avec une adresse et une audace incroyables au milieu des remous et des tourbillons, pour venir prendre sous les anfractuosités des

rochers les poissons que la crainte d'être entraînés par la violence du fleuve oblige à s'y réfugier.

Devant nous, à notre droite, à notre gauche, partout s'élevaient au-dessus des eaux des rochers noircis par le temps et laissant à peine entre eux des passes de quelques mètres de largeur. Nos guides nouveaux, car notre équipage avait cédé la place aux pilotes, sautant d'écueil en écueil, ou passant à la nage de l'un à l'autre, maintenaient notre cange à l'aide de forts cordages au milieu de ces canaux tortueux, et l'empêchaient d'être entraînée par l'impétuosité du courant. Nous avions déjà franchi trois des principales chutes sans autre accident que les violentes secousses que nous éprouvions à chaque fois. Circulant péniblement à travers ce dédale périlleux, nous arrivions à la quatrième quand un des câbles cassa. Ce furent à l'instant des cris et une confusion générale. Emportée avec la rapidité de la flèche, notre embarcation semblait devoir inévitablement se briser contre un rocher, lorsque le reïss, gouvernant avec autant d'adresse que de célérité, parvint à nous tirer de ce danger, et nous en fûmes quittes pour quelques bordages endommagés. Une cinquième chute, bien que la plus considérable de toutes, put être franchie avec moins de risques, parce que son canal n'offre pas de sinuosités.

Enfin après trois heures de la plus pénible navigation, nous atteignîmes l'extrémité du banc de récifs qui encombre le lit du fleuve sur un espace de près d'une lieue d'étendue; et au-delà duquel, rendu à la tranquillité, il permet aux barques de circuler sans péril entre les écueils qu'on rencontre encore çà et là jusqu'à Assouan.

Un tombeau de santon, soigneusement blanchi à la chaux et construit à la cime d'une montagne qui s'élève sur la rive gauche, signale de loin la ville d'Assouan, éloignée d'une demi-lieue environ des dernières chutes de la cataracte. Quelques portes pratiquées dans le rocher au-dessus de ce santon donnent accès dans des hypogées de peu d'importance.

Un Arabe vint, dès notre arrivée, nous apporter une lettre de M. Bradford qui ne nous disait pas un mot de sa prétendue rixe avec son reïss. Nous apprîmes seulement par le porteur de cette lettre, que, fatigués de la marche trop lente de leur cange, nos amis l'avaient quittée pour en prendre une plus légère. Le désappointement de notre équipage fut extrême en apprenant cette nouvelle; mais nous ne pouvions nous en contenter. Nous devions un exemple, moins à notre sûreté personnelle, pour laquelle nous n'avions désormais plus rien à

craindre, qu'à celle des voyageurs qui pourront après nous parcourir la Nubie. Nous nous rendîmes donc chez le Vékil du Nazir auquel nous portâmes nos plaintes contre notre reïss et les deux vauriens qui l'avaient aidé à assommer Mahmoud, et nous demandâmes prompte et sévère justice, en exhibant nos firmans. Les délinquans furent mandés, et condamnés à recevoir incontinent, chacun deux cents coups de courbach. Sur nos instances la grâce du reïss fut accordée, et la peine des deux matelots réduite à cinquante coups qui leur furent appliqués en notre présence. Après quoi nous exigeâmes qu'ils fussent remplacés sur-le-champ. Cette opération terminée, nous nous occupâmes de faire réparer les avaries qu'avait éprouvées notre cange et nous pûmes continuer notre voyage.

Nous allions quitter Assouan quand le Vékil du Nazir, en récompense du bon office qu'il nous avait rendu, vint nous consulter sur le délabrement de sa santé. Cet homme adonné à tous les excès, n'ayant besoin pour guérir que d'une conduite moins désordonnée, nous n'eûmes autre chose à lui prescrire que le régime et une vie plus régulière; et malgré son désappointement visible, nous ne voulûmes pas lui donner d'autre remède. Il se sépara de nous

fort mécontent, et quand il se fut éloigné de quelques centaines de pas, il nous dépêcha un de ses gens pour nous exprimer combien il était étonné qu'après les bons procédés dont il avait usé à notre égard, nous n'eussions pas même eu l'honnêteté de lui donner une bonne *purge ;* nous n'eûmes garde de nous faire, pour si peu de chose, un ennemi d'un homme qui s'était si bien conduit avec nous, et nous lui envoyâmes par le retour de son messager une dose de jalap telle que nous avons tout lieu d'espérer qu'il aura obtenu les résultats les plus satisfaisans.

Le peu de profondeur de l'eau dans le canal qui sépare Assouan de l'île d'Eléphantine nous obligea de remonter vers le sud et de faire le tour de cette île pour aller gagner le bras principal du fleuve. Nous avions à peine achevé ce trajet, lorsque la violence du vent nous força de nous arrêter pendant quelques heures un peu au-dessous d'Assouan près du palais de l'ancien ministre de la guerre Méhémed-Bey. Cette habitation d'une architecture assez élégante est entourée d'un vaste jardin planté avec plus de soin qu'on ne le voit d'ordinaire en Orient, et dans lequel étaient cultivés avec succès beaucoup d'arbres fruitiers d'Europe. Mais tout cela est déjà presque détruit : la maison elle-même,

bien que bâtie depuis moins de vingt ans, tombe en ruine, et le jardin n'est plus entretenu. Un soldat turc chargé de la garde de cette propriété en vend les produits pour le compte du Gouvernement, héritier, suivant l'usage, des biens de tous les fonctionnaires publics et entre les mains duquel périssent en peu d'années des valeurs qui auraient suffi pour faire vivre nombre de familles. Le gardien nous vendit pour quelques paras une bonne provision d'excellens raisins arrivés à parfaite maturité, bien que nous fussions seulement au commencement de juin.

Déraouy ou Daraoueh où nous arrivâmes vers le soir est la première station des douanes en Égypte. Les Djellabs y paient à un agent de la compagnie concessionnaire de la ferme des douanes un droit de trente-quatre piastres par tête d'esclave. Les droits sur les marchandises qui vont dans le sud sont tellement considérables qu'un ballot de draps paie près de quatre fois sa valeur avant d'être rendu au Dar-Four (1).

(1) Indépendamment des droits établis pour les marchandises d'Europe, à leur entrée en Egypte, elles paient pour le Saïd des taxes nouvelles.

Du vieux Caire, pour l'embarquement, 38 piastres, la charge de chameau que l'on peut évaluer à six quintaux.

A Dongolah, P. 17 1/2 la charge de trois quintaux.

Le lendemain nous étions arrivés devant Koum-Ombou (*Ombos*) dont les ruines majestueuses s'élèvent sur la rive droite au sommet d'une colline qui domine le fleuve. Ses deux temples sont entourés d'une vaste enceinte de murs de briques dont la couleur sombre et noirâtre ne permet d'attribuer la destruction de la ville qu'à un incendie. C'est en vain que le voyageur essaierait de retrouver dans cette enceinte les décombres qui furent jadis une cité ; tout est enseveli sous les sables, et quelques monceaux de pierres épars çà et là annoncent à peine que des édifices ont existé dans ces lieux. Les temples eux-mêmes menacent d'une ruine prochaine. Le Nil mine chaque jour la base de la colline, et bientôt l'emplacement du plus petit de ces monumens aura entièrement disparu.

Le grand temple, dont les débris attestent l'antique magnificence, a beaucoup moins souffert de sa position rapprochée du fleuve, qui en

De Dongolah au Kordofal, P. 150.

Au Sennâr P. 60, plus l'*Ochour*, c'est-à-dire le dixième en sus sur la valeur.

Le riz paie exceptionnellement P. 25 la couffe, de Dongolah au Kordofal.

Les dattes, pour être portées de Dongolah au Kordofal, sont soumises à un droit de P. 16 1/4 la charge de deux ardebs. Elles paient en outre à leur entrée à l'Ébeyed une taxe de P. 25.

a cependant déjà englouti tous les ouvrages avancés, à l'exception d'une partie d'un pylône qui ne tardera pas, suivant toute apparence, à avoir le même sort. La construction de cet édifice remonte au règne de Ptolémée Philométor. Le pronaos, encore parfaitement conservé, était soutenu par quinze énormes colonnes aujourd'hui enfouies dans le sable jusqu'à moitié de leur hauteur, mais qui ne devaient pas avoir moins de dix mètres d'élévation. Presque toutes sont debout ainsi que la plus grande partie des frises et des plafonds ornés de peintures inachevées dans quelques endroits. On distingue les cartouches des Ptolémées Épiphane, Philométor et Évergète II, fondateurs de ce temple élevé sur les ruines d'un plus ancien, construit sous le règne de Thothmosis III (*Mœris*), et détruit pendant l'invasion persane. La partie droite de ce temple était dédiée à *Sevek-Ra* (le Saturne Égyptien), à *Athyr* et au jeune dieu *Khons*; et la partie gauche à une seconde triade : *Aroëris*, la déesse *Tsonénofré* et leur fils *Pnevtho*.

Bientôt les hautes montagnes de Djebel-Selséleh se dressèrent devant nous abruptes et déchirées; cette chaîne, dernière barrière que le Nil ait eu à franchir pour pénétrer dans la vallée de l'Égypte, s'opposa long-temps à son passage, et le força de porter ses ondes au sein de l'an-

cienne Libye dont il fit durant bien des siècles un empire florissant, et où de nombreuses populations, après s'être débattues dans les angoisses de la faim, disparurent sans doute sous les sables du désert dès qu'il les eut abandonnés. L'imagination s'effraie à la pensée des épouvantables désastres qui durent changer la face de ces contrées lors de cette grande catastrophe; mais depuis l'époque où, secondé par les flots de la mer qui minaient de leur côté la base de ces rochers amoncelés, le fleuve renversa l'obstacle qu'ils opposaient à son passage, quelle longue succession de siècles n'a-t-il pas dû employer pour changer en plaines fertiles le limon mêlé à ses eaux, pour créer un sol nouveau sur l'espace qu'il venait de conquérir, pour forcer enfin la mer à reculer devant lui, et à céder la place à cette terre d'Égypte qu'il ne fait chaque année rentrer dans son sein que pour l'accroître encore en la fécondant (1)! Lorsque Hérodote

(1) Les Oasis et le Bahr-bela-Ma (*fleuve sans eau*), celles-là toujours fécondes et peuplées et celui-ci fleuve vide et désert, sont visiblement les derniers vestiges de la riche contrée formée par le Nil, quand il traversait l'ancienne Libye pour aller porter ses eaux à la Méditerranée.

Cette action des eaux contre le roc granitique a dû être lente, mais continue. Les obstacles ont été surmontés peu à

arriva en Égypte, quatre siècles environ avant l'ère chrétienne, le souvenir de la dernière période de cette grande révolution de la nature existait encore dans les traditions des Égyptiens, et les prêtres de Memphis assurèrent à l'historien grec que l'Égypte était un présent du fleuve, et que sous Ménès, leur premier roi, tout le pays, à l'exception du nome Thébaïque, était un marais.

Ibrahim-Aga était à Edfou quand nous y arri-

peu et le fond de l'encaissement du fleuve s'est montré dans un moment quelconque, tellement élevé, qu'il a fallu que le Nil passât par-dessus un haut barrage pour tomber en cascades magnifiques.

Depuis lors, sa tendance à miner le rocher a obtenu des résultats successifs. Pour les rendre plus saisissables à l'imagination, dit M. Geoffroy Saint-Hilaire, il faut se figurer trois époques et trois niveaux.

« La première époque, selon ce savant géologue, correspondant à l'âge d'Hérodote, trouve le lit du fleuve déjà surbaissé, et ses eaux tombent d'une hauteur moindre dans le sinus maritime.

« Mille ans après Hérodote, seconde époque, et nouvelle dépression de niveau.

« Après mille autres années ou dans l'âge actuel, l'action destructive du choc des eaux n'a plus laissé que des pics très surbaissés entre les flancs desquels le Nil s'épanche. C'est là son troisième niveau. Encore quatre à cinq siècles, ajoute M. Geoffroy Saint-Hilaire, et je ne doute pas que les pics du milieu du fleuve qui ne sont plus aujourd'hui que de forts éperons, ne soient tout à fait usés ; et la cataracte d'Assouan se réduirait à n'être plus qu'une nappe d'eau dont les cascades de Versailles peuvent au besoin donner une idée. »

vâmes. Nous trouvâmes ce Mémour faisant toujours quarantaine à bord de sa barque comme à Esneh, car le typhus meurtrier qui désolait le pays régnait encore à Edfou dans toute sa force. Cependant malgré l'épidémie qui décimait cette population réduite à 1,500 ames environ, le fisc n'entendait pas perdre ses droits, et Chériff-Bey était venu quelques jours auparavant avec une centaine de ses soldats pour presser la rentrée de l'impôt. Dans l'impossibilité de l'acquitter, les Fellahs poussés à bout par les mauvais traitemens avaient osé menacer de repousser la force par la force, et deux malheureux dont les cadavres, agités par le vent, pendaient attachés au gibet élevé à côté de leur misérable cabane, étaient encore là, quand nous arrivâmes à Edfou, pour rappeler aux habitans ce qu'ils avaient à attendre de pitié de leurs inexorables dominateurs. Plusieurs autres Fellahs avaient eu le nez et les oreilles coupés, et la stupeur la plus profonde était venue chez ces infortunés se joindre au fléau terrible qui les moissonnait.

Notre projet avait été d'abord de partir d'Edfou pour visiter, sur la route suivie jadis par le commerce entre l'Égypte et l'Inde, les mines d'émeraudes et les restes de ces villes autrefois si florissantes dont les ruines mutilées gisent éparses au milieu des sables dé-

serts et dont le nom même est oublié; mais M. de Cadalvene, trop faible encore, était hors d'état d'entreprendre un voyage par terre, et d'ailleurs la crainte de l'épidémie avait éloigné les Arabes, et il nous aurait été impossible de nous procurer des dromadaires pour cette excursion à laquelle nous ne renonçâmes qu'à regret. La protection d'Ibrahim-Aga put seule nous permettre de renouveler nos provisions; après quoi nous nous hâtâmes de nous arracher au triste spectacle qui frappait nos regards, et au bout de quelques heures nous étions arrivés à El-Kab, (*Soven-Kah* des Pharaons et *Élithya* des Grecs).

De toutes les villes antiques de l'Égypte, Élithya est celle dont l'enceinte est la mieux conservée. Cette enceinte carrée et dont les côtés peuvent avoir un demi-mille de longueur est fermée de murs de briques crues, dont la hauteur a dû être de plus de dix mètres sur une épaisseur à peu près égale; au milieu d'une énorme quantité de débris qui occupent le sol de la ville, ceux d'un vaste temple presque entièrement détruit méritent de fixer l'attention par la quantité de fragmens richement sculptés qu'on y rencontre. Près de ce temple est un vaste bassin de forme elliptique dans lequel l'eau du Nil est encore amenée chaque année par un canal souterrain. La plaine qui s'étend entre El-Kab

et le pied de la montagne voisine est occupée presque entièrement par une immense quantité de puits sépulcraux dont la plupart ont été fouillés; cependant toute la plaine retentit sous les pas, et il est permis de croire que de nombreux hypogées ont échappé jusqu'à ce jour à la curiosité sacrilége qui bouleverse depuis tant de siècles les antiques sépultures de l'Égypte.

La montagne est elle-même percée, sur plus d'une lieue de développement, de grottes innombrables dans lesquelles on rencontre encore des débris de momies d'hommes et de crocodiles ; quelques-unes de ces grottes méritent d'être signalées, celle surtout où sont peints des scènes de la vie familière et les travaux agricoles des Égyptiens. On les voit, suivant la méthode encore adoptée en Nubie, faire la moisson en coupant seulement les épis, puis emplir de ces épis un filet que deux hommes portent sur leurs épaules suspendu à un long bâton, et vaner enfin le grain après l'avoir battu, en le répandant d'une corbeille qu'ils tiennent élevée au-dessus de leur tête.

A un quart d'heure environ au nord d'Élithya, on rencontre encore quelques débris d'un temple entièrement écroulé. Les traces des monumens antiques sont du reste le seul motif qui puisse attirer le voyageur sur la plage désolée

où gisent les ruines de la ville de Lucine. Une affreuse solitude où les hyènes et les chakals viennent hurler sur les débris des temples, règne dans les lieux où fleurit jadis cette cité puissante; et les habitans des campagnes voisines, dont la misérable existence s'écoule parmi les tombeaux, arrachent avec peine à ces champs que le sable envahit chaque jour un peu de grain et de doura.

La pyramide de Mohamméryeh était déjà loin de nous. Esneh nous montra bientôt ses élégantes maisons de brique, et son rivage bordé de barques. Le typhus y avait presque entièrement cessé, et nous pûmes avec moins de crainte parcourir ses rues larges, mais tortueuses, et admirer le seul monument remarquable qui reste debout de l'antique *Latopolis* ou plutôt d'*Esné*, car ce nom qu'elle porta sous les Pharaons et même sous les Ptolémées se lit en hiéroglyphes sur toutes les colonnes et sur tous les bas-reliefs de l'édifice. Ce temple ou plutôt ce portique d'une belle architecture, mais dont les sculptures annoncent le point extrême de la décadence de l'art, mérite cependant, par sa parfaite conservation, d'être classé parmi les monumens remarquables qui nous restent de la vieille Égypte.

Le temple d'Esneh honteusement métamor-

phosé en magasin de coton est comme enfoui au milieu des maisons modernes qui l'entourent. Des murs de terre élevés dans les entre-colonnemens ne laissent plus pénétrer dans l'intérieur qu'une lumière douteuse, et ce ne fut qu'à l'aide de torches et d'échelles qu'il nous fut possible d'en examiner les bas-reliefs. On ne saurait pourtant se plaindre de la nouvelle destination qu'a reçue ce monument, car tout humble qu'elle est, elle lui vaudra sans doute d'échapper encore quelque temps à la destruction; et c'est chose rare en Égypte qu'une pareille garantie.

Vingt-quatre colonnes disposées sur quatre rangs, surmontées de dés et réunies par des architraves, supportent le plafond couvert comme tout le reste d'une inconcevable profusion de sculptures hiéroglyphiques. Dans ce plafond, on remarque un zodiaque presque semblable à celui de Dendérah; mais ce planisphère ne remonte pas au-delà de l'empereur Caracalla. La partie la plus ancienne du temple d'Esneh paraît être le mur du fond bâti par Ptolémée Épiphane. Tout le reste est couvert de légendes impériales de Claude (dont la porte offre la dédicace en grands caractères hiéroglyphiques), de Vespasien, de Titus, de Domitien, d'Antonin, de Marc-Aurèle et de Commode; enfin de Septime Sévère et de Géta. Ce prince périt, comme on

sait, assassiné par son frère Caracalla qui proscrivit jusqu'à sa mémoire. Aussi n'est-il pas sans intérêt d'observer que les cartouches de l'empereur Géta ont été presque partout à Esneh, martelés avec le même soin qu'on a mis à effacer son nom sur plusieurs des monumens de l'Italie.

Une inscription hiéroglyphique qui se lit sur une des colonnes du pronaos nous apprend que ce portique servait de vestibule à un temple consacré à Cnouphis par Thothmosis III, le *Mœris* des Grecs. Mais les fouilles exécutées par Champollion ne permettent plus de douter que ce monument pharaonique n'ait été rasé jusqu'aux fondemens.

Mieux bâtie que la plupart des villes de l'Égypte, Esneh, dont la population peut à peine être aujourd'hui évaluée à 3,000 ames, jouissait de quelque importance du temps des Mamlouks. Durant les guerres continuelles que se livraient les gouverneurs de l'Égypte, elle accordait toujours le droit d'asile au vaincu; comptant sur ce privilége antique, plusieurs des Mamlouks échappés au massacre du Caire vinrent en 1812 se mettre à la discrétion du gouverneur Ibrahim-Bey; mais, à l'exemple de son maître, celui-ci les fit tous massacrer sans pitié.

Les habitans d'Esneh furent peut-être, lors de l'expédition française, ceux de tous les Égyp-

tiens qui vécurent en meilleur accord avec nos soldats. Aussi le séjour des Français fut-il pour cette ville une époque de prospérité; mais les établissemens industriels qui s'y étaient formés, sous la protection de nos armes, ont entièrement disparu. La fabrication de l'huile de *Kass* (laitue) a cessé également, et c'est à peine si cette ville fournit encore aujourd'hui quelques toiles de coton et quelques schalls (*Malayeh*); son commerce est tellement diminué que bien souvent les caravanes du Sennâr ne daignent pas même s'y arrêter.

Le couvent tristement célèbre par le massacre de chrétiens qui y fut exécuté sous Dioclétien, est inhabité et tombe en ruines, et une dégradation non moins complète a atteint les restes du petit temple égyptien qu'on voyait, il y a encore quelques années, à une lieue d'Esneh. Ce monument fut détruit par les ordres d'Ismaïl-Bey, qui en employa les pierres à réparer les quais de la ville. Sur une colonne qui a échappé à la destruction, aussi bien que sur quelques bas-reliefs à demi ensevelis sous le sable, on distingue les légendes de Ptolémée Philopator, d'Évergète Ier, et de sa femme Bérénice, et sur quelques autres débris les noms des empereurs Antonin et L. Verus.

Il ne subsiste plus rien du temple de *Contra-Latopolis,* également démoli pour renforcer les quais de la ville d'Esneh que le Nil mine chaque année, et qu'il finira par emporter.

Nous avions franchi les ruines peu intéressantes d'Asfoun (*Asphynis*), lorsqu'une légère avarie nous força de nous arrêter quelques heures à Taoud (*Tuphyum*). On ne voit plus dans ce lieu que deux ou trois salles sans importance ornées de grands bas-reliefs extrêmement dégradés. Le petit temple dont ces salles faisaient partie était consacré à la triade formée de *Mandou*, de la déesse *Ritho* et de leur fils *Harphré.*

La population presque entière des cantons que nous traversions était occupée des travaux de la moisson. On rassemblait les épis sur une aire disposée en plein vent, et là une machine traînée par deux bœufs séparait le grain de la paille (1).

Le soleil allait descendre à l'horizon quand

(1) Cette machine (*noreg*) assez ingénieuse et dont le seul inconvénient est de broyer la paille, est composée d'un siége élevé sur une espèce de chariot que supportent trois ou quatre essieux. A chacun de ces essieux sont adaptées, en guise de roues, plusieurs plaques circulaires de fer, épaisses seulement de quelques lignes et destinées à briser les épis. Le conduc-

nous fûmes forcés de prendre terre à peu de distance d'Erment *(Hermonthis)*. Le bras du fleuve qui sépare l'île d'Erment de la rive gauche reste presque à sec dans la saison des basses eaux, et nous fûmes obligés de descendre jusqu'à la pointe de l'île beaucoup au-dessous des ruines, au milieu desquelles est construit parmi des buttes de décombres le village moderne, éloigné du Nil d'environ une demi-lieue.

Le Kachef d'Erment venait de terminer son repas, quand nous arrivâmes dans ce bourg. Cet honorable personnage était un gros Turc, au ventre proéminent, à la face rubiconde et réjouie, et dont la sobriété ne paraissait pas être la vertu favorite. Nous le trouvâmes accroupi sur son divân dans un état à peu près complet d'immobilité, et tout concentré dans l'exercice de ses fonctions digestives. Absorbé ou plutôt suffoqué par le sentiment de son bien-être, il écoutait à peine les requêtes des solliciteurs qui l'entouraient, et ne répondait à toutes les ques-

teur monté sur le siége de sa machine, qu'on charge souvent encore de quelques grosses pierres pour lui donner plus d'action, conduit ses bœufs circulairement pendant que quelques hommes armés de rateaux placent les grains sur l'espace que le chariot doit parcourir ou les en retirent lorsqu'ils sont suffisamment battus.

tions que par de brefs monosyllabes accompagnés de profonds soupirs. Il nous fit cependant donner, dès que nous entrâmes, la pipe et le café, et au moment où nous le quittions pour aller visiter les ruines, il donna ordre à son Mâlem d'envoyer à notre bord deux moutons et du pain frais.

Des deux temples dont on trouve encore les restes à Erment, l'un fut en partie détruit dès les premiers temps du christianisme, et converti en église probablement à l'époque où Hermonthis devint le siége d'un évêché. Mais cette église est elle-même en ruines aujourd'hui. Son plan et l'exécution annoncent une époque où l'art n'était pas encore parvenu au dernier point de décadence, et les colonnes de granit rose qui la décorent sont du plus beau style. Sans doute ces colonnes ont précédemment appartenu à quelque monument ptolémaïque ou romain auquel elles auront été arrachées, car il est impossible d'en attribuer la création aux chrétiens Coptes ou aux Grecs du Bas-Empire. On trouve encore sur les murs de l'église d'Erment quelques restes de peintures chrétiennes que le temps n'a pas entièrement effacées.

Le second temple était un *Mammisi* ou *Ei-Misi*, c'est-à-dire lieu consacré à l'accouchement. Six colonnes seulement restent debout,

des douze qui soutenaient le pronaos, mais le sanctuaire, que les Fellahs ont surmonté d'un colombier, est presque intact. Il fut construit sous le règne de la dernière Cléopâtre, fille de Ptolémée Aulétès, en commémoration de son heureuse délivrance de Ptolémée Cæsarion, le fruit de ses amours avec Jules César. On remarque dans le sanctuaire, où une étroite fenêtre ne laisse pénétrer qu'un jour mystérieux, en harmonie avec les cérémonies qu'on y célébrait, un bas-relief représentant la déesse Ritho, femme du dieu Mandou, accouchant du dieu Harphré. Pendant que *l'accoucheuse divine* tire l'enfant du sein de la mère, la *nourrice divine* tend les mains pour le recevoir, assistée d'une *berceuse;* et le père de tous les dieux, Amon-Ra, préside au travail accompagné de la déesse Soven, la Lucine égyptienne. La reine Cleopâtre est censée présente à ces couches célestes dont les siennes ne furent qu'une imitation.

A peu de distance et du côté du fleuve, on aperçoit les restes d'un beau et vaste bassin carré dans lequel on descend par des escaliers situés aux quatre angles; quelques savans ont voulu y voir les restes d'un nilomètre qu'ils prétendent avoir existé à Hermonthis. Sans vouloir contester ici l'existence de ce nilomètre, regardée comme douteuse par beaucoup d'au-

tres, et auquel l'éloignement du fleuve permet difficilement de croire, disons que ce bassin paraît construit à un niveau trop élevé pour avoir jamais pu servir à cet usage, si ce n'est lors de la plus haute période de la crue ; il est maintenant presque à sec pendant la plus grande partie de l'année, et la mare infecte qui en occupe le milieu, sert de lavoir aux femmes d'Erment, et d'abreuvoir à leurs bestiaux.

Deux Européens que nous avions connus à notre premier passage à Thèbes, M. Bonomi, dessinateur anglais, et M. Triandafilo, Grec, chargé de diriger des fouilles, accoururent à Luxor dès qu'on leur eut annoncé notre arrivée. Nous apprîmes par eux des nouvelles d'Europe dont nous étions privés depuis plusieurs mois, et nous fûmes rassurés sur le bruit que faisaient courir les naturels, de révoltes sérieuses qui auraient éclaté au Caire, où le Grand Pacha et plusieurs autres hauts personnages auraient été massacrés, avec la plus grande partie des Francs. La facilité avec laquelle ces bruits de révolte se répandent en Nubie et dans la haute Égypte, et la faveur avec laquelle ils y sont accueillis, permettent de penser que le règne de la race turque en Égypte tend à sa fin. Cette race doit inévitablement disparaître devant le flot envahissant d'une civilisation incomplète, fausse, mêlée de plus de

maux que d'avantages, mais qui n'est, il faut l'espérer, qu'un état de transition pour arriver à une civilisation meilleure. Jusqu'ici l'esclavage et l'abrutissement des Fellahs n'ont pas cessé d'être, en pratique, la base de l'administration de Méhémed-Ali. Mais, toute vexatoire qu'elle est, cette administration a été un pas fait vers l'établissement d'un ordre légal. Régulièrement opprimés, les Fellahs ont commencé à comprendre la possibilité d'une résistance légale et régulière. Quelques faits, bien que rares encore et isolés, signalent en Égypte la naissance d'un esprit public, esprit incertain, il est vrai, mais dont la formation, en donnant aux indigènes la conscience de leur force, doit tôt ou tard amener la fin du règne des étrangers. Une autre cause naturelle et plus puissante encore, achèvera de ruiner en Égypte la puissance de la race turque, c'est la diminution progressive de cette race.

Depuis que les Mamlouks qui renouvelaient la caste gouvernante, puisés qu'ils étaient à la source d'où cette caste tirait son origine, ont cessé d'être importés en Égypte, le nombre des Turcs tend chaque jour à s'y réduire, et il est permis de prévoir l'instant où leur aristocratie écrasante s'éteindra d'elle-même. Méhémed-Ali, qui semble l'instrument aveugle et providentiel

appelé à régénérer la race arabe, a, par sa rupture avec la Porte, hâté l'instant de la catastrophe; aussi, malgré tous ses efforts pour conserver aux Osmanlis leur suprématie sur les indigènes, il semble avoir lui-même l'instinct de cette position difficile et douteuse, et quelques symptômes de réaction turque viennent parfois attester qu'il voit le péril, en même temps qu'ils témoignent de son impuissance à lutter contre la force irrésistible qui l'entraîne.

La stupeur la plus profonde régnait à Thèbes quand nous y arrivâmes. Des agens du fisc étaient venus du Caire, pour faire transporter sur une aire, à Gournah, toutes les moissons du district; elles devaient y être battues en leur présence, et ils avaient à surveiller l'expédition à Alexandrie de la totalité des céréales; le résultat de cette mesure était, comme on peut le penser, d'amener, après des vexations sans nombre, une consommation plus considérable qu'elle ne l'eût été naturellement. Quelque sévère que fût la peine dont les délinquans étaient menacés, les Fellahs n'en cachaient pas moins en terre ou dans les tombeaux tous les grains qu'ils pouvaient soustraire, et leur prévoyance inquiète, éveillée par la crainte que le fisc ne leur laissât même pas l'indispensable, en faisait disparaître une quantité supérieure à leurs besoins, et des-

tinée à dépérir inutilement dans quelque catacombe ignorée.

Nous ne voulûmes pas quitter Thèbes sans visiter encore une fois ses ruines, et nous nous arrêtâmes surtout au magnifique palais de Médinet-Abou, bâti par Ramsès-Maï-Amoun qui y fit sculpter et peindre toutes ses campagnes et les cérémonies de son triomphe. M. Bonomi nous y fit remarquer l'allocution fastueuse adressée par ce Pharaon à ses guerriers, et tracée au-dessus d'un tableau représentant le retour de ce roi en Égypte, après ses nombreuses conquêtes : « Livrez-vous à la joie, dit-il à ses soldats; qu'elle « s'élève jusqu'au ciel. Les étrangers sont ren- « versés. La terreur de mon nom est venue, leurs « cœurs en ont été remplis. Je me suis présenté « devant eux comme un lion; je les ai poursuivis « semblable à un épervier. J'ai anéanti leurs « ames criminelles. J'ai franchi leurs fleuves, j'ai « incendié leurs forteresses. Je suis pour l'Égypte « une barrière d'airain. » Puis s'adressant à son père Amon Ra : « Tu me l'as ordonné, j'ai pour- « suivi les Barbares, j'ai combattu toutes les « parties de la terre. Le monde s'est arrêté de- « vant moi..... Mon bras a forcé les chefs de la « terre, et mes pieds ont foulé les nations. »

Quand nous quittâmes le rivage de Thèbes, le soleil à son déclin entourait d'une

auréole de lumière les colosses de Memnon, debout au milieu de la plaine, comme les génies protecteurs des débris de la métropole égyptienne. Enfin, l'obscurité de la nuit vint dérober à nos derniers regards ces ruines imposantes dont notre cange, favorisée par le calme, et poussée par le courant, nous éloignait rapidement. Nous étions arrivés au bourg de Kous (*Apollonopolis-parva*).

Les antiques monumens de Kous ont disparu, et l'on y chercherait vainement aujourd'hui l'admirable portique dont l'ouvrage d'Égypte nous a conservé le modèle. Ce débris de la splendeur d'Apollonopolis-Parva, dont le caractère avait frappé nos savans d'admiration, a suivi dans le four à chaux les merveilles que fait disparaître chaque jour du sol de l'Égypte la barbare ignorance des agens chargés de la construction des magasins ou des fabriques du Vice-roi. Les démolitions se succèdent maintenant avec une telle rapidité que souvent un voyageur n'aperçoit pas le moindre vestige des édifices qu'un autre voyageur a admirés peu de mois avant lui.

Quelques débris d'un propylon à moitié enfoui et consacré à *Aroëris* (l'Apollon grec), sont à peu près les seuls vestiges des monumens d'Apollonopolis. On y remarque les car-

touches de la reine Cléopâtre Cocce et de son fils Ptolémée Soter II, et sur la face qui regardait le temple, les légendes royales de Ptolémée Alexandre Ier.

Kous avait été peu de temps avant notre arrivée le théâtre d'une exécution d'une barbarie révoltante. Un chrétien de cette ville qui, depuis longues années, vivait avec une femme musulmane, avait été, à la suite d'une scène de jalousie, accusé par elle et traîné devant la justice; ni la conduite scandaleuse de son accusatrice, ni l'infamie même de l'accusation ne purent lui servir d'excuse. En vain le malheureux offrit de se faire musulman et soldat, rien ne put désarmer le fanatisme de ses juges; il fut condamné à être enterré vif jusqu'à la ceinture et achevé à coups de pierres.

En peu d'heures nous arrivâmes à Koft ou Kopt, ville moderne, entourée d'un mur de briques crues, dont la misérable population ne s'élève pas au-delà de douze cents ames. Kopt est bâtie sur les ruines de l'antique *Coptos*, si turbulente, si redoutable sous la domination romaine, et l'entrepôt du commerce de l'Arabie et de l'Éthiopie. Les tristes vestiges de Coptos conservent les marques de la vengeance de Dioclétien sous le règne duquel elle fut prise d'assaut et mise à feu et à sang. A quelques pieds

seulement au-dessus du sol s'élèvent les débris d'une église chrétienne ruinée comme les deux temples antiques auprès desquels elle fut construite et qui avaient servi à l'embellir.

On distingue sur quelques fragmens des bas-reliefs de ces temples, les légendes royales de Nectanèbe, Pharaon de la xxxe dynastie, d'Auguste, de Claude et de Trajan, et un peu plus loin quelques restes d'un petit édifice bâti sous les Ptolémées.

Les anciens Coptites étaient fameux par leur dévotion pour le crocodile, dévotion si grande que, lorsque des enfans étaient enlevés par ces amphibies, les mères en étaient ravies de joie et célébraient des fêtes. Elles regardaient comme le comble de la gloire et du bonheur d'avoir mis au monde ce qui servait de pâture à leur dieu.

Nos finances se trouvaient épuisées quand nous arrivâmes à Kéneh et il nous fallut recourir aux lettres de crédit dont nous avions eu la prudence de nous munir. Seïd-Husseïn, auquel nous nous adressâmes, nous assura qu'il s'empresserait de faire honneur aux ordres du chef des négocians du Caire, Cheïkh-el-Mohdi, et en effet son fils Méhémed vint vers le soir nous apporter, à notre barque, les quatre bourses (2,000 piastres) que nous lui avions demandées. La lettre de recommandation dont notre crédit

était accompagné, se trouvait conçue en termes tellement pressans que notre Arabe n'osa pas réclamer les 20 p. 100 d'intérêt qu'il avait l'habitude d'exiger des voyageurs auxquels il prêtait de l'argent de Kéneh au Caire, c'est-à-dire pour environ quinze jours. Cependant il répugnait singulièrement à nous le donner gratuitement : — Annonce à tes maîtres, dit Méhémed à notre intendant, qu'à cause du vénérable Cheïkh-el-Mohdi, mon père ne veut exiger d'eux aucun intérêt, mais j'espère bien qu'ils me feront un bon cadeau, et assure-les que je le recevrai avec le plus grand plaisir. Sa physionomie rubiconde nous faisant présumer qu'il partageait les goûts de son père, nous lui donnâmes une caisse de vin qu'il reçut avec une joie inexprimable.

En quittant Kéneh, nous allâmes visiter de nouveau les ruines de *Tentyris*, si célèbre par le culte que ses habitans rendaient à l'épervier qu'ils adoraient comme symbole du feu, tandis que les Coptites leurs voisins révéraient dans le crocodile le symbole de l'eau. La haine que les Tentyrites portaient au crocodile était telle, qu'au dire d'Élien, ils avaient établi des filets dans le Nil pour prendre ces amphibies : ils les suspendaient ensuite à des arbres, et après quel-

ques lamentations, ils les fustigeaient, les coupaient en morceaux et les dévoraient.

Nous devons à Juvénal, que l'exil avait conduit en Égypte, la connaissance d'une scène horrible qui atteste la haine vouée par ce motif aux Tentyrites par les habitans de Coptos.

Les Tentyrites célébraient une fête en l'honneur de leur divinité chérie. Les nobles et les chefs de Coptos résolurent d'en troubler la joie et de surprendre leurs ennemis au milieu des festins. Répandus dans la ville, ils excitèrent par des injures grossières le fanatisme des Tentyrites, et bientôt, les deux partis n'ayant point d'armes, l'action s'engagea à coups de pierres. Cependant les Tentyrites, d'abord épars dans les temples et dans les places publiques, sont renforcés par leurs concitoyens. La troupe qui survient tire le glaive, décoche des flèches, et les Coptites prennent la fuite. Dans cette fuite, un habitant de Coptos dont la peur précipitait les pas, glisse et tombe. On le prend, on le coupe en mille pièces afin que chacun des vainqueurs puisse en avoir sa part. La troupe triomphante le dévore et ronge jusqu'à ses os.

Le vent violent qui règne presque constamment à la hauteur de Djebel-Moneh retarda notre marche pendant quelques heures, et la

journée était déjà bien avancée quand nous arrivâmes à Baleyne. Chacune des maisons de cette misérable bourgade est surmontée d'un colombier qui en double au moins la hauteur et lui donne de loin l'aspect le plus singulier. Un colombier est du reste pour les Fellahs une véritable richesse : celui qui a un colombier, dit un vieux proverbe arabe, n'est pas embarrassé pour marier ses filles; aussi il n'est pas de moyens qu'on n'emploie pour faire prospérer les pigeons.

Le lendemain nous dépassâmes Djirgeh dont les minarets éclatans de blancheur se dessinent de fort loin au-dessus des palmiers qui entourent la ville. A quelques heures de Djirgeh, la chaîne arabique se rapproche du fleuve, sur le bord duquel s'élève un tombeau de santon pittoresquement situé au sommet d'une petite élévation. C'est à ce saint personnage que les habitans se croient redevables de ne pas éprouver d'accidens de la part des crocodiles. Lorsque ces amphibies passent devant le santon, ils ne manquent pas, disent les Fellahs, de saluer le saint Abou-Omar qui leur enlève toute leur férocité.

La force du vent nous obligea de nous arrêter quelques heures à El-Akhmym, ville qui, malgré sa misère, conserve encore aujourd'hui plus de six mille ames de population; nos gens, après

avoir renouvelé leurs provisions, allèrent faire leur prière dans une petite chapelle consacrée à Doul-Noun, un des hommes les plus illustres qu'ait produits la moderne Panopolis. Les ennuis de la route furent charmés par les récits que faisait à nos gens un habitant d'El-Akhmym auquel nous venions d'accorder passage jusqu'à Syout. Chacun des assistans écoutait le narrateur avec une religieuse curiosité, et le récit était souvent interrompu par des *Allah! il Allah!* il n'y a pas d'autre dieu que Dieu.

Doul-Noun est célèbre dans l'Orient par ses connaissances en alchimie et dans l'art de déchiffrer les anciennes écritures; il suivit les pratiques de la vie monastique; ses mœurs étaient irréprochables et sa pénétration extraordinaire. Cependant la plupart des Égyptiens le taxaient d'athéisme, et ce ne fut qu'après sa mort qu'il fut bien apprécié. Un jour qu'il était sur un vaisseau, un marchand perdit une pierre précieuse. Tous les passagers s'accordèrent à accuser Doul-Noun du vol et commencèrent à le traiter durement et avec mépris. Tout à coup ils virent mille poissons qui levaient leur tête au-dessus de la mer, tenant chacun une pierre précieuse entre ses dents. Doul-Noun en prit une et la donna au marchand; les passagers voyant ce prodige, se jetèrent à ses pieds et lui demandèrent pardon.

La nuit de la mort de Doul-Noun, soixante-dix personnes virent en songe le Prophète qui disait : *Doul-Noun arrivera cette nuit, je viens à sa rencontre.* Lorsqu'on portait son cercueil en terre, des oiseaux d'une espèce inconnue entrelacèrent leurs ailes, en sorte que les personnes qui suivaient le convoi marchaient à l'ombre. Sur la route un Muezzin qui appelait à la prière, étant arrivé à ce mot le *martyre*, Doul-Noun éleva un doigt : comme on crut qu'il était encore vivant on posa le corps à terre, mais il ne donna aucun autre signe de vie, et quelque effort que l'on fit, il fut impossible d'abaisser le doigt qu'il avait élevé. Quand il fut mort on trouva ces mots écrits sur son front en lettres vertes : *C'est ici l'ami de Dieu, qui est mort par l'épée de Dieu, pour l'amour de Dieu.*

Le 20 juin, le calme permit à nos matelots d'avancer plus rapidement qu'ils ne le faisaient depuis quelques jours, et le lendemain nous atteignîmes Tahta, où réside un Père de la propagande romaine. C'est à Tahta qu'étaient établis il y a quelques années des Coptes qui, moyennant un droit assez considérable, avaient en Égypte le privilége exclusif de faire des eunuques.

Un peu au-dessous de ce bourg, la chaîne arabique est percée d'un grand nombre d'hy-

pogées dont quelques-uns sont assez remarquables.

Un incendie avait entièrement dévoré, quelques jours avant notre arrivée à Syout, la fabrique de cotons élevée dans cette ville, et la perte était évaluée à près de deux millions de piastres. La véritable cause de cet accident était ignorée, et on l'attribuait à tout hasard à la maladresse de quelques ouvriers qu'on avait eu l'imprudence de faire travailler de nuit. Dans l'impossibilité de connaître l'auteur du désastre, Chériff-Bey avait fait préalablement bâtonner tous les employés de la filature, qui, convertis en maçons, allaient, par son ordre, procéder à la reconstruction de l'édifice. Épargnés, jusque là, les derniers hypogées de la nécropole antique s'écroulaient sous le marteau des ouvriers chargés de préparer les matériaux de la nouvelle bâtisse; car il ne faut pas croire qu'éclairé par l'expérience et par des conseils sages, Méhémed-Ali renonce a réédifier les établissemens industriels que le temps ou les accidens peuvent détruire. Son système gouvernemental, basé sur une existence factice imposée à un peuple que ses instincts naturels tournaient vers l'agriculture, continue à lutter obstinément contre le bien-être de ce peuple. Lorsque le Vice-roi s'empare d'une province, il commence par

en sucer le sang; puis quand il n'a plus sous la main qu'un corps palpitant, il s'efforce, non pas de rappeler en lui le principe de la vie, mais de le remplacer par le mouvement artificiel que la mécanique peut donner à un cadavre.

La crue du fleuve était encore peu sensible à Syout, quoique la saison fût déjà avancée, et la chaleur était étouffante. Le thermomètre de Réaumur s'élevait dans les appartemens les plus frais à 37°. Le docteur Massari nous présenta à son patron Chériff-Bey, qui nous accueillit de la manière la plus affectueuse. Inexorable pour les malheureux Fellahs soumis à son autorité, et qu'il traite souvent avec une barbarie révoltante, Chériff-Bey sait quand il le veut, revêtir les formes de la plus aimable urbanité en faveur des Européens dont il aime la société, et dont il affecte de copier les manières. Prévenu de notre arrivée, il avait attendu que nous fussions introduits dans son divan, pour décacheter le journal du Caire qu'on venait de lui apporter. Rien d'amusant comme la gravité et l'importance avec lesquelles le Moudir parcourait cette gazette qui, rédigée par les ordres et sous la surveillance de Méhémed-Ali, ne manque pas de proclamer les bienfaits de l'administration toute paternelle du Vice-roi.

Nous cherchâmes vainement à El-Tell les traces de l'antique *Psinaula*. Presque tout a disparu, et il ne reste plus maintenant aucun vestige du portique qu'on y admirait encore, il y a peu d'années. Quelques fragmens de colonnes ornées de scupltures indiquent seuls aujourd'hui la place de cette ville célèbre.

En face de Mélaouy, la chaîne arabique se rapproche du fleuve et diminue la largeur du terrain cultivable, que l'on peut évaluer à une moyenne de trois lieues environ, depuis le Caire jusqu'à Assouan. On trouve dans cet endroit de la montagne de belles mines de sel gemme bien cristallisé, qui n'ont pas, comme on pense, échappé au monopole du Vice-roi, mais qui, grâce à la difficulté d'une surveillance rigoureuse, fournissent aux habitans la matière d'une contrebande assez active.

Les deux rives du Nil et surtout la rive orientale sont en tous temps infestées de voleurs, depuis Syout jusqu'aux approches du Caire; mais ce sont particulièrement les environs de Manfalout, de Cheïkh-Abadé et de Beny-Hassan, qui sont le théâtre habituel de leurs exploits. Ces voleurs enlèvent souvent des grains et des bestiaux, mais leurs attaques sont surtout dirigées contre les barques, à bord desquelles ils viennent à la nage, pendant la nuit, saisir ce

dont ils peuvent s'emparer sans bruit, car il est presque sans exemple qu'ils aient rien enlevé de force et à main armée. Les Fellahs, victimes de ces rapines, ont établi à Raramoun une espèce de garde de nuit qui, au dire même du Nazir, ne mérite pas une confiance excessive; et l'opinion générale est que les chefs de ces voleurs sont d'accord avec le Gouvernement, auquel ils paient une rétribution annuelle.

Les Fellahs citent à l'appui de cette opinion l'histoire assez plaisante d'un Kachef qui passait dans le pays pour se rendre à son poste. Inquiet de tout ce qu'il entendait raconter des voleurs, ce Kachef demanda à un chef de village des gardes pour ses chevaux et ses effets. Celui-ci s'empressa de les lui fournir, mais en lui recommandant toutefois de veiller lui-même avec soin, tant était grande, disait-il, l'adresse des voleurs, qu'il ne pouvait se rendre garant de rien.

Rassuré par ces démonstrations de bonne foi, le Kachef et ses gens s'abandonnèrent au sommeil. Aussitôt les gardes délièrent les chevaux et aidèrent leurs camarades à enlever les bagages. Puis, jetant de grands cris, ils s'élancèrent à la poursuite des voleurs avec une ardeur telle, que le lendemain le Kachef fut obligé de partir sans les avoir revus; il quitta le village fort désap-

pointé de la perte de tout son avoir, mais pénétré de reconnaissance pour le zèle que le Cheïkh-el-beled et ses gardes avaient déployé pour son service.

Après nous être arrêtés quelques heures à Raramoun, afin de laisser à notre Mahmoud le temps de revoir ses compatriotes, nous partîmes pour Cheïkh-Abadè (*Antinoë*), où malgré la violence du vent nous arrivâmes au lever du soleil.

De beaux groupes de palmiers ombragent le village de Cheïkh-Abadè, parmi les huttes duquel s'élèvent encore douze énormes colonnes de granit rose, reste le plus remarquable qui nous soit conservé de la ville antique; car là aussi, les monumens ont disparu et la plus belle porte triomphale d'Antinoë n'existe plus que dans les planches du grand ouvrage d'Égypte. Ce n'est pourtant point pour une méchante fabrique de salpêtre ou de coton qu'ont été enlevés ou détruits les magnifiques débris de la ville élevée par Adrien à la mémoire de son favori; la plupart ont été employés au Caire à décorer le palais du Defterdar-Bey; ce qui, pour le dire en passant, est un progrès à signaler de la part d'un ministre renommé pour son opposition à toute espèce de réformes.

Aux pieds de la chaîne arabique, qui termine vers le sud la plaine d'Antinoë, s'ouvrent de vastes carrières et d'immenses hypogées où les ibis gisent à fleur de terre, ainsi que dans une partie de la plaine elle-même. Il ne faut pour les trouver, qu'écarter un peu la couche de sable sous laquelle ces oiseaux sont entassés par millions.

M. Hay, riche voyageur anglais, et admirateur enthousiaste de l'architecture égyptienne, était à Beny-Hassan, quand nous y arrivâmes, occupé de faire dessiner avec soin les peintures hiéroglyphiques qui décorent les spéos de la montagne. Deux belles canges où quelques artistes britanniques avaient réuni tout ce qu'on peut désirer pour les commodités de la vie, servaient d'asile à M. Hay et à tout son monde. Sa jeune épouse, Grecque Candiote, l'accompagnait dans ses explorations scientifiques, qu'il se proposait de pousser pour la seconde fois jusqu'au Sennâr; car M. Hay parcourt déjà depuis plusieurs années la terre des Pharaons dont il est un des plus constans et des plus infatigables explorateurs.

M. Hay se trouvait au Caire en 1821, occupé des préparatifs de sa première incursion, au moment où l'on vendait une jeune Grecque âgée de neuf ans, que l'on avait transportée de Candie. Poussé par un sentiment de pitié, il acheta cette

enfant, et, s'intéressant à son malheureux sort, il l'envoya en Angleterre pour lui faire donner une éducation qui pût former la base de son bonheur futur. La jeune Grecque répondit si bien en grandissant aux soins de son bienfaiteur, que M. Hay se décida à en faire sa compagne et l'épousa aussitôt qu'elle eut atteint l'âge de quinze ans. Il résolut alors de faire les recherches nécessaires pour découvrir les parens de sa femme, afin de leur faire partager le bonheur de leur fille, et dans cette intention il se transporta en Candie. Ses recherches furent couronnées de succès, et en arrivant dans le village où elle avait pris naissance, madame Hay retrouva son père et sa mère. Qu'on se figure leur surprise en revoyant après neuf années de séparation, leur fille qu'ils croyaient encore esclave, revenir heureuse, riche et entourée de nombreux domestiques; cependant, malgré les avantages qui leur furent offerts, ces bonnes gens, par un exemple bien rare de philosophie, aimèrent mieux demeurer dans leur village que de suivre leur fille devenue trop grande dame pour eux; et comblés de ses bienfaits, ils lui dirent pour la seconde fois un éternel adieu.

Malgré le vent qui renforçait, nous quittâmes bientôt Beny-Hassan.

Un peu au-dessus de Minyeh, nous aper-

çûmes une grande quantité de bateaux amarrés devant le village de Tahneh, et quelques soldats qui se trouvaient sur le rivage nous firent le signal d'arrêter. Ils étaient chargés par le Gouvernement de mettre toutes les barques en réquisition pour le transport des grains et prétendaient aussi s'emparer de la nôtre. Nous ne tînmes aucun compte ni de leurs cris, ni de leurs menaces, et nous continuâmes notre route. La vue de notre pavillon que nous fîmes hisser sur-le-champ, les empêcha sans doute de nous poursuivre.

A chaque port devant lequel nous passions, un grand mouvement d'activité se faisait remarquer, et des barques nombreuses, chargées jusqu'au-dessus des bords qu'on exhausse avec des planches et de la terre, sillonnaient ce Nil où, comme dit le bon et naïf sénéchal du saint roi, *on péchait des épices et toutes sortes de denrées ;* les unes étaient chargées de marchandises pour le Pacha; d'autres peintes et dorées portaient quelques chefs de province. La plupart avaient des cordes faites de filamens de palmiers; et leurs voiles en lambeaux présentaient la triste image de la misère. La crue commençait à devenir sensible, et partout on s'occupait à radouber les barques qui n'étaient pas encore à flot, pour les mettre en état de transporter à

Alexandrie toutes les récoltes dont les agens du Vice-roi étaient allés s'emparer sur tous les points. Pour éviter que des révoltes partielles viennent, comme il y a quelques années, arrêter les mesures fiscales du Gouvernement et afin d'assurer la tranquillité des provinces aussi bien que la navigation du fleuve, Méhémed-Ali a fait distribuer de distance en distance, dans les différens gouvernemens, des canges canonnières assez bien équipées, et dont quelques-unes sont percées pour dix pièces de petit calibre. La plupart ne portent cependant que six et même le plus souvent quatre caronades.

Quelques débris de colonnes et de vieilles fondations de briques où l'on chercherait vainement des traces de caractères hiéroglyphiques, signalent à peine la place de l'antique Oxyrinchus (*Behnésé*); mais de nombreux vestiges de monastères y rappellent les premiers temps du christianisme, et cette époque singulière où, tourmentés par un pieux enthousiasme, les philosophes chrétiens abandonnèrent le monde pour venir chercher Dieu dans le désert. Entraînés par l'exemple de la vie de saint Paul et de saint Antoine, et par la renommée de leurs miracles qui se répandait de cité en cité, des milliers de chrétiens vinrent peupler les solitudes habitées par ces anachorètes, et bientôt

d'immenses colonies de moines couvrirent le sol égyptien, où ils étaient venus chercher la vérité et la paix. Au IVe siècle du christianisme on ne comptait pas à Oxyrinchus moins de 20,000 vierges consacrées à Dieu et de 10,000 religieux. La réputation de piété de tous ces serviteurs de Jésus-Christ était telle qu'une armée de 50,000 Nubiens n'hésita pas à venir à leur secours lorsque les Arabes envahirent l'Egypte. Behnésé est encore aujourd'hui habité par quelques centaines de cénobites qui appellent ce lieu *la métropole des couvens.*

Des fragmens d'architecture et quelques restes de colonnes de grès ou de granit indiquent seuls l'emplacement des monumens disparus de la ville antique sur laquelle Tcharona a été élevée, et dont le nom même est aujourd'hui inconnu.

Ibrahim-Pacha venait de quitter Beny-Souef quand nous y arrivâmes. L'impôt se faisait attendre, et le prince était venu de sa personne réveiller le zèle des agens du pouvoir et redoubler la rigueur des mesures fiscales. Une assemblée générale avait eu lieu pour cet objet, et Ibrahim y avait, pour tout expédient, signifié à quelle époque il exigeait que l'impôt fût rentré. Un Nazir du Fayoum avait eu l'*audace* de lui faire humblement observer qu'il y avait impossibilité matérielle à ce que la

somme exigée pût être perçue dans le délai fixé. D'autant plus irrité de ces représentations, qu'il en sentait la justesse, et craignant en outre que s'il les accueillait, elles ne pussent devenir un précédent dangereux, le fils du Vice-roi avait fait donner en sa présence cent coups de bâton au Nazir pour lui apprendre à faire des représentations et l'avait fait exiler au château d'Aboukir. Quelques jours après, une circulaire du Grand Pacha était venue annoncer à tous les Nazirs que le même sort les attendait, s'ils osaient imiter l'*insolence* de Méhémed-Aga, *puni pour servir d'exemple aux autres.*

Ainsi, parce que, parmi les chefs de l'administration, il s'était trouvé un homme assez sincère pour déclarer l'impossibilité, évidente d'ailleurs, de percevoir la somme exigée dans un temps donné, on le condamnait à languir dans une prison d'état pour le reste de ses jours. Son exemple a dû en effet être utile aux autres pour leur apprendre ce qu'ils auraient à attendre d'une conduite loyale et d'une tentative faite pour conserver au Vice-roi les débris d'une population épuisée et réduite aux abois. Reste maintenant à savoir où un pareil système peut conduire l'Égypte, livrée à une volonté opiniâtre fermement résolue à la jouer contre les chances d'une insurrection ou contre celles de l'épuise-

ment; et si elle marche vers une organisation régulière, vers une régénération, comme on le dit en Europe, ou vers une ruine certaine et complète.

Nous passâmes de nuit devant le couvent presque abandonné, où saint Antoine avait, avant de mourir, réuni plus de cinq cents cénobites. C'est là que retentit la parole de cet anachorète, devant laquelle les antiques croyances des Égyptiens tombèrent anéanties. Aux accens de cette voix puissante, les cérémonies funèbres cessèrent d'être célébrées, les corps ne furent plus embaumés, et les fables de l'Amenti ou du Tartare de l'Elysée, cédèrent la place aux graves vérités du christianisme. Le seigneur d'Anglure, qui visita ce couvent à la fin du XIVe siècle, y trouva encore trente frères *demourans, faisant le service de Dieu notre Seigneur, et qui semblaient être moult bonnes et dévotes personnes.* Vansleb, curé de Fontainebleau, qui le visita environ trois siècles après, n'y trouva que dix-sept religieux, *la plupart borgnes ou sourds, ou estropiés, ou boiteux, ou cassés de vieillesse.* Ce couvent est habité aujourd'hui par cinq moines, à peu près dans le même état que ceux que Vansleb y rencontra. Ces pauvres gens, qui savent à peine les prières nécessaires pour dire la messe, n'ont

pour exister que les secours qu'ils peuvent obtenir de la pitié des fidèles ou des voyageurs qui remontent ou descendent le Nil.

Enfin, le 1er juillet, nous nous trouvâmes en face des pyramides de Sakkarah (1).

La forêt de palmiers longue de plusieurs lieues qui s'étend au-delà de Bédréchein, paraît couvrir l'emplacement qu'occupait Memphis (2); on sait que cette ville, ruinée par Cambyse, resta peuplée jusqu'en 640, où les Arabes la prirent d'assaut et la détruisirent entièrement. On y rencontre, dans plusieurs endroits, de grandes buttes de décombres, recouvertes de terre et de végétation, et quelques fouilles tentées à diverses époques, y ont fait découvrir partout des fragmens d'architecture et même de sculpture, entre lesquels on remarque une magnifique statue de Ramsès-le-Grand, en pierre calcaire très dure, de trente-quatre pieds et demi de long. Ce colosse, d'un travail fort remarquable, est encore gisant sur le sol d'où il a été tiré.

Au sortir de la forêt, nous allâmes prendre

(1) Les pyramides de Dâchour et de Sakkarah furent bâties sous la troisième dynastie. Celles de Gizeh sont, au rapport de Champollion, les tombeaux des trois premiers rois de la cinquième dynastie : Souphi I, Sensaouphi et Mankhéri.

(2) Les villages de *Bédréchein*, *Mit-Rahinch* et *Menf* sont bâtis sur les ruines de Memphis.

des guides à Sakkarah pour visiter les pyramides et les sépultures de la montagne. A moins d'un quart de lieue du village, le sol s'élève tout à coup, et sur le même banc de rocher sur lequel sont élevées les pyramides de Gizeh, commence le désert.

Quelques tombeaux sont creusés dans le flanc de ce rocher, mais c'est sur le plateau, c'est parmi les pyramides qui s'élèvent çà et là, que sont pratiquées en nombre infini les excavations sépulcrales qui furent la nécropole de Memphis.

Plus nombreuses que les pyramides de Gizeh, celles de Sakkarah leur sont de beaucoup inférieures en grandeur, et leur état de conservation est en général moins satisfaisant. Plusieurs d'entre elles ont été ouvertes, notamment la seconde dans laquelle Pietro della-Valle pénétra en 1615, et la plus grande, visitée pour la première fois, il y a quelques années, par le général Minutoli. Cette pyramide diffère extérieurement de celles de Gizeh par sa division en six étages, qui lui donne l'aspect de six pyramides de dimensions différentes, superposées les unes aux autres, au lieu d'une seule, d'une inclinaison régulière.

La disposition intérieure de la principale pyramide de Sakkarah n'est pas moins remarquable; au contraire des grandes pyramides

dont l'intérieur offre une masse pleine, percée à peine de quelques petites salles, celle-ci est presque complètement vide. C'est par un puits, situé à quelques pas de distance, qu'on réussit à y pénétrer, en se glissant à plat ventre par un étroit couloir. On descend ensuite plusieurs escaliers dans différentes directions pour arriver enfin dans une salle qui occupe tout l'intérieur du monument, et dont on aperçoit à peine le sommet à la lueur des torches. Le sol de cette salle est formé de grandes dalles de granit rose, lancées comme des poutres sur l'ouverture d'un puits qui s'enfonce dans les entrailles de la terre.

A différentes hauteurs s'ouvrent sur les parois de la salle principale, les portes de plusieurs petites chambres latérales inaccessibles, dans lesquelles sont des sarcophages; d'autres chambres, dont l'entrée fut soigneusement murée, sont cachées dans l'épaisseur même des parois de la pyramide, et peut-être des recherches plus exactes en feraient-elles encore découvrir de nouvelles.

Nous employâmes une grande partie de la journée à errer parmi les sépultures de Sakkarah, qui couvrent une surface de plusieurs lieues. Sur toute cette étendue, le rocher est percé de puits, les uns comblés par le sable ou

par les décombres, les autres ouverts à fleur de terre comme des abîmes; ceux-ci fouillés, ceux-là renfermant encore les corps ou les monumens qui y furent déposés, mais tous dans un tel état de confusion, qu'il faut une longue expérience de ce genre de travail pour distinguer ceux dont la fouille peut être tentée avec quelque chance de succès. La plupart de ces puits paraissent n'avoir servi à la sépulture que de quelques individus ou au moins d'une seule famille, mais quelques-uns donnent entrée dans d'immenses catacombes dont les galeries s'étendent au loin, et dans lesquelles sont entassées par milliers des momies moins richement ornées que celles des tombeaux particuliers. Ceux-ci paraissent avoir servi de sépulture commune aux classes inférieures de la société égyptienne. D'autres ont été spécialement consacrés à recevoir la dépouille des animaux sacrés, et parmi ces derniers, le puits où sont déposés les ibis embaumés dans des jarres, à peu près comme à Touneh-el-Djebel, est le plus remarquable.

Le soleil descendait à l'horizon quand nous quittâmes Sakkarah, et nous ne pûmes rejoindre notre cange qu'à une heure assez avancée de la nuit.

Le lendemain, avant le jour, nous étions rendus au faubourg de Boulak. Quatre mois s'é-

taient à peine écoulés, rien n'était changé, et cependant nous revîmes ces lieux comme on revoit un ancien ami après une longue absence. Seulement le soleil de l'été brillait de tous ses feux, un voile de vapeurs brûlantes enveloppait la nature entière; et les eaux du Nil commençaient à se répandre dans les campagnes que nous avions laissées couvertes de sable.

On ne s'occupait au Caire, au moment de notre arrivée, que des armemens considérables qui se préparaient contre la Syrie. Quelques affidés du Vice-roi répandaient dans le public le bruit que cette expédition était faite avec l'assentiment de la Porte, et on allait même jusqu'à prétendre que les pachaliks d'Acre et de Damas devaient être le prix de la soumission du rebelle Abdallah. En attendant, les ateliers de la citadelle et de Boulak étaient en pleine activité et occupaient tellement l'attention publique qu'on parlait à peine de quelques cas de choléra-morbus, de ce fléau apporté par les caravanes de la Mecque, et qui, quelques mois plus tard, devait décimer si cruellement la population de l'Égypte.

Ibrahim-Pacha était partout pour accélérer les préparatifs de cette expédition, dont le commandement devait lui être confié. Dans une de nos promenades au vieux Caire, nous rencontrâmes ce prince conduisant lui-même un élé-

gant tilbury. Ibrahim est âgé d'environ 45 ans ; sa constitution est robuste, sa physionomie commune ; brusque, fantasque, un peu vain, brave jusqu'à la témérité, il a puisé dans ses relations de chaque jour avec les Européens quelques manières aisées. Quelquefois cruel, plus souvent généreux, mais toujours avide de gloire, Ibrahim est dominé par une idée, celle de jouir en Europe d'une grande renommée ; et plus d'une fois la crainte de la publicité a réprimé la violence de son caractère. Ce ne serait même pas se tromper, croyons-nous, que d'attribuer aux injustes exagérations des feuilles publiques, les traits nombreux de magnanimité qui ont signalé le commandement de ce prince dans la Grèce. Il voulait avant tout forcer l'Europe à revenir de l'opinion qu'elle avait conçue sur son compte et à l'admirer. Pendant notre séjour au Caire, il se faisait traduire exactement tous les articles qui le concernaient dans les gazettes françaises, et nous fûmes témoins de la vive contrariété qu'il éprouva à la lecture de quelque mauvaise plaisanterie d'un de nos petits journaux.

La maladie de M. de Cadalvene avait dégénéré en fièvre intermittente, et il eut recours, pour sa guérison, au docteur Dussap, plus connu au Caire sous le nom d'*Abou-Dagn* (père de la barbe), nom que lui avait valu sa longue barbe

qui descendait presque jusqu'à ses pieds (1). Venu en Egypte, en qualité d'infirmier à la suite de l'expédition française, M. Dussap était resté au Caire, lors du départ de nos troupes. Il s'était créé docteur de son autorité privée, et depuis cette époque il exerçait son nouvel état avec plus ou moins de bonheur, mais avec une réputation bien établie surtout parmi les gens du pays.

Deux circonstances avaient contribué à fonder au Caire la réputation médicale de M. Dussap; sa barbe extraordinaire d'abord, puis son antipathie pour le vin dont il ne buvait jamais. Avec sa figure patriarcale et sa vocation pour l'eau, il était regardé comme un sage et presque comme un saint par les Arabes, qui se le montraient entre eux en disant : —Vois cet homme, il est né Franc, et cependant il est meilleur Musulman que toi. Aussi, bien convaincus que le ciel lui avait

« Donné par excellence
« Autant de jugement que de barbe au menton, »

tous voulaient être traités par lui, et la clientelle d'Abou-Dagn était considérable. M. Dussap, en disciple soumis d'Hippocrate, avait successivement adopté les modifications introduites dans

(1) M. Dussap est mort de la peste en 1835.

l'art de guérir. Scrupuleux observateur du système des purgations, il avait suivi plus tard la méthode anti-phlogistique, et la lancette et les sangsues avaient remplacé la casse et le séné : le docteur se croyait parfaitement au courant des découvertes médicales, quand un charlatan allemand était venu lui proposer la méthode du docteur Hahnemann et lui vendre pour quelques centaines de tallaris, de grandes caisses de drogues qui devaient bien certainement l'enrichir et peut-être sauver ses malades. M. Dussap était donc devenu homœopate lorsque M. de Cadalvene alla réclamer ses soins. Malheureusement le bon docteur n'était pas encore entièrement au courant des doses de poudres qu'il fallait administrer à ses malades ; aussi M. de Cadalvene faillit-il demeurer victime de ses essais homœopathiques, mais soupçonnant bientôt l'ignorance de son *guérisseur*, il eut recours à un autre médecin, et dès que l'état de sa santé commença à s'améliorer, nous nous préparâmes à quitter la ville des *Mille et une Nuits* pour nous rendre au mont Sinaï et de là à Jérusalem. MM. Holt Yates et Bradford, pressés d'arriver dans la ville sainte, avaient pris les devans, et M. G. Robinson, que ses affaires appelaient à Alexandrie, partit pour cette ville avec la promesse de nous rejoindre à Jaffa.

Le docteur Dussap, que des circonstances particulières avaient mis en rapport avec le souverain de Tigré, Sabagadis (1), avait toujours cherché à entretenir, dans l'intérêt des voyageurs, des relations avec l'Abyssinie, pour leur en faciliter l'entrée; et à notre retour au Caire, nous trouvâmes chez lui un ambassadeur abyssinien arrivé depuis quelques mois avec une suite de cinquante personnes. Cet envoyé, muni de lettres de créance du roi et du râs (*Vice-roi*) de Tigré, avait apporté au Pacha de riches présens en or, en ivoire et en eunuques, sans autre mission que celle d'inviter Méhémed-Ali à soumettre à la décision du patriarche copte ou de tel synode, ou assemblée de prêtres qu'il lui plairait de convoquer, la question de savoir si la Vierge Marie, mère de Dieu, doit ou non être elle-même regardée comme Dieu, et quelques autres points de discussion théologique de la même force. Le monarque abyssinien priait en outre le *glorieux Pacha* de désigner pour évêque d'Abyssinie celui qu'il croirait le plus digne. Il promettait de s'en rapporter sur ces articles de foi à tout ce que décideraient les personnes choisies par le Vice-roi, et s'engageait à reconnaître pour chef

(1) On sait que l'anarchie la plus complète désole l'Abyssinie. A la fin de 1830, Sabagadis, roi de Tigré, fut pris et décapité par les Gallas.

de l'Église, celui qu'il daignerait désigner, pourvu que l'élu de son choix fût muni d'un certificat revêtu du *sceau royal de l'éclairé Sultan d'Égypte.*

Le Vice-roi, fort peu soucieux, comme on peut croire, de savoir si la Vierge Marie est ou n'est pas réellement Dieu, avait accepté les présens, mais ne donnait aucune réponse, et les pauvres Abyssins, après avoir épuisé leurs ressources, demeuraient au Caire dans une misère profonde, en attendant chaque jour une solution sans cesse différée. Le plus grand nombre d'entre eux avait cherché à se créer des moyens d'existence par l'exercice de quelque métier. Le docteur Dussap donnait asile aux autres dans son écurie, et c'est par une faveur particulière qu'il avait accordé à l'ambassadeur lui-même la jouissance d'une portion d'un cabinet obscur qui servait à ranger de vieux meubles, et dans lequel il restait juste assez de place au pauvre envoyé théologique pour étendre sa natte.

Cette ambassade était la seconde du même genre envoyée en Égypte depuis le règne de Méhémed-Ali. Déjà en 1814, le râs avait adressé la même demande au Pacha, auquel l'envoyé abyssinien avait offert de la part de son maître dix mille piastres fortes, quinze esclaves, vingt-quatre pièces de drap, deux chevaux et deux mulets. Après plusieurs mois d'attente, Mé-

hémed-Ali avait répondu aux envoyés que, pour les arracher à leur ignorance, ils avaient besoin de quelques Ulémas auxquels il allait donner ordre de se rendre en Abyssinie, et il avait ajouté à cette réponse le présent d'une mauvaise pendule qui ne valait pas dix ducats. L'ambassadeur abyssinien avait été si honteux de l'exiguité de ce cadeau, le seul dont le Vice-roi l'eût chargé pour son souverain, qu'il n'avait pas osé l'emporter, et le docteur Dussap nous fit voir cette pendule dans un coin de son appartement.

L'éloignement des chrétiens Abyssins isolés de toutes parts au milieu des populations musulmanes ou idolâtres, a, dès les premiers siècles de l'islamisme, donné lieu à des relations du même genre entre les rois d'Abyssinie et les souverains de l'Égypte. Les patriarches d'Alexandrie, dont les Abyssiniens reconnaissaient la suprématie ecclésiastique, se trouvant dans la dépendance des princes musulmans, c'est nécessairement à ceux-ci qu'ils devaient s'adresser pour tout ce qui touchait aux matières religieuses.

La première de ces ambassades dont les historiens arabes fassent mention, remonte à l'an 1314, sous le règne de Sultan-Bibbars auquel le Haty roi d'Abyssinie demandait humblement de lui envoyer un métropolitain nommé

par le patriarche copte (1); ce qui lui fut accordé.

Le même motif et la demande du libre passage pour les présens que les chrétiens Abyssins envoyaient à Jérusalem, déterminèrent dans la suite des relations fréquentes entre eux et les diverses dynasties qui gouvernèrent successivement l'Égypte. Ces relations cependant ne furent pas toujours d'une nature pacifique; et quelquefois irrités des mauvais traitemens que leurs coreligionaires éprouvaient en Égypte, les rois d'Abyssinie tournèrent leurs armes contre cette contrée. En 1369, l'un d'eux somma le sultan Méhémet de bien traiter les chrétiens et de rebâtir leurs églises qu'il avait détruites, le menaçant, dans le cas où il se refuserait à obtempérer à cette demande, d'intercepter le cours du Nil; et en 1428, une armée abyssinienne envoyée par le roi David pour le redressement des mêmes griefs, ravagea le territoire d'Assouan.

Les communications résultant de la communauté de religion entre l'Abyssinie et les

(1) Les Abyssiniens, depuis saint Athanase, recevaient leurs évêques de l'église grecque d'Alexandrie; mais à la suite de longs désordres qui interrompirent les communications, ils les reçurent de l'église copte.

Coptes d'Égypte, commencèrent à devenir plus rares en 1476, époque à laquelle les Abyssins, par suite du mépris que leur causait le honteux dérèglement des mœurs du patriarche Gabriel, cessèrent d'acquitter le tribut volontaire qu'ils avaient jusques-là payé aux patriarches coptes d'Alexandrie. Ces communications ne cessèrent cependant pas entièrement, et les traces, quoique bien affaiblies, s'en sont conservées jusqu'à nos jours.

Le Defterdar Méhémet-Bey, apprenant que nous étions membres de la Société de géographie de Paris, avait témoigné à un de nos amis le désir de nous voir, et nous nous gardâmes bien de laisser échapper cette occasion de faire la connaissance d'un personnage auquel son caractère féroce avait acquis depuis long-temps une si triste célébrité. Au jour convenu, nous nous rendîmes donc à son palais situé sur la place de l'Ezbékieh.

Après avoir franchi un large portail gardé par une vingtaine de khawass, nous entrâmes dans un vaste et magnifique jardin à l'européenne, parfaitement bien entretenu. C'est dans ce jardin que s'est passé un des faits qui ont eu le plus d'influence sur le malheureux résultat de l'expédition française; c'est là que fut assassiné Kleber, dont la mort livra le commandement de nos

troupes et le gouvernement de l'Égypte à la présomptueuse incapacité du général Menou.

L'occupation de l'Égypte par les Français, avait, jusqu'à la bataille d'Héliopolis, porté le caractère incertain de toute occupation militaire. Après cette dernière et décisive victoire, les espérances des Musulmans s'étaient évanouies ; la masse du peuple égyptien, reconnaissant le doigt de Dieu dans le succès inespéré de nos armes, commençait à se soumettre sans résistance à son sort, enfin l'excellente administration de Kleber, qui avait le premier réussi à gagner les indigènes, achevait de consolider une colonisation contre laquelle de ténébreuses machinations luttaient seules désormais dans l'ombre.

A la tête des moteurs de ces menées, s'étaient toujours fait remarquer les ministres de la mosquée d'El-Ahzar. La fortune vint mettre à leur disposition l'homme capable de frapper le coup décisif.

Suleyman El-Halèbi (1), Mâlem de profession, était parti de sa ville natale pour se rendre en pélerinage à Jérusalem où il allait en même temps solliciter la protection d'un certain Ahmed-Aga, en faveur de son père retenu en prison par le pacha d'Alep. Ahmed-Aga disgracié par le

(1) Suleyman l'Alépin.

grand-visir et cherchant à tout prix un moyen de rentrer en faveur, eut bientôt reconnu dans Suleyman l'instrument qui pouvait le conduire à son but. Le fanatisme et la piété filiale se partageaient le cœur du malheureux jeune homme; Ahmed-Aga acheva d'enflammer son zèle religieux, lui promit la grâce de son père comme prix du succès, et l'adressa au Caire à quatre des Imams d'El-Ahzar chargés d'affermir sa résolution et de lui fournir les moyens d'exécution.

Excité et favorisé par eux, Suleyman réussit à s'introduire à la suite de quelques ouvriers dans le jardin de la maison de Kleber. Un architecte, M. Protain, était seul avec le général en chef au moment où il fut frappé, et cet ingénieur eut lui-même à soutenir une lutte avec l'assassin. Ses cris firent bientôt accourir nombre de personnes qui s'empressèrent de prodiguer d'inutiles secours à Kleber, pendant que d'autres s'occupaient de chercher le meurtrier. Après de longues et inutiles perquisitions, on commençait à craindre qu'il ne se fût évadé en franchissant le mur d'enceinte du jardin et on désespérait de le découvrir, lorsque une esclave noire qui se trouvait à une petite fenêtre d'une maison voisine que notre guide nous fit remarquer, indiqua sa retraite. Il fut retiré d'une sakie au fond de laquelle il s'était

bloti sous des branches d'arbres, et condamné suivant l'usage du pays à avoir le poignet droit brûlé et à être empalé vif pour mourir sur le pal. Suleyman montra avant son supplice et pendant sa durée, un courage et un sang-froid que pouvaient seuls lui donner la conscience d'avoir fait l'action la plus louable et la plus glorieuse, et l'assurance d'avoir mérité la palme promise aux martyrs. Il vécut quatre heures sur le pal et n'articula pas la moindre plainte au milieu des douleurs les plus aiguës. Trois des Imams d'El-Ahzar furent décapités au pied du pal, le quatrième réussit à s'échapper.

Après avoir examiné avec autant d'intérêt que d'émotion ces lieux si pleins de souvenirs, nous nous dirigeâmes vers un kiosque construit au milieu du jardin qu'habitait le Defterdar. A mesure que nous approchions, des cris aigus se faisaient entendre. C'était un esclave que le Bey avait condamné à recevoir la bastonnade pour avoir mangé les premiers fruits de quelques arbres qu'il avait fait venir d'Europe. — Qu'il meure sous le bâton, cet infame gourmand! s'était écrié le Defterdar en apprenant le vol qui lui avait été fait. Je renonce moi-même à manger jamais de ces fruits, mais malheur à qui osera y toucher désormais! que la malédiction de Dieu et de son prophète soit sur quiconque pourra

contrevenir à mes ordres! Scrupuleux observateur des volontés de son gendre, Méhémed-Ali, qui a depuis hérité des biens du Defterdar (1), s'est empressé, en prenant possession du jardin, d'en faire arracher tous les arbres fruitiers, qu'il a fait remplacer par de nouvelles plantations.

Un bel escalier de marbre nous conduisit dans la salle du divan. Au centre de cette salle se trouvaient debout une trentaine de domestiques et de khawass, armés de pistolets, de yatagans, de sabres et de cannes avec leurs pommes d'argent; des irréguliers avec leur brillant costume albanais, des mamlouks, des tchiboukchis, et toute cette troupe d'esclaves toujours prête à exécuter les ordres des grands. Le Bey jouait aux échecs avec son Khaznadar au moment où nous entrâmes; il laissa aussitôt le jeu et nous fit signe de nous asseoir près de lui. Des pipes et du café nous furent offerts après l'échange des premières politesses.

Cependant les cris de l'esclave bâtonné augmentaient, et nous ne pouvions nous défendre d'une émotion visible; nous allions prendre la parole pour demander sa grâce, lorsque le Defterdar, faisant signe à un de ses officiers:—Qu'on

(1) Le Defterdar est mort en 1833, laissant une fortune que l'on n'évalue pas à moins de vingt millions de piastres.

l'achève donc ce chien !.... Ne voyez-vous pas que les cris de cet animal fatiguent mes visiteurs? En vérité je veux perdre mon titre de pélerin si cette bête ne fait pas plus de bruit qu'un chameau lorsqu'on lui met une charge trop lourde. — Il dit, et nous n'entendîmes plus que quelques cris étouffés, le râle de la victime.

C'était un beau Turc que le Defterdar avec son vêtement rouge brodé d'or, et son *kéfyeh* négligemment roulé autour du tarbouche. Cependant, après l'avoir vu, on se demandait si on avait vu un homme. Il y avait dans l'impassibilité de son maintien, dans son nez légèrement épaté, dans sa moustache longue et hérissée, dans la base élargie de son visage, et plus encore dans son œil gris et dans son regard mobile et incertain, quelque chose de si singulièrement sauvage, que la pensée concevait en lui l'idéal de la férocité. C'était le tigre sous une forme humaine. — Et de nouveau, soyez les bien-venus, reprit le Bey en souriant. Je suis bien aise de vous voir, êtes-vous satisfaits de votre santé? — Nous répondîmes à sa courtoisie par d'égales politesses. — Quelle est la latitude de Paris? ajouta-t-il. — Puis quand nous lui eûmes dit 48° 60′, il se hâta de vérifier notre réponse dans un gros livre qu'il avait près de lui, et nous adressa un sourire approbateur.

Après nous avoir entretenus de son mépris pour tous ceux qui ne connaissent pas la géographie, il entama une grave dissertation sur l'astronomie, en exprimant ses regrets que le Vice-roi n'eût pas fait traduire quelque bon ouvrage français sur cette matière. — Je sais, nous dit-il, que vous êtes membres de la Société de géographie de Paris. Et moi aussi je fais partie de cette illustre société, ajouta-t-il avec un certain orgueil. J'ai reçu mon diplôme, et afin de témoigner ma reconnaissance pour cette gracieuse attention, je veux envoyer à Paris la carte que j'ai dressée, d'une province inconnue d'Afrique dont j'ai fait la conquête pour mon seigneur et père Méhémed-Ali. — Il fit en même temps un signe pour qu'on la lui apportât.

Pendant notre entretien, une jeune panthère que nous n'avions pas d'abord aperçue endormie sur un coin du divan, s'avança lentement, vint se coucher auprès de son maître et posa une de ses pattes sur l'un de nous. A cette familiarité inattendue, nous ne pûmes nous défendre d'un premier mouvement de surprise. Le Defterdar, qui semblait jouir de notre embarras, nous regardait avec malice : — Vous avez peur? nous dit-il. — Non. Pourquoi aurions-nous peur? ne sommes-nous pas chez un ami?

— Ne craignez rien. L'animal est privé, et en disant ces mots, il tirait la moustache de la panthère qui, montrant ses dents longues et aiguës, prouvait par un rugissement de mauvaise humeur que cette plaisanterie n'était pas de son goût. — Je regrette de ne pouvoir vous montrer le lion que j'avais amené de Chendy; mais il y a quelques jours, j'ai voulu le faire *jouer* devant moi avec un de mes mamlouks, et le maladroit a mis le pied sur la patte du lion, qui l'a dévoré sous mes yeux. J'ai été forcé pour ma sûreté de lui tirer aussitôt deux coups de pistolet dans la tête, à bout portant. Pauvre bête!... elle m'était si attachée!...

Nous demandâmes au Bey de vouloir bien faire éloigner la panthère, s'il tenait à ce que notre visite se prolongeât, et un de ses khawass nous débarrassa de ce désagréable interlocuteur.

On apporta enfin la carte, et elle fut déployée devant nous. C'était une pièce de toile de coton de quelques pieds carrés, sur laquelle étaient tracées avec assez d'intelligence, quoique grossièrement, des lignes qui indiquaient le cours du Nil, les frontières du Kordofal et le nom des principaux bourgs de cette province. Nous fîmes compliment au Bey sur son travail intéressant et nous offrîmes de nous charger de

ce don pour la Société de géographie. — Non, reprit-il, ma carte n'est pas encore terminée; j'en ferai une nouvelle copie plus soignée, que j'enverrai plus tard. — Des taches nombreuses d'une couleur douteuse couvraient en plusieurs endroits cet étrange croquis géographique. — Ce n'est rien, nous dit tout bas, en s'apercevant qu'elles fixaient notre attention, le Khaznadar qui jusques-là était demeuré muet. Pendant que Son Excellence dressait ce remarquable travail, elle faisait exécuter sous ses yeux les assassins infames de notre glorieux prince Ismaïl-Pacha (que Dieu l'ait pris dans son sein!), et ces taches que vous remarquez sont les gouttes de sang de ces chiens de Nubiens.

Nous comptions prolonger encore notre visite; mais un ordre du Vice-roi vint appeler le Defterdar pour le conseil; et nous prîmes congé de ce personnage si malheureusement célèbre dans les fastes de la régénération de l'Égypte.

Déjà depuis quelque temps nous nous occupions de nos préparatifs de départ, et tout était disposé pour notre voyage de Syrie, quand le désir de visiter le palais de Choubra nous retint encore un jour dans la capitale de l'Égypte. Fort peu admirateurs des nouvelles construc-

tions du Pacha, nous avions jusque-là négligé d'aller voir cette maison de plaisance, la seule cependant qui mérite quelque attention, et il fallut l'insistance de nos amis pour nous déterminer à faire cette promenade.

Choubra, situé sur le bord du Nil et un peu au-dessous de Boulak, est éloigné du Caire d'une lieue environ. Le palais est peu remarquable; mais les jardins, d'une vaste étendue, sont plantés et entretenus avec un soin tout particulier, et la plupart des arbres fruitiers d'Europe y sont cultivés avec succès. Plusieurs kiosques et des bosquets arrangés avec assez de goût sont disposés çà et là dans ces jardins. Mais ce qui doit surtout y fixer l'attention, la création dans laquelle se révèle toute la pensée de l'architecte est celle d'un vaste bassin comparable à ce que l'Europe offre de plus beau en ce genre. Quatre kiosques, meublés avec luxe, en occupent les quatre angles, et les côtés sont bordés de galeries soutenues par des colonnes de marbre blanc. Un divan de marbre d'Italie, entouré d'eaux jaillissantes de toutes parts, s'élève isolé au milieu du bassin sur les bords duquel un triple rang d'auges richement sculptées reçoit, pour les verser en cascade, les eaux lancées par des crocodiles et des figures fantastiques; enfin, pour compléter l'effet de

l'ensemble et pour éclairer les fêtes de nuit que le Pacha donne quelquefois à ses femmes dans ce lieu, des tuyaux disposés à côté de ceux qui amènent l'eau au bassin, y apportent les produits d'un gazomètre construit exprès pour le service du palais, et les jets de feu se croisent en tous sens, au milieu des cascades.

Nous rencontrâmes, en retournant au Caire, le cortége du Pacha qui se rendait à Choubra. Six khawass, montés sur des dromadaires, ouvraient la marche; derrière eux venait le Vice-roi dans une voiture attelée de quatre chevaux et suivie de chevaux de selle richement caparaçonnés et tenus en laisse par des palefreniers barbarins qui les conduisaient en courant. D'autres khawass à dromadaire et un piquet de cavalerie régulière achevaient cette pompe barbare, mélange confus des coutumes de l'Europe et de celles de l'Orient, vrai type de l'état actuel de l'Égypte et de la civilisation que lui impose son maître.

CHAPITRE XXI.

Préparatifs de départ. — Puits artésien. — Dispute des Bédouins. — Départ du Caire. — Nous sommes suivis par les Bédouins. — Arrivée à Suez.— Canal de jonction entre le Nil et la mer Rouge. — Huile de pétrole. — Suez. — Maladie de M. de Breuvery. — Départ de Suez. — Passage des Hébreux. — Marche des sables. — Mirage. — Désert de sables. — Menaces des Bédouins. — Khan Younès. — Arrivée à Gaza. — Gaza.

Le 16 juillet, nos préparatifs de départ étaient terminés. M. Linant, qui a long-temps habité et parcouru l'Arabie Pétrée, non content de nous communiquer avec la plus infatigable complaisance tous les renseignemens dont nous pouvions avoir besoin, avait eu la bonté de nous donner pour guides des Arabes attachés depuis long-temps à son service et dont la fidélité lui était connue. Il faut avoir été seul au désert, exposé à toute la mauvaise foi des Bédouins, pour pouvoir bien apprécier l'étendue d'un pareil service.

Notre projet était de visiter le mont Sinaï avant de nous rendre en Syrie. M. le vicomte de Toucheboeuf-Clermont, officier français, qui quittait le service du Vice-roi et qui désirait visiter la Palestine avant de retourner en Europe, se joignit à nous pour cette excursion, et, le 17 juillet, dans l'après-midi, nous allâmes camper près de la Koubbeh, à une demi-lieue hors du Caire, comptant nous mettre en route à la tombée de la nuit. Notre petite caravane était composée de huit personnes et de trois ou quatre Arabes de la même tribu que nos guides, qui retournaient chez eux au désert.

Les Bédouins, habitans des environs du mont Sinaï, ou plutôt de tout l'espace compris entre les deux bras de la mer Rouge, sont aujourd'hui entièrement soumis au Pacha d'Égypte. Des campemens nombreux, toujours établis aux portes du Caire, répondent de la fidélité du reste, et la présence de ces otages solidaires des outrages auxquels les voyageurs seraient exposés de la part des hommes de leur tribu, a fait disparaître les dangers d'un voyage au mont Sinaï.

Il était cependant écrit que le nôtre ne devait pas commencer sans tribulations.

Nous avions employé le reste du jour à visi-

ter les travaux d'un puits artésien que le Pacha faisait alors creuser près des ruines de la dernière des mosquées des Khalifes au pied du versant du Mokattam. Discutant sur le plus ou moins de probabilité d'un succès (1) qui permettrait de fertiliser une vaste étendue de terrain, nous retournions vers notre tente absorbés par l'idée des innovations essayées chaque jour par Méhémed-Ali pour arracher l'Égypte à la barbarie, quand une scène inattendue vint nous tirer de nos rêveries et nous rappeler au triste positif des choses.

Nos guides se retiraient vers la tente, harcelés par une cinquantaine de Bédouins des campemens voisins contre lesquels ils défendaient une outre à demi remplie d'eau. Long-temps il nous fut impossible, au milieu des cris et des imprécations, de deviner la cause de cette querelle à laquelle nous pouvions seulement voir que nous étions complètement étrangers.

Enfin, malgré le tumulte et les vociférations, nous parvînmes à apprendre que trois tribus prétendaient avoir un droit égal à conduire les voyageurs au mont Sinaï. Nos guides appartenant tous à une seule d'entre elles, les Bédouins des autres tribus prétendaient les obliger à ne

(1) Cette tentative a complètement échoué.

fournir qu'un tiers des dromadaires qui nous étaient nécessaires, voulant eux-mêmes nous louer les autres, ou recevoir une indemnité équivalente au profit qu'ils eussent pu espérer de faire avec nous. Nos Arabes reconnaissaient bien en principe le droit égal des trois tribus à conduire les étrangers au mont Sinaï; mais ils se refusaient à tout partage des bénéfices, alléguant que le but de notre voyage était différent. Irrités de ce refus et profitant du moment où ils avaient été remplir leurs outres aux puits, leurs adversaires s'en étaient emparés et voulaient les garder par manière de compensation, si nos guides persistaient à ne pas accéder à leur demande. Ceux-ci, emportant à grand'peine une seule outre qu'ils étaient parvenus à conserver, venaient se réfugier vers la tente.

Après avoir en vain essayé de nous faire entendre, nous nous décidâmes à laisser la dispute aller son train; plusieurs fois les poignards furent tirés, mais les inquiétudes que nous avions d'abord conçues se calmèrent bientôt, quand nous vîmes que les combattans avaient l'attention de les remettre dans le fourreau pour se donner plus à loisir quelques coups de poings. Deux heures de cris continuels n'avaient suffi ni pour éclaircir le fond de la discussion ni pour épuiser la force prodigieuse de pou-

mons que déployaient les contestans. M. le vicomte de Toucheboeuf, fatigué des bruyantes disputes des Bédouins auxquelles il n'était pas accoutumé, parlait déjà de retourner au Caire; et nos guides, qui voyaient augmenter le nombre de leurs adversaires, insistaient pour partir avec l'outre qui nous restait, assurant qu'elle nous suffirait jusqu'à Suez ; lorsque nous réussîmes enfin à être écoutés. Nous déclarâmes aux Arabes que nous n'entendions ni retourner au Caire ni partir sans eau; ajoutant que si nous n'étions pas en route à minuit, nous ne partirions pas, mais que nous porterions le lendemain plainte au Kiahya-Bey pour le vol de nos outres et que nous ferions bâtonner les cheïkhs.

La crainte du bâton est toute-puissante en Égypte, et cet argument dont ils reconnaissaient la justesse commença à faire impression sur les Bédouins. Le vieil Ali, chef de notre caravane, protestait toujours que nous n'allions pas au mont Sinaï et qu'on n'avait pas le droit de l'empêcher de nous conduire partout ailleurs. Alors les cheïkhs des autres tribus tinrent conseil et décidèrent de nous rendre nos outres et de nous laisser partir en nous faisant accompagner par une escorte chargée d'avertir les leurs et de nous défendre l'accès du mont Sinaï, si tel était vraiment le but de notre voyage. — « Ils

veulent venir promener avec nous, disait Ali enchanté de la manière dont il avait conduit sa négociation. Eh bien! qu'ils viennent. Ils se fatigueront avant deux jours de route et leur peine sera pour leur compte. »

A minuit, nous pûmes enfin nous mettre en marche. Nos adversaires s'étaient retirés et nous espérions en être débarrassés, lorsqu'aux premières blancheurs de l'aube, nous les aperçûmes à peu de distance qui nous suivaient au nombre d'une vingtaine d'hommes bien armés. A la halte du milieu du jour, ils vinrent s'asseoir sous notre tente et burent le café avec nous comme si nous eussions été les meilleurs amis du monde. Leur chef tenta un dernier effort. — « Pourquoi ne voulez-vous pas de nos dromadaires? nous disait-il; ils sont aussi bons que les vôtres; et s'ils refusaient de marcher, nous vous porterions sur nos épaules. Nous voulons être vos frères, et vous faites de nous des ennemis. Dieu est grand, ajoutait-il, mais l'homme sage ne peut qu'avertir un insensé et non l'empêcher de courir à sa perte ». Voyant que nous ne tenions compte ni de leurs offres ni de leurs menaces, les Bédouins recommencèrent à nous suivre dans l'après-midi; mais le soir ils se décidèrent à retourner au Caire, à l'exception d'un seul qu'ils chargèrent

d'avertir les hommes de leur tribu lors de notre arrivée au mont Sinaï.

Le matin du troisième jour, au moment où le soleil commençait à dissiper un brouillard épais qui nous avait pénétrés de froid pendant la nuit, nous nous trouvâmes en vue de Suez et du golfe qui porte son nom; nous en étions encore éloignés d'environ quatre heures. Des montagnes assez élevées nous restaient alors au sud à trois quarts de lieue de distance, et se prolongeaient jusque sur la mer Rouge où elles venaient se terminer par un promontoire élevé. A partir du point où l'on commence à apercevoir Suez, la route descend pendant une heure, et se dirige ensuite droit vers la ville, en traversant une plaine humide à fleur d'eau où la terre est partout fortement imprégnée de sel. A deux heures environ de Suez est un édifice de construction arabe, appelé *Bîr-Soueys* (le puits de Suez), espèce de maison fortifiée dont l'enceinte renferme un puits qui fournit à la plus grande partie de la consommation de la ville. Nos chameaux se désaltérèrent avec l'eau de ce puits, mais nous la trouvâmes si saumâtre que nous ne pûmes nous décider à en boire. Un corps-de-garde chargé d'exiger l'exhibition des *Tezkérés* (laissez-passer) accordés aux voyageurs et aux marchandises, est établi près du

puits dont l'eau, portée à Suez à dos d'ânes et de chameaux, sert à la partie la plus pauvre de la population. Les riches lui préfèrent l'eau d'une sakie située de l'autre côté du golfe, à trois lieues environ de la ville; celle-ci coûte plus cher et ne nous parut guère moins mauvaise.

Nous employâmes en tout trente-deux heures à faire le trajet du Caire à Suez. La route, assez inégale, serpente à travers des collines de peu d'élévation, bornées vers le sud par une chaîne de montagnes qui s'étend depuis le mont Mokattam et la citadelle du Caire jusqu'à la mer Rouge. Le sol de ces collines est presque partout un gravier fort dur. Leurs pentes sont peu escarpées, et il serait, à peu de frais, facile de rendre cette route praticable pour les voitures. Pendant la première journée nous rencontrâmes une très grande quantité de cette espèce de silex roulé connue sous le nom de *caillou d'Égypte*, et surtout de bois pétrifié en fragmens de diverses grosseurs et longs quelquefois de plus de deux mètres. Un acacia rabougri que nos Arabes nous montrèrent comme marquant la moitié de la route, est le seul arbre qu'on aperçoive entre le Caire et Suez, et de grandes herbes fort dures, communes surtout à quelques lieues de cette dernière ville, sont les seules productions du désert.

Avant d'arriver à Suez, on laisse au nord, à quelque distance du chemin, de nombreuses buttes de décombres dont la dernière avait été convertie en redoute par les Français. Ces buttes marquent l'emplacement des antiques cités d'Arsinoë et de Clysma : tout le terrain environnant est couvert de fragmens de poteries ; mais il ne reste pas hors de terre le moindre vestige de constructions anciennes.

Suez, bâtie sur la rive égyptienne du golfe et sur une langue de terre qui s'avance dans la mer, défend des vents du large son port situé vers le nord. Cette ville, abandonnée par le lieutenant-colonel Murray qui y commandait pour les Anglais, et qui n'y laissa que cinquante hommes avec des Arabes d'Yambo, fut prise par les Français après une attaque assez vive, le 21 avril 1800. Elle est fermée du côté de la terre par un mauvais mur qui ne pourrait soutenir la moindre attaque régulière. Ce mur est séparé de la ville par une grande place d'armes, ouvrage des Français qui déblayèrent ce quartier avant eux couvert de décombres.

De vastes khans d'une belle construction attestent l'ancienne importance du commerce de Suez, mais ils tombent en ruine; les bazars sont délabrés et dépourvus de marchandises, les maisons des habitans s'écroulent, et tout

dans cette ville déchue porte l'empreinte de la misère et de la destruction.

L'Angleterre est aujourd'hui la seule puissance qui entretienne à Suez un agent dont les fonctions sont à peu près bornées aux soins que réclame de temps à autre le passage des dépêches de l'Inde. Cette ville est cependant encore l'entrepôt d'une partie des productions du Hedjaz et de l'Yémen; mais le monopole du Vice-roi absorbe le profit que les habitans pourraient retirer de ce reste de commerce, et s'ils se livrent encore quelquefois à une activité forcée, leur malheureuse situation ne s'en trouve guère améliorée.

L'avantage de la position commerciale d'une ville bâtie à la pointe de la mer Rouge et nécessairement destinée à devenir le point de transit des marchandises de l'Europe et de l'Inde, fut senti par les anciens. Arsinoë, Clysma et, à une époque plus rapprochée de nous, Kolzoum, s'élevèrent à peu de distance de l'emplacement que Suez occupe aujourd'hui. Un canal qui joignait le Nil à la mer Rouge augmenta encore l'importance de cette place. Ce canal, qui avait son embouchure dans le Nil près de Bubaste, sur la branche Pélusiaque, communiquait par le lac appelé *Birket-el-Hadji*, près du village d'Abou-Zabel, avec le Kalidj qui traverse le Caire. Il avait été creusé, ou, selon d'autres rap-

ports, seulement commencé sous le règne de Ramsès-le-Grand (*Sésostris*); le Pharaon Nécao, qui le continua, s'arrêta effrayé par la mort de cent mille ouvriers. Darius, fils d'Hystaspe, reprit les travaux déjà très avancés; il les cessa préoccupé, dit-on, par la crainte chimérique d'une différence de niveau entre la mer Rouge et la Méditerranée; et c'est à Ptolémée Philadelphe que fut réservée la gloire d'y mettre la dernière main. Ce canal fut restauré par Trajan; puis par Amrou, et enfin détruit environ un siècle et demi après cette époque, par le Khalife Al-Mansour, qui voulait priver de vivres les habitans de Médine révoltés. Depuis lors, les sables du désert l'ont entièrement comblé et l'on en chercherait en vain les traces dans la plus grande partie de son cours.

Dans le quinzième siècle, les Egyptiens armèrent à Suez une flotte composée de six galères, d'un galion et de plusieurs bâtimens de transport, pour aller combattre les Portugais dans l'Inde. On tenterait vainement aujourd'hui d'y préparer une pareille expédition, car son port, presque entièrement obstrué par les sables, ne peut plus recevoir que de très petits bateaux, destinés au cabotage de Suez à Djedda. Les bâtimens d'un tonnage plus considérable sont obligés de mouiller à plusieurs lieues au large,

ce qui rend les chargemens très difficiles et très coûteux; aussi l'importance de Suez diminue chaque jour, et sa population, dont la moitié fut, en 1831, enlevée en cinq jours par le choléra-morbus, ne s'élève guère au-delà de quatre à cinq cents ames. Une entreprise tentée, il y a quelques années, par le Vice-roi, aurait pu rendre un peu d'activité à cette ville; nous voulons parler d'une extraction de poix et d'huile de pétrole dans les montagnes qui bordent la rive ouest du golfe. Cette opération dirigée par un officier français, M. Seve, aujourd'hui Soliman-Pacha, avait d'abord donné de bons résultats; mais M. Seve ayant été promu à d'autres fonctions, le directeur turc qui lui succéda perdit les veines productrices, et l'exploitation fut abandonnée.

Il est difficile de concevoir une nature plus triste et plus désolée que celle des environs de Suez, de se figurer un lieu qui réunisse plus d'inconvéniens avec aussi peu de compensation. La chaleur y est toujours de deux ou trois dégrés plus forte que dans le désert voisin, qui, plus élevé, est exposé au souffle rafraîchissant des brises de mer. L'eau y est détestable, le peu de verdure qu'offre le désert cesse à quelques lieues de la ville; et celle-ci ne possède pas un jardin, pas un arbre, pas un brin d'herbe. Un habitant de Suez peut vivre et mourir sans

avoir une idée de la végétation. Les légumes, les fruits, le blé, les fourrages, les bestiaux, il faut tout tirer de deux ou trois journées de distance; le moindre caprice des Bédouins peut faire manquer tous les arrivages, même celui de l'eau, et cependant l'amour de la terre natale est si aveugle, qu'un négociant copte avec lequel nous parcourûmes les environs, tout en convenant qu'il manquait peut-être quelque chose aux agrémens de Suez, ne put jamais se décider à avouer qu'il eût vu aucune ville qu'on pût lui préférer. En revanche, il ne comprenait pas qu'il fût possible de se résoudre à habiter Damiette où il avait, nous disait-il, pensé périr d'ennui.

Lors de notre départ du Caire, M. de Breuvery avait à une jambe deux blessures, suite d'une chute qu'il avait fait en Nubie, et qui n'étaient pas encore entièrement cicatrisées. Dès la première marche, il avait commencé à ressentir de vives douleurs, et un coup pied de dromadaire dont il fut frappé au même endroit, aggrava tellement le mal, qu'en arrivant à Suez il pouvait à peine se soutenir. Craignant qu'il ne pût supporter la fatigue des quinze journées environ de désert qui nous restaient à parcourir avant d'arriver en Syrie, si nous persistions à vouloir visiter le mont Sinaï, nous nous décidâmes à regret à renoncer à ce voyage et à marcher droit

sur Gaza. Par suite de ce nouvel arrangement, le pauvre Bédouin qui nous avait suivis en fut pour sa peine, comme le lui avait prédit Ali qui ne se croyait pas lui-même de si bonne foi. Au reste, il est probable qu'il se serait, dans tous les cas, lassé de nous accompagner, car une fois déjà, il avait offert de s'en retourner moyennant une légère rétribution que nos gens avaient refusé de lui accorder, espérant le faire composer encore à meilleur marché.

Le 20 juillet, à sept heures du soir, après nous être séparés des quatre Bédouins de la tribu de nos guides, qui faisaient route avec nous depuis le Caire, nous nous dirigeâmes vers le nord pour aller chercher le gué et traverser la mer. Après une marche de vingt minutes, le long du rivage, nous tournâmes droit à l'est, en face des ruines de Kolzoum, et nous entrâmes dans l'eau, précédés d'un Arabe à pied qui sondait le gué. La durée de la traversée fut d'une demi-heure environ; nous rencontrâmes dans le trajet deux îlots de rochers à fleur d'eau sur lesquels nous marchâmes quelques minutes, et l'Arabe qui nous guidait n'eut jamais d'eau plus haut que la ceinture. Dans la mousson d'hiver, le passage est, dit-on, d'une largeur double environ au plus bas de la marée, et souvent presque impraticable. La profondeur de l'eau éprouve

en effet aux abords de Suez, des variations très sensibles suivant les saisons. Elle est moins considérable pendant l'été où les brises du nord sont continuelles, et augmente beaucoup en hiver où le vent constamment au sud refoule les eaux dans le golfe.

Dans les hautes marées, de vastes lagunes s'étendent à plusieurs lieues au-delà de Suez, mais cet espace, chaque jour en partie couvert puis abandonné par les eaux, peut être considéré plutôt comme un marécage que comme une partie du golfe. Cependant ce golfe paraît s'être prolongé autrefois vers le nord beaucoup plus avant qu'aujourd'hui; une portion considérable du désert, maintenant garantie des eaux par des ensablemens, mais dans laquelle on rencontre partout des traces évidentes de leur séjour, est encore de dix à quinze mètres au-dessous du niveau de la mer Rouge. Si l'on voulait admettre, ce qui paraît du reste assez probable, que le dessèchement de ce vaste bassin est postérieur au passage de Moïse et du peuple juif, leur marche de la terre de Gessen au bord de la Mer-Rouge, ainsi que le texte de l'Exode, seraient alors faciles à expliquer (1).

(1) *Exod.*, *chap.* 13, § 17. — Or, Pharaon ayant laissé aller le peuple, Dieu ne voulut point le faire passer par le pays des Philistins, qui est le plus court, de peur, dit-il, que le peuple ne

L'ordre de Dieu ayant interdit aux Israëlites la route d'El-Arich, ils auraient dû prendre celle de Suez, qui est la plus naturelle pour se rendre de On (*Héliopolis*), qui était la capitale de leur province, au désert du mont Sinaï. Pharaon aurait pu dire, en les voyant à Suez, que *le chemin du désert leur était fermé*, et l'on n'en serait pas réduit, pour concilier leur marche avec la topographie actuelle du pays, à leur faire prendre, à travers les montagnes, au sud de Suez, une route détournée, et impraticable pour une caravane de six cent mille individus.

Après avoir traversé la mer, nous continuâmes à nous diriger vers l'est; mais la nuit étant devenue fort obscure, notre guide perdit la route, et nous fûmes obligés de faire halte après leux heures et demie de marche dans une plaine sablonneuse où végètent çà et là quelques grandes herbes dures et quelques kalis. Le lendemain, nous arrivâmes en deux heures à un puits, ou plutôt à une source située à l'extrémité de la plaine que borne, en cet endroit, un banc de rochers, coupé verticalement. En creu-

se repentît s'il se voyait exposé à une guerre, et qu'il ne retournât en Égypte.

§ 18. Mais Dieu leur fit faire un circuit par le chemin du désert qui est vers la mer Rouge.

Chap. 14, § 49. Pharaon dira : Les Israëlites sont arrêtés dans leur marche, le chemin du désert leur est fermé.

sant le sable, au pied de ces rochers, agglomération de cailloux roulés unis par une gangue calcaire, on trouve l'eau à un mètre environ de profondeur. Près de la source sont des fondemens antiques, qui paraissent avoir appartenu à une grosse tour carrée, destinée sans doute à la défendre et à la renfermer, car l'eau paraît s'être fait jour au travers des joints de ses pierres.

Nous rencontrâmes dans ce lieu quelques Bédouins qui abreuvaient un troupeau de chameaux, au moyen de peaux étendues dans un trou pratiqué dans le sable et converti de cette manière en abreuvoir.

Après avoir fait notre provision d'eau, nous commençâmes à nous diriger vers le nord, en nous élevant peu à peu sur les derniers versans d'une chaîne de montagnes calcaires qui nous restaient à peu de distance à l'est. Nous marchions sur un terrain solide, mais entrecoupé fréquemment par des collines de sables mouvans qui nous obligeaient à de longs détours et dont le passage était très pénible pour nos dromadaires.

La forme de ces collines mouvantes est parfaitement déterminée. Pas un grain de sable ne se détache de la masse, et le sol voisin n'en offre pas le moindre vestige. Elles se présentent le plus

souvent en longues lignes à peu près parallèles et d'une hauteur fort variable. Le côté exposé au vent est peu escarpé, il se dessine en larges ondulations dont la surface est couverte de sillons semblables aux rides qu'une brise légère imprime à la surface de l'eau. Une arête vive, tracée avec une netteté incroyable, le sépare du versant opposé, dont l'aspect est toujours celui d'un éboulement régulier. Rien n'arrête les progrès de ces imperturbables voyageuses, qui ne reconnaissent d'autres lois que celles des vents; un arbre, un rocher se trouvent-ils sur leur chemin, elles l'enveloppent, le couvrent, et l'abandonnent ensuite pour continuer leur marche en laissant derrière elles la terre nue et dépouillée comme si elle avait été ravagée par le feu. C'est peu à peu, c'est grain à grain pour ainsi dire, que ces dunes se meuvent. L'action du vent enlève à leur surface quelques parcelles de sable qui roulent entraînées pour venir retomber sur le versant opposé, et voilà tout; mais cette action si faible en apparence, est constante et telle que, souvent dans le court espace d'une halte, nous avons eu occasion d'en constater les effets sensibles.

Après une marche de deux heures et demie, nous tournâmes vers l'est, en commençant à gravir les flancs rapides de la montagne.

Bientôt nous jetâmes un dernier regard sur la mer Rouge et sur la vallée de Suez, et nous nous engageâmes entre des rochers escarpés, parmi lesquels nous fîmes halte, à l'ombre de quelques gros tamarisques.

Nous avions quitté la plaine depuis près de quatre heures, lorsque nous atteignîmes le point culminant de la chaîne. Il y a dans cet endroit plusieurs milliers de ces petits tas de sept pierres que les Hadjis ont coutume d'élever, en passant, en mémoire des sept pierres que Mahomet, allant en pélerinage à la Mecque, et traversant la vallée de Mena, jeta contre Satan en prononçant la formule : Dieu est grand, à laquelle ses sectateurs ont depuis ajouté : Et Mahomet est son prophète.

La route que nous suivions était celle qui conduit de Suez à El-Akaba, la même que prennent les caravanes de pélerins qui se rendent d'Égypte à la Mecque. A partir du sommet de la montagne, nous marchâmes encore quatre heures en descendant peu à peu, et il faisait nuit depuis long-temps lorsque nous nous détournâmes du chemin pour faire halte, à quelque distance, dans une vallée étroite et profondément encaissée. Nous nous préparions à allumer du feu avec quelques herbes que nous avions rassemblées, quand nous entendîmes les aboie-

mens des chiens d'un campement de Bédouins. Heureusement ils ne nous avaient pas découverts, et en partant le lendemain avant le jour, nous parvînmes à les éviter. Nous continuâmes à descendre par des pentes peu rapides, mais sur des rochers entièrement dépouillés de terre, dont la surface inégale rendait la marche fort pénible pour nos dromadaires. Cette route, à laquelle le passage des caravanes de Hadjis donne une grande importance, a dans plusieurs endroits été creusée dans le roc, et c'est probablement à ce lieu qu'il faut rapporter un passage où Makrizy dit : « La vallée de « l'égarement est un désert qui s'étend dans le « voisinage d'Aïlah, dont il est séparé par une « roche qui était autrefois si escarpée, qu'un « homme à cheval ne pouvait la franchir qu'avec « beaucoup de peine; mais Khomarouiah fit « adoucir la pente et rendit le passage moins « rude. »

Au pied de la montagne, on rencontre encore, par milliers, de petits tas de pierres, élevés par les pélerins. Là, nous quittâmes la route du Hedjaz, qui continue vers l'est, pour nous diriger au nord, à travers une plaine à perte de vue. Le sol en est, comme celui des montagnes voisines, un calcaire mou et friable; quelques grandes herbes rares et dures y végètent çà et

là, et autant qu'il soit possible d'en juger à l'aspect de la chaîne que nous venions de traverser, et qui nous paraissait beaucoup moins élevée que du côté opposé, cette plaine doit être à une assez grande élévation au-dessus du niveau de la mer.

Nous eûmes, pendant toute cette journée, des effets de mirage si forts, que nous pouvions à peine reconnaître notre route à quelques centaines de pas devant nous, et qu'il nous fut impossible de nous rendre compte de la disposition générale du pays que nous traversions.

Nous marchâmes environ cinq heures dans cette plaine, au-delà de laquelle nous nous engageâmes entre des collines peu élevées où nous passâmes la nuit. Le lendemain, après cinq heures de route, nous descendîmes dans une vallée, où croissaient quelques buissons et des herbes plus abondantes que celles que nous avions rencontrées jusque-là. Nous nous arrêtâmes pour remplir nos outres auprès d'un puits, dont l'eau était saumâtre et chargée de craie. Toutes les montagnes voisines étaient remplies de campemens de Bédouins, ainsi que nous en pûmes juger par la grande quantité de chameaux qu'on apercevait épars aux environs.

Quelques pâtres en abreuvèrent plus de deux cents pendant notre halte, que nous abrégeâmes

cependant autant que possible, nous hâtant de fuir des parages si dangereux, car au désert c'est l'isolement qui fait la sécurité.

Les traces des pluies sont très sensibles dans cette vallée; on y traverse fréquemment les lits des petits cours d'eau auxquels elles donnent une existence temporaire, et ces traces sont de plus en plus marquées à mesure qu'on approche de la côte de Syrie.

Le soir, après une nouvelle marche fort pénible, de cinq heures, à travers des collines de sable mouvant, nous nous retirâmes pour passer la nuit dans un vallon étroit, éloigné du chemin, où la crainte d'être découverts nous empêcha d'allumer du feu.

Le 24, nous marchâmes près de sept heures à travers un désert sablonneux, mais dont les sables moins mouvans que ceux de la veille étaient couverts d'une assez grande quantité d'herbes de diverses espèces. Nous fîmes halte au fond d'un torrent desséché dont le lit fort profond est bordé de nombreux tamarisques. Quelques puits creusés dans ce ravin nous fournirent une eau encore plus chargée de craie que celle de la veille. Une femme et quelques enfans y abreuvaient un troupeau de moutons, de chèvres et de vaches d'une maigreur effrayante. Nous fûmes dépassés dans cet endroit par une nombreuse

caravane qui avait quitté Suez quelques heures avant nous. Elle était venue par un chemin plus direct; mais Ali n'avait pas osé prendre cette route, dans la crainte de rencontrer encore plus de Bédouins que par celle que nous avions suivie. Une autre caravane venant du nord, nous croisa aussi pendant cette halte; elle marchait rapidement, escortée par une cinquantaine d'Arabes bien armés. Ces Arabes étaient de Ramleh, et *il y avait du sang* entre eux et ceux de Gaza sur le territoire desquels nous entrions alors. Ainsi que nous l'avions fait la veille, nous nous hâtâmes de nous éloigner le plus promptement possible de ce lieu trop fréquenté.

Deux heures après, nous rencontrâmes un autre torrent moins profond que le premier et également à sec. Tous deux se réunissent ensuite pour se jeter dans la mer près d'El-Arich. Nous remontâmes quelque temps parmi de nombreux bouquets de tamarisques, le lit de ce second torrent, et nous nous proposions d'y passer la nuit, lorsque nous aperçûmes, à quelque distance, cinq ou six Arabes qui s'en retournaient chargés de bois.

Nous ne crûmes pas devoir négliger cet indice de la proximité d'un campement, et nous résolûmes de marcher la plus grande partie de la nuit. Après une heure et demie, nos guides

s'égarèrent dans l'obscurité, et nous fûmes, à notre grand regret, obligés d'arrêter. Nous rencontrâmes heureusement, parmi les collines de sable, un entonnoir fort profond et très étroit, qui nous offrait pour quelques heures une retraite assurée.

Ali, qui désirait vivement pouvoir s'éloigner, envoya un de ses compagnons à la découverte. Une heure avant le jour, le guide revint annonçant qu'il avait retrouvé le chemin après avoir rencontré plusieurs Bédouins qui nous cherchaient, et auxquels il n'avait échappé qu'en demeurant long-temps couché à plat ventre. Nous nous hâtâmes aussitôt de nous mettre en route; mais nous avancions peu, à cause de la mobilité du sable. Au lever du soleil, nous aperçûmes, fort loin derrière nous, deux Arabes montés sur des dromadaires, qui faisaient tous leurs efforts pour nous gagner de vitesse. Nous pressâmes l'allure des nôtres, de sorte qu'il se passa une heure avant qu'ils pussent nous joindre. C'étaient deux Cheïkhs de la tribu dont nous avions évité le campement la veille, et probablement les mêmes qui nous avaient en vain cherché pendant la nuit. Les deux Cheïkhs marchèrent quelque temps en silence à côté de nous; enfin, l'un deux, s'approchant, nous salua du *selam aleicoum*, salut qu'un vrai croyant

n'adresse jamais à un infidèle, et qu'un infidèle doit surtout bien se garder de rendre dans les mêmes termes s'il ne veut pas que sa réponse soit regardée comme une insulte (1). Nous rendîmes aux Cheïkhs leur salut gravement et sans interrompre notre marche. Saisissant alors la corde des dromadaires qui marchaient en avant : — Vous ne nous en imposerez pas, dirent-ils, vous êtes Chrétiens, vous allez à Jérusalem, et vous nous devez le *kharadj* (2). Les deux Cheïkhs reconnurent bientôt que, Chrétiens ou non, il n'y avait que la force qui pût nous décider à payer ; et comme cet argument n'était pas alors en leur faveur, ils furent, après les plus terribles menaces, obligés de nous quitter, protestant qu'ils allaient chercher du renfort, et qu'ils nous dépouilleraient entièrement. Heureusement nous commencions à approcher des terres cultivées et leur camp était éloigné de plusieurs lieues.

Une heure après cette aventure, nous rencontrâmes le premier champ de doura après lequel les parties incultes du désert commençaient elles-mêmes à se couvrir d'une végéta-

(1) Le salut ordinaire des Chrétiens entre eux ou celui que les Musulmans accordent aux Chrétiens est le plus souvent *Sebah el khair*, Bonjour ; ou *Sahheb, Sélamat ?* ami, comment te portes-tu ?

(2) Capitation imposée aux sujets non musulmans.

tion assez abondante. Nous fîmes halte à dix heures, et bientôt nous fûmes croisés par les premiers chameaux d'une caravane qui se rendait de Gaza au Caire par El-Arich, chargée de savon, de tabac et de produits des verreries d'Hébron. Les savons et les tabacs forment presque toujours la plus grande partie du chargement de ces caravanes, qui souvent portent aussi des huiles, des verroteries et quelques éponges. Celle-ci était fort nombreuse, et nous reçûmes pendant tout le temps de notre halte quantité de visiteurs qui venaient tour à tour prendre le café sous notre tente.

Peu de temps après, nous atteignîmes enfin une route bordée de champs de doura de plus en plus nombreux, et qui finissent par couvrir toute la surface du sol. Nous commençâmes aussi à apercevoir çà et là quelques cabanes éparses, abri temporaire des laboureurs; car cette plaine, qui manque d'eau, ne conserve pas d'habitans pendant toute l'année, et la végétation n'y est entretenue que par les pluies, qui doivent être fort abondantes à en juger par les traces des ravines qu'elles occasionnent.

Auprès de la plupart de ces champs on avait tracé, dans la terre humide, de grands cercles dans l'intérieur desquels étaient des signes de forme bizarre. Nos Arabes nous assurèrent que

ces cercles, que nous n'avions jamais eu occasion d'observer ailleurs, étaient des charmes destinés à préserver la récolte de l'intempérie des saisons et de l'œil de l'envieux.

Ces charmes n'empêchaient cependant pas d'innombrables oiseaux, que les gardiens des champs cherchaient en vain à écarter, de fondre par nuées sur le grain et de le ravager.

Nous en fîmes en riant l'observation à Ali, fort dévot musulman, et qui paraissait très scandalisé de la magie employée, disait-il, par ces chiens d'infidèles pour s'opposer à la volonté de Dieu, magie de l'efficacité de laquelle il paraissait du reste très convaincu. — Mais la volonté de Dieu s'accomplit toujours, ajouta Ali, et voici que les oiseaux mangent le grain que la tempête aurait dû disperser. — Pourquoi n'emploie-t-on pas aussi un charme contre les oiseaux? — Pourquoi? ne savez-vous pas qu'on ne peut espérer de les détruire qu'avec les armes envoyées pour cela par Dieu même? Adam s'étant plaint à l'Éternel de ce que les oiseaux dévoraient les fruits de la terre, l'ange Gabriel lui apparut, et lui présenta un arc et une flèche en lui disant: Sers-toi de cette arme, c'est la force de Dieu; aussi la magie ne peut rien contre les oiseaux, et ils sont demeurés le fléau du ciel.

La quantité des terres cultivées s'est augmentée prodigieusement depuis quelques années, sur la lisière de cette partie du désert, et cet accroissement de prospérité est dû aux Fellahs, Égyptiens fugitifs. On évaluait alors de quinze à vingt mille le nombre de ces nouveaux colons chassés d'Égypte par la misère, et dont le nombre s'accroissait chaque année malgré la surveillance active exercée sur la frontière par ordre du Vice-roi.

L'amour que ces pauvres Fellahs avaient conservé pour leur patrie faisait un contraste touchant avec le profond dénuement dans lequel ils étaient plongés, et les bénédictions qu'ils adressaient au Ciel pour leur avoir accordé une semblable condition. D'aussi loin qu'ils nous apercevaient, nous les voyions accourir pour apprendre des nouvelles de l'Égypte; et, tant est grande la force de l'habitude, la hauteur de la crue du Nil était toujours la première chose dont ils s'informaient.

Après trois heures de marche au milieu des champs cultivés, nous gravîmes une petite colline qui bornait depuis long-temps notre vue, et sur laquelle s'élevait, au milieu d'un bouquet d'oliviers, un tombeau de santon entouré de quelques autres sépultures musulmanes. Devant nous, une plaine d'environ deux lieues de largeur,

bornée au sud par des dunes de sable assez élevées, s'étendait entre la mer et la chaîne de collines dont nous avions atteint le point culminant. Khan Younès, première bourgade de la Syrie, était au pied de la colline avec sa forteresse, sa belle mosquée entourée de dattiers et de sycomores, ses champs plantés d'oliviers et ses jardins bordés de haies de nopals. Une heure après, étendus à l'ombre près d'une sakie qui fournit aux habitans une eau excellente, nous nous reposions des fatigues du voyage.

Khan Younès fut, lors de l'expédition de Syrie, le théâtre d'un brillant fait d'armes. Le 29 février 1799, Kleber et les premières divisions de l'armée s'étant égarés au désert, Bonaparte, qui croyait les rencontrer à Khan Younès, tomba à l'improviste, avec une faible escorte de guides, au milieu d'un fort parti de Mamlouks qui l'occupait. Malgré l'infériorité du nombre, le vainqueur des pyramides n'hésita pas à charger vigoureusement l'ennemi, et cette manœuvre audacieuse fut couronnée d'un succès complet. Les Mamlouks intimidés, crurent le détachement suivi par toute l'armée, et se replièrent en désordre sur le camp de Djezzar établi, une lieue plus loin, à Ouady Gaza. Bonaparte passa la nuit à Khan Younès, où il ne fut rejoint que le lendemain par ses troupes.

Le 26, nous arrivâmes à Gaza, après une marche de quatre heures au travers des champs, dont la culture était de plus en plus soignée à mesure que nous approchions de la ville. La végétation parasite la plus nuisible à l'agriculture dans ces parages, et dans une grande partie de la Syrie, est celle de la scille. Bien que chaque champ soit entouré de monceaux des oignons de cette plante arrachés par les laboureurs, toute la campagne en est encore remplie.

Trois quarts d'heure avant d'arriver à la ville, nous traversâmes près des ruines d'un pont qui paraît de construction antique, le lit d'un torrent fort profond appelé Ouady Gaza.

Gaza occupe le sommet d'une colline circulaire peu élevée, dont la pente est couverte de nombreux jardins. Vers l'est, est une autre colline sur laquelle on aperçoit les ruines d'une chapelle élevée, dit-on, à l'endroit où Samson porta jadis les portes de la ville. Entre Gaza et la mer, qui en est éloignée de plus d'une heure de chemin, s'étend une plaine bien cultivée et plantée d'oliviers et de vignes qui produisaient, au rapport de Grégoire de Tours, un vin fort estimé en France, sous le règne de Gontran.

L'aspect de Gaza et des jardins qui l'entourent est entièrement différent de celui des villes de l'Égypte. Aux dattiers, aux doums, aux sy-

comores, ont succédé les amandiers, les pêchers, les caroubiers, les abricotiers; aux terrasses plates des maisons égyptiennes, des terrasses surmontées de petites coupoles soigneusement blanchies à la chaux ; à la population craintive et abâtardie des bords du Nil, une population turbulente, inquiète, et toujours prête à la révolte. La nature et les hommes semblent réunir à l'envi leurs contrastes, pour montrer au voyageur qu'il foule une autre terre; et nulle part ailleurs peut-être, un espace aussi étroit que l'isthme de Suez n'établit entre deux pays voisins une différence aussi nettement tranchée.

APPENDICE.

VOCABULAIRE

DES LANGUES

DE DAR-MAHASS ET DE DONGOLAH.

A.

	Mahass.	Dongolah.
Abeille.	Frikkiga.	Ferikkigui.
Aboyer.	Mougoukka.	Ougki.
Acheter.	Guianga.	Guianet.
Accoucher.	Idenagounni.	Enagouski.
Accoupler.	Agouara.	Agouari.
Accusateur (faux).	Balbasa.	Balbasou.
Adroit.	Fala.	Falé.
Agenouiller (s').	Ongueteba.	Ongamengui.
Agneau.	Katintot.	Katintotta.
	Kattega.	Kattegui.
Agrandir.	Naseraguittir.	Nousoguittir.
Aigle.	Chibillega.	Chibillegui.
Aigre.	Narra.	Natdi.
Aiguille.	Inteallega.	Intillegui.
Aile.	Aourtenga.	Aourki.
Aimer.	Dollil.	Dollé.
Alimens.	Ittirka.	Yacoutti.
Aller.	Nogafi.	Nobbou.
Alun.	Chebbiga.	Chebki.
Amadou.	Taamga.	Taamgui.

	Mahass.	Dongolah.
Amande.	Fassiga.	Faski.
Ambre.	Massotta.	Massotti.
Ame.	Chaouertiga.	Neourtigui.
Amer.	Narra.	Naddi.
Ami.	Aouerka.	Aourigui.
Amulette (en cuir).	Chokka.	Chokki.
— (en pierre).	Somatka.	Somatki.
An.	Guemmekka.	Guenoueggui.
Antimoine.	Guidamga.	Nimnégui.
Appeler.	Ogrè.	Ouè.
Approcher (s').	Molaossou.	Guettanossou.
A présent.	Issatta.	Ekkénégué.
A présent (pas).	Issattaemou.	Ekkanegmono.
Après-demain	Ouolloekkaga.	Assalouekkagui.
Araignée.	Korabka.	Korabki.
Araignée (toile d').	Korabinoe.	Koramkagui.
Arbre.	Chederka.	Chederki.
Arc.	Toungourka.	Toungourki.
Arète [de poisson).	Anguissinguis-sirka.	Karengkitti.
Arètes (petites de poisson).	Guindega.	Kinissegui.
Argent.	Chonguirka.	Donguigui
Argile.	Erkiga.	Sibegui.
Arrêter (s').	Sabarré.	Sabré.
Arrière (en).	Abakka.	Abakki.
Asseoir (s').	Tigo.	Tego.
Assiette (de cuivre).	Selamga.	Selamgui.
Attacher.	Degakka.	Degrò.
Attaquer (s').	Dinguiga.	Tamgoutti.
Attendre.	Sabarré.	Sabré.
Attraper (joindre).	Douou it.	Douros.
Aujourd'hui.	Eliga.	Enounguigui.
Aube.	Faguirka.	Faguirki.
Autruche.	Sentega (1).	Sentegui.

(1) Nous avons cru remarquer que l'addition d'un N au mot suffisait pour en former le génitif.

	Mahass.	Dongolah.
Avaler.	Gollik.	Gollé.
Avant (en).	Aouelga.	Aouelgui.
Avant-hier.	Kamesdibka.	Kamestiouerki.
Aveugle.	Dongourka.	Dongourki.
	Doungoura.	Doungouroun.

B.

Bague.	Koulalga.	Koulalgui.
Balai.	Toïrka.	Biriddegui.
Balayer.	Nokkattoë.	Toher.
Baiser.	Degniga.	Dennigui.
Balance.	Misanga.	Misangui.
Bâiller.	Térigné.	Térigni.
Bane.	Dakkaga.	Dakkagui.
Baneal.	Kaguiala.	Kaguialoun.
Barbe.	Saméga.	Samégui.
Barque.	Seguirka.	Koukki.
Bas.	Orka.	Orki.
Bas (en).	Taouaga.	Togogui.
Bas-ventre.	Touga.	Tougui.
Bâtard.	Aramentoda.	Aramtodou.
Bateau.	Boullouga.	Boullougui.
Baton.	Oukirka.	Oukirki.
Battre.	Uehun.	Ikirkéon.
Beau.	Aeheria.	Tenguilou.
Beaucoup.	Digda.	Degri.
Bec (d'oiseau).	Kaourtenakka.	Kaourtenaguilgui.
Bégayer.	Agakka.	Agakki.
	Tamtamga.	Tamtamgui.
Bêler.	Beyè.	Beyi.
Bélier.	Eguetka.	Eguetki.
Beurre.	Noïga.	Deski.
Bierre.	Billilga.	Bilbil.
Blanc.	Noulouga.	Arôgui.
Blé.	Illega.	Illegui.
Blesser.	Chagaffi.	Chebbou.
Blessure	Chagdanafi.	Chekkattibou.

	Mahass.	Dongolah.
Bleu.	Ouroumga.	Ouronmmegui.
Boire.	Neggui.	Niet.
Bois.	Koïkka.	Berki.
Boisson.	Ninanga.	Ninangui.
Boîte.	Ilbega.	Ilbegui.
Boiter.	Derréguia.	Derréguion.
Bœuf.	Tiga.	Tigui.
Bon.	Meddikka.	Sérégui.
Bonheur.	Risiguinga.	Enérésikki.
Bonnet.	Tarbouchka.	Tarbouchki.
Borgne.	Gouchkoga.	Gouchkogui.
Bossu.	Kourouugoa.	Kourougnam.
Bouc.	Mogorka.	Bouttoulgui.
Bouche.	Akka.	Aguilgui.
Boucher.	Tichaouga.	Tichaoui.
Bouclier.	Gougnega.	Karougui.
Boue.	Erkiga	Sibégui.
Bouffon.	Chaouartiga.	Chaouartigui.
Bouillir.	Ouagosko.	Ouelligo.
Bourse.	Artaga.	Gararki.
Bourrique.	Katchkaréga.	Hanokarregui
Bouteille.	Essirga.	Essirki.
Boyau.	Doumouska.	Doumouski.
Bracelet d'or.	Kimbega.	Kimgui.
— d'argent.	Birka.	Birki.
Bras.	Keffaga.	Keffatti.
Bride.	Naoakka.	Aguingui.
Brillant.	Noulouga.	Arogui.
Briser.	Falliga.	Balligui.
Brûler.	Nogdjioudjo.	Kodjiougosko
Buffle.	Guiamouska.	Guiamouski.

C.

Cabane.	Nokka.	Kagui.
Câble.	Siguirnalléga.	Koumnérigui.

	Mabass	Dongolah.
Cabri.	Mogorka.	Bouttoulgui.
Café.	Toukka.	Troukki.
Caille.	Firriga.	Frikkigui.
Caisse.	Sendoukka.	Sendoukki.
Caméléon.	Noungaga.	Noungagui.
Canon.	Moutfaga.	Moutfagui.
Canard.	Fodjaga.	Fodjagui.
Carquois.	Tenokka.	Tenkagui.
Carré.	Kemsiga.	Kemseregui.
Casser.	Ingatogui.	Inguitaougo.
Cataracte.	Chellalga.	Chellalgui.
Ce, celui-ci.	Inga.	Ingui.
Ceinture (pagne).	Béiéga.	Béiégui.
Celui-là.	Manga.	Mangui.
Cendre.	Obourtega.	Obourtigui.
Cent.	Imilouekka.	Imilouekki.
Cent un.	Imilouerouekka.	Imilouerouekki.
Cent dix.	Imilouerouidimega.	Imilouerouidimengui.
Cent vingt.	Imiloueri aroga.	Imilouerouarigui.
Ceux-là.	Ingouga.	Ingougui.
Chair.	Arikkia.	Koussougui.
Chaise.	Banbarka.	Banbarki.
Chaîne.	Sitsilega.	Guinzirki,
Chaleur.	Guiougra.	Guiougri.
Chambre.	Daska.	Dabki.
Chameau.	Kamikka.	Kamgui.
Chamelle.	Iguimga.	Iguimgui,
Chandelle.	Chemaga.	Chemégui.
Chanter.	Kerakka.	Ogui.
Chapeau (de paille).	Kaskassega.	Kaskassegui.
Charger.	Degó.	Deggui.
Chapelet.	Sourfakka.	Sourfagui.
Charbon.	Ouloutta.	Ouloutti.
Chasse.	Ganissafin.	Ganissebou.
Chasse (aux esclaves ou Ghazoué).	Néitta.	Néitti (de *naët;* esclave femelle, objet principal de leurs recherches).

	Mahass,	Dongolah.
Chasse-mouche.	Koultiouekka.	Koulti chougonddigui.
Chasser.	Ouchénetta.	Guioumkatti.
Chat.	Kadiska.	Sabki.
Champs (ensemencés).	Naguerka.	Gouterbou.
Château.	Deffiga.	Debki.
Chatouiller	Guilguilga.	Guilguilgui.
Chaud	Bagonga.	Bagongui.
Chaume.	Gayatta.	Gayatti.
Chauve-souris.	Fikkiga.	Fikkigui.
Chemin.	Daouoga.	Daroubki.
Chemise.	Komanga.	Komangui.
Cher.	Galia.	Galem.
Cheval.	Mourtiga.	Oundégui.
Cheveu.	Dignirtiga.	Diltigui.
Chèvre.	Fakka.	Bertigui.
Chien.	Mouka.	Ouelgui.
Ciel.	Samaga.	Samagui.
Cil.	Manichiguirtoga.	Nessicirki.
Cinq.	Dikkin.	Dikki.
Cinquante.	Gouddefidokikka.	Irikki
Cinquante-quatre.	Gouddekiddofilikem-soga.	Irekki khemishi.
Cinquante-neuf.	Gouddekiddofilos-kotta.	Irikkiscotti.
Circoncis.	Merbou.	Merafi.
Circoncision.	Merarka.	Merarki.
Ciseaux.	Kissoringa.	Kissorki.
Citrouille.	Santéga.	Kébégui.
Clair.	Gournouloua.	Gouarom.
Clef.	Koucharka.	Koucharki.
Clou.	Okkiga.	Okkégui.
Cochon.	Kadrouka.	Kadrouki.
Cœur.	Aïkka.	Agui.
Coiffe.	Goubaga.	Taguiagui.
Colère.	Arréfi.	Arrebou.
Compter.	Omenenga.	Irrangui.
Coq.	Dourbanoundega.	Koukouloulgui.
Concombre.	Tibichka.	Tibichki.

	Mahass.	Dongolah.
Conducteur.	Khabirka.	Khabirki
Coque.	Kombounakkiga.	Kombounakkigui.
Coquille.	Karka, *ou*	Darekki.
	Kogocheka.	Nourrégui.
Corail.	Mordjandiga.	Mordjandigui.
Corbeau.	Kokk.	Gourabki.
Corde.	Alliga.	Erigui.
Corne.	Nichiga.	Nichigui.
Corneille.	Karriga.	Karrigui.
Corps.	Guittaga.	Guittatti.
Côté (de)	Moltauela.	Tennattegui.
Coton.	Kochemakka.	Bennaouki.
Cou.	Eiéga.	Eiégui.
Court.	Ouratta.	Ourtounnagui.
Courbach (cravache).	Badega.	Koregui.
Couler.	Fogdir.	Goundir.
Couteau.	Kandiga.	Kandigui.
Couper.	Mergui.	Mérò.
Coussin.	Guiguitta *ou*	Giguitti *ou*
	Diguitta.	Diguittui
Cousue (femme).	Broukobbou.	Broukoffagui.
Coucher (se).	Fihô.	Tourbô.
Coudre.	Kittinikika.	Kadennigui
Courir.	Aballa mirô.	Sutté Bodos.
Crachat.	Guioumoutta.	Guioumoutti
Cracher.	Touffigueni.	Touffò.
Crapaud.	Touskoutta.	Toskidegui.
Cri.	Ouiguitta.	Ouiguitti.
Crier.	Agaouiguè.	Agouigui.
Crinière.	Mourti-chiguirka.	Kanchiguirki.
Crocodile.	Oloumga.	Eloumgui.
Cru.	Dessa.	Dessi.
Cul.	Ossourka.	Ossoutti.
Cuivre.	Nahaska.	Nahaski.
Cuisse.	Fokkiga.	Bokkigui.
Cuiller.	Malagaga.	Malagaga.
Cuir.	Naouakka.	Adingui.
Cuit.	Karguiara.	Karguialô.

D.

	Mahass.	Dongolah.
Danser.	Araguitta.	Bantigui.
Datte.	Fentiga.	Bentigui.
Dattier.	Ombouga.	Ombougui.
Debout.	Kouttamengui.	Koutteteb.
Déchirer.	Orrik.	Orrô.
Dedans.	Aoua,	Aref.
Dehors.	Chardoa.	Bekkir.
Demain.	Oualloga.	Assalgui.
Démanger.	Nochéga.	Nosségui.
Demi.	Tortiga.	Tortigui.
Dent.	Nita.	Neloukki.
Désert.	Mekkiga.	Alagui.
Désirer.	Annarda.	Aïlladari.
Deux.	Ouoga.	Aouégui.
Diable.	Guimniga.	Guiangui.
Dieu.	Norka.	Norki.
Difficile (à faire.)	Aballagosmou.	Eskisouttosmou.
Dix.	Dimega.	Dimini.
Dix-sept.	Dimerkoloda.	Dimindakolodi.
Dix-huit.	Dimeridouoga.	Dimindedou.
Dix-neuf.	Dimeroskotta.	Dimindeskotti.
Doigt.	Sarbéga.	Sarbégui
Donner.	Tikké.	Tirô.
Dormir.	Fihô, *ou* Fihaneri.	Tourbô, *ou* Bonnerri.
Domestique.	Gaouatla.	Gaouatti
Dos	Guerka.	Guerki.
Doucement.	Ibikia.	Nouré.
Doura.	Marega.	Maregui.
Doux.	Adjiaoura.	Ingnittelou.
Douze.	Dimerouoga.	Dimindaoui.
Drap.	Djaokka.	Guioukki.
Droite (à).	Yoldega.	Yengui.
Dur.	Kogorka.	Kogorki.

E.

	Mahass.	Dongolah.
Eau.	Amanga.	Essigui.
Eau-de-vie.	Araguiga.	Araguigui.
Echanger.	Guiamga.	Guiamgui.
Echelle.	Salalemga.	Salalemgui.
Eclair.	Barakka, *ou* Amroska.	Barakki *ou* Amroski.
Ecorcher.	Naouakkò.	Aguingosi.
Écran de plume d'autruche.	Ouelgatir.	Oueliktir.
Ecrire.	Faëkka.	Baguilgui.
Egaré.	Daffosa.	Dabosko.
Egorger.	Goguiossé.	Goguiô.
Eléphant.	Filga.	Filgui.
Embrasser.	Daoua.	Dogô.
Empoisonner,	Semmelot faourô.	Semguébérô.
Enceinte (femme).	Idenguentamoso.	Emmenaousko.
Enfant.	Totta.	Totti.
Enfler.	Ouffedir.	Ouffounndour.
Encre.	Daouaega.	Daouaegui.
Ennemi.	Adounnéga.	Ennadougui.
Ennuyer.	Soumarkaffi.	Soumarkibo.
Ensemencer.	Tero.	Nangui.
Entendre.	Oukkir.	Guiguir.
Entrailles.	Dounouska.	Dounouski.
Epaule.	Osmarka.	Osmarki.
Epée.	Farenga.	Siouitti.
Epine.	Guindéga.	Guinissegui.
Epouse.	Dénannéga.	Aounengui.
Esclave mâle.	Oschiga.	Nougoutti.
— femelle.	Oschaka.	Nogogui.
Est.	Mattoga.	Sebakki.
Eternuer.	Atégné.	Atichs.
Etoiles.	Ouinguiga.	Ouessigui.
Etouffer.	Guiret.	Guiddet.
Etrangler.	Allelo guiret.	Irigue guiddet.

	Mahass.	Dongolah.
Etrier.	Erikabka.	Erikabki.
Eveillé.	Fikkagui.	Bikkiagui.

F.

Facile (à faire).	Aballakhallis.	Souttégui.
Faible.	Guiagada.	Ducagadoun.
Faim (avoir).	Fanil.	Mitgari.
Faire.	Méigao.	Delligao.
Farine.	Nourtiga.	Nourtigui.
Fatigué.	Meskafi.	Mabou.
Femme.	Idinga.	Éengui.
Femme (cousue).	Broukobbou.	Broukoffagui.
Fer.	Trissiga.	Chartigui.
Fermer.	Koffô.	Kobô.
Feu.	Ika.	Iki.
Feuille.	Noukkiga.	Nouloukki.
Fèves.	Foulga.	Foulgui.
Fièvre (contagieuse).	Kabkabka.	Kabkabki.
Figue.	Tinga.	Tingui.
Figure.	Konga.	Konegui.
Fil.	Tissiga.	Oulgui.
Fils	Ingakka.	Entolli.
Fille.	Bourouga *ou* Inneska.	Bourougui *ou* Embrougui.
Filer.	Agakissé.	Agouadi.
Fin (adroit).	Ounekatta.	Erikatti.
Flèche.	Néchabka.	Néchabké.
Fleur.	Chedernika.	Chéderniki.
Fleuve.	Ouronga.	Ourougui.
Foie.	Dibéga.	Ketdati.
Foin.	Guissamakka.	Guissoouatti.
Forcer.	Gasbinnetô.	Gassibir.
Forêt.	Gabatta.	Gabatti.
Forger.	Trissigounniké.	Chartigoskitdéré.
Forgeron.	Tabitka.	Tabitki.
Fort.	Itkogora.	Kogoroum
Fou.	Messouga.	Guianiko.

	Mahass.	Dongolah.
Foudre.	Dondéga.	Doudégui.
Fourmi.	Gouaaga.	Gorki.
Frapper.	Ochoun.	Guiôm.
Frère.	Ininguekka.	Imbeski.
Froid.	Oroumga.	Otti.
Fromage.	Guibinga.	Guibingui.
Froment.	Illéga.	Illégui.
Front.	Konga.	Kongui.
Fruit vert.	Dessa.	Desnin.
— mûr.	Karguigô.	Karguioskôn.
Fumée.	Toulliga.	Gousountigui.
Fusil.	Bondoukka.	Bondoukki.

G.

Gauche (à).	Kondokka.	Maëngui.
Garçon.	Ouilitta.	Totti.
Gazelle.	Kitchatta.	Gulgui.
Gazon.	Guitta.	Guidnorogui.
Genou.	Kourtiga.	Kourtigui.
Girofle.	Bertolla.	Bertolli.
Gomme.	Gonissega.	Gonisségui.
Gommier.	Habchabka.	Habchabki.
Graisse.	Noïga.	Deski.
Grand.	Daoukka.	Dolgui.
Gras.	Komboga.	Kombogui.
Gratter.	Gourka ouarda.	Gougouaddi.
Griffe.	Sountiga.	Sountigui.
Gros.	Komboa.	Kombôm.
Gourmand.	Kabatta.	Kalkatti
Guitare.	Kisirka.	Kisirki.

H.

Hache.	Gamakka.	Gambongui.
Hameçon.	Guiakarka.	Guiakarki,
Haricot.	Dignittega.	Ongoutti.
Harpe.	Kisirka.	Kisirki.
Haut (en).	Dorroga.	Dogogui.

	Mabass.	Dongolah.
Herbe.	Alega.	Côregui.
Hier.	Enouakka.	Enougougui.
Hier (avant).	Ouilga.	Ouilgui.
Hippopotame.	Eritka.	Eritki.
Hiver.	Chitega.	Chitegui.
Homme.	Itta.	Oguitki.
Hoquet.	Sekkega.	Sekkegui.
Huile (beurre).	Zetta.	Zetti.
Huit.	Idouoga.	Idoui.
Humide.	Gaouakka.	Guiaourki.
Hyène.	Addiga.	Eddigui.

I.

Ici.	Indoa.	Indô.
Ile.	Artiga.	Artigui.
Indigo.	Niléga.	Nilégui.
Insecte.	Nemittaminga.	Nemettigui.
Ivoire.	Nelta.	Nelgui.
Ivrogne.	Sambou.	Sacrafi.

J.

Jambe.	Ossiga.	Ossigui.
Jardin.	Guinénâga.	Guinénâgui.
Jarre.	Foukkéga.	Galogui.
Jaune.	Asfarka.	Asfarki.
Jeu.	Bataré.	Batari.
Jeune.	Kourketka.	Bolki.
Joindre (attraper).	Dououit.	Dourô.
Joli.	Oukkogare acheria.	Desentenguilou.
Joue.	Guiakoumga.	Guiakoumgui.
Jour.	Ougreska.	Ougreski.
Jour (un).	Eliga.	Enounguigui.
Jument.	Mourtin-oundiga.	Katkarrigui.
Jumeau.	Barsegouuni.	Barsegouski.

L.

Là.	Manna.	Mandô.
Laid.	Saoa.	Saôm.

	Mahass.	Dongolah.
Lait.	Souga.	Ikkigui.
Lait (aigre).	Sounaneka.	Masatti.
Laine.	Chignirtiga.	Deltigui.
Langue.	Narka.	Netti.
Langage (*parole*).	Ochkirka.	Goroungui.
Langage (*dialecte*).	Bagnetta.	Bagnetti.
Lance.	Chartiga.	Chagui.
Large.	Kaouoga.	Kaouogui.
Las.	Meskafi.	Mabou.
Laver.	Kiteksongui.	Kadekchouki.
Laver (se).	Koutkiet.	Baouet.
Léger.	Kollida.	Fiorô.
Lentilles.	Adeska.	Adeski.
Lentement.	Marissoda.	Marissodou.
Lettre.	Schokka.	Chorki.
Leur.	Tenna.	Tindini.
Lever (se).	Emenguiô.	Embelô.
Lèvre.	Choundiga.	Choundigui.
Lézard d'eau.	Asschiga.	Asschigui.
Lieux.	Kinaga.	Sendaski.
Lièvre.	Douniga.	Oudlangui.
Limon (fruit).	Limonga.	Limongui.
Lin.	Kitanga.	Kitangui.
Lion.	Koga.	Kogui.
Lire.	Guériè.	Guerè.
Lit.	Engakka.	Engarégui.
Livre.	Ochokka.	Sorkè.
Loin	Ouirikka *ou* Ouirra.	Ouarré *ou* Ouerrim.
Long.	Nassikka.	Nosogui.
Loup.	Guelekka.	Guelekki
Lourd.	Guittira.	Doullô.
Lui.	Inni.	Intara.
Lune.	Ounattiga.	Ounattigui.
Lutte.	Batarka.	Batarki.
Lyre.	Kisirka.	Kisirki.

M.

Maigre.	Ol gui.	Esséigui.

	Mahass.	Dongolak.
Main.	Eddiga.	Igui.
Maison.	Nokka.	Kagui.
Maître.	Norannelli.	Antirtitara.
Maître de maison,	Noguin norka.	Kantirtigui.
Mal.	Koussaâ.	Koussâm.
Malade.	Oddafi.	Oddin.
Mamelle.	Domoussigui.	Enertigui.
Malingre.	Maïla.	Guiagadou.
Marché.	Soukka.	Soukki.
Marcher.	Nouguenni.	Nôg.
Manger.	Kabinanga.	Kallangui.
Mariage.	Ededaga.	Ededagui.
Marteau.	Alatta.	Naoutti.
Matin.	Faguirka *ou* Chaëkka.	Faguirki *ou* Chaëkki.
Mauvais.	Birsa.	Melli.
Menton.	Samega.	Samegui.
Médecin.	Bassirka.	Bassirki.
Mêler.	Sourbafi.	Saourboun.
Mère.	Inniga.	Innigui.
Mesurer.	Assinanga.	Asserangui.
Merci.	Erindigdana.	Enéroudingrani.
Meryse (bière).	Mersega.	Merségui.
Miauler.	Kadissogni.	Sabogni.
Midi.	Dokourka *ou* Dibnokka.	Dokourki *ou* Dibnokké.
Mieux.	Inguena.	Inguenò.
Miel.	Assalga.	Assalgui.
Milieu.	Gaskoga.	Sellégui.
Mille.	Dourrouckka.	Dounalouckki.
Minuit.	Aouato-Ortiga	Ogoussellégui.
Miroir.	Kognalliga.	Kognalligui.
Moi (je).	Aïga.	Aïgui.
Mon, Mien.	Annega.	Andigui.
Montagne.	Moulega.	Guebelgui.
Montrer.	Ikkamenté.	Ikkamentiri.
Mollet.	Ossikindiga.	Ossikindigui.
Moisson (faire la).	Illégora.	Ellégorouè.
Mors.	Sakka.	Sakki.
Mordre.	Akkedò.	Akkettò.

	Mahass.	Dongolah.
Mur.	Kataréga.	Katarégui.
Mûr (fruit).	Karguiafi.	Karguibou.
Musique (faire de la).	Dakara ouchoun.	Dakara guioum.
Mort.	Diosô.	Dioskô.
Morve.	Sountiga.	Sountigui.
Monter.	Kerafilô.	Fguekkić Bourô.
Moustache.	Chembka.	Chembki.
Mouchoir.	Maharamaga.	Maharamadi.
Mouche.	Koultiga.	Koultégui.
Moucher (se).	Sorinega.	Sorindégui.
Mouton.	Donerka.	Dognerki.
Moustique.	Baoudaga.	Baoudagui.

N.

Nain.	Ourattô.	Ourtounnedotti.
Naître.	Ounnosô.	Ouskoskô.
Nager.	Koukkiô.	Boouô.
Narine.	Sorgnintoga.	Sorgnintogui.
Natte.	Nebetti.	Nebitta.
Naviguer.	Siguirramoutkafi.	Koubir Noukkib.
Nerf.	Koïga.	Koïgui.
Neuf.	Oskotta.	Iskodi.
Neuf (nouveau).	Meria.	Erou.
Neveu.	Annengantotta.	Ambentotti.
Nez.	Sorenga.	Sorengui.
Nid (d'oiseau).	Kaourten Kettiga.	Kaourten Kettigué.
Nièce.	Annenganoska.	Ambenborougui.
Noce.	Baléga.	Balégui.
Nœud.	Degaffo.	Dekbou.
Noir.	Roumga.	Oroummégui.
Nombre.	Essabka.	Essabki.
Nombril.	Foutta.	Seougui.
Non.	Aouè.	Ouara.
Nord.	Kalokka.	Kaloungui.
Notre.	Ounéga.	Andégui.
Nouer.	Degrô.	Bigrô.
Nous.	Ouga.	Argui.

	Mahass.	Dongolah.
Noyer (se).	Keddosô.	Keddoskô.
Nu.	Ouerguiafi.	Ourguiélò.
Nuage.	Saabka.	Saabki.
Nuit.	Aouakka.	Ogougui.

O.

Obéir.	Innegaô.	Inguelligaô.
Obscur.	Gouroumma.	Gounouroumné.
Obscurité.	Aoura.	Gougoun.
Occident.	Tinokka.	Tingar negui.
Odeur.	Ounguira.	Noummélou.
OEil.	Mâniga.	Missigui.
OEuf.	Koumbouga.	Koumbougui.
Oie.	Alotta.	Alotti.
Oignon.	Filekka.	Billégui.
Oiseau.	Kaouartiga.	Kaourtégui.
Oncle.	Ibonengakka.	Embabnagui.
Ongle.	Sountiga.	Sountigui.
Onze.	Dimeouekka.	Dimindaoueri.
Or.	Nabekka.	Nobrégui.
Oreille.	Oukkiga.	Oulouki.
Orage.	Guemaousa.	Guemanousko.
Orient.	Mattoga.	Sebakki.
Os.	Guisirka.	Kitki.
Otage.	Damanga.	Damangui.
Où.	Tallò.	Tersé.
Ouest.	Tinokka.	Tingar negui.
Oublier.	Nessiafi.	Youoskoré.
Oui.	Eiò.	Eiò.
Outre.	Guirbaga.	Guirbatti.
Ouvrier.	Bassirka.	Bassirki.
Ouvrir.	Gallô.	Kousô.

P.

Près.	Molga *ou* Môla.	Eguettegui *ou* Eguettim.
Poisson.	Anissiga.	Karegui.

	Mabass.	Dongolah.
Poule.	Dourboutta.	Dourmareggui.
Pou.	Issiga.	Issigui.
Punaise.	Bagguiga.	Bagguigui.
Puce.	Bargoutka.	Bargoutki.
Plume.	Sibirka.	Sibirki.
Poitrine.	Okka.	Okki.
Pouce.	Moudoulga. *ou* Soubatchiga.	Moudoulgui *ou* Soubatchigui.
Peau.	Guissemga.	Guissemgui.
Poil.	Dignirtiga.	Chiltigui.
Poli.	Guelbeliga.	Guelbéligui.
Petit.	Koudoutta.	Kinnagui.
Papier.	Ouarakka.	Ouarakki.
Pague.	Béiéga.	Béiégui.
Panier en paille.	Chaourka.	Adagui.
Plomb.	Rassaska.	Rassaski.
Père.	Iboga.	Embabki.
Panier.	Kountega.	Kountegui.
Pucelle.	Bourbeiagoga.	Béiakolgui.
Poivre.	Felfelga.	Felfelgui.
Pierre.	Kouloukitta.	Koulougui.
Pointu.	Abinta.	Essiettodou.
Plat.	Fitkira.	Bodgioun.
Pain.	Kabakka.	Kisré.
Pauvre.	Feddaraga.	Bendéguiddi.
Parler.	Bagnetta.	Begnetti.
Peur.	Guiagué.	Issandi.
Propre.	Acheria.	Tounguilo.
Pêcheur.	Khaonatta.	Khaoutti.
Peigne.	Beserka.	Besirki.
Pleurer.	Agogni.	Ogni.
Pêcher.	Anessidir.	Karagar.
Poltron.	Dagakka.	Sandagui.
Poursuivre.	Mirafi.	Bodbô.
Prier.	Saladdou.	Siguiddi.
Palmier.	Bentiga.	Bentigui.
Paille hachée.	Siltiga.	Siltigui.
Paître.	Youilnanga.	Youraggui.

	Mabass.	Dongolah.
Pantoufle.	Dirka.	Merkoubgui.
Partager.	Faggui.	Bagô.
Partir.	Nogafi.	Nobbouri.
Parer (se).	Kidô.	Degô.
Passer.	Guiorô.	Gachékô.
Payer.	Koffô.	Kôbô.
Peler.	Guichirtannigos.	Tenguichirkos.
Percer (avec une lime).	Moubrat lo gallô.	Moubrat lo kousô.
Perdre.	Daffosô.	Daboskô.
Perdrix.	Firriga.	Firrigui.
Perfide.	Haïna.	Aïnoum.
Peser.	Ollirô.	Sollirô.
Pétrir.	Guiaksik.	Guianissi.
Piége.	Bigdô.	Bigdin.
Piller.	Erekkiô.	Erettô.
Pipe.	Kitta.	Koulougui.
Plaine.	Ouadiga.	Ouadigui.
Plaisir.	Aïssacross.	Samouskori.
Plante.	Mâmega.	Ourségui.
Plier.	Kibgui.	Kibgô.
Pouvoir.	Eskilé.	Eski.
Probe.	Mesbouta.	Mesboutou.
Profond.	Nassera.	Nossoun.
Propre.	Nadifa.	Nadifou.
Puits.	Mitarka.	Goouguï.
Poussière.	Kirgnatta.	Kaguiouarki.
Puer.	Gouguiora.	Sielo.
Paille (chaume).	Gayatta.	Gayatti.
Pincer.	Somouttekki.	Somouttet.
Permettre.	Edingadè.	Edinguiden.
Pisser.	Errega.	Ekketti.
Poison.	Semmega.	Semgui.
Pied.	Oïga.	Ossigui.
Porte.	Kobitta.	Kobitti.
Paupière.	Maïn Aguikka.	Missin Abibki.
Perle (de corail).	Mordjanga.	Mordjandigui.
Pet.	Ouourka.	Ourattigui.
Peu.	Marissoda.	Marissodou.

	Mahass.	Dongolah.
Province.	Beletta.	Beletti.
Prunelle.	Manin totta.	Missin totti.
Pigeon.	Minnéga.	Minnégui.
Plus.	Zaïda.	Zaïdoum.
Parole.	Bagnetta.	Bagnetti.
Pluie.	Arouga.	Arougui.
Prends.	Iskirò.	Skirô.
Pour.	Doro.	Dogor.
Pour moi.	Andoro.	Andogor.
Pour lui.	Tandoro.	Tandogor.

Q.

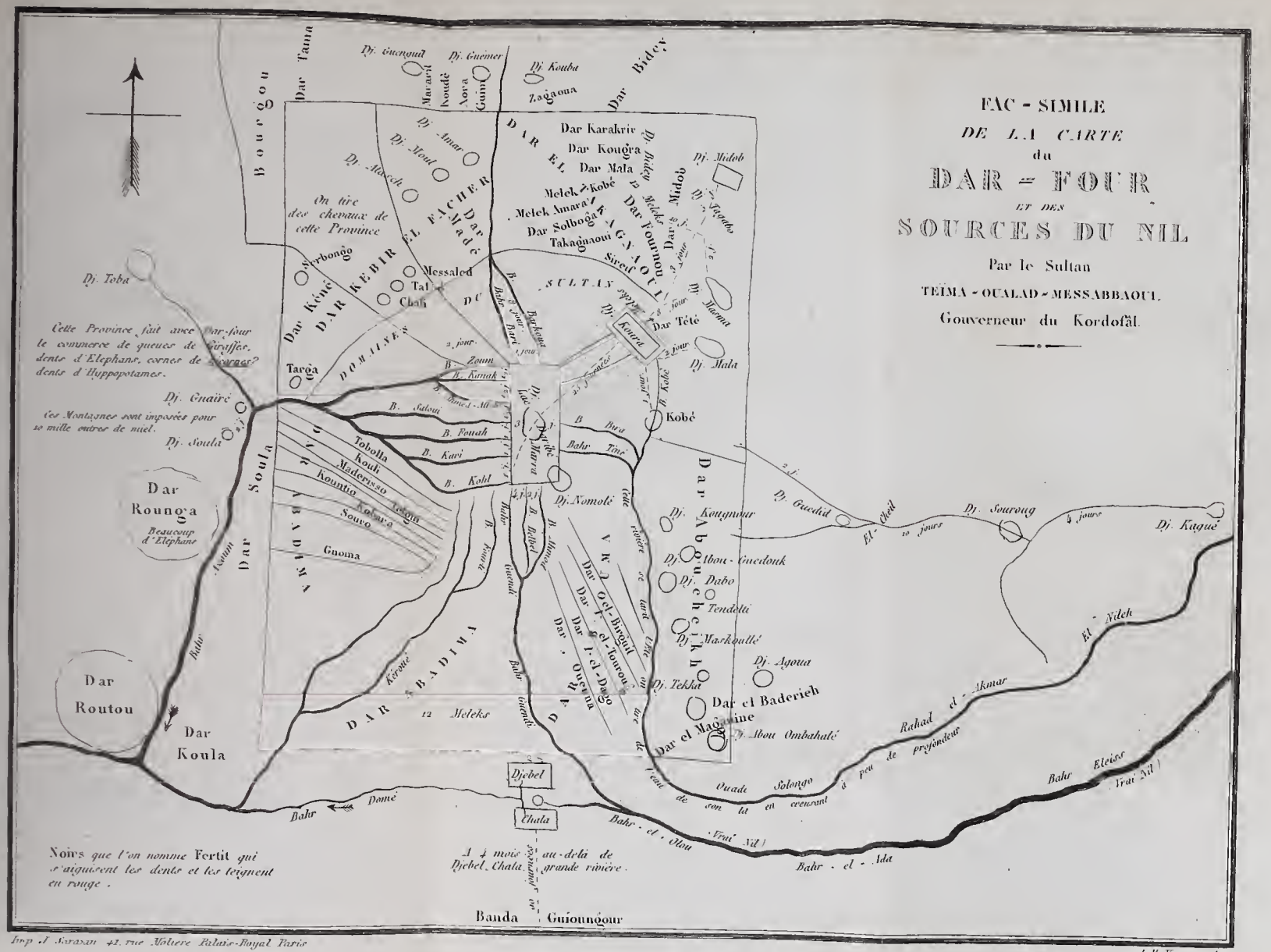
Quatre.	Kemsoga.	Kemsi.
Quatre-vingt.	Érédouga.	Iridougui.
Quatre-vingt-deux.	Eridiouoga.	Iridiouogogui.
Quatre-vingt-dix.	Gourosko dokkofikka.	Iriskotti.
Quatre-vingt-dix-huit.	Gourosko diddoffi ouoga.	Iriskotti douogui.
Qurante.	Irkissò	Irkeski.
Quarante-un.	Irkissououekka.	Irkssououekki.
Quarante-deux.	Irkissouoga.	Irkissoougui.
Quarante-cinq.	Irkisserikkia.	Irkissedikki.
Quarante-neuf.	Irkissé oskotta.	Irkisséescotti.
Quatorze.	Dimekemsoga.	Dimindokemsi.
Quinze.	Dimerikkia	Dimindérigui.
Quenouille.	Agakkisseli.	Agouadri.
Querelle.	Dinguiga.	Tamouguitti.
Queue.	Guéléouga.	Eoubgui.
Quintal.	Kantarka (1).	Kantarki.

R.

Rond.	Guegratta.	Guégradégui.
Rude.	Noroda.	Barikki.
Rouge.	Guelga.	Guélégui.
Roseau.	Galamga.	Galamgui.

(1) Les habitans de Dar-Mahass et de Dongolah ont emprunté ce mot, comme beaucoup d'autres de ce Vocabulaire, à la langue arabe. Ils se sont contentés d'y ajouter la syllabe finale *ka* ou *ki*, qui distingue ces deux dialectes.

	Mabass.	Dongolah.
Raconter.	Igoddenki.	Iguiddouekki *ou* messelad ouekki.
Refuser.	Feamou.	Baoumounô.
Remercier.	Baraka illatora.	Baraka eneldotouri.
Réveiller.	Nemguiò.	Belkò.
Riche.	Kossafi.	Berbou.
Ressources (sans).	Abbekakoummou.	Abbekkoum.
Racine.	Mamega.	Ourségui.
Râcler.	Agagueri.	Guegueri.
Rassasier.	Kossafi.	Berbouri.
Rebelle.	Aassiga.	Aassim.
Recevoir.	Nimmona.	Karkona.
Récompense.	Bicharaga.	Bicharetti.
Recoudre.	Gallossi koffoso.	Koubosko.
Recueillir.	Guiammekakki.	Guiammeki.
Refroidir.	Orkigò.	Orokoskô.
Regarder.	Aïnel.	Aïnalli.
Relever.	Ennet.	Sokket.
Remède.	Daouaga.	Daouagui.
Rempart.	Diffiga.	Dibki.
Remplir.	Middigrô.	Egnégrô.
Remuer (brandir).	Guianguik.	Guiangui.
Rencontrer.	Elguiss.	Eloskori.
Répondre.	Ingabagnik.	Inguibagnò.
Reposer.	Arguida.	Arakatti.
Rognon.	Digniltega.	Diguiltigui.
Rat.	Iskintéga.	Kougokki.
Raison.	Aglà.	Agueloum.
Rôtir.	Echis.	Echerkori.
Remuer.	Erribô.	Beschchirô.
Rage.	Arrafi.	Arrebou.
Raisin.	Eynebka.	Eynebki.
Rame.	Ouaouddiga.	Ouaouddigui.
Rasoir.	Gagnirka.	Gagnirki.
Rien.	Damou.	Damoun.
Rire.	Guieggui.	Oussou.
Rivière.	Baharka.	Ourougui.
Rot.	Echitta.	Echeritti.


FAC - SIMILE
DE LA CARTE
du
DAR - FOUR
ET DES
SOURCES DU NIL
Par le Sultan
TEÏMA - OUALAD - MESSABBAOUL
Gouverneur du Kordofâl.
Dar Bidey
Dar Fauna
Bourgou
Dj. Guengoul
Dj. Guemer
Dj. Kouba
Zaïgaoua
Dar Karakrie
Dar Kougra
Dar Mala
Melek Kobé
Melek Amara
Dar Solbogâ
Takagnaoui
Dar Fournou
Dar Midob
Dj. Midob
Dj. Amar
Dj. Noul
Dj. Mosch
On tire des chevaux de cette Province
Dar Madé
Dar Kéné
DAR KEBIR
EL FACHER
Sorbongo
Messaled
Taf
Chala
Dj. Toba
Cette Province fait avec Dar-four le commerce de queues de Giraffes, dents d'Elephans, cornes de Rhinocéros, dents d'Hippopotames.
Dj. Gnairé
Ces Montagnes sont imposées pour 10 mille entres de miel.
Dj. Soula
Dar Roungâ
Beaucoup d'Elephans
Dar Soula
Dar Routou
Dar Koula
Targa
Zoum
B. Kanak
B. Sidoui
B. Fouah
B. Kavi
B. Kohl
Tobolla
Koui
Maderisso
Kountu
Kolarra
Souvo
Gnoma
Dar Tété
Dj. Mala
Kobé
Dj. Nomolé
Dj. Kougnour
Dj. Abou-Gueidouk
Dj. Dabo
Tendolti
Dj. Mashoallé
Dj. Agoua
Dj. Tekka
Dar el Baderieh
Dar el Magazine
Dj. Abou Ombahalé
Dj. Gueddid
Dj. Sourouq
Dj. Kaguè
El-Cheil
10 jours
8 jours
El-Nileh
Rahad el-Akmar
Ouadi Solongo à peu de profondeur
Bahr Eleiss (Vrai Nil)
Bahr el-Ada
Bahr el-Abiad (Vrai Nil)
Bahr Pomé
Djebel Chala
Chala
Noirs que l'on nomme Fertit qui s'aiguisent les dents et les teignent en rouge.
A 4 mois au-delà de Djebel Chala grande rivière.
Banda
Guiounogour
Imp. J. Kerazan 42, rue Molière Palais-Royal Paris
d. M. Veran sculp.

ESSAI de CARTE
DU
DAR-FOUR
d'après
le Sultan Teïma.
Dar Tama
Koudé
Macaca
Gnim
Zagaoua
Dar Bidey
Dar Karakir
Dar Kongra
Dar Mala
Dar Fourngo
Dar Solloga
Dar Kéné
Dar Tobolla
Dar Kouli
Dar Maderisso
Dar Telgui
Dar Kountio
Dar Kobara
Dar Souro
Dar Gnoma
Dar Koula
Dar el-Birguit
Dar el-Tourouq
Dar el-Dago
Dar Ouenna
Dar el-Badreych
Dar el-Magnunah
Dar el-Chetouk
Dar el-Abid
Dar el-Ghoulouk
Dar el-Ghoulouk
Dar el-Ghoulouk

CARTE
DE
LA NUBIE
DRESSÉE
pour le Voyage
DE
MM.rs de CADALVENE et de BREUVERY
1836.
ECHELLES
Milles Turcs, dont 86 ½ font 1 Degré.
Heures de Chameau évaluées 1900 Toises
Lieues Françaises de 25 au Degré.
Route de MM.rs de Cadalvene et de Breuvery
Routes des Caravanes
Temple T
Ruines R
Hypogées H
Pyramides Pyr
Puits P
Fort F
Cataracte C
Tropique du Cancer
Désert de Bahioudah
Désert de Dongolah
Désert de Nubie
Désert de Bayuda
Gd Désert
Dar el Kourkour
Dar el Hadjar
Dar Sokkot
Dar Mahas
Dar Dongolah
Dar Mokaddem
Dar Chaykh
Dar Djaal
Dar Chendy
Dar Halfaya
Arabes Gaharych
Arabes Kabaych
Arabes Hassanych
Arabes Bicharyeh
Arabes Choukryeh
Partie du Dar-Four
Dongolah
Merawi
Argo I.
Hannek
Hamdab
Mograkah
Mograkah
Mograkah

	Mahass.	Dougolah.
Route.	Daouga.	Daroukki.
Reins.	Tirgnitta.	Tirgnitti.

S.

Six.	Gordjaga.	Gorgui.
Sept.	Kolota.	Kolodi.
Seize.	Dimergodjiégo.	Dimindegori.
Soixante.	Gourgodgiodoffikka.	Igokki.
Soixante-un.	Gourgodjioddofi onekka.	Igogni onekki.
Soixante-deux.	Gourgodjio dofi ouaga (1).	Igogui aouégui.
Soixante-dix.	Irkolotta.	Irkolotti.
Soixante-onze.	Gourkolodeggofi. ouekka.	Irkolodouekki.
Serpent.	Mislenguiga.	Kaki.
Scarabée.	Foudega.	Kokounderagui.
Scorpion.	Séguetta.	Ikkingui.
Sein.	Doumoussiga.	Ertigui.
Sang.	Guiska.	Guéougui.
Sabot (de cheval).	Sountiga.	Sountigui.
Sec.	Samakka.	Saouatti.
Sabre.	Sarenga.	Sionitti.
Sœur.	Innessiga.	Innessigui.
Sud.	Oroga.	Onguigui.
Soulier.	Koriska.	Abkigui.
Sandale.	Tarakaga.	Tarakatki.
Sel.	Imitta.	Oumbotti.
Santé.	Taïba.	Taïberi.
Sorcier.	Doguirka.	Doguirki
Sale.	Arfoucha.	Arfouchou.
Saison des pluies.	Kharifka.	Kharifki.
Saison de la chaleur.	Schattaga	Schattagui.

(1) Les autres nombres se forment de même que les nôtres en ajoutant *trois, quatre*, etc. Nous avons cru remarquer que, même en parlant entre eux, les naturels emploient plus fréquemment et plus volontiers les nombres arabes.

	Mahass.	Dongolaïe
Selle (de cheval).	Mourtin daguirka.	Kagn daguirki.
Sable.	Siouga.	Siougui.
Sourcil.	Manichiguirtiga.	Messin diltigui.
Suer.	Yougafi.	Yougoskô.
Sueur.	Samatiga.	Tillattigui.
Sourd.	Megnia.	Terrikki.
Souris.	Iskiten orotta.	Konkidnorogui.
Sceptre.	Gambagaga.	Gambagagui.
Seeau.	Khatimga.	Khatimgui.
Sac.	Telliska.	Telliski.
Sauter.	Ouarekki.	Ouarô.
Sauterelle.	Nabakka.	Bengagui.
Savon.	Sabounga.	Sabougui.
Semer.	Naarka.	Terarki.
Singe.	Guiritta.	Guiritti.
Soif.	Amangaguiokki.	Essinérari.
Soleil.	Machakka.	Massilgui.
Songe.	Manamga.	Manamgui.
Souffler.	Ouffeni.	Ouffi.
Sycomore.	Gummeska.	Gummeski.
Sentir (bon).	Sounnéni.	Sounné.
Soi.	Aïkka.	Agui.
Souhaiter.	Daounimeddéré.	Daroub séré.
Sien.	Tannega.	Tendigui.
Seigneur.	Norannelli.	Antirtira.

T.

Trois.	Touskoga.	Toikigui.
Treize.	Dimetouskoga.	Dimindégoski.
Trente.	Gourtouskoddofik.	Irtoskigui.
Trente-cinq.	Gourtouskodofiridiga.	Irtoskidigui.
Trente-neuf.	Gourtouskoddokkosta.	Irtoskiguiskosdi.
Taureau.	Gouroundega.	Gourki.
Tigre.	Nimirka.	Nimirki.
Tête.	Ourka.	Ourki.
Terre.	Gouga.	Gougui.
	ou Sibega.	*ou* Sibegui.
	ou Aretta.	*ou* Aretti.

	Mahass.	Dongolah.
Tante.	Innenga.	Embabnersigui.
Tente.	Khemaga.	Khemagui.
Table	Tabliéga.	Tabliégui.
Tapis	Farchaga.	Farchagui.
Toile.	Kittinolouga.	Kadarogui.
Tabac.	Toulliga.	Toumbakki.
Transporter.	Inga mannaouro.	Ingui mandodjo.
Talon.	Oïssoukka.	Ossinkabki.
Talisman.	Chookka.	Soourki.
Tourner.	Ibirti guidir.	Ibirtigoundou.
Tourterelle.	Doguega.	Kourougui.
Testicule.	Gormanga.	Sorotti.
Tisser.	Doukanga.	Doukangui.
Tonnerre.	Doudéga.	Doudégui.
Tamarin.	Aradebka.	Aradebki.
Tanner.	Naoakka karguir.	Aguingui karegkiddi.
Tétin.	Dossinkokkiga.	Ertin-Kokkigui.
Tombeau.	Gabourka.	Gabourki.
Torrent.	Selga.	Selgui.
Tousser.	Touskoutta.	Toskidegui.
Trembler.	Kerkeré.	Kerkeri.
Très.	Oukkago.	Dés.
Toi.	Ikka.	Ekki.
Tien.	Innega.	Endigui.

U.

Un.	Ouekka.	Ouekki.
Urine.	Erréga.	Eketti.
Usage.	Ganounnoga.	Ganoungui.

V.

Vache.	Tega.	Tigui
Vautour.	Sogourka.	Soguirki.
Veau.	Gorka.	Gortodki.
Veine.	Koïga.	Koïgui.
Vendre.	Guiangui.	Guianos.
Vendre à terme.	Eneguiafi.	Embelbou.

	Mahass.	Dongolah.
Vente.	Guiantiga.	Guiantigui.
Venir.	Guiouafi.	Guioubou.
Vent.	Troukka.	Troukki.
Ventre.	Touga.	Togui.
Ver.	Nouréga.	Ouéguiiki.
Vérole (petite).	Abbouga.	Abbougué.
Vert.	Dességa.	Dessigui.
Vert (fruit.)	Dessa.	Dessim.
Veuf.	Azeba.	Azebou.
Veuve.	Azébé.	Azébi.
Veux (je).	Aïffriguil.	Aïouersirl.
Viande.	Arrikkia.	Koussougui.
Vieillard.	Dououa.	Douroum.
Village.	Marka.	Marki.
Vin.	Nébitta.	Nébitti.
Vieux.	Dourouga.	Douougui.
Vingt.	Aroga.	Arigui.
Vingt-deux.	Arogouoga.	Arigaouïgui.
Vingt-six.	Arogordjioga.	Aregorikki.
Vite.	Aballa.	Soutté.
Voir.	Néné.	Nali.
Voleur.	Merkattiga.	Magaski.
Volonté.	Aïkka.	Agui.
Vomir.	Bariskiguiò.	Bariskin.
Votre.	Ounniga.	Indigui.
Vous.	Oukka.	Irgui.
Vrai.	Aléa.	Alem.

Y.

Yeux.	Maniga.	Missigui.

PHRASES.

	Mahass.	Dongolah.
Je ne peux pas aller.	Aeska guioumou.	Aeski djoumono.
Je vais.	Aïfa guiori.	Aïbou nogosri.
Je suis allé au bain.	Aïammami guious.	Aïammam guioukkori.
Cette eau est bonne.	Inamam meddéra.	Essi seré.
Cette eau n'est pas bonne.	Inamambirsa.	Enessimilli.
Je ne veux pas boire.	Aïfa imoun.	Aïbou nimonoum.
Je veux dormir.	Aïfa néri.	Aïbou neri.
Donne-moi cela.	Inga déno.	Ingui dénos.
Entends ce que je dis.	Bagnidannegoukkir.	Ambagnettigdeguir.
Homme blanc.	Idguéelga.	Oguiggué élégui.
Dans la maison.	Nogueu toura.	Kantour.
J'ai vu.	Inualò.	Inualkò.
Il est venu.	Taron.	Biddakon.
Il vient.	Fiaki	Boutan.
Il a combattu.	Dinguiga.	Tamgontti.
Il combat.	Tarfaorosko.	Terbéroskò.
Il a fait.	Ingaò.	Ingaos.
J'ai fait.	Aossis.	Aoskori.
Allez là.	Manna guiou.	Mandò boudjòu.
Non pas à présent.	Issattaemou.	Ekkanegmono.
Venez ici.	Indota.	Indo kéré.
Cette femme est jolie.	Inbourou achéria.	Inbourou tonguilou.
Cet enfant est malade.	Intot oddafi.	Intot oddi.
Cette fille est malade.	Inbourou oddafi *ou* oddibou.	Inbourou oddi.
Ces filles sont malades.	Inbouroui oddina.	Inbouroui oddera.
Apporte de l'eau, je veux boire.	Amanga edak Irnial.	Essiguetta ebi niri.

VOCABULAIRE DE BOURGOU.

		Pluriel.
Femme.	Michò.	Michonali.
Homme.	Machi.	Machonali.
Fille.	Kakalà.	Kokoninali.

		Pluriel.
Enfant (garçon).	Niermak.	
Père.	Baba.	
Mère.	Migni.	
Frère.	Mir.	
Sœur.	Mou.	
Oncle.	Mignié.	
Tante.	Migniek.	
Eau.	Ingui.	
Feu.	Ouaset.	
Bois.	Songo.	
Soulier.	Bara.	Bartou.
Montagne.	Godok.	
Cheval.	Beregmar.	Beregmir.
Jument.	Beregmayou.	
Coq.	Cochomour.	
Poule.	Karik.	Karkisé.
Mouton.	Mandakar.	Menghi.
Un.	Tè.	
Deux.	Mbâr.	
Trois.	Kayam.	
Quatre.	Asé.	
Cinq.	Tour.	
Six.	Seté.	
Sept.	Mendi.	
Huit.	Ëya.	
Neuf.	Addoÿ.	
Dix.	Edou.	
Onze.	Sin mbir.	
Vingt.	Calbir.	
Trente.	Ettoutoukayam.	
Quarante.	Ettoutouasé.	
Cinquante.	Ettoutoutour.	
Cent.	Daka.	
Deux cent.	Dakatou mbir.	
Trois cent.	Dakatou kayam.	
Quatre cent.	Dakatou asé.	

FIN DES VOCABULAIRES.

ITINÉRAIRES.

Quelque imparfaits que soient les renseignemens que nous sommes parvenus à nous procurer sur plusieurs itinéraires, dans l'intérieur de l'Afrique, nous avons pensé que dans l'état peu avancé de nos connaissances sur ce pays, il ne serait pas sans intérêt pour la science de les publier. Nous devons ajouter que ces renseignemens nous ont été fournis par plusieurs *Djellabs* interrogés séparément, et qui se sont en général accordés. Nous avons mis sous le nom d'*Abbas*, l'un d'eux, le résultat commun de leurs indications.

ITINÉRAIRE DE SYOUT AU DAR-FOUR.

(Document fourni par le cheïkh Ibrahim, *M. Thibaut.*)

De Syout à Aÿn-el-Ghazal.	2	journées	1/2
D'Aÿn-el-Ghazal à El-Khargheh (*Oasis*).	1	»	
D'El-Khargheh à Boulak.	2	»	
De Boulak à Bériss.	1	» »	1/2
De Bériss à El-Mougness.		»	1/2
D'El-Mougness à Batn-el-Mour, (*Ventre de l'amertume*), eau très amère.	2	»	1/2
De Batn-el-Mour à El-Cheb.			
D'El-Cheb à Sélimeh.			
De Sélimeh à El-Éguieh.			
Jamais les caravanes ne battent le tambour (*nogara*) dans cet endroit qui passe pour être habité par des démons			
D'El-Éguieh à Zagaouy, (*Bir-el-Natroun*).			
De Zagaouy à Kobé.			

Les distances ne nous ont point été indiquées.

ITINÉRAIRE DE TENDELTI A KÉTOUL ET A KAGUÉ.

(Document fourni par le sultan Teïma.)

De Tendelti à Guédra.	5 heures	E.-N.-E.
De Guédra à Serguenat.	5 h. —	S.-E.
De Serguenat à Soulgou.	5 h. 1/2 —	E.
De Soulgou à Guéréouïd-Zaraf.	6 h. —	N.-E.
De Guéréouid-Zaraf à Guéréouid-el-Ouéka.	3 h.	
De Guéréouid-el-Ouéka à Orgod.	3 h.	

A peu de distance d'Orgod on trouve de l'eau.

D'Orgod à Dikré.	6 h.	N.-E.
De Dikré à Aboul-Nouar.	6 h.	N.-E.

Quelques heures avant d'arriver à Aboul-Nouar, on trouve un petit lac.

A trois heures au-delà d'Aboul-Nouar, le Gebel-Aboul-Nouar traverse la route du N. au S. Au dire du sultan Teïma, c'est une longue et haute montagne.

De Gebel-Aboul-Nouar à Aoba.	4 h.	N.-E.
D'Aoba à Amchéchat.	4 h.	N.-E.
D'Amchéchat à Agou.	4 h.	N.-E.
D'Agou à Gebel-el-Hellé.	4 h.	

Un rameau de montagnes (*Gebel-Aoba*), court parallèlement à cette route, c'est-à-dire S.-O. et N.-E., et va se rattacher au Gebel-Aboul-Nouar.

De Gebel-el-Hellé à Guernak-Faras.	4 h.	N.-E.
De Guernak-Faras à Abou-Odam	4 h.	

Non loin d'Abou-Odam, un petit lac.

D'Abou-Odam à Armal.	4 h.	

Non loin d'Armal, puits.

D'Armal à Séroug.	4 h.	
De Séroug à Fognia.	4 h.	

A 12 heures de Fognia E.-N.-E., la route d'Omsméimé vient rejoindre celle-ci à Garé. Omsméimé est éloigné du point de jonction, de cinq journées. La route se divise à Garé en trois rayons.

N.-E. à Kagué.
E. à Kétoul.

S. à Omsméimé.

De Fognia à Kagué.	3 jours.
De Kagué à Abou-Hassal.	3 jours.
D'Abou-Hassal à Kétoul.	4 heures.

OBSERVATIONS SUR QUELQUES POINTS GÉOGRAPHIQUES DE LA CARTE DU DAR-FOUR, PAR LE SULTAN TEÏMA, D'APRÈS LES RENSEIGNEMENS FOURNIS PAR LES DJELLABS.

Kazgueil, au pied du Gebel-Kordofal.

Abbas prétend que Kazgueil est à deux journées du Gebel-Kordofal, en se dirigeant vers le Banda-Gnamgnam, c'est-à-dire vers le S.

Gebel-Seroug (Abbas dit *Souroug*), à trente heures de marche de l'Ébeyed, en se dirigeant sur Kobé. Cette montagne est habitée par les Arabes Bédéryés.

Guéhéif, à soixante heures de l'Ébeyed sur la route de Kobé.

Abbas prétend que cette ville est beaucoup plus rapprochée de l'Ébeyed.

Chamacata, à trente heures de l'Ébeyed, en se dirigeant vers le Bahr-el-Abiad. Au dire d'Abbas, ce lieu est beaucoup plus voisin du Bahr-el-Abiad. Le sultan Teïma prétend que de l'Ébeyed à Chamacata, il faut marcher N.-E., c'est-à-dire dans la direction du Mar- ou *Égypte*. — Abbas au contraire dit qu'il faut marcher E.-S.-E. Cette version s'accorde mieux avec le récit des expéditions militaires.

Ourel, sur le versant S. du Gebel-Ourel, à quelques heures d'Ébeyed.

El-Nileh. Le sultan Teïma donne à ce cours d'eau le nom de Bahr (*fleuve*), et Abbas celui de Birket (*lac*).

ce qui peut s'expliquer à la rigueur par les renseignemens consignés sur la carte du géographe.

Kélagué ou Kalagué, à soixante heures de l'Ébeyed sur la route du Dar-Four.

Guédid, à soixante heures de l'Ébeyed, dans le N.-N.-O., au pied de la montagne de ce nom.

Bil, à quinze heures de Kobé, sur la route de l'Ébeyed : c'est probablement la même ville à laquelle Browne donne le nom de Ril.

Barga, à vingt-sept heures de Gebel-Marra, dans le Gharbi (*ouest*).

Il y a encore ici quelques difficultés à faire concorder cette indication avec celles de la notice historique :

En effet, Suleyman-el-Abiad attend des secours du Nord; comment, dès-lors, se retire-t-il vers le Sud pour les rejoindre ?

Kalambo, à quarante heures de Gebel-Marra.

Météoua : Le sultan Teïma prétend que cette ville est à dix heures du Bahr-el-Abiad; mais Abbas l'en éloigne de plus de trente heures.

Gebel-Kagué, à quinze heures N.-O. de l'Ébeyed.

Dâr-Rounga. On remarquera dans la légende placée dans ce pays, sur la carte du Sultan Teïma, la mention des cornes de *Licorne* comme faisant partie des objets de trafic exportés par les naturels : — Les indications fournies tant par le sultan que par les djellabs, s'accordent à dépeindre l'animal que nous avons ainsi désigné comme un quadrupède analogue au cheval et portant sur le front une corne unique ; il nous a semblé que nulle autre dénomination ne pouvait mieux traduire ces indications, et c'est aussi l'expression par laquelle M. Kœnig nous a désigné le même animal.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME DEUXIÈME.

CHAPITRE XI.

Pages

Départ d'Assouan. — Ses Carrières. — Philæ. — Ses Temples. — Les Barabrahs. — Leur origine. — Histoire de la Nubie Inférieure. — Déboud. — Gartass. — Teffah. — Christianisme en Nubie. — El-Kalabcheh. — Beït-el-Oualy. — Talmis. 1

CHAPITRE XII.

Aspect général de la Nubie-Inférieure. — Sakies nubiennes. — Abou-Hor. — Dandour. — Nous sommes menacés par les naturels. — Kircheh, ou Kerch-Hussein. — Tombeaux de Santons. — Dekkeh. — Kobban. — Allaki. — Mines d'or du désert. — Leur exploitation à diverses époques. — Kortoum. — Méharrakah. — Séboua. — Arabes el-Légat. — Révolte d'un Reïs. — Coude du Nil. — Navigation. — Amada. — Derr. — Un sortilége. — Produits de la contrée. — Fécondation des dattiers femelles. — Château d'Ibrym. — Son histoire. — Influence des Santons.

— Ebsamboul.— Ses temples. — Djebel-Addeh. — Faras. — Arrivée à Ouady Halfah. 38

CHAPITRE XIII.

Cataracte de Ouady Halfah. — Chûtes principales. — Rocher d'Haffyr. — Béhéni. — Méhémet-Aga. — Achat d'un esclave. — Dromadaires. — Dar-el-Hadjar. — Iles fortifiées. — Sokkot. — Sulleh. — Cheïkh Regheb. — Hyènes. — Samneh. — Takht-el-Kénissé. — Caravane d'esclaves. — Sakie-el-Abd. — Fuite des habitans. — Maisons du district de Sokkot. — Sédenga. — Djebel-Doche. — Solib. — Gorguia. — Fakir-Bint. — Sépultures Nubiennes. — Once. — Benneh. — Arabes Kababyeh. 99

CHAPITRE XIV.

Arrivée à Maraka. — Maraka. — Mahmoud-Bey. — Son jardin. — Nazir du Kordofal. — Chasseurs. — Chevaux. — Commerce. — Mœurs de Dongolah. — Infibulation. — Maladies. — Productions. — Impôts. — Rareté du numéraire. — Départ de Dongolah. — Barques nubiennes. — Hannak. — Convoi d'esclaves. — Riverains. — Handak. — Basleyn. 138

CHAPITRE XV.

Dongolah-el-Agouz. — Histoire des rois de Nubie. — Ile de Tangoss. — Esclaves Sehelouks. — Chasse du crocodile. — Onyx. — Debbeh. — Histoire du Kordofal. — Conquête par les Égyptiens. — Produits du Kordofal. 181

CHAPITRE XVI.

Omer-Aga. — Moisson. — Deffar. — Amboukon. — Méhémet-Aga. — Chasse aux giraffes. — Autruches. — Cheïkh-Moussad. — Chaykyés. — Mœurs et coutumes. — Commerce. — Degga. — Invasion égyptienne. — Mort d'Ismaïl-Pacha. — Cruautés du Defterdar-Bey. — Hannek. . . . 238

CHAPITRE XVII.

El-Tell-Bénab. — Maladie de Mahmoud. — Nour. — Pyramides. — Djebel-Barkal. — Pyramides. — Temples. — Napata. — Famille nubienne. — Nous retournons sur nos pas. — Méraouy. — Malades. — Talismans. — Bohémiennes. — Superstitions. — Une potence. — Marché de Méraouy. — Hannek. — Un divorce. — El-Mokat. — Cheïkh Abd-er-Rahman. — Tehteh. — Retour à Maraka. 275

CHAPITRE XVIII.

Abou-Bekr-Ouad-Moussa. — Cérémonies nuptiales. — Festin. — Danse nubienne. — Kisirka. — Almés. — Arrivée de la fiancée. — Contrat. — Sacrifice. — Promenade par la ville. — Lutteurs. — Retour à la maison. — Le mariage. — Mahmoud-Effendi. — Le divan du Bey. — Départ de Maraka — Friponnerie du Capitaine de port. — Bastonnade. — Ile d'Argo. — Ruines de Sanna-Behat. — Mélek Tombol. — Son palais. — Réception. — Repas. — Départ d'Argo. — Productions de l'île. 308

CHAPITRE XIX.

Djebel-Arambo. — Kirmah. — Sépultures. — Fourmis

blanches. — Tombos. — Hippopotames. — Ibis. — Ile et cataracte de Tombos. — Hadjar-el-Dahab. — Cataractes de Fogo et de Kabay. — Pélican. — Haffyr. — Cataracte de Kaïbar. — Temple de Sescé. — Tynareh. — Mosquée de Gourien-Taoua. — Ile de Sâys. — Sakies. — Citadelle. — Ruines chrétiennes. — Nous reprenons le désert. — Amarah. — Maladie de M. de Cadalvene. — Tumulus. — Source alumineuse. — Traversée d'une chaîne de montagnes. — Abkhor. — Aroassa. — Amté. — Arrivée à la Cange. 341

CHAPITRE XX.

Arrangemens pour descendre le Nil. — Arminneh. — Réception faite à nos domestiques Barabrahs, à El-Kalabcheh. — Menaces de notre équipage. — Assassinat de Mahmoud. — Philæ. — Cataractes. — Khawadja. — Matelots bâtonnés. — Singulière réclamation du Vékil. — Douane de Déraoueh. — Koum-Ombou. — Djebel-Selseleh. — Fellahs pendus à Edfou. — Elithya. — Esneh. — Manière de battre le grain. — Erment. — Thèbes. — Koft. — Chrétien lapidé. — Emprunt à Seïd Hussein. — Dispute des Tentyrites et des Coptites. — Santon qui enlève la férocité aux Crocodiles. — El-Ackhmym. — Doul-Noun. — Fabrique de coton incendiée à Syout. — Voleurs. — M. Hay. — Oxyrinchus. — Nazir bâtonné devant Ibrahim. — Couvent de Saint-Antoine. — Sakkarah. — Arrivée au Caire. — Ibrahim-Pacha. — Le docteur Dussap. — Ambassade abyssinienne — Visite au Defterdar-Bey. 380

CHAPITRE XXI.

Préparatifs de départ. — Puits artésiens. — Dispute de Bédouins. — Départ du Caire. — Nous sommes suivis par les Bédouins. — Arrivée à Suez. — Canal de jonction

entre le Nil et la mer Rouge. — Huile de pétrole. — Suez. — Maladie de M. de Breuvery. — Départ de Suez. — Passage des Hébreux. — Marche des sables. — Mirage. — Désert de sables. — Menaces des Bédouins. — Khan Younès. — Arrivée à Gaza. — Gaza. 461

Appendice. 493

Vocabulaire des langues de Dar-Mahass et de Dongolah. *Ibid.*

Vocabulaire de Bourgou. 517

Itinéraire de Syout au Dar-Four. 519

Itinéraire de Tendelti à Kétoul et à Kagué. 520

Observations sur la carte du Dar-Four par le sultan Teïma. 521

FIN DE LA TABLE.